This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE.

I

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE

I

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

99

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

VOYAGES

AUTOUR DU MONDE

NAUFRAGES CÉLÈBRES.

VOYAGES DANS LES AMÉRIQUES,

PAR

LE CAPITAINE G. LAFOND.

PARIS.

ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE.

26, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

1844

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
638901 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1933 L

à

Monsieur de Lamartine.

Hommage d'Admiration et de Respect

de son très-obéissant et très-dévoué serviteur,

Gabriel Lafond (de Lurcy).

LETTRE DE M. DE LAMARTINE

A L'AUTEUR.

Monceaux, 25 novembre 1841.

Monsieur,

J'aime passionnément les voyages. C'est la philosophie qui marche. Les vôtres m'ont instruit et charmé. Vous savez voir, sentir et peindre ; comment ne pas vous suivre à travers le monde?

Je reçois donc avec une vive reconnaissance le présent que vous voulez bien me faire, et avec orgueil la place que vous offrez à mon nom sur le frontispice d'un de vos volumes.

On place un nom ami sur la proue de son navire en partant pour une traversée aventureuse ; puisse le mien vous porter autant de bonheur que je vous porte d'estime et d'attachement.

LAMARTINE.

M. GABRIEL LAFOND

VOYAGES

DANS L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE

PENDANT

LES GUERRES DE L'INDÉPENDANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Premier établissement des Espagnols en Amérique. — État de l'Espagne à cette époque. — Influence du clergé catholique. — Effets salutaires de cette influence. — Les généraux Bolivar, San-Martin, Sucré, etc. — Nos amiraux Roussin, Rosamel, etc. — Nos officiers supérieurs Cosmao, Bruat, Turpin, etc., etc.

La grande révolution opérée par la découverte de Colomb, et la conquête du continent américain par une poignée d'aventuriers intrépides, livrés à eux-mêmes et dépourvus de presque tout appui de leur gouvernement, sont certainement les deux évènements les plus extraordinaires de l'histoire : ils ont changé la face du monde, et par une influence plus directe ils ont élevé la puissance espagnole à son plus haut degré et préparé en même temps sa décadence et sa ruine.

Jusqu'à la fin du quinzième siècle, l'Espagne, partagée en plusieurs états indépendants, voyait les grandes ressources qu'elle avait reçues de la nature épuisées par des divisions intestines et une lutte de sept cents ans contre l'islamisme.

L'union des deux couronnes d'Aragon et de Castille par le mariage de Ferdinand et Isabelle forma un faisceau de ses forces, et dès ce moment l'Espagne prit un essor imposant et glorieux dont les annales des peuples offrent peu d'exemples; la découverte de l'Amérique donna à son empire une étendue qui surpassa celle de Rome antique, et des richesses prodigieuses qui servirent de base à la grandeur et à [illegible] marché, et contribuèrent à en faire la puissance prépondérante de l'Europe. Mais cette extension immodérée de pouvoir fut le signal de sa décadence. Elle avait prodigué sous Charles-Quint le sang de ses habitants dans des guerres lointaines et sanglantes, elle s'affaiblit sous Philippe II par l'expulsion [illegible] sujets industrieux et par l'émigration incessante [illegible] de la population vers l'Amérique. La sort [illegible] l'agriculture et les arts industriels, qui [illegible] pour l'exploitation des mines. Bientôt [illegible] plus le quoi acheter les métaux d'Amérique, elle cessa d'être enrichie. Alors se multiplièrent les fautes de l'administration coloniale. La métropole appesantit de plus en plus son joug sur ses colonies, et les força enfin de recourir aux armes pour s'en affranchir.

La conquête vit naître un système de propriété qui doit fixer notre attention. La fameuse bulle du pape Alexandre VI, qui traça sur le globe *la ligne de démarcation* et attribua exclusivement à Ferdinand et Isabelle et à leurs descendants toutes les régions découvertes et à découvrir à l'occident des Açores, fut le titre primordial sur lequel l'Espagne fonda ses droits. Elle l'expliqua avec l'esprit féodal de l'époque qui touchait au moyen âge, et ses souverains se considérèrent comme ayant un droit absolu non-seulement sur les terres dont leurs sujets faisaient la découverte, mais encore sur toutes [illegible] populations indigènes, qui furent parquées et distribuées [illegible] vil bét[illegible]

Ce fut l'origine des fiefs ou *encomiendas*, qui furent cependant établis pour protéger les Indiens contre l'oppression des premiers conquérants, et ce système odieux, modifié, atténué, se perpétua pendant des siècles, malgré la volonté de la cour de Madrid, à laquelle l'intérêt des colons opposa long-tempt des obstacles presque insurmontables. Ainsi les infortunes des Indiens commencèrent avec la conquête; mais quelque grandes qu'elles fussent, elles diminuèrent pourtant insensiblement jusqu'au moment où sonna l'heure de l'indépendance; nous examinerons le sort et les vicissitudes de cette race persécutée, avec tout l'intérêt que l'on doit au malheur.

On connaît les faux et inhabiles principes de cette administration qui privait les colons de toute liberté, même des franchises municipales, si chères aux Espagnols de l'Europe, et ce système odieux de prohibitions et de monopoles qui fermait rigoureusement aux étrangers l'entrée des colonies, pour en assurer l'approvisionnement à la métropole.

La domination du clergé s'étendait comme un vaste réseau sur toute la surface de l'Amérique. Malgré les efforts du gouvernement pour mettre un frein à ses empiétements, il avait fini par faire passer dans ses mains la majeure partie de la propriété territoriale. « Les couvents, dit l'historien Mora, étaient en pos-
» session de la presque totalité des terres des Indiens, qui les aban-
» donnaient avec la plus grande facilité par des legs testamentaires
» en l'honneur de quelques saints de prédilection; et quant aux
» domaines des villes, on peut assurer que les deux tiers au moins
» étaient tombés entre les mains des communautés religieuses. »

Ces criants abus sont incontestables, ces reproches sont fondés, et cependant il n'est pas moins vrai que les colonies espagnoles d'Amérique offraient dans leur ensemble le spectacle le plus magnifique et le plus imposant, par leur étendue et leur puissante

organisation. On ne peut voir sans un sentiment d'admiration tant de peuples répandus sur ce vaste continent, soumis au même sceptre, aux mêmes lois, aux mêmes usages, et formant comme un grand et puissant empire obéissant à la même impulsion; la langue espagnole y était parlée sur une étendue de plus de dix-neuf cents lieues, depuis les îles Chiloë jusqu'à l'extrémité de la Californie.

Les apologistes de l'Espagne prétendent que malgré les monopoles exclusifs que cette puissance s'était attribués, sa sollicitude pour ses colonies se manifestait par la paix profonde dont elles jouissaient, par la facilité de s'y créer de grandes et rapides fortunes. L'Amérique espagnole, disaient-ils, prospérait sous les auspices de la mère-patrie, exempte du froissement et des dévastations des guerres qui déchirent les autres nations, développant à l'ombre d'une paix profonde tous les genres de bonheur compatibles avec les lumières de ses habitants, et offrant l'image heureuse et paisible d'une grande et opulente famille.

Ce tableau est sans doute séduisant et peut-être vrai jusqu'à un certain point; mais il avait indubitablement ses ombres. Les griefs des colons devaient être graves et les abus dont ils se plaignaient réels, puisqu'ils ont saisi la première occasion favorable pour s'en affranchir par les armes.

Quant au clergé, ses richesses, son influence et sa puissance sont des faits incontestables; mais la conversion et la demi-civilisation de huit à dix millions d'Indiens ne fut-elle pas son ouvrage? et si sa domination fut réelle et exorbitante, elle fut du moins douce et modérée. N'est-ce pas lui qui apprit à ces peuples sauvages, qu'il allait chercher à travers mille périls, au fond des forêts, ce christianisme qui enseigne l'abnégation de soi-même, l'oubli des offenses, l'amour de son semblable et l'immortalité de l'âme? ne lui a-t-il pas fait comprendre tout ce qu'il y a de sublime dans cette religion qui consacre l'égalité, verse

un baume salutaire sur les plaies de l'humanité souffrante, et la soutient au bord de la tombe en lui montrant le ciel?

Toutes les sectes ont plus ou moins de penchant au prosélytisme : elles ont leurs conquêtes, dont les héros sont les martyrs; mais si l'on compare les effets de l'introduction du christianisme en Amérique par le clergé catholique, avec les travaux des missionnaires méthodistes protestants dans les îles de la mer du Sud, on est frappé de la différence des résultats.

Le fait le plus saillant qui résulte de ce rapprochement est celui-ci : M. de Humboldt, dont le nom fait autorité, a constaté que depuis cent cinquante ans, la population indigène du Mexique et de la plupart des autres contrées de l'Amérique espagnole a pris de notables accroissements, et que sa condition morale et matérielle s'est sensiblement améliorée; d'un autre côté, il résulte du rapport unanime des voyageurs, que pendant vingt à vingt-cinq ans d'apostolat, les missionnaires anglais et américains sont parvenus à anéantir presque complétement la population de plusieurs îles des mers du Sud. Tous attribuent cette effrayante destruction au passage de la vie primitive de ces insulaires, vie pleine d'abondance et de gaieté, à une existence austère et monotone, qui n'a pu cependant arracher de leurs cœurs leurs vices natifs, et leur a, de plus, donné l'hypocrisie. Les méthodistes devaient porter leurs dogmes sévères et décolorés sous les glaces du pôle, et renoncer à les voir fructifier sous des climats ardents.

Le clergé catholique a suivi en Amérique des principes diamétralement opposés : c'est par sa modération, son indulgence; c'est en s'identifiant aux faiblesses, aux goûts et aux passions de ses néophytes; c'est par des fêtes, des pompes religieuses animées par des jeux analogues au climat et aux goûts des Indiens, qu'il a assuré son ascendant sur eux, autant que par son zèle à les protéger et à défendre leurs intérêts. Ce clergé, d'ailleurs, malgré sa puis-

sance, a été le premier à donner le signal de l'indépendance, sacrifiant ainsi ses richesses et son existence à l'amour de la patrie ; tant il est vrai que ce mot magique de *liberté!* produit partout les mêmes résultats : chez les individus comme chez les nations, on le regarde comme le premier des biens.

Pendant huit années consécutives de séjour en Amérique, j'ai suivi les phases diverses de cette révolution, dans laquelle j'ai même joué un rôle, ayant commandé fort jeune des bâtiments des républiques de Guayaquil, du Pérou et du Chili. Devenu depuis armateur et négociant, j'ai été à portée de connaître les chefs des gouvernements et les généraux des armées indépendantes, et d'entretenir des rapports plus ou moins intimes avec eux. Je fus donc témoin des évènements de cette époque mêlée de grandeur et de crimes, de faits, de choses et d'hommes prodigieux ; où cette terre qui depuis trois siècles n'avait point retenti du bruit des armes, a produit tout-à-coup des guerriers aux dévouements sublimes qui couraient combattre et mourir pour la patrie, et des hommes politiques dont les luttes passionnées pour le triomphe de la liberté n'étaient peut-être qu'une illusion, mais du moins une illusion noble et glorieuse, car ils mouraient aussi pour elle.

Si dans ce long drame on a vu parfois d'ignobles *cabecill s* se jeter sur cette révolution comme sur une proie pour se la disputer et se l'arracher tour-à-tour, s'ils n'ont aspiré au pouvoir que pour assouvir leur cupidité, il n'est pas moins vrai que les chefs véritables et les masses furent pures et montrèrent un héroïque dévouement à leur patrie. *Bolivar*, *Sucré*, *Balcarse*, et tant d'autres, moururent pauvres après avoir sacrifié leur fortune à la cause de l'indépendance ; *O'Higgins*, *Rivadavia*, *la Hera*, *Santa-Cruz*, sont connus par leur noble désintéressement, et *San-Martin*, après avoir disposé des mines du Pérou, n'emporta de Lima que

l'étendard de Pizarre, qui lui fut décerné par la reconnaissance publique.

J'esquisserai les principaux traits de la vie de tous ces personnages, ainsi que des généraux *Canterac*, *Valdès*, *Espartero*, *Camba*, etc., qui défendirent glorieusement la cause malheureuse et désespérée de la mère-patrie. Je parlerai aussi de ces officiers français qui vinrent prêter à l'Amérique indépendante l'appui de leur courage et de leur expérience; les amiraux de notre marine, tels que *Roussin*, *Rosamel*, *de Moges*, *la Susse*, *Casy*, etc.; les officiers supérieurs *Bruat*, *Turpin*, *Rosamel*, *Chaucheprat*, et autres, sur lesquels repose en partie maintenant l'espoir de notre influence maritime, trouveront aussi une place dans cet ouvrage, et de légitimes hommages au caractère qu'ils déployèrent aux yeux de ces peuples nouveaux, qui avaient pris notre révolution pour modèle, et pour lesquels le nom seul de Français était un titre de recommandation.

L'histoire des évènements de la guerre de l'*indépendance de l'Amérique* a été rédigée d'après les documents fournis par plusieurs généraux et chefs des deux armées : elle formera une série de chapitres d'un grand intérêt. J'ai été lié avec la plupart des officiers qui, expatriés de la France par les orages politiques, vinrent demander à l'Amérique un asile au prix de leur sang; je raconterai les fortunes diverses des *Brantzen*, d'*Albe*, *Viel*, *Soyer*, *Raulet*, *Soulanges*, *Beauchef*, *Bouchard*, et de tant d'autres.

Je donnerai la relation de mon voyage au Choco, contrée presque inconnue, aux côtes ouest de la Colombie.

Enfin je consacrerai quelques pages au commerce, en donnant des notions précises qui pourront aider nos armateurs dans les opérations qu'ils dirigeront vers des contrées dont les immenses ressources se développent chaque jour au sein de la paix; je tracerai rapidement aussi une description des côtes et des vents

dominants, désirant ne rien oublier de ce qui pourra guider les navigateurs dans leurs explorations.

Dans un chapitre spécial de chaque volume, je donnerai une notice sur les ports de l'Amérique espagnole, sur les vents et courants qui règnent sur ces côtes, et des notes sur les marchandises d'importation et d'exportation des divers états de ce grand continent.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Départ de Manille. — Relâche à Salomagué. — Typhon dans les mers de la Chine. — Côte de Californie. — Masatlan. — Arrivée à San-Blas.

Je m'embarquai, à Manille, en qualité de deuxième lieutenant, à bord du trois-mâts *la Rita*, bâtiment appartenant à ce port et destiné pour San-Blas, Nouvelle-Espagne. La composition de l'état-major et de l'équipage offrait un mélange bizarre d'hommes de toutes les nations. Le capitaine, don Andrès Palmero, était Espagnol; mais on sait que dans les Espagnes ces fonctions sont souvent nominales; le capitaine est dans la réalité le représentant des propriétaires, ou parfois le propriétaire lui-même. La direction des manœuvres, le véritable commandement du navire est entre les mains du premier pilote : le nôtre, par conséquent le premier officier du bord, don Felipe Peña, était Espagnol; un Anglais, M. Richardson, jeune homme doué des plus aimables qualités et excellent marin, était premier lieutenant. Il y avait parmi les matelots des Anglais, des Anglo-Américains, des Portugais, des Hollandais, des Espagnols, des Mexicains, quelques Français, et beaucoup d'Indiens des Philippines et même des Lascars du Gange. Nous avions pour passagers MM. don Alonzo Morgado, don Juan Babely et trois autres Espagnols.

De fortes avaries et la perte de notre gouvernail à la suite d'un échouage, nous obligèrent à nous réfugier dans le petit port de Salomagué, sur la côte occidentale de Lucon, pour nous y mettre

en carène ; mais ce village n'offrant aucune ressource, on fut obligé de faire venir de Manille des ouvriers et les matériaux nécessaires, de sorte que notre relâche se prolongea pendant plus de trois mois. Comme nous devions traverser tout l'océan Pacifique sans aborder nulle part et que nos vivres étaient épuisés, il fallut acheter de nouvelles provisions ; on les embarqua en si grande quantité, qu'il était presque impossible de trouver où mettre le pied sur le pont. La chaloupe et les plats-bords étaient garnis de cages à poules, et les canots de dindons, de canards, de chapons, de fruits, de légumes de toute espèce ; nous avions des chèvres, des porcs, des moutons, et notre navire ressemblait assez à l'arche de Noé.

Après avoir appareillé de Salomagué et doublé le cap Bojeador, nous dirigeâmes notre route vers les Babuyanès et les îles Bachis, groupes de petites îles et d'îlots situés entre Formose et la pointe nord de Luçon. Là nous eûmes à essuyer une des effroyables tempêtes des mers de la Chine, appelées *typhon*. Je fus pour la première fois témoin de ce terrible spectacle, qui produisit sur moi une impression trop profonde pour que je puisse jamais en perdre le souvenir.

C'était le soir d'une brûlante journée de juillet. J'étais de quart. Le ciel avait été d'une admirable pureté ; seulement un petit nuage noir flottait si lentement dans l'atmosphère qu'il paraissait immobile et suspendu sur nos têtes. Peu à peu il grandit, s'étendit avec rapidité, et avant la nuit il couvrit tout l'horizon comme un voile funèbre. Le baromètre avait baissé subitement ; un calme solennel régnait dans les airs et sur les flots ; mais ce silence profond, interrompu seulement par le roulis du navire et les cris des oiseaux de mer, dont le vol inégal et rapide décelait l'inquiétude, était le sinistre précurseur de la tempête et en présageait l'approche.

Nous nous préparâmes à la redoutable lutte contre les éléments. Nous prîmes toutes les mesures usitées en pareille circonstance, et, le bâtiment à la cape, on attendit l'évènement. La rafale descendue des nuages fit d'abord moutonner les flots, les vents redoublèrent de violence, l'éclair brilla sur l'horizon, puis les échos de l'Océan répondirent au mugissement sorti du sein des nuées, et les roulements du tonnerre remplirent les espaces de leurs bruyantes menaces : la mer alors devint épouvantable; de tous côtés elle bouillonnait, et ses flots, naguère d'un beau vert d'émeraude, paraissaient noirs et livides; des montagnes d'eau se déroulant l'une après l'autre du fond de l'horizon se précipitaient avec furie contre les flancs du navire. La nuit vint ajouter à l'horreur de cette scène en la couvrant de ses ombres. Elle n'était éclairée qu'à de courts intervalles par les rayons de la lune, dont le disque pâle et lugubre se montrait entre de noirs nuages et les vagues qui s'élevaient en rugissant et menaçaient à chaque instant de nous engloutir. Spectacle plein de magnificence et de poésie, mais vu du rivage, et nous en étions loin !

Dès que l'ouragan fut parvenu à son plus haut degré d'intensité, une vague monstrueuse se précipita sur le navire et jeta à la mer trois hommes du gaillard d'avant, qui périrent sans qu'il fût possible de leur porter secours; le pont fut inondé, nous fûmes tous couverts d'eau. Comme elle ne s'écoulait pas assez rapidement par les dalots, les œuvres-mortes furent abattues à coups de barres d'anspects; enfin le navire se redressa un peu.

Dans cette crise, les Indiens, qui formaient la majeure partie de notre équipage, frappés de terreur, se montrèrent complétement démoralisés; réfugiés sous le vent du grand mât, de la chaloupe, ou sous le gaillard d'avant, ils semblaient résignés à subir leur fatale destinée. Accroupis et serrés les uns auprès des autres, ils opposaient la force d'inertie aux ordres qu'on leur donnait, et

ce n'était qu'avec des peines infinies qu'on parvenait à les arracher de leur asile pour les forcer à travailler aux manœuvres ou aux pompes, car l'eau pénétrait avec assez d'abondance dans le bâtiment, quoiqu'il eût été récemment caréné.

Cependant le navire se comportait assez bien, malgré la violence inouïe du vent, violence telle, qu'en y exposant la figure on éprouvait des douleurs aussi vives que si elle eût été flagellée par des milliers de coups d'épingles.

Le second jour de la tempête, au moment de sa plus grande fureur, deux officiers du bord voulurent absolument laisser arriver vent arrière. M. Richardson et moi exposâmes le danger de cette manœuvre dans notre situation ; mais l'un de ces officiers était notre supérieur, il fallut obéir. M. Richardson, un contremaître portugais, deux matelots anglais, un matelot américain et moi, fûmes chargés d'enverguer un foc sur le contre-étai de misaine; l'équipage fut distribué à divers postes prêt à exécuter la manœuvre, on mit un bon timonier à la barre. Lorsque tout fut prêt, j'avertis M. Peña, premier officier; mais à peine le commandement de la barre au vent était-il prononcé, que nos tristes prévisions se réalisèrent. Le navire étant arrivé sans aire et ne pouvant fuir devant la lame, la mer s'y jeta impétueusement par la hanche de tribord, le foc fut arraché et partit en lambeaux ; elle enleva le canot que nous avions en porte-manteau, l'habitacle, la roue avec son timonier, elle envahit et inonda la chambre, où elle pénétra par la bouteille de tribord, après l'avoir défoncée; tout alors ne fut que trouble et confusion. Les passagers, le maître d'hôtel, les domestiques se précipitèrent hors de la chambre où ils allaient se noyer; plusieurs matelots balayés par la lame et renversés dans la coursive sous le vent, jetaient de hauts cris que leur arrachait la douleur des blessures et des contusions qu'ils avaient reçues. L'anxiété, la terreur étaient peintes sur la physio-

nomie de presque tous les hommes de l'équipage, qui croyaient être arrivés au dénouement de la crise fatale; heureusement le navire, plus sage que nous, se refusa au mouvement qu'on avait voulu lui donner; de lui-même il vint au vent; sans cela, c'en était fait de *la Rita* et des hommes qu'elle portait. Dès qu'on fut un peu revenu de cette chaude alerte, on se hâta de fermer le mieux possible, avec des planches et des matelas, l'ouverture de la bouteille de tribord, on mit une barre franche pour remplacer la roue du gouvernail qui avait été enlevée. La tempête continua cinq jours entiers, durant lesquels les vents soufflèrent de tous les points du compas. Cinq hommes disparurent, deux furent plus ou moins grièvement blessés ou contusionnés; nous perdîmes toutes nos voiles et fûmes désemparés de la plupart de nos agrès. Nos moutons, nos chèvres, les dindons, les cages à poules et presque tous les approvisionnements que nous avions pris à Salomagué et qui encombraient le pont, en avaient été balayés; les porcs seuls résistèrent à la tempête. On pense bien qu'au milieu de cet ouragan il ne fut pas question de repas; quelques biscuits furent notre unique nourriture pendant sa longue durée. Enfin nous atteignîmes des vents plus stables, les avaries furent réparées, et nous fîmes route à l'est par les parallèles de trente-huit à quarante degrés, vers la côte du Mexique. Cette traversée n'offrit d'ailleurs aucun autre incident remarquable ou digne de l'attention du lecteur.

Il croît sur la côte de Californie un goëmon d'une espèce toute particulière (fucus giganteus); les Espagnols l'appellent *porras de mar*, parce qu'en effet il est formé de longues tiges droites qui ont à leur extrémité inférieure une espèce de marotte d'où se détachent les racines qui les fixent au sol : quelques-uns des ports de la Californie en sont tellement encombrés, que pour y pénétrer les embarcations sont obligées de se frayer un chenal en les con-

pant à mesure qu'elles avancent. Ces plantes marines ont souvent cinq, six brasses et plus de longueur ; leur présence est un excellent indice du voisinage des côtes, les vents et les courants les entraînant au large ; on commence à les apercevoir à deux cents lieues du rivage, et le nombre en augmentant au fur et à mesure qu'on en approche, on se trouve ainsi tout préparé à attérir. La présence de ces végétaux de l'Océan était utile autrefois, lorsque les marins déterminaient imparfaitement leur longitude, surtout à la suite d'une longue navigation ; elle ne l'est pas moins maintenant, à cause des brumes épaisses qui couvrent fréquemment la côte de Californie et s'étendent à plusieurs lieues en mer, ce qui empêche les officiers, privés de la vue du soleil pendant plusieurs jours, de faire les opérations nécessaires pour relever avec précision la position du navire. Ainsi les *parras de mar* peuvent être considérées comme des espèces de vigies naturelles, jetées sur ces rivages pour protéger les navigateurs.

L'île Guadaloupé fut la première terre que nous vîmes sur la côte d'Amérique ; après l'avoir reconnue, *la Rita* dirigea sa course vers le cap San-Lucar. Durant la traversée, l'équipage avait été parfois exercé aux manœuvres du canon et de la mousqueterie ; nous étions en effet armés en guerre, et l'on s'efforçait d'instruire nos Indiens dans le maniement des armes, afin d'être en état au moins de repousser un coup de main ; les rôles avaient d'ailleurs été distribués aux officiers : les uns commandaient la manœuvre, les autres la mousqueterie, la batterie ou l'abordage. Cependant, malgré notre attitude guerrière, j'eus lieu de soupçonner bientôt que les dispositions de notre équipage n'étaient pas des plus héroïques.

Nous avions appris, par un navire que nous avions raisonné, le blocus de Lima par l'armée du général San-Martin et celui du Callao et des autres ports du Pérou par l'escadre chilienne aux

ordres de lord Cochrane, et nous appréhendions de rencontrer, sur la côte du Mexique, des corsaires ou des bâtiments de guerre des nouvelles républiques de l'Amérique. Cette crainte nous détermina à aller prendre langue à Masatlan avant de nous rendre à San-Blas. Nous étions en vue du cap San-Lucar lorsque la vigie signala une voile. Aussitôt l'on fit tous les préparatifs de combat, chacun se rendit au poste qui lui avait été assigné. M. Andrès Palmero, qui avait été officier dans les dragons nationaux de Guadalaxara lors de la première guerre de l'insurrection mexicaine, revêtit son armet de cuir bouilli enrichi de plaques d'argent et son dolman, ceignit son grand sabre, et dans cet appareil se présenta sur le pont; il y avait du burlesque dans cette exhibition belliqueuse, car toutes ses allures et le son même de sa voix étaient empreints de la terreur qui le dominait. L'apparition de ce navire jetait évidemment le trouble dans son esprit. C'était une belle et gracieuse goëlette, dont la coupe, la tournure, le gréement avaient toutes les apparences d'un corsaire. Avant de l'avoir reconnue, M. Palmero, dans son effroi, s'écria : « Laisse arriver (1)! » Effectivement on brassa carré derrière et on laissa porter; mais la goëlette nous avait dépassés sans changer de route; nous vîmes alors que nous ne devions plus avoir peur, nous hissâmes courageusement le pavillon et la flamme de lettres de marque espagnoles, que nous assurâmes par un coup de canon. Le prétendu corsaire, sans daigner faire le moindre mouvement et se moquant sans doute de notre forfanterie, hissa le pavillon américain du Nord, et continua tranquillement sa route vers le golfe de Cortès.

Revenus de cette panique, nous serrâmes le vent pour nous diriger sur Masatlan; nous aperçûmes les îles des Cerfs en dehors

(1) Terme de marine pour s'éloigner vent en poupe.

de cette crique; elles n'offraient à nos regards que quelques misérables *ranchos* ou cabanes de pasteurs, qui s'harmonisaient avec l'aspect triste et désolé de ces îles couvertes de rochers, d'une végétation sauvage, ou de longues grèves sablonneuses et désertes.

Nous restâmes en panne à une grande distance de la côte, car on jugea prudent de se montrer le moins possible. L'embarcation fut dépêchée à Masatlan, et nous attendîmes son retour. Elle ne revint qu'au jour. Elle n'avait trouvé au rivage qu'un poste de soldats espagnols dont le chef était parti pour Rosario, ville, à douze lieues, dans l'intérieur du pays; néanmoins, on apprit avec plaisir que tout était tranquille, et surtout qu'aucun corsaire insurgé n'avait paru; c'était là le point essentiel; alors parfaitement rassurés, nous orientâmes nos voiles pour San-Blas (1).

Sur toute cette côte la brise de terre s'élève tous les soirs du rivage et souffle assez régulièrement pendant la nuit; vers les onze heures du matin, au contraire, elle s'élève insensiblement dans le sens opposé et souffle du large. Ces alternatives favorisent singulièrement la navigation des bâtiments qui longent la côte, lorsqu'ils savent en profiter. Nous n'y manquâmes pas, et ce fut ainsi que nous atteignîmes les Trois-Marie, groupe d'îles rocailleuses, en face de San-Blas, dont l'une, Saint-Georges, la plus considérable, a dix milles de longueur et possède, dit-on, un assez bon mouillage.

Nos regards se portaient avec avidité sur la plage où nous allions aborder et nous reposer des fatigues et des ennuis d'une longue navigation; ils étaient surtout fixés sur un énorme rocher, de forme arrondie, et de plus de cent pieds d'élévation, nu, pelé, aride, dépouillé de toute végétation et blanchi par la fiente des oiseaux de mer. Il se dressait devant nous comme un fantôme

(1) Voyez le chapitre spécial pour les descriptions des ports de cette côte.

blanc; c'était *Piedra blanca de mar*, que la nature semble avoir jeté à l'entrée de la baie de San-Blas pour en signaler l'approche.

A la chute du jour, un calme plat nous surprit dans son voisinage; nous laissâmes tomber l'ancre pour attendre la brise du large du lendemain. Le matin, tout l'équipage fut en mouvement pour nettoyer et approprier le navire, le pont, la batterie, afin de faire notre entrée dans le port d'une manière convenable et décente. Dès que notre toilette fut terminée, nous appareillâmes vent arrière, toutes voiles dehors; nous ne tardâmes pas à apercevoir *Piedra blanca de tierra*, autre rocher gigantesque placé près du rivage, et à trois lieues de distance de *Piedra blanca de mar*. Vers deux heures nous laissâmes tomber l'ancre; dès que nos voiles furent serrées, nous saluâmes la place de treize coups de canon; elle se contenta de nous en rendre cinq. Le capitaine, les passagers, plusieurs officiers descendirent à terre, et je restai à bord pour affourcher le navire et veiller au débarquement de la cargaison.

Plusieurs navires espagnols étaient sur rade, et parmi eux *la Maria*, de Manille, appartenant à don Alonzo Morgado, notre passager; leurs embarcations étaient venues à notre bord dès notre arrivée, et nos officiers ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'un navire anglais entré dans le port sous prétexte d'avaries, s'y livrait presque ouvertement à la contrebande. La présence de cet intrus leur semblait un véritable scandale; on sait en effet avec quelle rigoureuse sévérité les étrangers étaient exclus du commerce de l'Amérique, que l'Espagne s'était réservé, mais qui allait bientôt lui échapper pour passer dans d'autres mains; car cette exclusion impolitique, qui grevait les colonies, excita en même temps la convoitise de l'Angleterre et l'engagea à soutenir la cause de l'indépendance pour la faire tourner à son profit.

Deux seuls ports sur toute la côte occidentale du Mexique étaient ouverts au commerce (habilitados), Acapulco et San-Blas. Il existait peu de places commerciales dans le monde entier où il se fît des affaires aussi considérables, puisqu'elles avaient pour objet les marchandises les plus précieuses ou les plus riches métaux. On croirait d'après cela que ces entrepôts étaient des villes florissantes, ornées, embellies par les arts et le luxe qui accompagnent ordinairement la richesse : on en jugera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TROISIÈME.

San-Blas. — Le port. — La ville. — Le curé Morellos. — Climat. — Maladies. — Migration périodique de la population. — Commerce. — Débarquement. — Séjour à terre. — Usages. — Tertulias. — Composition de la population. — Richesses que l'arrivée des navires des Philippines mettait en circulation. — Les dames. — Passion du jeu. — Danse. — Guitares. — Fumeurs. — Moustiques.

San-Blas n'est point bâti sur le rivage de la mer, cette ville en est éloignée de quatre milles au moins. Je vais donc d'abord parler de la rade et du port. La rade est abritée au nord par une montagne appelée *el Morro*, qui forme une presqu'île à l'ouest du port intérieur nommé *el Poso*; ses hauteurs sont couronnées de fortifications qui dominent la rade et le port; sur la plage, à l'ouest du mouillage, sont deux autres forts, *los Borregos* (les Agneaux), et *los Castillos de la Playa* (fort de la Plage), dont les feux croisés avec ceux du *Morro* défendent l'abord de la rade. Au nord de la côte et en dehors de la rade coule la rivière de *Saint-Yago* (Saint-Jacques), dont le cours est très-étendu, et qui serait assez forte pour entretenir une active navigation intérieure; mais les difficultés de son embouchure obstruée par une barre de douze pieds d'élévation à marée haute, et les dangers que présente la côte voisine, détruisent tous les avantages qu'offrirait cette importante communication fluviale; aussi les premiers Espagnols qui s'établirent dans ces contrées préférèrent-ils la position actuelle. Le port intérieur de San-Blas est formé par ce que l'on appelle un *estero salado*, et son entrée est très-resserrée et à peine praticable pour les navires.

Je ferai remarquer ici une erreur dans laquelle sont tombés plusieurs voyageurs qui, mal informés, prétendent que la Saint-

Yago a son embouchure à San-Blas. Ce fleuve communique, il est vrai, avec l'Estero Salado; mais son embouchure véritable est située à plusieurs milles au nord de San-Blas. On lit dans les traités de géographie : « San-Blas, port de mer et arsenal; c'était le siége « principal de l'administration de la marine, de la vice-royauté « de la Nouvelle-Espagne sur le grand Océan. » On doit donc s'attendre à voir un véritable établissement maritime, des magasins, des chantiers de construction, des arsenaux ou quelque chose d'approchant. Voici dans la réalité ce que l'on y trouve. Sur une grève sablonneuse qui dessine les sinuosités du rivage, s'élèvent à des distances plus ou moins éloignées des baraques, construites en branches d'arbres dont les interstices ne sont pas bouchés en dehors, abritées intérieurement par des nattes attachées aux parois et couvertes de jonc ou de feuilles de palmier. Les unes étaient décorées du nom d'Arsenal, de Magasin royal ou de Douane; autour de ces bâtiments on voit, dispersées ou groupées à l'ombre des cactus, des palmiers, des aloës, des citronniers, d'autres baraques aussi chétives et plus petites; c'est là qu'habitent les préposés des douanes, les ouvriers du port et de l'arsenal; les autres enfin servent de cantines ou de cabarets. Il n'y a pas de ruisseau d'eau douce sur cette plage; pour s'en procurer on fait un trou dans le sable à quelque distance du rivage, on y introduit une barrique défoncée par une de ses extrémités, et l'on obtient ainsi une eau à peu près potable, qui devient excellente après un mois de navigation.

J'ai dit que San-Blas était situé à quatre milles du rivage. La ville est bâtie sur la cime d'un rocher, escarpé presque à pic sur trois de ses faces, de plus de cent trente pieds d'élévation, et qui domine de toutes parts les plaines voisines. La campagne qui s'étend entre le port et la ville forme aussi une plaine basse, sablonneuse, parfois marécageuse et couverte de fourrés épais et de

haute végétation composée de citronniers, de goyaviers, de cèdres, de lentisques, de palmiers de plusieurs espèces, de caroubiers, de tamariniers et de mangliers. Il n'y a point de route tracée, elle est formée par un sentier frayé par la voie des mules, à travers les bois; en approchant du pied du morne, le chemin devient raboteux, difficile, et de plus en plus resserré entre des arbres et des broussailles.

En arrivant au sommet de la crête, la première chose qui frappe la vue, c'est la maison ou palais du gouverneur, décorée du titre pompeux de *Palacio*, remarquable seulement par sa belle situation; elle est construite sur le bord perpendiculaire du rocher, d'où elle domine toute la contrée environnante, et d'où la vue s'étend jusqu'à la mer.

Ce morne fut témoin d'une scène fort tragique. En 1811, pendant la première guerre de l'indépendance, le curé Mérinos, l'un des lieutenants de Morellos, alors chef de l'insurrection mexicaine, avait été investi du commandement de cette province. Après avoir essuyé plusieurs défaites, il arriva à San-Blas traqué par les troupes royales qui cherchaient à s'emparer de sa personne; pour échapper au sort qui l'attendait, il se précipita du sommet du rocher, et son corps fut brisé en lambeaux.

La façade de la maison du gouverneur donne, du côté de la ville, sur une petite place, formée d'un côté par une caserne à deux étages, et de l'autre par un rang de maisons. La grande route sépare cette place de la place principale, où se trouvent des magasins et l'église, qui venait d'être renversée par un tremblement de terre et n'offrait plus qu'un monceau de décombres. En descendant de cette place, on entre dans la grande rue qui aboutit au chemin de Tepic; c'est la seule qui soit percée régulièrement et bordée de maisons de pierres, d'une chétive apparence; le reste de la ville se compose de cabanes en branchages, tout aussi

misérables que celles que l'on voit sur la plage. Il n'y a point d'eau à San-Blas, il n'y a ni puits, ni source, ni citerne; les habitants sont obligés d'aller la chercher au loin : la meilleure se tire d'une petite crique appelée *Ensenada de la Aguada* (crique de l'Aiguade), située à quatre ou cinq milles au sud de la baie de San-Blas, distante de la ville d'environ une lieue; elle est formée par la fuite des eaux d'un marais à sources.

Du sommet du rocher sur lequel San-Blas est bâti, la vue plane sur une campagne unie, d'un aspect triste parce qu'elle est inculte, généralement boisée et en partie couverte de marais, d'où s'exhalent des vapeurs délétères qui pendant six mois rendent cette ville à peu près inhabitable; durant le reste de l'année, le séjour en est intolérable non-seulement pour les étrangers, mais pour les habitants eux-mêmes, qui devraient y être accoutumés.

La saison sèche commence avec le mois de novembre et finit en avril; c'est l'été de ces climats. A cette époque San-Blas est une véritable fournaise; à la vérité ces chaleurs excessives sont tempérées le jour par la brise de mer, qui commence à s'élever vers onze heures, augmente progressivement jusqu'à trois ou quatre heures, et diminue ensuite. Ce sont quelques heures de répit à l'accablement extrême, à l'atonie complète du corps et de l'esprit; on respire enfin, et la température est même délicieuse à l'ombre, quoique au soleil elle soit toujours ardente. La saison pluvieuse s'annonce au mois de mai et finit en octobre. La pluie tombe alors par torrents, on dirait que les cataractes du ciel s'ouvrent pour un nouveau déluge, l'atmosphère est constamment couverte de sombres nuages, et la foudre éclate chaque jour avec un effroyable fracas, dont nous n'avons aucune idée dans nos climats tempérés. La plaine, qui, pendant la saison précédente, était à peu près sèche, est bientôt couverte d'eau, et San-Blas apparaît comme une île au milieu de cette inondation. On croirait que ces pluies

tropicales devraient modérer les chaleurs; il n'en est rien, elles les rendent encore plus étouffantes, et chaque jour s'exhalent des brouillards épais, méphitiques, qui vont répandre au loin des fièvres de la nature la plus redoutable, et justifient complétement la détestable réputation du climat de San-Blas.

Les étrangers qui ont subi pendant quelque temps ce triste séjour se demandent comment on peut se résigner à l'habiter même pendant six mois de l'année. Comment? mais l'ardente soif de l'or ne fait-elle pas braver tous les dangers?

Il se faisait alors d'immenses affaires à San-Blas : les marins regorgeaient d'or; les négociants faisaient de gros bénéfices; les ouvriers gagnaient souvent de quatre à cinq piastres par jour, et même davantage dans certaines professions qui exigeaient plus d'intelligence; les soies de la Chine, les tissus de l'Orient, le thé, les épiceries et une foule d'autres riches marchandises, y arrivaient des Philippines pour y être entreposées et distribuées ensuite dans tout le nord du Mexique, et ces transactions étaient la source d'énormes fortunes. N'y avait-il pas là de quoi prêter bien des charmes au plus horrible climat?

Dès que la saison des pluies commence, et ordinairement sans les attendre, les habitants ferment les portes de leurs maisons, emportent leurs effets les plus précieux, partent en masse, la plupart sur des mules, les autres à pied, et se dirigent vers Tepic, ville de l'intérieur, dont je parlerai tout à l'heure. Il ne reste à San-Blas que le gouverneur, quelques employés, le bas peuple, un petit nombre d'ouvriers, de préposés des douanes et de soldats. Les officiers de troupes et même la plupart des sergents abandonnent la place, plus redoutable pour eux que le feu de l'ennemi, de sorte que la population, qui, dans la saison vide, s'élève à plus de trois mille habitants, se réduit à trois ou quatre cents individus.

Je ne fus point témoin de cette émigration périodique, que l'on dit offrir un des tableaux les plus curieux; mais comme nous arrivâmes au mois d'octobre, c'est-à-dire à la fin de la saison pluvieuse, j'assistai à son retour, et ce spectacle, aux chameaux près, peut donner une idée assez exacte des caravanes des déserts de l'Arabie.

La population qui était partie en masse revint à peu près de même, du moins elle arriva dans l'intervalle de deux ou trois semaines; j'allais me placer à l'extrémité de la ville sur un mamelon d'où l'on découvre la campagne; je voyais la route serpenter dans les sinuosités du terrain aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, de longues files de mulets chargés de bagages, des hommes à cheval ou à pied en suivre la trace, s'avancer vers la ville et y faire une entrée presque solennelle au milieu des félicitations des malheureux qui étaient restés, que l'on reconnaissait aisément à leurs visages blêmes, à leur ventre enflé, et qui semblaient encore trembler de la fièvre.

Des négociants de l'intérieur viennent parfois à San-Blas, mais en petit nombre, et ils se hâtent d'en partir le plus tôt possible, tant l'insalubrité du climat les épouvante. Il suffit, en effet, de se mouiller en traversant un marais, de s'exposer au soleil ou au serein de la nuit pour être attaqué de fièvres malignes qui enlèvent le malade en peu de jours ou le font languir pendant plusieurs mois.

Les nombreux étrangers qui se sont fixés à San-Blas, depuis la reconnaissance de l'indépendance du Mexique, ont soigneusement adopté ce système d'émigration périodique; ils ont même pour la plupart des maisons à Tepic, d'où ils répandent leurs relations dans l'intérieur du pays.

Lors de la suppression des rapports privilégiés qui existaient, sous la domination de l'Espagne, entre les Philippines et San-Blas,

les négociants de cette ville crurent leur ruine certaine; il n'en a rien été. S'ils ont perdu un monopole, la liberté commerciale et l'extension des affaires ont compensé amplement cette perte; et malgré les dangers de son climat, San-Blas a vu sa population, depuis quelques années surtout, s'accroître considérablement. Le cercle de ses opérations commerciales, qui s'étendent dans tout le nord-ouest du Mexique, s'est même tellement agrandi, qu'il a exigé, pour la rapidité des communications avec l'Europe, l'établissement d'un service de poste entre cette ville et Tampico, à travers des contrées désertes; quelques voyageurs plus entreprenants commencent aussi à suivre cette route pour éviter les lenteurs ou les périls d'une longue navigation autour du cap Horn.

La cargaison de *la Rita* ayant été débarquée, presque tout l'équipage descendit et vécut à terre; il ne resta à bord, sous la direction d'un contre-maître, que quelques matelots; cependant le samedi tout le monde se rendait à bord pour nettoyer les câbles, qui sans cela auraient été piqués; car il n'existe pas de mer plus abondante en vers que celle qui baigne la côte occidentale du Mexique.

Les officiers des navires, les étrangers qui ne prenaient pas un appartement dans une maison particulière, logeaient dans une auberge tenue par doña Vicente et ses deux filles, la seule dans la ville qui fût un peu décente. Je m'y établis, et ne tardai pas à être introduit chez les principaux habitants, sous les auspices de M. Morgado.

Le gouverneur était alors un officier de marine, Italien d'origine, nommé don Juan Quartara; il donnait de temps en temps des soirées auxquelles j'étais invité, ainsi que chez le commandant de l'arsenal, don Eugenio Cortez (1), aujourd'hui exilé en Chili, et

(1) L'amiral Cortez est descendant de Fernand Cortez.

patrie, après avoir été amiral au service de la république mexicaine. Ces réunions n'étaient guère qu'un prétexte, le jeu en était le véritable but. On jouait aux dés, mais le plus souvent au monté, jeu de cartes bien connu en Espagne, d'où il a été importé en Amérique. Hommes, femmes, jeunes filles, vieillards, ecclésiastiques, se pressaient autour du tapis vert qui se couvrait d'or, car à peine y voyait-on des piastres; la triste et sordide passion se peignait en traits énergiques et repoussants sur toutes ces physionomies qui attendaient avec anxiété les chances de l'inconstante fortune. La fureur du jeu avait pénétré dans toutes les classes, même les plus infimes; dans les marchés, sur les places publiques, aux portes des corps de garde, on ne voyait que joueurs de monté; à la vérité ces jeux étaient prohibés par la police, mais la police jouait elle-même. Cette funeste manie était en un mot universelle, et dans les classes élevées elle était la source de la destruction des fortunes les mieux établies et amassées par plusieurs années de pénibles travaux. Dans les lieux publics les billards étaient très-suivis, et l'on y jouait des sommes considérables. Les combats de coqs, amusement favori des Indiens, donnaient lieu aussi à de nombreux paris; les courses de taureaux, qui attiraient également un grand concours de ces indigènes, n'avaient pas du moins la cupidité pour objet; ils y déployaient leur adresse et leur agilité sans courir de grands dangers, car les cornes des taureaux étaient toujours sciées, et l'on y adaptait des boules.

Rien n'est moins variable que le caractère espagnol; les usages de ce peuple immuable se sont conservés religieusement dans ce coin reculé du monde, et les seules altérations qu'ils aient subies tiennent uniquement à l'influence du climat; ce sont du reste les mêmes coutumes, les mêmes préjugés, la même longanimité et la

même persévérance inflexible, mais avec moins de gravité, plus de gaieté, d'aménité et d'abandon, traits aimables et distinctifs des anciens colons espagnols.

Les mœurs étaient, comme en Espagne, extérieurement empreintes de pratiques monastiques, toutes confites de termes de dévotion; mais au fond elles étaient à San-Blas ce qu'elles peuvent être dans un port de mer et sous le vingt et unième degré de latitude. Pour s'en faire une idée, il faut jeter un regard sur la composition de la population. La haute aristocratie locale comprenait le gouverneur, le commandant de l'arsenal, le commandant d'un brick, le commandant et les officiers des troupes de la garnison, l'administrateur et les employés des douanes, deux médecins de l'hôpital, le directeur de la poste, qui tous recevaient de très-gros traitements; les négociants, qui faisaient des bénéfices considérables, les capitaines et les officiers des bâtiments des Philippines, qui avaient le secret de faire fortune tout en se livrant aux plus folles prodigalités. On pourra s'en former une idée lorsqu'on saura que chacun d'eux avait droit à un *port permis* de tant de pieds cubes, c'est-à-dire la faculté d'embarquer sans frais une quantité déterminée de marchandises. Dès le moment que le navire était mouillé, les officiers débarquaient avec leurs bagages et leurs marchandises, et ne revenaient à bord que pour le départ. Indépendamment de leurs appointements qui couraient toujours, ils recevaient une très-forte indemnité de séjour proportionnée à leur grade; il en était de même pour les maîtres et pour les hommes de l'équipage qui venaient à terre; et comme ces opérations duraient au moins un an et très-souvent deux années, il en résultait une circulation d'argent des plus rapides, dont profitaient tous ceux qui avaient quelque chose à vendre: or, les caravanes qui sur la fin de l'hivernage revenaient de Tepic, ramenaient toujours à leur suite une foule de jeunes filles de cette ville,

attirées comme un essaim d'abeilles ou de guêpes vers cette riche moisson. Ces demoiselles avaient un tarif pour la moindre faveur; elles s'entendaient merveilleusement à pressurer leurs passionnés admirateurs, et rien n'égalait leur adresse pour les faire passer, jusqu'au dénouement, par toutes les phases de crainte, d'espérance; c'était une série admirable, mais chère, de bals, de fêtes, de cadeaux. Il y avait de ces enchanteresses pour toutes les conditions, depuis le haut fonctionnaire jusqu'au simple matelot. Leur beauté et leur dextérité décidaient de leur position, et l'on peut dire que les bénéfices les plus nets du tapis vert, ceux du commerce et des emplois publics, venaient s'évaporer aux pieds de ces Armides un peu basanées.

Nulle part peut-être au monde on n'a tenu aussi peu de compte du saint et grave sacrement du mariage. Je n'ai connu à cette époque à San-Blas qu'un petit nombre de ménages légitimement unis; excepté la fille de doña Vicente, mon hôtesse, mariée à un négociant, et le directeur de la poste, Indien de Manille, tout le monde, depuis le gouverneur jusqu'au sergent, vivait en concubinage; cet usage a été difficile à déraciner, tant les jeunes filles tenaient à s'y conformer *et à faire comme faisaient leurs mères;* mais depuis, il s'est opéré une amélioration, due au contact des étrangers, qui a modifié ces usages et moralisé le beau sexe.

J'avais été reçu dans la plupart des maisons les plus considérables, et lorsqu'on y est une fois admis, c'est pour toujours; on ne doit point attendre d'invitation particulière. Je suivais donc toutes les *tertullas* avec l'empressement et l'ardeur de mon âge. Les voyageurs ont souvent parlé de ces piquantes assemblées, où se peint, du moins sous son aspect le plus séduisant, l'aimable caractère des Américains-Espagnols; je crois devoir aussi en dire quelques mots.

Ces *tertullas*, à San-Blas comme dans les autres anciennes co-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

que dès le berceau elles ont sucé un penchant pour ce dangereux passe-temps, ressource des esprits dépourvus d'instruction. Elles n'ignorent pas longtemps d'ailleurs que la réunion des deux sexes autour des tables de jeu favorise les affaires de cœur, et toutes les passions jouent un grand rôle à San-Blas.

Tandis que les parties allaient leur train, les personnes qui n'y prenaient point part formaient divers groupes au milieu des nuages de fumée. Les femmes fumaient aussi, et cet usage, qui nous paraît si choquant, n'a pourtant rien de disgracieux chez une jolie femme; il faut d'ailleurs en arrivant dans des contrées éloignées dépouiller le vieil homme et se conformer aux habitudes, car on ne les change pas pour nous plaire. Il m'est arrivé plusieurs fois en entrant dans un salon de voir une jeune et belle personne me présenter avec une grâce charmante le cigare que ses lèvres fraîches et vermeilles venaient d'allumer. Cette bienveillante prévenance était toujours considérée comme une distinction des plus flatteuses.

Bientôt les préludes de la guitare captivèrent l'attention. Cette chère et immaculée *viguela*, léguée aux Espagnols par les Arabes et portée par les conquérants en Amérique, avait toujours le don de charmer ses auditeurs, bien que cet instrument favori fût parfois discordant et que la voix nasillarde d'un chanteur accompagnât ses accords; mais la voix des femmes était ordinairement pure et mélodieuse; elles chantaient avec beaucoup de goût des *seguidillas*, des *tonadillas*, qui bien qu'un peu surannées n'en étaient pas moins agréables, surtout pour nous étrangers. La conversation des hommes était très-frivole; elle roulait sur leurs affaires d'intérêt ou de cœur, l'arrivée d'un navire ou l'abandon d'une maîtresse; puis venaient les cancans, et il faut avouer que les Espagnols avec leur gravité sont intarissables sur ce sujet; ils s'entendent parfaitement à médire de leur prochain; naturelle-

ment persifleurs, ils manient avec habileté l'arme de l'ironie, et débitent avec un imperturbable sérieux les choses les plus plaisantes. L'entretien des dames était tout intime, plein de confidences et de mystères dont je me gardais de soulever le voile ; mais leur esprit étincelait parfois en saillies spirituelles et charmantes. Ainsi, causer, médire, railler, fumer, danser, jouer au monte, voilà les principales ressources de ces soirées. Par intervalles des domestiques, presque toujours Indiens, en veste et pantalons blancs, faisaient circuler de lourds plateaux d'argent massif, surchargés de limonades, orangeades, punch, vins généreux ou liqueurs fines ; tandis que d'autres serviteurs des deux sexes, groupés à la porte du salon, contemplaient, le cou tendu, ce qui s'y passait, et jouissaient du spectacle de cette réunion dont ils semblaient partager les plaisirs : parfois ils s'échappaient pour venir familièrement dire quelques mots à leurs maîtres ou pour prévenir leurs désirs ; il n'était point rare de les voir se mêler à la conversation et dire même quelque quolibet, toujours pris en bonne part, surtout s'il était de bon aloi. Les Espagnols, on le sait, sont les meilleurs des maîtres ; ils traitent leurs domestiques avec la plus grande bienveillance, et vivent avec eux presque sur le pied d'une complète égalité : un domestique fait partie de la famille, et il n'est pas rare, comme en Afrique parmi les Maures et les Arabes, de voir des maîtres léguer leur fortune à leurs serviteurs ou à leurs esclaves.

Il était minuit lorsque nous nous retirâmes ; cependant les tertullas se prolongent souvent au delà de cette heure. Ce fut pour moi un moment doublement pénible. Je quittais une société douce et aimable pour aller en retrouver une bien différente ; je veux parler des moustiques et des maringouins, triste et cuisante compensation des plaisirs que je venais d'éprouver. Ces horribles insectes sont le désespoir des étrangers et des habitants

eux-mêmes, c'est un véritable fléau. Les marais qui entourent San-Blas en font éclore des myriades qui s'abattent avec acharnement sur toutes les créatures. Lorsque le soir je rentrais chez moi, j'avais soin de fumer, de secouer vivement des serviettes dans l'appartement pour en expulser l'ennemi; vaine précaution: à peine étais-je couché que leurs sinistres bourdonnements m'annonçaient le commencement de mon supplice et donnaient le signal de l'attaque. Il ne fallait point songer à dormir, mais à se défendre; leur dard aigu pénétrait la peau partout où elle était à découvert, et les moustiquaires dont mon lit était entouré n'étaient qu'un meuble presque inutile; il fallait voir ou plutôt entendre les soufflets que je me donnais pour écraser mon terrible et imperceptible ennemi; hélas! ils ne faisaient qu'ajouter de nouvelles douleurs à celles que je ressentais déjà. Cependant vers le matin la lassitude mettait un terme à mon supplice; aux premiers rayons du soleil les moustiques battaient en retraite; alors, excédé de la lutte, je tombais dans un sommeil léthargique qui se prolongeait fort avant dans la matinée, lorsque mes devoirs me le permettaient.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Races diverses. — Basses classes. — Amusements. — Passion de la danse. — Improvisateurs. — Instincts poétiques. — Chants populaires. — Violence des passions. — Jalousies. — Meurtres. — Machete. — Herenes. — Mer poissonneuse. — Meros. — Vagrès. — Devil fish. — Tortues. — Mulets. — Pélicans. — Frégates.

Les basses classes aiment la danse avec passion, et les femmes avec fureur. Ces classes se composent de races diverses, fruit du mélange du sang des Indiens, des Nègres de Panama, de Costa-Rica, et des Européens ; de sorte que les nuances, quoique bien distinctes, varient à l'infini. Les Indiens et les Nègres de race pure appartiennent naturellement à cette catégorie.

Elles se réunissaient sur la plage de San-Blas pour se livrer à leurs plaisirs; j'aimais à aller les voir; c'était pour moi une curieuse et amusante étude de mœurs. Le *sapateo* était leur danse favorite; elle est sans doute ainsi nommée parce qu'on en marque la mesure par des coups de pied plus ou moins violents et précipités que l'on applique sur le sol. Pour en rendre l'effet plus bruyant, le cabaretier chez lequel le bal avait lieu démontait la porte du logis, l'étendait sur le sable, et aussitôt la foule se rassemblait à l'entour. La scène ainsi improvisée, un Américain choisissait dans le cercle une beauté plus ou moins rembrunie; ils venaient se placer sur les planches et commençaient au son de deux guitares discordantes une danse très-lascive. Plusieurs des spectateurs accompagnaient la musique de la voix, le tout composait un orchestre et une harmonie tout-à-fait diaboliques. Les

chanteurs improvisaient des paroles analogues à la circonstance, ou qui avaient les danseurs pour objet; parfois aussi ils lançaient des traits satiriques contre les spectateurs. Par intervalles, le danseur s'arrêtait et faisait à sa partner un compliment souvent très-bien tourné ou même une déclaration à laquelle elle devait répondre; mais il était nécessaire que cela fût dit de la manière la plus indirecte, et le langage, au défaut de l'action, était au moins recouvert du voile de la pudeur. Aussi cherchaient-ils des tournures de phrases, des métaphores pour exprimer leurs pensées, et souvent je fus surpris de les trouver remplies d'images gracieuses ou brillantes. Malheur à celui qui restait embarrassé! il était impitoyablement sifflé; mais aussi lorsque la réplique était vive, piquante, spirituelle, l'assemblée retentissait d'acclamations et de bravos. Les lauréats dans ce genre étaient peu nombreux, mais certains d'obtenir les suffrages de la beauté, car les plus jolies danseuses les recherchaient avec empressement. Il y a donc un instinct poétique très-prononcé chez ces demi-sauvages. Les danses se prolongeaient ainsi bien avant dans la nuit, mais il était rare de voir finir la fête paisiblement : quelque scène de violence provoquée par la jalousie venait presque toujours la terminer. Alors le *machete* (couteau) joue son rôle, et les hommes ainsi que les femmes s'en servent avec une égale dextérité et le même emportement. Presque toutes les femmes du peuple à San-Blas portent à la jarretière une espèce de tranchet de cordonnier, recourbé; c'est à l'aide de cet instrument, disent-elles, qu'elles marqueront à la figure leurs amants infidèles. Quant aux hommes, ils portent le couteau à la ceinture, et ils en font souvent sentir la pointe aiguë aux rivaux et aux coquettes. Durant notre séjour à San-Blas, peu de dimanches se passaient sans quelques-unes de ces scènes, qui ne guérissaient pas les passions en faisant couler le sang, car elles reparaissaient avec plus de violence quelque temps après.

Ces dénouements des danses de la plage ne sont pas leur unique inconvénient : leurs plaisirs, au moment où ils sont le plus vifs, se trouvent souvent tout-à-coup interrompus par l'invasion des moustiques. Il en est surtout une petite espèce appelée *hexenes*, qui sur le soir tombe par essaims sur les hommes et les animaux. On a grand'peine à se débarrasser de ces trouble-fêtes; et devant les maisons de la plage, on allume un peu de bois vert ou des épis égrainés de maïs, afin que leur épaisse fumée éloigne ces hôtes incommodes.

J'employais mes longs moments de loisir à la pêche et parfois à la chasse. J'avais retrouvé, officier à bord d'un bâtiment espagnol, *le Félix* de Manille, un camarade d'enfance. Lui et un de ses collègues devinrent ma société habituelle, les fidèles et agréables compagnons de mes amusements.

Le matin, avant que le *vira son*, ou brise de mer, eût rendu la plage houleuse, nous partions pour y jeter la seine. Il est peu de parages où la mer soit peuplée d'une aussi grande variété de poissons; plusieurs sont d'une excellente qualité; le mero ou merluche pèse parfois jusqu'à cent cinquante livres; les mulets sont en grande abondance, mais les gens du pays ne veulent pas en manger, parce qu'ils prétendent que cet aliment occasionne des maladies cutanées. On y trouve une prodigieuse quantité de vagrès, poissons qui ont des épines sur le dos, sur les ailerons, et dont la piqûre est venimeuse, et aussi des raies d'une grandeur démesurée, appelées par les habitants *manta raya*, et par les Anglais *devil fish*, qui doivent leur nom au pouvoir qu'elles ont de se reployer sur les hommes ou les animaux qui tombent à la mer, et de les envelopper dans les replis de leur corps pour les dévorer. Les requins et les tortues paraissent aussi en foule dans ces mers.

La plupart de ces poissons n'étaient pas faciles à prendre. Lorsque les eaux étaient un peu claires, les mulets sautaient par-

dessus les filets comme des poissons volants, et souvent nous retirions notre seine en lambeaux, déchirée par les tortues et les requins.

Nous partions le soir pour Piedra blanca de Fuera, dont j'ai déjà parlé, et nous y passions toute la nuit à pêcher à la ligne; alors nous rapportions des *meros* d'une grosseur extraordinaire. Nous nous amusions aussi à harponner ces devil fish (poisson diable), bien dignes de leur nom par la peine diabolique qu'ils nous donnaient : leur peau est tellement dure et épaisse qu'elle repoussait presque toujours le harpon, qui s'émoussait sans pouvoir l'entamer; nous y parvenions pourtant quelquefois; mais dès que l'animal se sentait blessé il fuyait avec une telle vélocité, entraînant avec lui l'embarcation, que nous étions obligés de nous jeter tous précipitamment sur l'arrière pour faire contrepoids et l'empêcher de sombrer : quelque grande que fût notre ardeur et notre persévérance, nos efforts échouèrent constamment; tantôt nos lignes se rompaient, tantôt nous étions obligés de les couper nous-mêmes à la hâte, pour éviter d'être entraînés trop loin en mer ou jetés sur les rochers.

Parfois aussi nos expéditions étaient dirigées contre les pélicans, oiseaux connus comme symbole de la tendresse paternelle. Immobiles sur la crête des roches du rivage, les pélicans tenaient leur bec énorme appuyé sur leur poitrine, de manière à le dissimuler entièrement; et vu de loin, leur corps ressemblait à un gros bloc surmonté d'un sphéroïde, tant la tête paraissait parfaitement arrondie. Leur poitrine est recouverte de plumes épaisses qui forment une espèce de cuirasse, et lorsque nous étions forcés de les tirer par devant, notre gros plomb glissait sans pénétrer jusqu'à la peau; mais le coup ne leur en faisait pas moins faire la culbute; ils cherchaient alors à s'échapper en nageant; et nous les poursuivions vigoureusement dans notre canot, armé de deux

et quelquefois même de quatre avirons; cependant ils nageaient avec une telle vitesse, que nous ne parvenions souvent à les atteindre qu'avec beaucoup de peine.

Cet oiseau pêcheur a le vol lourd et lent; il parvient pourtant à s'élever assez pour aller porter à ses petits, au sommet des mornes où il a déposé leur nid, le produit de sa pêche, qu'il conserve dans une grande poche placée par la nature sous son bec; mais cette libéralité n'a pas été sans compensation très-désagréable pour ces pesants oiseaux. La frégate est leur fléau, c'est pour eux un véritable forban qui les traque, les pille impunément, sans pitié et même sans remords, car elle est toujours prête à recommencer. Tandis que le pélican s'occupe à remplir gravement les saints devoirs de la paternité, en portant la pâture à ses petits, l'agile frégate, qui plane en embuscade à perte de vue dans les nues, observe les pénibles mouvements de son adversaire; dès qu'elle le voit parvenu à une certaine élévation, elle fond sur lui avec la rapidité d'une flèche, et manœuvre avec toute l'habileté d'un vieux corsaire. D'abord on la voit voler constamment au-dessous du pélican, le poursuivre lentement, mais en l'obligeant toujours à s'élever graduellement, se contentant de repousser toutes les tentatives qu'il fait pour redescendre. Enfin, lorsqu'il est parvenu à une hauteur moyenne, la frégate tourne autour de lui, le harcèle avec vigueur en le forçant à s'élever sans cesse, jusqu'à ce que le malheureux pélican, réduit à ne pouvoir ni se défendre ni prolonger son vol à cause de la charge qu'il porte, se détermine à alléger son fardeau en jetant une partie des poissons contenus dans sa poche; c'est ce que voulait la frégate : elle se précipite sur les poissons, les saisit adroitement avant qu'ils aient touché les flots, puis elle remonte avec calme et se balance dans les airs en dévorant sa proie.

Les pélicans semblaient bien connaître le danger; ils prenaient

savamment leurs mesures, mais sans pouvoir échapper à leur sort. En partant, ils s'élevaient de l'eau par bonds successifs, prolongeaient la côte à trois ou quatre pieds du rivage, se gardant de forcer leur vol, de crainte d'être aperçus par l'ennemi; ils ne doublaient de vitesse que lorsque, quittant les ombres de la terre, ils s'élevaient au-dessus des mornes; c'était le moment que les frégates saisissaient; elles commençaient cette série de manœuvres stratégiques que nous venons de raconter, et presque jamais elles ne poursuivaient vainement leur proie :

Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont pas d'esprit.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Départ de San-Blas pour Tepic.— Manière de voyager.— Triste aspect de la contrée.— Ranchos.—Bananiers.— Fièvres endémiques.—Fécondité du sol et avenir du pays. — Approche des montagnes et changement d'aspect et de climat.—Hospitalité créole. — Repas indigène. — Tortillas. — Chant et guitares.—Plateaux mexicains et sites magnifiques.

Une partie de la cargaison de *la Rita* appartenait à M. Morgado; il était en outre propriétaire d'un autre navire chargé pour son compte, qui se trouvait alors en rade; ses marchandises avaient été débarquées, mais il ne se pressa pas de les vendre, et il résolut de se rendre à Tepic, où il espérait en tirer un parti plus avantageux qu'à San-Blas, et même de prolonger son voyage jusqu'à Guadalaxara si Tepic ne lui offrait pas un débouché satisfaisant. M. Morgado, qui m'avait pris en affection, me proposa de l'accompagner, et de faire approuver cet arrangement par le capitaine, qui, lui-même, devait être du voyage. Rien ne pouvait m'être plus agréable, et j'acceptai avec empressement.

Nous partîmes peu de jours après. Chacun de nous avait une bonne mule, et notre suite se composait de domestiques et de muletiers. Une mule fut chargée de quelques provisions, précaution nécessaire sur une route dépourvue d'auberges et qui n'offrait aucune ressource.

Notre petite caravane quitta San-Blas vers trois heures de l'après-midi; le pays que nous eûmes à traverser pendant quatre heures de marche conservait le caractère de la zône qui borde le littoral. C'est une plaine uniforme, plate, sans ondulation, rem-

plie de broussailles ou de marais; de distance en distance, on rencontre quelques tristes *rancherias*, espèces de fermes isolées dont les habitants ne méritent pas le nom de cultivateurs, puisque leur unique occupation se borne aux soins de leurs troupeaux. Cependant autour de chaque *rancho* l'on voit ordinairement un petit espace de terre entouré de haies d'agaves et cultivé en maïs; un bouquet de bananiers ombrage ces rustiques habitations, qui ne sont en réalité que d'humbles cabanes aux toits aigus et élevés, dont la construction est tout aussi pauvre que celle des habitations de San-Blas.

L'aspect mélancolique de ces contrées inspire de tristes pensées, les figures hâves des rares habitants que nous rencontrions ne les rendaient pas plus riantes; la fièvre y règne en souveraine pendant six mois de l'année; les six autres mois sont employés au rétablissement des malades. Un pareil climat est donc peu propre à attirer des colons cultivateurs; cependant ces terres sont d'une prodigieuse fertilité, et lorsque le Mexique sera délivré de l'anarchie, l'agriculture se chargera de les assainir; San-Blas deviendra alors un entrepôt commercial des plus riches et des plus florissants de l'univers.

Vers le soir nous atteignîmes une chaîne de collines qui sert de premiers gradins aux hautes montagnes que nous avions à franchir pour arriver à Tepic. A mesure que nous nous élevions, le paysage changeait d'aspect et de caractère; les fourrés inextricables disparaissaient, les champs cultivés se multipliaient, le sol se couvrait d'arbres plus élancés, plus gracieux dans leur port, sous lesquels l'air circulait librement. Après quelques minutes d'ascension, nous arrivâmes à un village où nous devions passer la nuit. Il se composait de quarante à cinquante cabanes de branches, dispersées au hasard autour d'une église faite avec les mêmes matériaux, et qui rappelait parfaitement le premier âge

du christianisme. La plupart de nos gens reçurent l'hospitalité de divers habitants; le capitaine, M. Morgado, moi et deux domestiques fûmes accueillis par un *hacendado* (propriétaire de terres) des plus aisés du village; cependant sa maison, à peu près dépourvue des meubles les plus indispensables, était bien loin d'offrir l'image de l'opulence; mais ces braves gens étaient habitués à s'en passer, et l'accueil plein de cordialité que nous reçûmes de la famille nous fit bientôt oublier ce dénûment.

Au moment de notre arrivée, on faisait les apprêts du repas du soir; le guisado (ragoût de porc) bouillonnait dans une grande marmite de terre posée dans l'âtre sur quelques pierres, et des servantes indiennes apprêtaient les tortillas de maïs. Comme cette espèce de céréale forme la base de la nourriture du peuple dans tout le Mexique, les lecteurs excuseront les détails culinaires dans lesquels nous allons entrer sur leur préparation.

On laisse tremper le maïs pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de cendre ou eau saturée de chaux; on le lave dans de l'eau claire et on le frotte pour en enlever la pellicule extérieure, puis les femmes le broient sur une pierre avec un rouleau, en l'humectant toujours un peu. Cette pierre, nommée *metaté*, est le meuble le plus indispensable d'un ménage. Lorsque la pâte est bien préparée et que la plaque de terre sur laquelle la tortilla doit cuire est échauffée au degré convenable, la ménagère prend un morceau de pâte, et le faisant passer avec adresse et rapidité d'une main à l'autre, elle finit par l'amincir comme une feuille de papier; alors on le met sur la plaque brûlante, et la cuisson de cette espèce de crêpe ou de galette est aussi parfaite que si elle avait été faite dans une poêle. La tortilla ainsi préparée est un aliment sain et agréable qui remplace le pain dans presque toute l'Amérique mexicaine; le dénûment des ustensiles de ménage les plus nécessaires y est tel, qu'en l'absence de cuiller on se sert

d'un morceau de cette galette ployé en deux pour porter les aliments à la bouche. On fait aussi avec la farine de maïs de la bouillie que l'on mêle, lorsqu'elle est refroidie et compacte, avec du lait ou de la graisse, ou des espèces de ragoûts faits avec de la volaille, du bœuf et d'autres viandes.

Nous partageâmes gaiement le modeste repas de la famille, rendu plus substantiel par l'adjonction de quelques-unes de nos provisions, et plus animé par quelques bouteilles de vin; un punch préparé dans une jatte de terre ébréchée vint couronner ce banquet, et accroître la joie des convives ainsi que celle de quelques voisins, que la curiosité avait sans doute attirés. Les sons d'une vieille guitare accompagnèrent quelques romances castillanes tout aussi vieilles et probablement importées sous le règne de Charles-Quint, et terminèrent la soirée. Nous allâmes chercher le repos sur des *catrès*, espèces de lits que l'hospitalité de nos hôtes voulut absolument nous abandonner, malgré toute notre résistance; ce repos, que certains insectes vinrent troubler, fut du moins respecté par les intolérables *mosquitos*, déjà devenus plus rares à la hauteur où nous nous trouvions.

Le lendemain matin tout notre monde était réuni et prêt à partir, mais nous ne pûmes nous refuser à accepter le chocolat qu'on avait préparé à notre intention. Cette boisson est, comme on le sait, d'un usage universel dans toute l'Amérique; le pauvre et le riche en font également usage. Au moment de nous séparer de ces bonnes gens, M. Morgado voulut leur laisser quelques témoignages de reconnaissance, mais il eut toutes les peines du monde à les leur faire accepter; les habitants qui avaient hébergé nos muletiers se montrèrent tout aussi désintéressés; enfin nous nous séparâmes comme de vieux amis, avec des regrets mutuels et la promesse de nous revoir au retour.

La route que nous suivîmes se dirigeait à travers une suite de collines qui s'élevaient graduellement; les villages devenaient plus nombreux, et quoique aussi misérables que celui où nous avions passé la nuit précédente, ils suffisaient pour animer singulièrement la contrée; vers le soir nous nous engageâmes dans la montagne, alors la nature revêtit un caractère plus sévère et plus imposant.

Je n'entreprendrai pas de faire à mon lecteur une description minutieuse de tous les objets qui excitèrent mon attention; ce serait m'exposer à rendre ma narration longue et monotone; je me bornerai à dire que nous arrivâmes tard dans un petit hameau dépourvu de tout, où il nous fallut à peu près bivouaquer. Le lendemain, partis avant le jour, nous continuâmes à monter par un sentier rude et escarpé. Tantôt nous gravissions au milieu de sombres forêts d'arbres magnifiques, parmi lesquels se dressaient des cèdres gigantesques que l'on transporte jusqu'à San-Blas pour la construction des navires, tantôt le long des précipices ou des torrents; enfin de bonne heure, dans la matinée, nous atteignîmes la crête des montagnes.

Le ciel était d'une pureté admirable, le calme le plus profond régnait sur ces hauteurs, et la brise matinale répandait dans l'air une douce fraîcheur. Le sol, dépourvu de haute végétation, permettait à la vue de s'étendre; la contrée que nous venions de parcourir se déroulait à nos pieds comme un magnifique panorama, et l'océan Pacifique encadrait au loin l'horizon. Ces espaces immenses que j'avais sous les yeux me plongeaient dans une contemplation vague et indéfinissable; car l'étendue des distances est comme l'éloignement des siècles. Autour de moi, la terre émaillée de fleurs se couvrait d'une verdure d'un éclat sans pareil; par intervalles surgissaient de ces montagnes des roches d'un gris pâle, toutes parées de magnifiques lichens aux

teintes vives, et le soleil des tropiques échauffait cette scène admirable de sa lumière vive et pure.

Il fallut pourtant nous arracher à nos émotions et poursuivre notre route. Nous étions alors sur le premier plateau des Cordillères, qui s'étendent sur presque tout le Mexique; nous marchâmes pendant quelques heures à travers une contrée solitaire, calme et suave comme un tableau de Claude Lorrain; enfin nous découvrîmes au loin Tepic, bâti au milieu d'une dépression du plateau qui forme une belle vallée environnée de montagnes volcaniques.

CHAPITRE SIXIÈME.

Tepic. — Situation. — Campagne des environs de la ville. — Maisons. — Intérieur. — Ameublement. — Marché. — Un dimanche à Tepic. — Église de Sainte-Croix. — Population. — Guachupinos. — Les dames de Tepic. — Modes. — Costumes des deux sexes. — Basquiña, mantille, reboso.

Tepic, comme presque toutes les villes de l'Amérique espagnole, est bâti sur un plan régulier. Des hauteurs que nous descendions pour arriver dans la vallée, nous apercevions ses rues tirées au cordeau. La ville toute blanche, entourée d'arbres, dessinait son gracieux profil sur une montagne découpée en terrasses. Des jardins, des promenades arrosées par de nombreux ruisseaux, des avenues de hauts peupliers qui se balançaient dans les airs, des champs soigneusement enclos et couverts de récoltes, des fermes isolées, des maisons de campagne cachées au milieu des bosquets; tout annonçait que la nature cultivée avait succédé à la nature sauvage.

Nous suivions une route admirablement construite, quoique peu large; elle traversait une contrée où tout respirait le bonheur et l'abondance, et les méandres d'une jolie rivière qui serpentait dans la plaine ajoutaient encore à la grâce du tableau que j'avais sous les yeux. J'étais loin de m'imaginer que ce coin reculé et ignoré du monde pût recéler une ville aussi charmante.

Les rues étaient animées, la grande place est très-belle et entourée de portiques sous lesquels viennent se réunir les oisifs et les élégantes.

Nous descendîmes tous chez un négociant, ami de M. Morgado ;

il était prévenu de notre arrivée, et nos appartements étaient prêts.

C'était une maison très-confortable que celle de don Augustin Alvarez, chez lequel nous étions logés; il tenait un des premiers rangs dans la ville, autant par sa fortune que par la considération personnelle qui l'entourait; néanmoins il n'avait pas l'honneur de compter parmi les *Guachupinos*, Espagnols nés en Europe, qui avaient le pas sur tous les autres habitants et prenaient des airs de supériorité et de dédain que les créoles leur rendaient très-libéralement dans l'occasion. La maison de don Augustin, ainsi que celles où je fus reçu depuis, était cependant meublée on ne peut plus simplement; nos chambres à coucher contenaient un lit ou *catré*, venu de la Chine ou de Guatemala, sur lequel on étendait quelques nattes de Manille et qu'une moustiquaire de gaze verte entourait; car bien que les moustiques soient plus rares à Tepic qu'à San-Blas, ils y font parfois des apparitions, particulièrement aux mois de novembre et de décembre; on y suit d'ailleurs l'usage de tous les pays tropicaux. Une table fabriquée dans le pays ou venue de la Chine, deux chaises garnies en cuir, un petit miroir, de méchants tableaux chinois de pagodes ou de bonzes, et des images de saints, étonnés de se trouver en si profane compagnie, complétaient l'ameublement. Au salon, une grande table couverte d'un tapis, des chaises, et pour l'éclairage un globe de verre suspendu au plafond, accompagné de quelques lampes de fer-blanc; le parquet est ordinairement couvert de jolies nattes de paille de couleurs variées. Dans la plupart des maisons il y a une cour, ou pour mieux dire un parterre garni de fleurs, autour duquel règne une galerie de bois, recouverte d'une tente qui donne parfois sur la rue; c'est là que les dames aiment à passer une partie de leur journée.

Comme je pouvais disposer librement de mon temps, je me

hâtai de le mettre à profit pour faire une connaissance plus intime avec une ville dont l'aspect m'avait séduit; en effet, sa régularité, sa propreté, ses petites maisons blanches assez bien construites, la belle promenade qui l'entoure en partie, les ruisseaux d'eau vive qui parcourent les rues, et par-dessus tout l'aménité de ses habitants, en font un séjour des plus agréables. On porte sa population à douze mille habitants, mais dans ce nombre il doit y avoir au moins trois mille Indiens; je crois que cette évaluation n'a rien d'exagéré, à en juger par l'affluence de monde qui circulait dans les rues.

La place du marché m'offrit un spectacle intéressant; elle était pleine d'Indiens qui, des villages voisins, viennent y apporter des denrées de toute espèce, volaille, gibier, poisson, de magnifiques fruits des tropiques qu'ils arrangent artistement en pyramides, des fleurs admirables d'éclat et de fraîcheur; tout cela charmait les yeux et annonçait en même temps une terre féconde, productive, et une population active et laborieuse.

Le lendemain était un dimanche. A Tepic, pendant la semaine, les négociants sont à leurs comptoirs ou dans leurs magasins, les fonctionnaires dans leurs bureaux, les ouvriers dans leurs ateliers; mais dans ce pays orthodoxe le dimanche est soigneusement sanctifié. Dès le matin, la ville prend un air de fête; on voit circuler dans les rues les habitants endimanchés, revenant d'une messe qu'ils ont entendue dévotement et de bon matin, à cause de la chaleur; ils vont ensuite de porte en porte visiter leurs amis; à midi ils rentrent chez eux, et ils dînent à une heure. Après dîner, on fait la sieste jusqu'à trois ou quatre heures; alors on répare le désordre de la toilette ou l'on en fait une nouvelle, et vers quatre heures on se dirige vers l'église de Sainte-Croix pour y assister à l'office; cette église est hors de la ville, dans une situation délicieuse; on y arrive par une belle avenue, couverte

d'épais ombrages, qui serpente à travers les sinuosités d'un joli vallon : c'est là un lieu de réunion pour toute la population ; les amis s'y retrouvent, et les amants n'y manquent jamais. J'y vis beaucoup de femmes charmantes dans leurs gracieuses toilettes, de beaux jeunes gens à cheval, dans leur pittoresque costume national, dont les regards exprimaient un langage qu'il m'était facile de traduire. Hélas ! j'étais condamné à vingt ans au rôle de spectateur impassible et désintéressé. Que d'heureux n'ai-je pas enviés ! que de soupirs et de regards n'ai-je pas interceptés au passage ! soupirs et regards peut-être décevants, car l'amour est confiant ; on croit à la sincérité de celle qu'on aime comme à la lumière du soleil, à la saveur des fruits, au parfum des rosiers en fleurs.

La population créole est généralement belle ; les femmes sont un peu pâles, les hommes basanés, mais les uns et les autres sont remarquables par l'harmonie de leurs formes et leurs grâces naturelles. Elles étaient relevées par un costume élégant et magnifique dont je ne puis me dispenser de parler, et le monde fashionable, qui peut-être jusqu'à présent a lu ces pages avec distraction, me prêtera un peu plus d'attention.

Les dames commençaient à adopter les modes européennes, mais je trouvai les journaux de modes de Paris et de Londres fort en retard ; ces parures étrangères étaient loin de leur être aussi favorables que la basquine et la mantille qu'elles voulaient répudier ; néanmoins cet abandon n'était pas général ; beaucoup d'entre elles, pour mieux dire, l'immense majorité était restée fidèle à l'ancien et élégant costume, et même parmi les plus zélées pour la réforme, l'innovation n'était pas complète ; c'était un costume mixte, un mélange des deux genres de toilette ; par exemple on ne voyait pas un seul chapeau, toutes ces têtes avaient pour unique ornement de beaux cheveux noirs, tombant

sur les épaules en longues tresses, ornés de fleurs brillantes et retenus par un beau peigne d'écaille ou d'argent doré; les robes, ordinairement de soie, de mousseline ou de quelque autre étoffe légère, étaient remarquables seulement par leur coupe plus ou moins hasardée; on voyait beaucoup de châles de crêpe de Chine, mais le *reboso* était bien plus généralement porté : c'est une écharpe légère, parfois de couleur unie, blanche ou bleue, mais le plus souvent de couleurs mélangées; des bas de soie à jours, des souliers de satin qui chaussaient les plus jolis petits pieds du monde, de belles chaînes d'or, des boucles d'oreilles, des bracelets, enfin un riche éventail, dont les dames se servent avec une grâce inimitable, complétaient ce costume. Mais j'allais oublier la pièce la plus précieuse, le scapulaire, dont les deux sexes sont également inséparables. Quant à la basquiña et à la mantille, il est inutile d'en parler; ce ne serait qu'une fastidieuse description de ce que tout le monde connaît.

Les femmes des classes inférieures portent des robes d'indienne de couleurs éclatantes, unies ou rayées, des souliers de peau, et le *reboso* chiné blanc et bleu, quelquefois, mais rarement, rouge et blanc; elles le drapent gracieusement sur la tête, comme la mantille des dames espagnoles.

Les femmes indiennes sont vêtues d'un jupon assez court, brun ou rouge, et d'une espèce de veste ouverte sur la poitrine; leur tête est couverte d'un chapeau de feutre ou de paille. Toujours nu-jambes, elles portent des souliers, mais dans la ville seulement, car dès qu'elles sont dans la campagne, elles les ôtent, dans la crainte de les user. Les Indiens des deux sexes sont remarquables par un défaut général de conformation; ils marchent tous les pieds en dedans, ou pour mieux dire leurs pieds sont contournés en dedans de la manière la plus prononcée et la plus disgracieuse.

Le costume des hommes indiquait alors assez exactement leurs diverses conditions.

Les *Guachupinos* (habitants nés en Espagne), qui constituaient l'aristocratie du pays, étaient vêtus à l'européenne. C'était l'habit, la redingote, les bottes, le manteau, le chapeau de feutre ou de soie, comme chez nous; dans l'intérieur des appartements, des robes de chambre d'étoffes chinoises ou le costume négligé des colonies que l'on porte partout, c'est-à-dire la veste et le pantalon blanc ou nankin et le chapeau de paille. Un fait assez curieux et peu connu, c'est que beaucoup de vêtements d'homme que l'on portait au Mexique, au Pérou et au Chili, étaient confectionnés à Canton et achetés par des spéculateurs qui les expédiaient en grande pacotille; il ne faut donc pas être surpris si la coupe en était un peu surannée.

Mais c'est du brillant costume national que je dois occuper l'attention du lecteur. Je me bornerai seulement à décrire celui dont on se sert pour monter à cheval, le costume en usage dans la ville étant le même, sauf la suppression des objets nécessaires au cavalier.

La *manga*, qui n'est autre chose que le vêtement désigné sous le nom de *poncho* dans le reste de l'Amérique espagnole, forme la partie essentielle et caractéristique de ce costume. La *manga* peut être comparée à une chasuble de prêtre à double largeur; elle consiste en une pièce d'étoffe fabriquée dans le pays, rayée, de diverses couleurs, avec une ouverture au milieu pour y passer la tête; le contour de cette ouverture est toujours garni de franges ou de riches broderies de soie, d'or ou d'argent. Il faut beaucoup d'art pour porter avec grâce ce vêtement si simple dans sa forme et si riche dans ses détails. Un cavalier mexicain, bien drapé dans la manga qui l'enveloppe, paraît à cheval plein de noblesse et de distinction : sa tête est couverte d'un chapeau

brun de vigogne, à larges bords, à forme basse et ronde, qu'entoure un riche cordon d'or ou d'argent, garni de glands ou de torsades; sa veste de soie ou de velours violet, marron, bleu ou ponceau, courte, très-juste au corps et aux manches, brille de galons, de broderies, d'aiguillettes et d'une multitude de petits boutons guillochés d'or ou d'argent; sa culotte est tout aussi riche, elle est de velours ou de soie, galonnée en dehors des cuisses, ouverte à la jarretière, et garnie d'un ou de deux rangs de boutons pareils à ceux de la veste; sa taille est toujours entourée d'une ceinture de crêpe de Chine ponceau garnie de tresses d'or ou d'argent; ses jambes sont couvertes de la guêtre mexicaine, faite d'une peau de cerf artistement corroyée, bariolée d'une foule de dessins bizarres ou gracieux au gré de l'imagination de l'artiste, rattachée par des jarretières d'or ou d'argent: enfin la bottine noire ouverte sur le côté extérieur, doublée de maroquin rouge ou jaune, s'arrondissant en forme d'éventail; des éperons énormes d'argent massif et des étriers du même métal qui lui emboîtent le pied, complètent le costume du cavalier mexicain. Quelle figure feraient auprès de lui nos plus brillants Figaros de théâtre? fort triste assurément, car ces magnifiques vêtements ne peuvent être portés que dans la patrie des mines d'or et d'argent.

Je n'oublierai point dans cet inventaire deux objets qui en font le complément essentiel et indispensable; mais je n'ai pas cru, en conscience, devoir les comprendre au nombre des articles de parure : d'abord, c'est un fort joli poignard, monté avec élégance, que l'on place dans la guêtre de la jambe droite pour le saisir plus promptement au besoin; ensuite un sabre qui n'abandonne jamais le cavalier; cette arme n'est point, comme chez nous, suspendue au corps par un ceinturon ou par un baudrier, on la met dans une position horizontale au côté gauche

de la selle, de sorte qu'elle est placée sous la cuisse gauche; on prétend que cet usage est plus commode, plus favorable à la défense. Les harnais des chevaux ne sont pas moins riches; des mors d'argent, des rênes de soie et or ou argent, de riches selles à l'espagnole relevées devant et derrière de manière à bien assurer le cavalier, enfin une peau de cerf bien préparée qui couvre les fontes et les jambes et descend jusqu'à terre. Ce costume n'est autre chose que celui des Andalous, orné, embelli, enrichi et augmenté de la *manga*; il efface certainement par son luxe les somptueux costumes orientaux, hongrois ou polonais.

La *manga* est universellement portée ; celle des gens du peuple est faite d'une simple couverture commune, et leur costume se complète par une chemise blanche ou de couleur d'une étoffe grossière de coton, des culottes courtes soutenues par une ceinture de couleur de soie ou de coton, la veste de toile ou de velours de coton noir ou vert, la guêtre mexicaine plus ou moins façonnée, les bottines ouvertes et sans bas, et parfois le chapeau de feutre.

Les pauvres Indiens portent la veste de calicot, la culotte courte, la chemise, un chapeau de paille, puis l'indispensable manga.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Société de Tepic. — Ses plaisirs. — Indiens. — Sourde agitation des esprits à la suite de l'insurrection. — Romeria. — Cérémonies religieuses. — Influence du clergé. — Le pulque.

Les tertullas de Tepic sont animées et gaies. En ma qualité d'étranger et de jeune homme, j'y étais reçu avec le plus aimable empressement; toutes les portes m'étaient ouvertes, et souvent, dans la même soirée, je visitais cinq ou six maisons différentes; c'était du reste les mêmes scènes qu'à San-Blas, la même simplicité dans les appartements, la même affabilité dans les manières; on y jouait au monté, on y causait, on y fumait, hommes et femmes, puis la guitare et le chant; ainsi, pour ne pas me répéter, je n'en parlerai pas.

Souvent, vers les quatre ou cinq heures, lorsque la chaleur était passée, nous montions à cheval pour parcourir les campagnes voisines, qui sont délicieuses et bien cultivées. Les Indiens forment à peu près exclusivement la population des villages. Ce sont des hommes en apparence doux, soumis, inoffensifs; et cependant les évènements qui venaient de se passer au Mexique prouvaient combien il était facile d'exalter une population naturellement si paisible et si simple. Les curés exerçaient un empire absolu sur eux; or ces curés étaient tous des métis, car les hautes dignités de l'Église appartenaient presque toute aux Européens; ils se prononcèrent en faveur de la première insurrection, dont je parlerai tout à l'heure; plusieurs marchèrent à la tête de leurs ouailles, et les Indiens, quoique dépourvus de toute instruction militaire, mal armés et conduits par des chefs sans expérience de la guerre, montrèrent un grand caractère par

la persévérance et l'abnégation qu'ils déployèrent, lorsque après des défaites sanglantes et récidivées ils durent céder à la supériorité des armes et de la discipline. A cette époque, le calme était rétabli; le vice-roi victorieux avait sagement proclamé l'oubli absolu du passé; mais il me fut facile de prévoir, par la sourde agitation qui régnait dans les esprits, les nouveaux orages qui se préparaient.

Un habitant de la ville avec lequel j'avais contracté quelque intimité, me proposa de me conduire à une *romeria* ou fête d'un village situé sur la route de San-Christoval; j'acceptai cette proposition avec le plus grand plaisir : le dimanche suivant, je le vis arriver de grand matin à la porte de don Augustin Alvarez avec un bon cheval qu'un domestique indien conduisait en main. Je fus bientôt prêt. Après une marche de trois heures, nous arrivâmes dans un village construit au fond d'un joli vallon arrosé par une petite rivière; les maisonnettes des Indiens, dispersées ou groupées, étaient entourées de massifs d'arbres qui les dérobaient à la vue. Nous descendîmes au presbytère, où nous trouvâmes le curé entouré d'une douzaine de ses confrères du voisinage et de plusieurs créoles, ou plutôt Américains, car c'est sous ce nom qu'ils aimaient dès lors à se désigner. Dès que nous eûmes pris le chocolat, nous nous rendîmes à l'église; elle était ornée de guirlandes de fleurs, de bouquets, de palmes, et le sol était jonché d'herbes et de fleurs odorantes.

En entrant, ma surprise fut extrême : je voyais une foule d'Indiens, hommes et femmes, portant des espèces de poupées grossières et informes, les unes très-grandes, d'autres fort petites, composées d'un morceau de bois taillé de manière à figurer un corps et une tête, et recouvert de chiffons, de rubans, de tresses de joncs, de fleurs, d'oripeaux; c'étaient leurs fétiches, leurs lares domestiques, les saints du foyer, qu'ils apportaient en

grande pompe à l'église pour les faire bénir; quelques-unes de ces idoles n'avaient que des formes indéfinissables; c'était un caillou, un coquillage entouré de bandelettes et orné de fleurs, ou même un fruit, une tige ou d'autres choses qui toutes cependant indiquaient clairement les restes des anciennes superstitions mexicaines, et dans tous les cas une idolâtrie flagrante.

Tous ces Indiens étaient proprement vêtus de vestes, de pantalons de toile de coton rayée et de chemises bien blanches; les femmes, les enfants étaient aussi en grande toilette, et un chœur de jeunes filles entourait l'autel; leurs voix, à défaut d'orgue, se mêlaient aux chants religieux avec une harmonie à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Au moment de l'élévation, un groupe de jeunes Indiens vint se mêler à ces jeunes filles, et ils commencèrent ensemble une série de poses, de passes cadencées, d'attitudes graves et mesurées d'abord, mais qui finirent par des grimaces, des contorsions, et même par des sauts et des gambades.

On a dit que les Espagnols en Amérique dansaient devant l'autel, c'est une erreur : les danses sont un privilége des Indiens. Au surplus, les peuples de l'antiquité, Hébreux, Égyptiens, Grecs et Romains, dansaient devant leurs divinités; on sait aussi que David dansa devant l'Arche.

Puis vint la procession avec ses vierges, ses anges et sa bannière déployée, sur laquelle était peinte grossièrement, sans doute par quelque artiste rustique, l'image de Notre-Dame de Guadaloupé, patronne du Mexique. A la sortie de l'église, un Indien revêtu d'une armure antique de carton peint et très-imparfaitement exécutée, monta un cheval qu'on avait amené sous le porche, et mettant fièrement l'épée à la main, il la brandit plusieurs fois au-dessus de sa tête et vint se mettre au centre du cortége, où il parut occuper la place d'honneur; tous les regards se

tournèrent vers lui; l'encens même ne lui manqua pas, car il représentait saint Jacques.

Nous rentrâmes enfin au presbytère, où nous trouvâmes la nappe mise; le repas fut abondant et animé par la gaieté, et lorsque les fumées du vin commencèrent à rendre les convives plus expansifs, je me hasardai à témoigner à mon voisin, ecclésiastique à la physionomie intelligente, ma grande surprise des pratiques profanes et véritablement païennes que je venais de voir. — C'est une nécessité, me dit-il; il a fallu faire aux Indiens quelques concessions qui n'altèrent en rien ni la foi ni le dogme, et c'est là le point important; le reste sera l'ouvrage du temps: lorsqu'ils seront plus éclairés, ce qui ne peut manquer d'arriver, ces traces de vieilles superstitions disparaîtront d'elles-mêmes; en attendant nous sommes obligés de les tolérer

Ce court entretien avait attiré sur moi les regards des convives, et bientôt je m'aperçus qu'en ma qualité de Français j'étais devenu l'objet de l'attention générale; on me fit mille questions sur la Révolution, la République, l'Empire et l'Empereur; sur la liberté, les droits du peuple, la presse, l'impôt, les Chambres, la justice, le jury; j'étais fort embarrassé pour y répondre, et l'on conçoit qu'à vingt ans mon bagage d'idées et de connaissances sur ces matières abstraites était des plus légers; néanmoins, je tâchai de m'en tirer, et comme mes auditeurs n'étaient pas de première force non plus, les fumées du vin aidant, je hasardai des raisonnements renouvelés de ceux du Médecin malgré lui, et je crois qu'à la faveur de cette argumentation ténébreuse, *et voilà pourquoi votre fille est muette*, je parvins à passer pour un oracle.

Ce fut bientôt leur tour. Ils me racontèrent longuement, avec enthousiasme, les exploits des Hidalgo, des Morellos, des Matamoros et des autres héros de la première insurrection; enfin,

mettant de côté toute contrainte, ils finirent par s'écrier à l'envi : *Mueran los Godos y viva la independencia!* (Meurent les Goths,— sobriquet donné aux Espagnols d'Europe pendant la guerre de la révolution, — et vive l'indépendance!).

Lorsque cet accès fut un peu calmé, on finit par aller visiter les Indiens, qui se livraient à leurs jeux et à leurs monotones danses nationales, dont je parlerai ailleurs. Nos vénérables ecclésiastiques, quoique en général en état de surexcitation assez prononcé, rencontrèrent partout des hommages et des respects; on s'empressait autour d'eux, on leur baisait les mains ou le pan de leurs soutanes; mais bientôt la cloche des vêpres vint faire diversion. On s'achemina de nouveau vers l'église ; j'avoue qu'à mon âge je m'en serais volontiers dispensé, si la curiosité ne m'y eût attiré. Quoiqu'il fît encore grand jour, j'y remarquai avec étonnement une multitude de chandelles allumées; chaque Indien apportait la sienne et la plaçait debout sur le sol, en les arrangeant en forme de triangle dont l'un des angles faisait face à l'autel. On sait que le triangle a été une allégorie de la Divinité chez plusieurs peuples, et je dirai bientôt que les anciens Mexicains avaient aussi leur Trinité.

Après le service, les danses et les jeux recommencèrent, éclairés par des torches; des groupes se formèrent. et la plupart de nos ecclésiastiques ne manquèrent pas de s'y mêler et de faire tomber la conversation sur l'inépuisable sujet de la dernière guerre, dont ils rappelaient avec plaisir les faits les plus glorieux. — Tous ces Indiens paraissaient recueillir avec avidité les paroles de *los padres*.

Il m'était facile de conjecturer, d'après ce que je voyais et entendais, que la paix qui régnait alors n'était qu'une trêve éphémère; les mots de liberté, d'indépendance, étaient dans toutes les bouches; s'ils avaient pénétré dans ce village reculé,

qu'était-ce donc dans le reste du Mexique ? Je ne sais quelle idée ces malheureux Indiens pouvaient attacher à ces mots magiques ; mais au feu de leurs regards, ordinairement si empreints d'une apathie sombre et mélancolique, il était facile de voir l'impression profonde qu'ils avaient faite sur eux. Je dois aussi dire que de copieuses libations de vin d'Aguardiente et de pulque contribuaient à entretenir le feu sacré.

Le soir on se mit encore à table; le repas se prolongea jusqu'à minuit; alors on tira un feu d'artifice qui fut le signal de la retraite.

Pendant toute cette journée, sauf les intervalles des repas et du service divin, *los padres*, nom que les Indiens donnent à leurs prêtres, eurent constamment le cigare à la bouche ; cela me paraissait assez peu sacramentel, mais c'est l'usage universel : hommes, femmes, enfants, prêtres, tout le monde fume.

Le lendemain, de bonne heure, nous prîmes congé de notre hôte, qui voulut absolument nous accompagner. Il fit seller sa mule, et, suivi d'un de ses collègues, il fit avec nous près de deux lieues, quoiqu'il parût un peu honteux de l'orgie de la veille, dont il s'excusa avec bonhomie ; il saisit cette occasion pour se livrer à des épanchements et pour me faire des confidences dont je l'aurais volontiers dispensé. — La population allait, disait-il, courir aux armes de nouveau, le triomphe de la patrie n'était pas douteux, c'était une belle et noble cause à défendre, il y aurait honneur et profit pour ceux qui la soutiendraient; bref, il me proposa de rester parmi eux, en me promettant une magnifique position dans l'armée de l'insurrection. — Je me bornai à lui souhaiter bonne chance, en lui faisant observer que j'avais des devoirs indispensables à remplir à bord de mon navire et que je ne pouvais pas m'en affranchir. Ce fut ainsi que nous nous séparâmes, mais sans rancune et cordialement.

CHAPITRE HUITIÈME.

Route de Tepic à Guadalaxara.

Le lendemain de mon retour à Tepic, M. Morgado vint me trouver dès le matin pour m'informer qu'il était dans la nécessité de se rendre à Guadalaxara; il me demanda si je serais bien aise de faire ce voyage avec lui; j'y consentis avec joie. — Je vais, me dit-il, proposer cet arrangement au capitaine, et j'espère qu'il n'y trouvera pas d'inconvénient. — Le consentement de M. Palmero ne se fit point attendre, et pourtant il me fut facile de voir, dans le cours de la journée, à ses manières froides et réservées, que cette concession lui avait été arrachée par la déférence qu'il devait à M. Morgado, négociant dont l'honorable renom s'étendait des Philippines aux Indes, à la Chine et au Mexique, et qui pouvait dans mille circonstances lui être utile comme armateur et propriétaire de plusieurs navires. Je crus alors devoir déclarer à M. Palmero que s'il pensait que ma présence fût le moins du monde utile à bord, je renoncerais de suite à ce voyage; mais il me dit que je pouvais largement disposer d'un grand mois. Il fut donc convenu que je partirais avec M. Morgado, auquel d'ailleurs j'étais devenu utile pour surveiller une infinité de détails de ses opérations.

Deux jours après, nous cheminions chacun dans des directions opposées; M. Palmero pour retourner à San-Blas, et nous pour nous rendre à Guadalaxara.

Nous avions à parcourir une distance au moins triple de celle de San-Blas à Tepic, et par une route encore plus dépourvue de

ressources, s'il est possible; — nous y trouverions à peine, nous disait-on, du maïs pour nos mulets. — Il avait donc fallu nous munir de tout ce qui était nécessaire pour vivre.

Notre suite se composait de trois muletiers, dont deux créoles et un *mozo* indien, et de deux domestiques de M. Morgado. Pendant les deux premières heures, notre marche se dirigea à travers les belles campagnes qui entourent Tepic et forment une plaine continue, partout parfaitement cultivée.

Depuis le pied d'une montagne qu'il nous fallut gravir et au sommet de laquelle nous arrivâmes par une gorge profonde, sombre et boisée, la scène avait changé complétement. Aux hameaux, aux villages riants et animés succédait une profonde solitude; nous rentrions dans le désert. La route, ou pour mieux dire, le sentier serpentait au milieu des sinuosités de la campagne, et jusqu'aux approches de Guadalaxara, nous ne trouvâmes plus de traces d'un chemin construit par des gens de l'art.

J'éprouvais une vive impatience de me trouver dans une contrée qui allait sans doute dérouler ses trésors à mes yeux : lorsque je fus parvenu au sommet de la montagne que nous escaladions depuis plus d'une heure, je vis qu'il fallait beaucoup rabattre de ces enchantements. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous n'aperçûmes qu'une plaine sans bornes, dénuée de toute végétation, dont le sol se composait uniquement de fragments de rochers; seulement, à de longs intervalles, quelques touffes d'arbrisseaux rabougris apparaissaient dans ce désert, non pour jeter de la variété sur cette scène, mais pour ajouter à sa désolation. Vers le soir, suffoqués par la chaleur, accablés de fatigue après une marche aussi longue que monotone, nous vîmes tout-à-coup se dessiner devant nous, à l'horizon, le profil d'un bâtiment isolé. C'était le rancho, où nous devions trouver un gîte et passer la nuit; hélas! ce n'était qu'une malheureuse

MEXIQUE.

Mendiants et Dames de Guadalaxara.

Voyage autour du Monde et l'ouvrage intitulé.

RY

masure toute délabrée, et dont les habitants portaient l'empreinte de la plus profonde misère et de la saleté la plus révoltante; pourtant c'étaient des créoles. Toute leur fortune consistait dans quelques troupeaux qu'ils élevaient dans ces campagnes où l'herbe était si clair-semée; on n'avait rien à nous offrir, pas même de l'eau, du moins de l'eau potable; nous eûmes recours à nos provisions, auxquelles notre accablement ne nous permit pas de toucher; le repos était notre premier besoin, mais nous le cherchâmes vainement dans les divers recoins où nous allions nous établir successivement, tantôt sur un banc, tantôt sur des tas de feuilles de maïs; des insectes de toute espèce nous en chassaient immédiatement; aussi, bien avant l'aurore, nous étions debout dans la cour, fort empressés de quitter ces tristes lieux et de continuer notre voyage.

Pendant la première partie de la matinée, ce pays offrit les mêmes scènes; partout la nudité, l'absence de végétation et un sol aride et rocailleux; cependant, vers midi, nous aperçûmes quelques vieux arbres solitaires, rachitiques, couverts de mousse grise, et dont les racines décharnées surgissaient hors du sol; peu à peu d'autres arbres, plus vivaces, plus jeunes, devinrent plus nombreux, surtout dans une espèce de vallon, ou plutôt une déclivité du sol, où la nature semblait reprendre un peu de vie; insensiblement, elle nous apparut ornée de toutes ses richesses. La terre avait recouvert son manteau de verdure et de fleurs; des liquidambars et d'autres arbres de ces climats dont les fruits pendaient en grappes, nous prêtaient leur ombrage, et la chaleur était bien plus modérée que sur les roches ardentes et nues sur lesquelles nous avions voyagé.

Le son d'une cloche que nous entendîmes dans le lointain vint encore nous ranimer; nous doublâmes le pas, et peu de temps après, nous nous trouvâmes au milieu d'un joli village indien, où

nous nous décidâmes à faire halte; les mules furent déchargées, et nous nous assîmes sur une verte pelouse aux pieds de quelques beaux arbres pour y prendre notre repas du matin.

Quelques habitants s'approchèrent; la curiosité semblait l'emporter chez eux sur leur réserve naturelle; le curé, beau jeune homme à la physionomie ouverte, affable et riante, arriva à son tour et nous pressa de venir nous reposer chez lui; mais nous étions trop bien sous nos ombrages pour vouloir les quitter, d'ailleurs tous nos apprêts étaient terminés; nous fûmes forcés de refuser ses offres obligeantes, nous l'engageâmes à partager notre déjeuner, il accepta, et nous lui promîmes d'aller ensuite visiter son presbytère. La tournure d'esprit de notre jeune curé était vive, gaie, spirituelle et un peu railleuse; il nous raconta plusieurs anecdotes des dernières guerres, d'une manière tout à fait originale, et ce n'était pas une petite affaire que de savoir égayer un sujet aussi triste; quelques paroles qui lui échappèrent nous firent soupçonner qu'il avait pris une part active à ces événements; mais il s'en défendit, tout en nous indiquant de la main plusieurs Indiens qui pouvaient montrer avec orgueil les traces des blessures qu'ils avaient reçues, et en nous laissant apercevoir que presque toute la population de ces cantons reculés avait pris part à une guerre dont le théâtre avait été cependant très-éloigné.

Un incident bien futile vint interrompre cette conversation. M. Morgado était pourvu d'une cantine de voyage qu'il avait fait venir de Londres, et qui contenait tous les ustensiles nécessaires pour préparer un repas. Les Indiens considéraient ces brillantes bagatelles avec la plus grande attention; mais à la vue du feu obtenu au moyen d'allumettes phosphoriques, dont ils n'avaient aucune idée, d'une cafetière à la du Belloy, et de l'esprit-de-vin enflammé qui mit le café en ébullition, des cris d'admiration éclatèrent de toute part; les enfants surtout ne pouvaient revenir

de leur surprise. Cette curiosité n'avait cependant rien d'importun, et un caractère ineffable de douceur et de modestie était empreint sur toutes ces physionomies.

Le curé nous rappela notre promesse, et nous le suivîmes aussitôt. L'aspect du presbytère était ravissant; ce n'était guère qu'une simple chaumière, propre, blanche, élégamment construite, entourée de beaux arbres, d'un jardin rempli de légumes et de fleurs magnifiques, et qui semblait être l'asile du bonheur; l'intérieur n'était pas moins remarquable par l'ordre et la propreté minutieuse qui régnaient dans son simple et modeste ameublement.

En entrant dans le salon, nous ne fûmes pas peu surpris de voir paraître une jeune personne dont l'éclatante beauté nous fit oublier tous les objets qui venaient de fixer notre admiration; ses traits, sa voix, son regard, toutes ses manières portaient le cachet d'une grâce exquise dont elle était redevable à la seule nature. — *Es mi sobrina.* — C'est ma nièce, nous dit notre jeune curé. — Nièce sans doute peu canonique, dont au surplus on trouve des modèles, mais non pas aussi séduisants, dans presque tous les presbytères du Mexique et de l'Amérique espagnole. Au reste, le ton, le langage, tous les dehors de l'oncle et de la nièce étaient de la plus parfaite convenance et empreints du plus rigide décorum; la jeune nièce surtout avait dans son air quelque chose de digne, d'imposant, qui contrastait avec l'abandon et l'aimable gaieté de son heureux oncle. Quelques rafraîchissements nous furent gracieusement offerts par cette belle personne, devant laquelle je restais en extase; mais tout a un terme, et je fus arraché à ma contemplation par la voix des muletiers, qui venaient nous avertir que les apprêts du départ étaient terminés. Nous nous séparâmes à regret de nos nouvelles et aimables connaissances, en nous promettant bien de nous revoir au retour. Ce ne fut

qu'au moment de partir que nous apprîmes que ce village se nommait San-Thome-de-Xalisco.

Pendant le trajet qui nous restait à faire, la gracieuse apparition que nous avions vue s'évanouir si vite fut l'objet de notre entretien; ce souvenir nous accompagna et aida du moins à oublier les heures, qui s'envolèrent rapidement. Nous arrivâmes le soir, à la nuit, dans un hameau, où nous fûmes hébergés chez un bon vieil Indien, dont la famille empressée mit à notre disposition tout ce qu'elle possédait; mais nous étions peu disposés à profiter de ces offres; nous acceptâmes seulement quelques oranges et un régime de bananes apporté de la côte.

La journée suivante, nous retrouvâmes la même contrée rocailleuse et aride, et vers le soir, après avoir marché au milieu de cultures de magueys, nous aperçûmes devant nous, sur une hauteur, Santa-Maria-del-Oro, où nous devions coucher.

Santa-Maria-del-Oro a le titre de ville, mais ce n'est en réalité qu'un gros bourg peuplé de créoles et d'Indiens; il doit son nom aux mines d'or que l'on a cru longtemps exister dans ses environs, et que l'on y chercha inutilement. Les habitants, désabusés de leurs espérances, tournèrent alors leurs regards vers l'agriculture, et quoique le sol fût loin d'être fécond, ils trouvèrent dans la culture du maguey des ressources qui font aujourd'hui leur unique richesse. Tout dans ce bourg et dans ses environs est triste et désolé; la plupart des maisons sont dans le plus grand délabrement; celles des créoles entourent la place immense qui est au centre du bourg; l'église, bâtie au milieu du cimetière, est dans une rue unique qui aboutit à la campagne, le reste se compose de chaumières isolées habitées par les Indiens.

Santa-Maria possédait un *meson*, c'est-à-dire une auberge du plus bas étage, ou pour mieux dire un de ces cabarets qui sont seulement hantés par les muletiers; il nous fallut cependant

accepter cet asile. Dans cet endroit si écarté du monde, l'arrivée de deux étrangers, et surtout d'un Français, était un évènement; aussi, lorsque, vers le soir, nous nous installâmes pour respirer librement, sur le banc de pierre placé à la porte de notre *hutte*, nous ne tardâmes pas à voir apparaître successivement à toutes les fenêtres de la place, des têtes de femmes qui dirigeaient sur nous leurs regards; leurs marmots s'approchèrent, le beau sexe suivit son exemple, les hommes les imitèrent, et nous fûmes entourés comme une exhibition à la foire. L'alcade voyant cet attroupement perça la foule, vint droit à nous, et, d'un air tout à fait digne et magistral, il nous demanda qui nous étions; mais, lorsqu'il vit sur le passeport le nom bien connu dans tout le pays de M. Morgado, *Mi casa es tota de Usted, señor*, ma maison est à votre disposition, monsieur, lui dit-il; politesse banale, qui annonçait au moins que les égards avaient succédé à l'arrogance.

Peu à peu, à mesure que la nuit avançait, la foule se dispersa, chacun regagna son gîte, et M. Morgado se retira dans la chambre qui lui avait été préparée. Quant à moi, je préférai passer ma nuit sur le banc de pierre où j'étais assis; enveloppé dans mon manteau, après avoir suspendu mon couteau de chasse à ma ceinture, je m'établis dans mon bivouac. La position n'était pas des plus commodes. Malgré la fatigue de la veille, il me fut impossible de trouver le sommeil; vers deux heures du matin, je pris le parti de me promener sur la place, de là, je me dirigeai vers la rue où était l'église pour gagner la campagne. Les étoiles brillaient au firmament, la lune dans tout son éclat répandait une vive et douce clarté et éclairait ma promenade nocturne.

Je cheminais lentement, livré paisiblement à je ne sais quelles rêveries vagabondes, lorsque, arrivé à l'entrée du cimetière, j'entendis distinctement des gémissements; au moment où je portais mes regards du côté d'où ils venaient, je vis tout-à-coup,

avec un sentiment qu'il est facile de deviner, une tête de mort s'avancer vers moi en rampant sur le sol et comme pour m'arrêter au passage; j'avoue que cette apparition m'intimida momentanément, et que mon premier mouvement fut de jeter les yeux derrière moi pour assurer ma retraite, à tout évènement; mais, l'esprit sans doute troublé par la fascination qui commençait à s'emparer de moi, je fus étrangement surpris de voir à l'angle de la place une main qui me faisait des signes comme pour m'appeler et m'inviter à retourner sur mes pas.

Un frisson avait rapidement parcouru tout mon corps; cependant je rappelai mon courage, et mettant flamberge au vent, je me précipitai sur cette tête qui roulait toujours sous mes pas et lui lançai un coup bien asséné et qui eût dû la fendre en deux; mais l'arme me sauta de la main et je restai stupéfait à la merci de ma frayeur; je m'élançai aussitôt pour ressaisir mon coutelas, lorsqu'au moment où je me baissais pour le ramasser, un gros rat sortit de la tête de mort et me passa entre les jambes comme pour se moquer de moi. Le mystère était découvert; le rat avait élu son domicile dans cette tête dont il ne pouvait se dépêtrer, et qu'il faisait rouler dans ses efforts pour en sortir.

Il me restait à connaître la cause des gémissements que j avais entendus. J'étais alors dans le cimetière, je m'exhaussai sur le mur d'appui qui en formait la clôture, et m'élançant dans la rue d'où paraissaient venir les plaintes, je fus sur le point de tomber sur un Indien ivre qui cuvait son pulque à la belle étoile, et laissait par intervalles échapper ces gémissements qui m'avaient frappé.

Recouvrant alors tout mon courage, je continuai bravement ma promenade, et vis en arrivant au coin de la place un *bando*, manuscrit du *señor alcade*, placardé au coin de la rue, arraché à l'une de ses extrémités, mais tenant encore au mur par l'autre, et pouvant, agité par le vent, figurer de loin cette main officieuse

qui me faisait des signes, qui, réunis aux autres circonstances, avaient fait une certaine impression sur mon esprit.

Quelle que soit la futilité de cette petite aventure, j'ai cru devoir la rapporter. Elle servira à prouver la sagesse de ce précepte donné par Berquin à nos enfants, que dans toutes les choses surnaturelles, et dans toutes les apparitions effrayantes, il faut aller droit au but et reconnaître hardiment la cause de ces illusions de nos sens. Il est un conseil que je donnerai aussi aux mères de familles, c'est de ne point effrayer leurs enfants par des contes de revenants; il en reste toujours quelque chose lorsque, dans l'adolescence, un évènement surnaturel, en apparence, leur arrive.

Le lendemain nous eûmes à traverser un pays toujours triste, désert, aride. Cette contrée est connue sous le nom de pays de *Xalisco*, mot qui signifie en indien *contrée stérile;* elle conserva le même caractère pendant les deux longues journées que nous eûmes à faire avant d'arriver à Equitlan.

Les Indiens des villages, fort rares d'ailleurs, entre Santa-Maria-del-Oro et Equitlan, parlent un idiome particulier qui n'a aucun rapport avec ceux de leurs voisins et diffère complétement des dialectes antiques; on croit que ces indigènes sont les descendants des anciens Chichimèques, hordes barbares que Nuño de Gusman chassa ou força à la soumission, lorsque, désobéissant aux ordres de Cortez, il s'avança vers le nord et fit pour son compte la conquête du Mechoacan, du pays de Xalisco, de Sinalou et de la Sonora.

Equitlan est un fort beau village indien, situé dans une contrée toute romantique. Nous y couchâmes, et le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Guadalaxara.

Je voyageais avec un homme très-opulent, un négociant renommé qui avait des capitaux engagés dans d'immenses opérations, aux Philippines, dans l'Inde, à la Chine, aux Moluques, et sur toute la côte occidentale du Mexique ; on se doute que nous ne fûmes pas obligés d'avoir recours aux *Posadas* ou aux *Fondas* de Guadalaxara, que l'on dit d'ailleurs être tout aussi bien tenues que celles de Mexicó ; notre logement était préparé chez don Andrès Naffarondo, l'un de ses correspondants, où nous fûmes accueillis avec la plus grande cordialité. Nos appartements étaient élégants, commodes, et les soins dont nous fûmes entourés nous dédommagèrent des fatigues et des privations que nous venions d'éprouver.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Guadalaxara. — Population. — Édifices. — Églises. — Excursion aux Barrancas del Rio-Grande, ou Rio-de-Santiago.

Guadalaxara doit sa fondation à Nuño de Gusman, qui en fit le chef-lieu de ses conquêtes, le centre de ses opérations, après l'avoir élevée sur les ruines de *Tonala*, célèbre cité astéque.

Sous le rapport de la population, la Puebla-de-los-Angeles tient le second rang parmi les villes du Mexique, puisqu'on y compte plus de quatre-vingt mille habitants; mais dans ce nombre il y a au moins soixante mille Indiens. A Mexico, sur cent quatre-vingt mille habitants il y a trente-six mille Indiens. Guadalaxara possède cinquante mille habitants, quoique M. de Humboldt n'en compte que vingt mille; mais sur ces cinquante mille individus, il y a près de trente-six mille créoles; ainsi Guadalaxara est dans la réalité la seconde ville du Mexique.

Elle a toujours été considérée comme l'émule et la rivale de Mexico, à cause de son importance, de ses monuments, de ses institutions et des avantages de sa situation.

Autrefois, le Mexique était partagé, pour l'administration, en trois grandes divisions, qui avaient chacune leur *audiencia real :* celle de Mexico pour le centre, celle de Guatemala pour le sud, et celle de Guadalaxara pour le nord de la vice-royauté. Guatemala s'est rendue indépendante sous le nom de République-Centrale ; Guadalaxara voulut aussi, en 1822, s'ériger en République de l'Ouest, mais le général Bravo vint mettre un frein à ces velléités ambitieuses.

Dès mon entrée dans cette ville, je fus frappé de son air de grandeur et d'opulence. Les rues, régulièrement percées et très-

larges, sont toutes bordées de maisons bien bâties, gaies et souvent somptueuses; plusieurs sont revêtues de peintures vives, et presque toutes ont des terrasses et des balcons en fer ouvré et chargé de dorures d'un excellent goût. Tout cela est à la fois grandiose et agréable. Des places vastes, symétriques, entourées de belles maisons à portiques et ornées de fontaines jaillissantes qui lancent leurs eaux pures dans les airs, ajoutent à la magnificence du coup d'œil; et Guadalaxara serait même en Europe placée au rang de nos plus belles villes.

Les rues sont toutes arrosées par des ruisseaux d'une eau claire et limpide qui arrive dans la ville par un admirable aquéduc de quatre à cinq lieues, monument digne de l'antiquité. Il commence au pied d'une montagne de forme absolument conique, qui s'élève isolée comme une pyramide au milieu d'une plaine couverte de la plus belle végétation, de fermes, de hameaux, de villages. Indépendamment de cet aquéduc, il y en a plusieurs autres plus petits, destinés à porter dans les divers quartiers les eaux de la petite rivière de Tonala, qui a pris ou donné son nom à l'ancienne cité astéque.

Je me hâtai de visiter les principaux monuments. La cathédrale est certainement le plus digne d'attention, malgré la bizarrerie de son architecture; si dans sa construction on semble avoir voulu s'affranchir des règles de l'art, l'édifice n'en est pas moins imposant par sa masse; l'intérieur surtout est très-remarquable par ses détails capricieux et légers et par ses peintures, parmi lesquelles on admire des tableaux de Murillo, de Velasquez, de Zurbaran et des autres grands maîtres de l'école espagnole. Les ornements étaient à cette époque d'une richesse incomparable; on ne voyait que lampes, chandeliers, ostensoires, vases d'argent de toute espèce; quelques-uns étaient d'or et enrichis de pierreries.

L'église de Saint-François est presque aussi magnifique, et construite d'ailleurs sur un plan plus régulier. Il y en a plusieurs autres toutes très-belles.

L'hôtel du gouvernement, vaste et d'une noble architecture, est sur une jolie place, plantée d'arbres, qui forme une promenade charmante.

J'avais admiré les marchés de Tepic, mais ils ne peuvent sous aucun rapport soutenir la moindre comparaison, pour l'ordre, la variété, la profusion, l'élégance même, avec ceux de Guadalaxara. Elégance paraîtra une expression fort étrange à propos d'un marché; c'est cependant le mot propre, car rien n'est gracieux comme ces provisions, toutes, sans exception, ornées de guirlandes et de bouquets de fleurs disposés avec autant d'art que de goût. C'est un coup d'œil enchanteur, et ma promenade au marché était une de mes distractions les plus attrayantes.

Depuis la révolution, Guadalaxara a, dit-on, beaucoup gagné. Elle doit à son éloignement du foyer des tempêtes politiques, d'avoir été le refuge de beaucoup de familles riches ou amies du repos, et sa population a considérablement augmenté : c'est d'ailleurs une ville lettrée; elle a six imprimeries, dont une anglaise, une américaine, et l'on y publie plusieurs journaux.

Le climat est renommé par sa salubrité et la campagne par sa beauté; de quelque côté que l'on porte ses pas hors de la ville, on est ravi par les sites et les aspects variés qui se présentent à chaque instant aux regards.

La société de Guadalaxara était bien plus distinguée que tout ce que j'avais vu jusqu'alors au Mexique, et elle peut soutenir la comparaison avec toutes celles de l'Amérique espagnole. Quoiqu'il régnât dans les *Tertullas* ce délicieux abandon des réunions créoles, le ton exquis d'urbanité, le bon goût des toilettes des dames, la franche cordialité des hommes, la somptuosité

des ameublements, tout me montrait que je me trouvais dans un foyer de civilisation.

Un soir, l'entretien tomba sur les fameuses chutes du *rio-Grande, los Barrancas del rio-Grande*, on en raconta des merveilles : les chutes du Niagara n'étaient rien en comparaison. Une partie pour aller les visiter fut bientôt organisée, et deux jours après, nous étions au nombre de huit ou neuf personnes, à cheval, dès l'aube, car nous avions quatre ou cinq lieues à faire pour arriver au fleuve et autant pour revenir, ce qui faisait une assez bonne journée.

Le rio-Grande est après le rio-del-Norte et le rio-Colorado, le plus grand fleuve du Mexique, puisqu'il a cent soixante-cinq lieues de cours, soit dans le plateau, soit dans le versant occidental de la Cordillère; sa course à travers ces montagnes, d'où il descend avec la rapidité d'un torrent fougueux, est vraiment un phénomène curieux et extraordinaire.

Lorsque nous fûmes arrivés à une lieue et demie ou deux lieues de ses bords, nous entendîmes un bruit sourd qui s'augmenta et devint plus distinct à mesure que nous avancions ; c'était la voix formidable du fleuve. Des milliers d'oiseaux fuyant avec des cris d'effroi nous annonçaient aussi l'approche de l'indomptable torrent. Bientôt nous fûmes sur ses bords, et je restai saisi de stupéfaction. Qu'on imagine un fleuve qui se précipite du haut de crêtes plus élevées que le sommet des Alpes par des pentes prolongées et non interrompues, pendant plus de soixante lieues! Il se fraye impétueusement un passage à travers le sol, forme ainsi une cascade continuelle, la plus étonnante peut-être qu'il y ait au monde, et ne ralentit sa course rapide qu'à quelques lieues de la mer, lorsqu'il est arrivé dans les plaines du littoral où il prend le nom de rio-Tolotlan.

J'étais saisi de vertiges en voyant au fond d'un abîme de plus de deux cents pieds, les eaux bondir et se précipiter en rugissant

de rochers en rochers. Non! jamais je n'oublierai ce spectacle sublime et le sentiment profond d'admiration et de terreur qu'il m'inspira.

Nous allâmes de là visiter le *Salto de Guanacualtan*. Avant d'y arriver, nous voyions le fleuve courir encaissé entre des falaises escarpées; nous l'entendions rugir avec fureur, et au loin, un bruit effroyable semblable aux éclats du tonnerre sans cesse répétés, me frappait de stupéfaction.

Tout-à-coup le fleuve disparut à nos yeux. Un brouillard transparent, formé par la vapeur des eaux, s'élevait au dessus d'un vallon qu'il couvrait de son voile diaphane et reflétait en mille couleurs les rayons du soleil. L'indomptable torrent se précipitait du haut d'un rocher perpendiculaire de plus de quatre-vingts pieds d'élévation, allait briser la masse de ses eaux contre trois roches pyramidales et s'offrait plus loin à nos regards étonnés, en nappe d'eau aussi tranquille et aussi claire que celle d'un bassin de cristal; variant ensuite ses formes, il se divisait en mille petits bras, les réunissait, disparaissait au fond des abîmes, s'en échappait en bouillonnant de rage, et serpentait gracieusement entre de charmantes îles couvertes d'arbres majestueux.

Au fond du vallon, non loin de la chute de Guanacualtan, une pauvre famille indienne avait bâti sa modeste chaumière. Je la trouvai heureuse d'avoir été choisie entre mille autres pour assister continuellement à ce magnifique spectacle; mais je ne pus m'empêcher d'être ému en voyant sa misérable cabane, et en pensant combien étaient stériles et impuissants les efforts de l'homme auprès de ceux de la nature.

Le rio-Grande traverse le lac Chapala, le plus grand lac du Mexique, il a trente-six lieues de long sur quatre à neuf de largeur; dans la plus grande partie de sa circonférence, il est

bordé de montagnes à pic, escarpées et sauvages, de rochers qui offrent des aspects extrêmement pittoresques; mais lorsque les montagnes s'éloignent, elles laissent sur ses bords des plaines admirables, sur lesquelles la nature a répandu tous ses dons. La navigation n'est pas très-active sur ce lac, parce qu'il n'y a aucune ville importante sur ses rives; Chalupa n'est qu'un bourg, mais fort riche, dit-on.

Le séjour que je fis à Guadalaxara ne fut que de douze jours. J'aurais beaucoup à dire sur les mœurs, les usages de ses habitants; mais, comme dans l'Amérique espagnole, la société conserve partout des traits uniformes, je réserve ces détails pour quelques-unes des villes où j'ai résidé plus longtemps. Quoi qu'il en soit, le peu de temps que je passai à Guadalaxara comptera toujours dans mes souvenirs parmi les moments les plus agréables de ma vie; cette ville m'avait séduit, et dans mes rêves de jeune homme je désirais m'y fixer; mais une voix secrète me rappelait que j'avais une mère et une patrie.

Il fallut enfin partir et dire adieu à cette charmante ville et à ses aimables habitants; le jour de notre départ, M. Morgado reçut une espèce d'ovation; plus de trente personnes étaient à cheval pour l'accompagner jusqu'à quelques lieues de la ville.

Je n'abuserai pas de la patience du lecteur en lui racontant les misères de notre retour, qui ressemblèrent en tous points aux misères de notre voyage d'aller; cependant je lui dirai que je n'oubliai pas d'aller visiter le jeune curé de San-Thomé et *sa sobrina*; hélas! lorsque nous y arrivâmes, ils étaient absents tous les deux.

Nous prîmes deux jours de repos à Tepic, puis nous continuâmes notre route sur San-Blas. M. Palmero, à mon arrivée, m'engagea à loger chez lui lorsque je ne serais pas de service à bord; j'acceptai cette offre, dont je profitai cependant rarement.

CHAPITRE DIXIÈME.

Pêche et chasse. — Huile de requin. — Décès de plusieurs officiers et matelots par l'effet de l'insalubrité du climat. — Maladie de l'auteur. — Détails à ce sujet. — L'auteur s'embarque à bord du trois-mâts américain *le Mentor*, en qualité de lieutenant.

Pendant mon absence, plusieurs navires étaient arrivés à San-Blas; *le Tibère*, brick anglais appartenant à un Allemand, M. Virmont, avec lequel, par la suite, je fis connaissance en Amérique, son navire venait de Guayaquil, chargé de cacao; il nous annonça le soulèvement de ce pays contre les Espagnols et la fondation de la république de Guayaquil; il avait à bord plusieurs passagers espagnols compromis dans les évènements et qui avaient pris la fuite, entre autres don Jose Maria Calvo, de la famille Ansuategui, l'une des plus puissantes de Guayaquil; Rodrigues père et fils, et plusieurs autres.

Une goëlette du Pérou, appelée *la Proserpine*, arriva de Lima; elle nous annonça le blocus de toute la côte par l'escadre de lord Cochrane, et le débarquement de l'armée insurgée, sous les ordres du général San-Martin, qui formait le siége de cette capitale. Ces nouvelles étaient loin d'être consolantes pour les Espagnols, qui prévoyaient que tôt ou tard le Mexique finirait aussi par proclamer son indépendance.

Sur ces entrefaites, arriva d'Espagne le beau brick armé en guerre et marchandises *el Griego* (le Grec), commandé par don Manuel Mata; il nous apportait la nouvelle de la révolution constitutionnelle d'Espagne, opérée par les officiers de l'armée

expéditionnaire réunie à Cadix et destinée pour l'Amérique, révolution dirigée par les fameux Riego et Quiroga. Tous les officiers, les passagers, l'aumônier, portaient la cocarde constitutionnelle rouge et verte, et le navire avait aussi arboré les couleurs nationales avec un liseré vert. Cette vue excita un enthousiasme extraordinaire qui devait être dangereux, car les chansons constitutionnelles, les paroles de liberté ne frappaient pas en vain les oreilles mexicaines. Il était vraiment curieux d'entendre les conversations entre Espagnols et Americains; elles avaient pour sujet la régénération de l'Espagne par la constitution et les avantages du règne des lois substitué à celui de l'arbitraire: mais en même temps, ces libéraux Castillans qui chez eux repoussaient le régime du bon plaisir, voulaient cependant maintenir les Americains en tutelle, trouvant excellent pour eux-mêmes ce dont ils prétendaient sevrer ces derniers : tant il est vrai qu'en politique, comme en toutes circonstances, le *moi* est toujours la première personne.

J'étais trop jeune pour me passionner pour ces utopies, car toutes ces questions n'avaient pas alors d'autre valeur à mes yeux; et ayant retrouvé mes deux amis officiers du Felix, qui était encore en rade, je repris avec eux mon ancien train de vie. La pêche, la chasse occupèrent tous nos loisirs, et nous n'en manquions malheureusement pas. Les méros, les pélicans étaient tour-à-tour l'objet de nos poursuites; parfois nous allions à la chasse des lapins, dans les bois qui entourent San-Blas, et nous en prenions un assez grand nombre; d'autres fois, nous restions sur la plage ou dans les marécages près de l'aiguade, à l'affût de canards sauvages d'une fort belle espèce, dont nous faisions un grand carnage.

Vers cette époque, nous vînmes à manquer d'huile à bord; elle nous était indispensable. Nous la mélangions au goudron

avec lequel on enduisait le dessous du navire pour le préserver des vers; cette opération devait être fréquemment répétée, et l'huile était extrêmement rare à San-Blas. J'offris d'en procurer aux dépens des requins qui affluaient dans la baie de l'Aiguade. Nous fîmes donc un filet avec de la ligne de sonde et nous allâmes jeter notre seine. Chaque coup de filet nous amenait cinq ou six de ces poissons; mais il nous était impossible de les haler. Plusieurs fois nous fûmes obligés de lâcher prise : les coups de queue qu'ils donnaient étaient si forts, qu'ils nous auraient entraînés, ce dont nous n'avions assurément nulle envie. Nous nous avisâmes de mettre de fortes barres de cabestan en travers de la seine pour nous servir de point d'appui, puis avec des palans accrochés à de forts arbres nous tirions la seine près du rivage; alors deux hommes placés dans la chaloupe, armés d'anspects et de lances, assommaient les requins, leur ouvraient le ventre, et en retiraient le foie, que nous laissions suinter au soleil dans des bailles. De cette manière, nous en tuâmes autant que nous voulûmes; car leurs corps, que nous jetions à la mer, étaient dévorés en un instant par ceux qui, attirés par cette pâture, augmentaient en nombre d'une façon effrayante; nous parvînmes ainsi à faire une bonne provision d'huile. Cette huile, ainsi que toutes les huiles de poisson, ne sèche pas, et ne peut par conséquent servir à la peinture; mais elle se mélange avec le goudron, qu'elle rend plus fluide, ou avec le béton, qu'elle rend plus élastique.

Cependant la mort avait moissonné plusieurs des nôtres à San-Blas; don Juan Babeli et son compagnon de voyage, le second passager, le maître d'équipage don Manuel Reyes, et quelques matelots européens venus de Manille, avaient succombé; plusieurs autres en furent quittes pour d'affreuses maladies. Je fus de ce nombre; les fièvres pestilentielles de cette contrée ne

[illegible] pas. Je [illegible] que je passai plusieurs [illegible] à voir danser les filles du pays, et que le serein, [illegible] pour les Européens dans ces climats, fut la cause de mes [illegible] une rechute, plus dangereuse encore, fut la suite d'une imprudente chasse aux canards, en plein soleil, dans les marais de l'Alguade. Ces maladies sont affreuses, elles se manifestent par des douleurs d'entrailles et de tête à rendre presque fou.

Lors de ma rechute, je couchais avec quelques camarades chez le capitaine. Nous nous levions souvent la nuit, cherchant avec anxiété de l'eau pour humecter nos bouches brûlantes. Une de ces nuits, l'un de mes camarades, nommé Sunicó, et moi, nous nous rencontrâmes près de la cruche qu'on avait placée sur la fenêtre; dans le mouvement que nous fîmes pour la saisir, elle se renversa sur moi et je tombai évanoui; Sunico, que son état d'affaissement et l'obscurité empêchaient de faire attention à ce qui se passait, regagna son lit, et je restai étendu sur les dalles; ce ne fut que le lendemain que l'on me releva. Alors, me croyant mort ou sur le point de mourir, on me transporta à l'hôpital. Heureusement un jeune Indien des Philippines, qui me servait, y porta mon lit, et chaque jour il venait me changer et me donner des soins. Je restai une semaine entière privé de ma raison.

Enfin je fus rendu au sentiment de l'existence; j'ouvris les yeux, mais je me hâtai de les refermer à l'aspect du funèbre appareil qui m'entourait. Cependant je me recueillis, et rappelant toute ma fermeté, je reportai de nouveau mes regards sur l'effrayante apparition qui m'avait si péniblement affecté. Un cadavre nu, une croix de bambou sur l'estomac, gisait devant moi étendu sur un cuir; à ma gauche, un autre cadavre; à droite, un malade, qui poussait des cris horribles, se débattait au pied de mon lit dans les dernières angoisses de la mort; une petite chandelle

noire, appliquée sur le pieu qui formait un des pieds de mon lit, éclairait de sa triste lumière cet horrible spectacle. Je crus pour le coup être au fond de l'enfer, et, saisi d'un mouvement terrible de frayeur, je réunis toute mon énergie et voulus sauter à terre; mais épuisé par l'effort que je venais de faire, je retombai évanoui sur mon grabat, où je finis par m'endormir tranquillement. Le lendemain, je me trouvai beaucoup mieux et je n'avais presque plus de fièvre.

Cet effort extraordinaire avait-il déterminé une révolution salutaire, ou bien l'avais-je fait au moment où elle s'opérait? C'est une question de la compétence de la faculté, et je ne m'aviserai pas de la résoudre.

Je pus alors examiner le lieu où je me trouvais; c'était un grand couloir garni sur chaque côté de lits formés de quatre pieux fichés en terre, sur lesquels on avait étendu une peau de bœuf sèche, le poil placé en dessous. C'était l'hôpital militaire, et le malade qui y était envoyé, s'il n'apportait rien, ne recevait rien que la peau sur laquelle on l'étendait; aussi la plupart n'avaient-ils sur eux qu'une mauvaise couverture dans laquelle ils s'enveloppaient, mais qui laissait leurs corps entièrement à nu au moindre accès fébrile qu'ils éprouvaient. Non, jamais je n'éprouvai un sentiment aussi profond de découragement, jamais un désespoir plus poignant et plus pénible ne saisit mon âme. Hélas! ma première pensée fut pour ma pauvre mère; je me pris à la plaindre, à déplorer sa douleur lorsqu'elle viendrait à savoir que ce fils qu'elle avait tant chéri, à qui elle avait prodigué des caresses si tendres, avait été abandonné presque sans soins, sur une terre étrangère, et dans un lieu aussi affreux.

Je m'habillai comme je pus, ne voulant pas y rester plus longtemps, et me laissant glisser par terre, je m'aidai des pieds et des mains, car mes jambes refusaient leur service, et je parvins ainsi

à gagner la rue. Dire où j'allais me serait difficile; tout ce que je désirais était de fuir cet horrible bouge.

Le soldat de garde (un Guachinango, Mexicain) me demanda où j'allais, et, chose extraordinaire, je ne pus lui répondre qu'en français. Je m'aperçus alors que, pendant ma maladie, ce que je savais d'espagnol s'était complétement effacé de ma mémoire; je ne trouvai pas un seul mot pour m'exprimer. *Habla christiano* (parle chrétien), me dit le féroce soldat; et m'appliquant un coup de crosse dans la poitrine, il me renversa sur le sol. Cet acte de froide barbarie, ce coup de crosse à un mourant, a quelque chose de si révoltant, que l'on pourra à peine y croire. Quelques servants de l'hôpital furent obligés de venir me relever et de me rapporter dans mon lit : la nature avait fait son dernier effort. A la visite du médecin, je le priai de me laisser sortir; il ne voulut jamais y donner son consentement; seulement il me promit que si dans cinq ou six jours j'allais bien, il me rendrait ma liberté. Il tint sa promesse; je sortis de ce lieu infâme, et je me rendis à la plage, chez un douanier dont la femme me prodigua toutes sortes de soins et d'attentions. Là, j'achevai de me rétablir, et ne conservai de cette terrible maladie qu'une grande maigreur. J'appris bientôt que notre digne capitaine don Andrès Palmero, moins heureux que moi, avait succombé à ce climat meurtrier.

A peu près à cette époque, un navire américain arriva à San-Blas, venant de Cadix avec une cargaison appartenant au commerce de cette ville : le capitaine avait été mécontent de ses officiers et s'était vu obligé de les débarquer; il lui en fallait d'autres pour ramener son navire, et il me proposa de m'embarquer en qualité de lieutenant. Je le prévins que, ne parlant pas anglais, il me serait difficile de commander le quart à bord; mais cet obstacle ne l'arrêta pas; il me répondit qu'en peu de temps je serais au fait, que son maître d'hôtel était de Saint-Domingue, et qu'avec son

aide et un peu d'intelligence, je saurais au bout de huit jours assez d'anglais pour commander la manœuvre. Nous fîmes donc nos arrangements, et je m'embarquai en qualité de lieutenant sur le trois-mâts américain de quatre cents tonneaux *le Mentor*, capitaine Georges Gardner. L'autre officier était un élève du capitaine, embarqué avec lui depuis son enfance, et je ne tardai pas à m'apercevoir que ce jeune homme était un flatteur qui avait été la cause du débarquement de ses camarades, auxquels il prêtait l'intention d'avoir voulu enlever le navire.

Je fis mes adieux à mes deux compagnons, mes deux aimables compagnons de plaisir, que je ne devais plus revoir : plus tard j'appris qu'ils étaient morts tous les deux, Quesnel de maladie, l'autre assassiné dans un petit bâtiment qu'il commandait sur cette côte. Je pris également congé de l'excellent Richardson, qui m'avait toujours témoigné tant d'amitié et à qui j'étais redevable de mon embarquement. Hélas! notre séparation devait aussi être éternelle, car plusieurs années après il périt dans un typhon.

Je crus pouvoir me dispenser de prendre congé de M. Peña, à qui j'étais redevable de mon agréable séjour à l'hôpital ; mais on pense bien que ce fut avec une véritable peine que je me séparai de la famille du bon douanier qui m'avait prodigué tant de soins, et de mon pauvre Pepito, ce brave Indien qui pendant ma maladie me donna tant de preuves d'affection et de dévouement; je lui laissai, en le quittant, quelques témoignages de mon souvenir reconnaissant, qui peut-être adoucirent l'amertume de ses regrets. Plusieurs années après, j'eus la satisfaction de le retrouver à Manille, établi, entouré d'une jeune famille, et jouissant, dans sa modeste condition, de toute la somme de bonheur qui est ou qui devrait être départie aux bons cœurs.

Nous prîmes à bord une cargaison de suif qui devait avoir un placement avantageux à Guayaquil ou à Lima. Comme nous

allions traverser l'océan Pacifique, j'eus la précaution de demander à des officiers de la marine espagnole des renseignements relatifs à la navigation de cette mer, aux vents dominants, selon les saisons, sur la côte occidentale du Mexique, du Choco, de Panama, du Pérou, sur l'entrée de la rivière de Guayaquil; et l'on verra, par la suite, que cette précaution ne me fut pas inutile.

CHAPITRE ONZIÈME.

Départ de San-Blas. — Calmes plats. — *Le Mentor* se dirige sur Acapulco. — La rade, le port et la ville. — Sa décadence. — Conjectures sur son avenir. — Insalubrité. — Aspect désolé de la contrée.

Nous appareillâmes, le 1er février, avec un bon vent du nord qui favorisait la route du navire; mais après deux jours de navigation, il sauta à l'est, puis au sud, et enfin nous fûmes pris d'un calme plat. Rien n'est plus désolant pour un marin que cette situation; il redoute le calme à peu près comme la tempête: habitué à une vie active et pénible, à des luttes énergiques contre les éléments, ses journées s'écoulent dans une mortelle inaction; le vaisseau, sans mouvement et presque sans vie, n'avance ni ne recule; les distractions que l'on recherche toujours à bord pour abréger le temps n'ont plus d'attraits; une seule pensée captive les esprits, tous les regards fixés sur les flots cherchent à découvrir quelque légère ride sur leur surface, et l'impatience finit par dominer les plus impassibles. Cet état durait depuis quatre jours, lorsque quelques faibles brises de l'est vinrent par intervalles souffler dans nos agrès; le capitaine Gardner se décida aussitôt à en profiter pour gagner le port d'Acapulco.

Cette partie de la côte mexicaine ne tarda pas à se dérouler à nos yeux, et quoique son aspect n'eût rien de bien enchanteur, nous la saluâmes tous avec joie. Des montagnes tristes, sans verdure, sans végétation, s'élevaient comme des colosses gigantesques aux bords de la mer; mais lorsqu'elles venaient à s'en

éloigner, le rivage se bordait de jolis bois de cocotiers. Cet arbre est, comme on le sait, essentiellement maritime; on le trouve répandu sur toutes les îles et les plages de la mer du Sud; l'eau salée semble être son engrais naturel, et l'on prétend même que ceux qui croissent à quelque distance de la côte ne produiraient point de fruits s'ils n'étaient imprégnés de l'air salé qui vient de la mer : je crois cela exagéré.

Enfin, le 17 février, au moment où le soleil s'élevait majestueusement au-dessus de la Cordillère d'Anahuac, nous aperçûmes devant nous le port d'Acapulco; nous manœuvrâmes pour y entrer par l'une des deux embouchures qui le font communiquer avec la mer. L'accès en est très-dangereux aux mois de juillet et d'août, pendant lesquels soufflent de terribles ouragans du sud-ouest; et dans toute la saison d'hivernage, des vents violents, connus sous le nom de *Papayos*, ont fait faire plus d'un naufrage aux navires qui fréquentent ces côtes. Cette baie forme le port le plus beau et le plus sûr de toute la côte du Mexique; elle est immense et s'étend à plus de trois lieues dans les terres sur une largeur d'environ une lieue; le mouillage y est partout excellent, on y est à l'abri de tous les vents, car elle est entourée de toutes parts de montagnes qui la ferment presque hermétiquement et interdisent même la vue de la mer; tous les aspects sont sombres, sévères et inspirent une profonde mélancolie; la plage contiguë offre l'image du chaos; la chaleur y est d'ailleurs excessive, car on est là renfermé comme dans une serre, et quelle serre! à seize degrés de l'équateur; en outre, l'insalubrité y est effrayante, et dans l'hivernage elle décime rapidement les équipages les plus sains et les plus vigoureux.

La baie d'Acapulco a probablement été formée par quelque tremblement de terre; les montagnes qui l'entourent sont volcaniques, et l'île qui se trouve à l'entrée, et qui la partage en

deux embouchures, est entièrement composée de laves et de basaltes.

De l'entrée de la rade on n'aperçoit ni la ville ni le mouillage qui en est voisin; ce n'est qu'en s'en approchant que l'on voit tout-à-coup cette cité si célèbre dans les fastes du commerce.

Il est assez probable que cette ville, lorsqu'elle était l'entrepôt des trésors de l'Inde et du Mexique, a vu circuler autant de richesses que Gênes et Venise, dont les monuments attestent la grandeur passée; ici il n'en reste pas le moindre vestige, et au lieu des ruines d'une cité florissante, on n'a sous les yeux que la plus chétive bourgade.

A mon arrivée, la ville d'Acapulco était déjà complétement déchue; quelques années d'interruption des voyages des fameux galions avaient suffi pour produire cette révolution rapide : tant il est vrai que le commerce quand il s'éloigne d'un port, d'une ville, les laisse dans un état précaire, incertain, et sujet à de subites vicissitudes. Dans sa plus grande prospérité, on y comptait quatre mille habitants, et ce chiffre s'élevait jusqu'à douze mille à l'époque de l'arrivée des galions. Mais où pouvait-on les loger? c'est assez difficile à comprendre, puisque le nombre des maisons n'excède pas cinquante à soixante, sans compter les huttes en branches d'arbre tout aussi somptueuses que celles de San-Blas. Pour édifices publics, une église qui ne ferait guère d'honneur à nos moindres villages. Pour expliquer cette énigme, il faut penser qu'Acapulco était, au temps de sa prospérité, moins une ville qu'une foire qui attirait de toutes les parties du Mexique, à l'époque de l'arrivée des galions, une foule de marchands et de spéculateurs.

Acapulco a fait néanmoins une lourde chute. L'indépendance du Mexique l'a complétement ruiné; sa population se réduit maintenant à quinze ou vingt familles de créoles, à cinquante ou

soixante familles qui descendent d'Indiens manilois, à quelques nègres ou Indiens, ce qui compose en totalité environ neuf cents à mille habitants. La plupart des maisons ne sont plus que des décombres, et le château de San-Diégo, élevé sur une presqu'île à l'entrée du port, tombe lui-même en ruines; c'est là que se trouvent les magasins, les prisons et trente pièces d'artillerie qui, si elles faisaient feu en même temps, occasionneraient certainement l'écroulement complet de la forteresse.

Le climat est affreux; un ciel de bronze, des chaleurs étouffantes, pas d'air, la circulation en étant interceptée par les montagnes. En 1784, on songea à remédier à cet inconvient grave s'il en fut, car il est difficile de comprendre l'existence d'une ville dont les habitants ne pourraient point respirer; un vice-roi fit donc pratiquer une tranchée dans la montagne du côté du rivage, afin que la brise de mer pût pénétrer jusqu'à la ville. Vains travaux! Acapulco n'en est pas moins resté une étuve effroyable et un séjour intolérable. Quand vient la saison des pluies, alors, comme à San-Blas et sur tout le littoral, la population fuit dans l'intérieur des terres pour éviter les fièvres et la mort; il ne reste dans la ville que quelques fonctionnaires qui voudraient bien être ailleurs, mais qui sont retenus par les devoirs de leurs charges; quelques soldats sans officiers, et des misérables qui ne tiennent pas assez à la vie pour chercher à la conserver.

Rien ne fait compensation à ce désolant tableau. La campagne, en exceptant les quelques arbres qui environnent les cases, est frappée de stérilité; ni ruisseaux, ni gazons, ni fleurs, ni ombrages, mais partout un sol bouleversé, des aspects extraordinaires, des vallons calcinés qui décèlent une terre travaillée par des feux souterrains. Je m'aventurais parfois à travers ces tristes contrées, et à chaque pas que je faisais je me pénétrais de plus en plus de tout ce qu'il y avait de sinistre dans cette lugubre nature. Dans les

vallées ou sur les hauteurs, je foulais des laves, des scories, des fragments volcaniques de toute espèce; sur le rivage, le cri des mouettes et le bruit cadencé des vagues qui venaient se briser sur les rochers noirâtres, interrompaient seuls le silence de ces solitudes; la mer elle-même était déserte : pas une seule voile ne paraissait sur l'horizon, et il n'y avait dans le port que notre bâtiment et un baleinier américain.

Quel sera le sort de cette ville? peut-elle espérer de se relever et de prospérer un jour? Je le crois, et malgré son affreux climat, Acapulco fera d'immenses progrès en richesses et en population, lorsque, avec le temps, le commerce de l'Asie avec l'Amérique s'y établira d'une manière durable. Sa position au centre de la côte occidentale, qui lui permet de faire le cabotage le plus vaste du globe, son port magnifique, le plus sûr du Mexique, auquel on peut seulement comparer sur la côte d'Amérique celui de Coquimbo au Chili, sa proximité de Mexico, qui n'en est qu'à quatre-vingts lieues, tout fait présager qu'Acapulco deviendra un jour un grand entrepôt maritime pour le commerce de l'Inde, de la Chine, des Philippines, de l'Australie et des îles de la mer du Sud. Cette métamorphose s'opérera lorsqu'on aura construit pour les voitures, d'Acapulco à Mexico, une route qui ouvrira une voie de transport au commerce de l'Europe à travers le Mexique. La route de la Vera-Cruz existe, il ne s'agit donc plus que de la continuer jusqu'à Acapulco, c'est-à-dire d'exécuter environ soixante-dix lieues de chaussée. Mais avant tout, il faut que le système des douanes soit réformé et que les marchandises puissent passer librement en transit de la Vera-Cruz à Acapulco; il faut surtout qu'un gouvernement éclairé, capable d'apprécier et de développer ces grandes vues, stable, régulier, vienne mettre un terme à la longue et sanglante anarchie qui depuis vingt ans désole le Mexique.

Je vais maintenant porter l'attention du lecteur sur cette contrée. Je l'ai peu pratiquée personnellement; mais ayant vécu dans l'intimité de plusieurs des hommes qui avaient joué des rôles considérables dans les évènements de la révolution mexicaine, ou rempli de hautes fonctions dans ce pays, j'ai obtenu de plusieurs d'entre eux des notes, des documents plus ou moins curieux, qui, joints à mes propres observations et à une correspondance prolongée jusqu'aux évènements les plus récents, me permettra de traiter ce sujet avec tout l'intérêt qu'il mérite.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Opinions sur les antipodes avant la découverte de l'Amérique. — Retour aux anciennes fictions de terres ignorées. — Terres imaginaires inventées par les géographes à l'ouest de l'Europe. — Ile Aurilla et île Brasil. — Christophe Colomb. — L'Espagne préparée aux plus grandes entreprises. — Connaissances et génie de Christophe Colomb. — Il croit atteindre le continent de l'Asie de Marco Polo. — Grandeur de la découverte obscurcie par des actes qui ternissent la gloire du grand homme.

On a tant écrit sur le Mexique, que cette contrée est parfaitement connue. Que dire d'ailleurs sur ce pays après M. de Humboldt? J'espère donc qu'on ne me supposera pas la prétention de vouloir devenir son émule ou son continuateur. Cependant trente années et plus se sont écoulées depuis la publication de son bel ouvrage, le Mexique a subi une révolution dont les convulsions durent encore; c'est cet évènement remarquable sur lequel je reporterai l'attention : pour en bien suivre l'action, il faut connaître le théâtre sur lequel il s'est passé, il faut expliquer les causes qui l'ont amené; de là, la nécessité de remonter par un enchaînement inévitable à la découverte de l'Amérique, à l'expédition si dramatique de Cortez; mais le lecteur verra que je n'abuse pas de sa patience, que je traite ces sujets le plus succinctement possible, et que peut-être je lui fais envisager les hommes et les choses sous un point de vue nouveau.

La découverte de l'Amérique répandit un grand éclat sur la fin du quinzième siècle, et a placé, depuis, les Espagnols au premier rang des peuples colonisateurs.

Des expéditions hardies avaient été exécutées dans le cours

de ce siècle, sur l'océan Atlantique; les relations avec les peuples barbares de l'Afrique, où l'on achetait des esclaves et des métaux précieux, avaient donné une grande splendeur à la ville de Séville, principal entrepôt de ce commerce; une ardeur jusqu'alors inconnue pour les entreprises maritimes mit en mouvement la population riveraine de l'Andalousie, et cette impulsion fut surtout augmentée par les avantages que l'on retira de la colonisation des îles Canaries au commencement de ce siècle.

Cette mesure excita puissamment l'émulation des Portugais, qui parcouraient la même carrière que leurs voisins, et bientôt ils obscurcirent l'éclat de leurs découvertes par la grandeur de leurs propres entreprises.

On vit une nation qui occupe un si petit espace sur le globe se faire envier, craindre et respecter; elle s'étendit et posséda les Açores, Madère, les îles du Cap-Vert, et poussa ses explorations de promontoire en promotoire le long de la côte d'Afrique, jusqu'au moment où Vasco de Gama, en 1486, ayant reconnu et doublé le cap de Bonne-Espérance, lui ouvrit la route de l'Inde et fit de Lisbonne la ville la plus opulente du monde, l'entrepôt des trésors de l'Orient.

Ces magnifiques résultats enflammèrent les imaginations, ils excitèrent l'ardeur des découvertes, et les voyages au long cours se multiplièrent. On vit alors renaître les anciennes fictions sur des terres ignorées; on se rappela le philosophe qui avait annoncé à Alexandre le Grand l'existence de mondes inconnus; que Platon, dans son Timée, prête à un prêtre égyptien un discours où il déclare qu'au delà des colonnes d'Hercule il existe une île appelée Atlantique aussi grande que l'Asie et l'Afrique; que Sénèque, dans sa Médée, annonce d'un style pompeux et prophétique qu'il s'élèvera un jour du fond de l'Océan un monde nouveau d'une immense étendue; que Pline, Diogène de Laërce,

Théophraste et presque tous les historiens, géographes et philosophes de l'antiquité, étaient d'accord pour reconnaître que l'immensité de l'Océan ne pouvait être dépourvue de terres habitées.

Il résulta cependant de tous ces souvenirs que les géographes de l'époque, caressant leurs illusions, ou guidés par les rapports de navigateurs qui avaient été eux-mêmes trompés par quelque phénomène physique, semaient leurs cartes d'une foule d'îles qui n'existaient que dans leur imagination. C'est ainsi que l'on voyait figurer à deux cents lieues à l'ouest de Madère une grande île qu'ils désignaient sous le nom d'*Antilla*, puis plus bas une autre qu'ils nommaient *Brasil*. De là, beaucoup de mécomptes et d'expéditions malheureuses entreprises sans succès pour découvrir les limites de l'Océan. L'opinion de l'existence de terres au delà des îles Fortunées où Ptolémée avait fixé les limites de l'ancien monde était universellement accréditée ; mais où se trouvaient-elles ? On vit enfin apparaître l'homme qui devait dévoiler ce mystère. C'était Colomb.

L'Espagne était alors admirablement préparée pour toutes ces grandes entreprises qui exigent surtout de la persévérance et un indomptable courage ; une lutte acharnée de six cents ans, pour expulser les Maures du sol de la patrie, avait fortement trempé son caractère et développé son énergie, et ce fut au milieu de son dernier triomphe sur le Croissant, au moment même de la prise de Grenade, que Colomb, en 1492, après huit années de sollicitation, obtint enfin à Santa-Fé, sous les murs de la ville conquise (1), le titre de grand-amiral de l'Océan et l'autorisation d'exécuter sa glorieuse entreprise.

(1) Le village de Santa-Fé était le camp de Ferdinand et Isabelle. Il fut bâti pour y loger la noblesse et les troupes.

Une longue expérience de la mer, des voyages lointains, dans des parages peu fréquentés et jusqu'à cent lieues au nord de l'Islande, des connaissances astronomiques rares à cette époque, l'étude des livres de l'antiquité, avaient placé Colomb au premier rang parmi les navigateurs. Pendant ses voyages le long des côtes de Portugal, d'Espagne et d'Afrique, il avait remarqué que les vents d'ouest soufflaient à des époques périodiques; il conjectura qu'ils devaient être apportés de terres lointaines. On raconte aussi que pendant son séjour aux Açores, les habitants lui dirent que la mer portait souvent sur leurs côtes des arbres inconnus, des pièces de bois bien travaillées sans le secours d'instruments de fer, et qu'enfin les flots avaient jeté sur leurs grèves les cadavres de deux hommes dont les traits différaient entièrement de ceux du monde connu.

Colomb, bien pénétré de la forme du globe, aidé de sa vaste instruction et des avis de Toscanelli, alors le premier astronome de l'Europe, resta convaincu que la moitié de notre planète ne pouvait être dépourvue de terres, et qu'elles étaient nécessaires dans l'un des hémisphères pour faire contrepoids; néanmoins, trompé par le calcul des distances, il se persuada que quelques degrés de longitude seulement séparaient les Açores du continent de l'Asie, qu'il supposait se prolonger bien avant vers l'Orient, et que l'océan Atlantique offrait la route la plus courte pour arriver aux pays des riches épices, à l'Inde, au Cathay (la Chine), au pays des Sères (Tartarie chinoise), aux îles de Cipango (le Japon), dont il avait lu les descriptions dans la relation du Vénitien Marco Polo.

Lorsque dans son premier voyage, Christophe Colomb eut découvert les Lucayes, Haïti et Cuba, il crut avoir abordé en Asie; au retour de son deuxième voyage, il écrivit, de Lisbonne, aux rois

catholiques, qu'il arrivait du Cathay (1). Le groupe de montagnes situées au centre d'Haïti, et nommé par les indigènes le *Cibao*, l'avait, par l'analogie du nom, induit en erreur, et c'était, selon lui, le *Cipango* de Marco Polo.

Les découvertes de Colomb émurent toute l'Europe, et le placèrent dès lors et pour toujours parmi les hommes les plus célèbres ; mais sa gloire, je le dis à regret, fut entachée par des actes que l'histoire impartiale et sévère a dû flétrir.

Le premier fut la déportation aux nouvelles colonies d'Amérique de tous les malfaiteurs et des femmes flétries, mesure qu'il provoqua, qui fut accueillie avec transport, et dont le résultat a été les crimes inouïs qui ont déshonoré la conquête et dont la honte a rejailli sur le nom espagnol.

Le second fut la déportation des malheureux Indiens qu'il fit saisir en masse et expédier par cargaisons en Espagne, où ils étaient vendus publiquement sur le marché de Séville; trafic infâme qui provoqua la colère de la reine Isabelle, grande protectrice de Colomb, et la fit s'écrier dans sa juste indignation : « Qui » a donc autorisé l'amiral à trafiquer ainsi de mes sujets? »

Le troisième fut le tribut imposé aux Indiens par tête d'homme au-dessus de quatorze ans, lequel consistait en une quantité de poudre d'or ou cinq livres de coton, dont le payement était exigé tous les trois mois. « Contribution des plus dures, dit l'historien « Muños, et ordonnée avec une extrême rigueur; elle fut la « première que l'on imposa aux indigènes du nouveau monde, et « celle qui depuis servit de règle et de modèle pour d'autres « encore plus onéreuses qui pèsent sur eux, tribut qu'il fut « nécessaire de modifier, tant il était injuste et oppressif. La rigueur « avec laquelle il fut exigé, les cruautés dont il fut le prétexte,

(1) Page 227, *Histoire de Colomb*, par de Rosc.

« mirent le comble aux infortunes des malheureux Indiens. » Ces moyens violents ne procurèrent pas à Colomb les richesses qu'il cherchait (1), et ils eurent par la suite l'effrayant dénoûment que personne n'ignore, en portant les Indiens à l'acte le plus désespéré dont aucun peuple ait jamais donné l'exemple. Ils cessèrent, d'un consentement unanime, de cultiver leurs terres, pour que les fruits de leurs travaux ne servissent plus au soutien de leurs bourreaux : la famine se joignit aux fléaux qui les décimaient, et la population entière, subissant sa fatale et inexorable destinée, disparut.

Le quatrième est l'inhumaine invention de la traite, qui s'exerça d'abord sur les Caraïbes, parce qu'ils étaient cannibales, et ensuite sur les noirs, lorsque la race rouge disparut à son tour. Le prétexte était la conversion à la foi de ces malheureux, et la réalité, la nécessité de suppléer à l'effrayante et rapide dépopulation d'Haïti et de Cuba, dont les premiers habitants avaient été exterminés par le glaive, décimés par la faim, dévorés par les dogues ou engloutis dans les mines.

Je ne prétends pas, je le répète, écrire l'histoire de Colomb; je me borne à citer quelques faits, malheureusement trop connus et que j'ai rappelés à regret, car un sentiment naturel nous porte toujours à désirer de voir briller pure et sans tache la renommée de pareils hommes.

1 Rafaël Maria Baralt. *Historia de Venezuela.*

CHAPITRE TREIZIÈME.

Cortez. — Conquête du Mexique. — Ses forces numériques. — Mobiles de cette entreprise gigantesque. — Civilisation mexicaine. — Arts, sciences, organisation sociale. — L'abondance des métaux précieux et l'ardeur des aventuriers. — Première rencontre à Tabasco. — Doña Marina. — Les Indiens reconnaissent les Espagnols comme des êtres surnaturels. — Présages, prophéties. — Quetzalcoatl. — Séjour des troupes à la Vera-Cruz. — Marche sur Tlascala, batailles et alliance avec cette république.

En 1518, dans la deuxième année du règne de Charles-Quint, l'Espagne n'occupait en Amérique que Haïti, Cuba, la Jamaïque, Porto-Rico et une petite partie de la Terre-Ferme vers la province de Darien, et l'on peut hardiment affirmer que les colons répandus dans ces établissements étaient la lie et le rebut de sa population. Cependant ce fut avec ces mêmes hommes souillés de crimes, flétris la plupart par la justice (1), que se fit en peu d'années la conquête du Mexique et du reste de l'Amérique. L'histoire en est bien connue, et il est inutile d'en retracer les détails après Robertson et Washington Irwing; mais j'ai pensé qu'on relirait avec intérêt les principaux faits de ces évènements, ceux surtout qui serviront à faire mieux connaître le pays que je décris.

Lorsque Cortez aborda sur les rivages du Mexique, ses forces se composaient de six cent onze hommes, dix-huit chevaux et dix pièces d'artillerie. Ses principaux officiers étaient Ordaz, Bernard

(1) Les criminels étaient dès lors déportés en Amérique.

638901 A

Diaz, l'historien de la conquête; Velasquez de Léon, Escalante Sandoval, Porto Carrero, Francisco Morla, Mexia, et les cinq frères Alvarado. Ce fut avec cette poignée de braves qu'il entreprit de soumettre un empire deux fois plus étendu que l'Espagne et peuplé de plusieurs millions d'habitants.

Quel puissant mobile pouvait exciter et soutenir ces intrépides aventuriers dans cette gigantesque entreprise? Qui pouvait leur donner assez de force d'âme pour résister au climat, aux revers et aux fatigues? Ce mobile, c'était la soif ardente de l'or qu'ils voyaient étalé, en profusion, partout autour d'eux, et peut-être aussi l'esprit religieux si exalté à cette époque. La réponse de Cortez aux envoyés de Montezuma peint en deux mots le but de l'entreprise : ils voulaient le détourner de se rendre à Mexico, et lui représentaient la difficulté de la route, les périls qui l'attendaient, la puissance et les ressources de leur maître. « C'est « ce que nous cherchons, dit Cortez, de grands dangers et de « grandes richesses. »

Cortez aborda le 1er mars 1519 à l'île de Cozumel, sur la côte du Yucatan; de là, il se dirigea sur Tabasco, où il eut à combattre quarante mille guerriers que la mousqueterie, les canons et quelques charges de cavalerie eurent bientôt dispersés. Ce fut son premier succès, et la renommée répandit au loin la terreur des redoutables moyens de destruction qu'il avait en son pouvoir. Les vaincus firent leur soumission; ils offrirent des dons en or, en tissus, et vingt jeunes filles, parmi lesquelles était cette célèbre *Marina*, fille d'un cacique de Guazacoalco, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de la conquête, comme confidente et interprète de Cortez, dont elle eut un fils qui est devenu la tige d'une famille puissante.

Après avoir quitté Tabasco, Cortez aborda à l'île de Saint-Jean-d'Ullua, et ensuite sur la côte, où il s'attacha à prendre des

MEXIQUE.

Fernand CORTÈS et la Princesse MARINA.

Voyage autour du Monde et Naufrages célèbres

Publié par Pourrat Frères

renseignements sur l'empire de Montezuma [illegible] et à se concilier l'amitié des caciques du voisinage. Il y fonda la ville de la Vera-Cruz pour se donner un point d'appui, et profitant habilement des passions et des rivalités des Indiens, il sut trouver parmi eux de puissants auxiliaires. Il existait quelque chose de tyrannique dans le gouvernement mexicain. Les peuples opprimés par des nobles qui abusaient de leur autorité, foulés par des exactions de toute espèce, soumis à de dures corvées rigoureusement exigées, employés en l'absence des animaux domestiques, comme des bêtes de somme, pour l'exécution des travaux publics, accueillirent les Espagnols comme des libérateurs. Mais, dès leur début, ces libérateurs se montrèrent impitoyables contre l'idolâtrie. Malgré les larmes et la terreur de ces nouveaux alliés, Cortez fit renverser les temples et précipiter du haut de leurs autels les idoles, que ses soldats mettaient en pièces au grand étonnement des naturels, surpris de ne pas voir anéantir [illegible]

Les Indiens commencèrent [illegible] audacieux étaient des [illegible]

Les mythes mexicains [illegible] *Quetzalcoatl*, personnage [illegible] leur avoir enseigné [illegible] celui du calcul [illegible] des lois et avoir [illegible] disparut [illegible] qu'il reviendrait [illegible] multitude [illegible] comme [illegible] à ces signes [illegible] l'appui [illegible]

(1) Quelques historiens [illegible]

craintes superstitieuses qu'il avait excitées chez les autres, Cortez voulut encore imposer aux siens la nécessité de vaincre. Il fit visiter la flotte par Escalante et d'autres officiers dévoués, qui déclarèrent que, rongée par les vers, elle était hors de service. Elle fut immédiatement brûlée et coulée bas, et tout espoir de retour fut enlevé aux soldats. Escalante resta à la Vera-Cruz avec cent cinquante hommes, et l'armée, dans laquelle les pilotes et les matelots avaient été incorporés, se dirigea vers l'intérieur.

En quittant la plage brûlante qu'ils habitaient depuis cinq mois, les soldats eurent beaucoup à souffrir pendant quatre jours d'une température rigoureuse à laquelle ils n'étaient pas habitués; ils furent obligés de franchir des montagnes d'une élévation prodigieuse, par des sentiers étroits, escarpés, bordés de précipices, par un froid excessif, des pluies continuelles, dans des lieux dépourvus d'habitants, et sans abri pendant la nuit. Enfin ils entrèrent dans la province de Zochotlan, riche et magnifique contrée qu'ils eurent à traverser pour arriver à Tlascala.

Les peuples de cette république guerrière montrèrent un grand courage. Cortez leur livra trois batailles successives, les vainquit, les traita avec modération; il leur accorda la paix et en fit ses alliés les plus fidèles et les plus dévoués.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Marche de Cortez sur Mexico. — Tezcuco, capitale du royaume d'Acolhuacan. — Entrée de Cortez à Mexico. — Son entrevue avec Montezuma. — L'Anahuac. — Mexico ou Tenochtitlan. — Idée sommaire de cette capitale. — Monuments. — Téocalis. — Sacrifices humains. — Anthropophagie. — Plan de Tenochtitlan. — Population de cette capitale. — Cortez s'empare de la personne de Montezuma. — Narvaez débarque sur la côte du Mexique pour déposséder Cortez de son commandement. — Cortez laisse Alvarado à Mexico, marche sur Narvaez et le défait. — Massacre de la noblesse mexicaine par Alvarado. — Insurrection générale. — Mort de Montezuma. — — *Noche triste*. — Retraite de Tlascala. — Bataille d'Otumbo.

A la Vera-Cruz, Cortez avait reçu des envoyés de l'empereur, chargés de l'effrayer en lui représentant les dangers de son entreprise et d'acheter son éloignement par de riches présents; mais à Tlascala il reçut de nouveaux ambassadeurs qui lui apprirent que l'empereur consentait enfin à le recevoir dans sa capitale. Il se mit en route à la tête de ses Espagnols et de plus de cent mille Indiens alliés. Ce fut une marche triomphale; elle offrit, selon les historiens, le spectacle le plus magnifique; les diverses troupes d'Indiens étaient distinguées par la couleur de leurs panaches et par la différence de leurs enseignes surmontées d'aigles, de lions et d'autres animaux qu'ils portaient en l'air; la route était bordée d'une multitude de peuple qui accourait de toutes parts. Tout annonçait la joie et la sincérité d'un accueil cordial; mais Cortez ayant appris de Marina que ces démonstrations cachaient une perfidie, que les habitants de Cholesla, après l'avoir accueilli avec des signes de joie et de bienveillance, se disposaient à l'attaquer pendant la nuit, il ordonna le sac de cette ville. Cette terrible exécution précéda son entrée dans la capitale et la remplit d'effroi.

Cortez s'avança jusqu'à Tezcuco, ville immense, aux portes de Mexico, qui rivalisait avec elle de grandeur et de magnificence. Des auteurs rapportent qu'elle pouvait être deux fois plus grande que Séville; les maisons s'étendaient agréablement sur les bords du lac, d'où partait la principale chaussée qui se dirigeait à travers ses eaux vers la capitale. A Tezcuco, les auxiliaires furent congédiés, Cortez ne garda que six mille Tlascalans et Zampoales.

L'armée coucha à Quitlava. « On avait de ce lieu, dit Solis, « la vue de la plus grande partie du lac, où l'on découvrait « plusieurs bourgs et des chaussées embellies de tours ornées de « chapiteaux, avec des arbres, des jardins qui semblaient être hors « de leur élément et nager sur les eaux; le nombre des curieux qui « occupaient les terrasses des maisons éloignées était immense. »

Les soldats espagnols et leurs chefs eux-mêmes en voyant la grandeur imposante de tous les objets nouveaux qui les entouraient, la population innombrable répandue dans cette multitude de villes, de bourgs, de villages, la magnificence des édifices publics et des monuments des arts, durent être effrayés de se trouver en si petit nombre au milieu d'une nation si puissante.

L'armée fut reçue avec pompe à Mexico, où elle fit son entrée, le 8 novembre 1519, sept mois après son arrivée sur la côte du Mexique. Quatre mille nobles vinrent au-devant de Cortez et le « saluèrent respectueusement à l'entrée de la ville entourée de « châteaux fortifiés avec des ponts levis. — Après avoir franchi « les portes, on se trouva dans une rue très-large dont les « maisons étaient surmontées de monde. Personne ne paraissait « dans les rues, elles avaient été laissées libres pour le passage du « cortége de l'empereur, qui s'avança au-devant de son hôte « redouté. Montezuma était porté sur un palanquin d'or bruni; « son escorte avait des costumes d'une grande magnificence.

« Cortez étant descendu de son cheval, l'empereur, de son côté, « quitta son palanquin, s'approcha lentement et avec gravité, les « deux bras appuyés sur ses deux neveux : Cortez s'avança à « grands pas et fit une profonde révérence, que Montezuma lui « rendit en mettant la main près de terre et en la portant ensuite « à ses lèvres. »

Cette civilité, dont le souverain se dispensait pour ses dieux, qu'il saluait à peine d'un signe de tête, et la démarche qu'il faisait en allant au-devant des Espagnols, les éleva très-haut dans l'esprit des peuples témoins de ces déférences inouïes jusqu'alors.

Je ne suivrai point Solis et les autres historiens dans la description qu'ils donnent du palais qui fut assigné à Cortez et à sa troupe, ni de celui de Montezuma. Bien que le tableau de grandeur et de puissance qu'ils ont tracé soit probablement exagéré par l'orgueil national, il n'en est pas moins évident que la lutte qui allait s'ouvrir exigeait autant de courage que de prudence et de force d'âme. Je me bornerai à dire ici deux mots de l'empire de Montezuma et de sa capitale.

Le territoire désigné sous le nom d'*Anahuac*, dont cette monarchie faisait partie, ne s'étendait pas sur tout le Mexique; il comprenait, outre l'empire astèque de Montezuma, le royaume de Mechoacan, qui s'étendait jusqu'aux rivages de la mer Pacifique; le royaume d'Acolhuacan, dont la capitale était Tezcuco; celui de Tlapocan et les républiques de Tlascala, de Cholula, de Huetzocingo et quelques autres petits états.

L'immense vallée de Mexico ou de Tenochtitlan, de soixante-sept lieues de circonférence, formait la portion la plus importante, la plus belle, quoique la moins étendue, des états de Montezuma. La surprise des Espagnols fut extrême lorsque, des hauteurs qui dominent Tezcuco, ils virent se dérouler devant eux ce magnifique bassin couvert en grande partie par quatre grands

lacs entourés de villes populeuses, de bourgs, de villages pressés les uns sur les autres, de jardins somptueux et de riches cultures. C'était en effet le centre de la civilisation mexicaine, et les progrès des arts et de l'industrie s'y manifestaient à chaque pas.

Mexico portait le nom astèque de Mixitli (résidence de Mars, du dieu de la guerre), mais on lui donnait plus fréquemment celui de *Tenochtitlan*, et les habitants de la ville ainsi que ceux de la vallée prenaient le nom de *Tenoches*. Fondée par les Astèques, vers 1325, elle était située au milieu d'un lac moitié d'eau salée, moitié d'eau douce, séparées par une digue. Quatre chaussées en pierres de taille liées par du ciment et de vingt pieds de largeur, traversaient le lac dans diverses directions et communiquaient au rivage. L'étendue de ce lac était évaluée à plus de trente lieues de circonférence, et l'on voyait sur ses bords plusieurs grandes et florissantes cités. Avec ses rues larges et bordées de trottoirs, ses canaux couverts de barques, son beau lac, ses cinquante villes qui selon les historiens s'élevaient sur ses rives, ses nombreux téocalis de forme pyramidale, ses maisons d'une éclatante blancheur, Tenochtitlan devait offrir l'aspect le plus noble et le plus imposant.

Le principal téocali était d'une immense étendue; Cortez assure que cinq cents maisons auraient pu contenir dans son enceinte entourée de murs; cinq mille prêtres étaient attachés au culte des idoles; on comptait dans la ville trois cent soixante tours et deux mille temples. C'était là que se faisaient ces abominables sacrifices humains qui atténuent l'intérêt qu'inspirent les anciens Mexicains. On a peine à comprendre comment ce peuple aux mœurs douces, cultivant les arts qui embellissent la vie, avait pu conserver ces horribles usages. Le nombre des victimes sacrifiées annuellement dans les seuls temples de Mexico s'élevait, selon Zumaraga, premier évêque de cette ville, à plus de vingt mille; les prêtres en distribuaient les lambeaux sanglants au

peuple, qui s'en nourrissait. On servait sur la table de l'empereur des morceaux de chair humaine. Cortez, lorsqu'il arriva à Mexico, fit comprendre à Montezuma toute l'horreur de ces affreuses pratiques ; il y renonça; mais le peuple persista dans ces révoltantes coutumes.

M. de Humboldt regrettait de ne pas avoir découvert dans les archives de Mexico le plan de l'antique Tenochtitlan qu'il savait y exister. Le voyageur anglais Bulloch a été plus heureux.

Les Espagnols et leurs alliés avaient été logés dans un immense édifice que Cortez eut soin de mettre aussitôt en état de défense. Pendant quinze jours, la plus parfaite harmonie régna entre le souverain et le général; mais au milieu des fêtes qu'on lui prodiguait, Cortez apprit qu'à la Vera-Cruz Escalante avait été attaqué et tué, que sept de ses officiers et presque tous les soldats avaient été blessés.

L'occasion que Cortez attendait sans doute avec impatience était donc arrivée. Après s'être emporté en menaces contre le malheureux empereur, qu'il accusait de cette perfidie, il n'hésita pas à prendre une mesure d'une audace inouïe, qui fut le signal de la guerre et de la chute du trône. Il exigea que Montezuma lui-même se remît en otage entre ses mains, et ce souverain dut subir cette dégradation.

Cependant la famille de Montezuma s'apprêtait à venger cet outrage; des guerriers arrivaient en foule; leur attitude, leur nombre, leurs préparatifs forcèrent Cortez à dissimuler, et changèrent le rôle de Montezuma, qui, fort de ces secours, lui signifia qu'il fallait songer à sortir de la ville et de l'empire. Il répondit qu'il n'avait plus de flotte; à l'instant, les ordres sont donnés, les forêts sont abattues, les bois apportés à la Vera-Cruz; mais huit jours après l'empereur fit appeler le général pour lui apprendre que ces préparatifs étaient désormais superflus, puisque

dix-huit navires semblables à ceux qu'il avait détruits venaient d'aborder sur la côte. Cortez ne l'ignorait pas; Sandoval, nouveau gouverneur de la Vera-Cruz, lui en avait transmis la nouvelle. C'était Narvaez, qui, envoyé par Velasquez pour remplacer Cortez, venait de débarquer à la tête de huit cents fantassins et quatre-vingt-cinq cavaliers, outre cinq cents marins qui restaient à bord. Jamais Cortez ne se trouva dans une situation si critique; sans perdre de temps, il laisse Alvarado à Mexico avec cent quarante Espagnols et mille Indiens, marche sur Narvaez, qui avait pris position à Champoala, séduit ses officiers et une partie des troupes, attaque le reste et s'empare du chef de l'expédition.

Cortez se trouva alors maître de dix-huit navires, d'environ deux mille fantassins, cent chevaux et dix-huit pièces d'artillerie. Il revint à Mexico, où sa présence était nécessaire. Alvarado venait d'y faire un horrible massacre de la noblesse mexicaine au moment où elle célébrait par des danses sacrées une des plus grandes fêtes de l'année. Lorsque le général rentra dans la capitale, tout avait un aspect sombre et menaçant, les rues étaient désertes. Il se hâta de se renfermer dans son quartier à la tête de neuf mille hommes, y compris les fidèles Tlascalans et Cholulans. Dès le lendemain, les habitants coururent aux armes; ils livrèrent plusieurs assauts et combattirent avec une sorte de rage désespérée. Ce fut en voulant apaiser leur fureur que Montezuma, monté sur une terrasse d'où il haranguait ses sujets, fut atteint de plusieurs flèches et d'un coup de pierre à la tête, blessures dont il mourut autant que de chagrin, après avoir été sept mois prisonnier des Espagnols (1). Les Mexicains renouvelèrent les

(1) Montezuma avait eu cinq enfants; il lui en restait deux, un jeune prince *Jhuitmoozin* et une jeune princesse *Tecnichopzin*. Le premier partagea la captivité de son père, et les Espagnols dans leur retraite de Mexico l'emmenèrent avec eux; ils le firent

jours suivants leurs attaques avec une vigueur extraordinaire sous la conduite de Cuitlahautzin, parent de Montezuma, qui lui avait succédé. Enfin Cortez, après avoir perdu beaucoup de monde, songea à la retraite; elle commença dans la nuit du 1er juillet 1520, appelée *Noche triste y disgraciada* par les historiens de la conquête. La moitié des Espagnols fut anéantie; plus de quatre mille Indiens, parmi lesquels se trouvaient tous les auxiliaires de Cholula, se firent exterminer. Cortez perdit quarante-six chevaux, ses papiers et tous ses trésors. Poursuivi vivement par les Mexicains pendant qu'il dirigeait sa marche sur Tlascala, il donna dans cette retraite une grande preuve d'audace et de présence d'esprit. Arrivé près d'Otumbo avec les débris de ses troupes poursuivies, battues et découragées, il vit tout-à-coup se déployer dans la plaine une armée de quarante mille Mexicains qui lui barrait le passage. Il fallait combattre, mais la lutte était trop inégale, et les Espagnols allaient succomber, lorsque Cortez aperçut le filet d'or surmonté de plumes aux brillantes couleurs; c'était l'étendard impérial, l'oriflamme mexicain, le palladium de l'empire; cette vue lui rendit l'espérance; il savait que les Mexicains attachaient à ce symbole les destinées de la monarchie. Il prend avec lui ses plus braves cavaliers, s'élance à leur tête vers l'étendard sacré, et s'en empare après avoir tué le cacique qui le portait.

Dès ce moment, la terreur se répand parmi les ennemis; ils

instruire dans la religion et le baptisèrent sous le nom de don Pedro; il fut la tige des comtes de Montezuma-y-Tula, qui existent encore en Espagne. Sa sœur, après avoir été la femme du successeur de Montezuma *Cuitlahautzin* et ensuite de *Guatimozin* (Quanthemozin), fut faite prisonnière après la prise de Mexico, et elle épousa successivement trois des conquistadors. C'est de ces deux souches que les familles de Cano-Montezuma, d'Andrade-Montezuma, et des comtes Miravelle, à Mexico, tirent leur illustre origine; le général Montezuma, que nous verrons bientôt jouer un rôle malheureux dans la révolution mexicaine, descendait aussi des anciens souverains du Mexique, mais du côté gauche.

fuient de toutes parts. Le carnage fut horrible et le butin incalculable; mais, le soir, Cortez n'avait plus autour de lui que quatre cent cinquante soldats espagnols, et de nombreuses blessures le mirent lui-même aux portes du tombeau. Des médecins Tlascaltèques se chargèrent de sa guérison.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Cortez. — Préparatifs du siége de Mexico. — Alliances avec les Indiens. — Attaque, défense et soumission des villes des bords du lac. — Forces de Cortez. — Il rallie à ses drapeaux la moitié des forces de l'empire. — Siége de Mexico. — Flotille. — Attaques diverses. — Négociations avec Guatimozin. — Attaque et défense acharnées. — Carnage effroyable, prise et destruction de Mexico. — Prise de Guatimozin. — Civilisation des Mexicains. calendrier. pyramides et architecture. hydrostatique. fonte et travail des métaux, horticulture. codes et institutions. impôts et monnaies.

Cette victoire releva le moral des troupes, et bientôt des renforts en hommes, en armes, en chevaux et en munitions vinrent successivement réparer les pertes et les vides dans les rangs.

Pendant les dix mois qui s'écoulèrent depuis sa retraite de Mexico, Cortez déploya une activité prodigieuse dans les préparatifs du siége de cette ville et dans ses négociations ou ses attaques contre les caciques opposés à ses desseins. Un nombre considérable d'Indiens fut occupé à construire les brigantins qui devaient appuyer ses opérations sur le lac et à creuser un canal pour les y conduire de Tezcuco, où il avait établi son quartier général et ses chantiers de construction.

Après avoir reconnu avec le plus grand détail les bords du lac de Mexico et de celui de Chalco, il ordonna l'attaque des places du littoral, afin d'intercepter les approvisionnements de la capitale; ces expéditions dirigées par lui-même ou par ses lieutenants furent mêlées de succès et de revers, car plusieurs de ces places déployèrent la plus grande énergie dans leur défense. A Xocimilco, sur les bords du lac de Chalco, Cortez fut sur le point d'être pris ; il y fut blessé ainsi que presque tous ses officiers et beaucoup de ses soldats.

Au moment de terminer ses préparatifs, il établit un camp retranché sur les bords du lac aux ordres d'Alvarado. Son armée se composait de neuf cent dix-sept fantassins, cent deux cavaliers, dix-sept pièces d'artillerie, treize brigantins, deux mille canots armés, et d'un nombre immense d'Indiens, que l'on évalue à deux cent et deux cent quarante mille hommes, soit combattants, soit attachés aux transports des munitions, des vivres et des matériaux. La moitié de l'empire était armée pour la cause de Cortez, l'autre moitié ne fit que de faibles efforts pour sauver la capitale.

Le siége commença par des attaques isolées qui se continuèrent pendant vingt jours consécutifs. Les troupes pénétraient dans la ville sans pouvoir s'y maintenir; elles demandèrent à grands cris un assaut général; Cortez s'y décida. Les forces furent distribuées sur trois des digues qui conduisaient à la place; chaque colonne était composée de deux cents à deux cent cinquante Espagnols suivis de trente à quarante mille Indiens; le mouvement était appuyé par les treize brigantins portant chacun une pièce de canon, et par les deux mille canots. Guatimozin avait succédé à Cuitlahautzin, mort dans un combat; il sut animer ses sujets d'un enthousiasme digne d'un meilleur sort; sa flotille, portée par l'exagération des historiens à cent mille canots, fut bientôt dispersée par l'artillerie; les retranchements, mollement défendus, furent enlevés et l'on pénétra dans la ville; alors les assiégés se précipitent avec furie sur leurs ennemis, les feux de la mousqueterie, de l'artillerie ne les effrayent plus, ils courent au-devant de la mort, mais ils la font payer cher à leurs ennemis. Les Espagnols durent céder devant cette énergique résistance. Cortez fut blessé et pris dans cette terrible mêlée; mais un soldat de sa garde le délivra en abattant d'un coup de hache le bras du Mexicain qui l'avait fait prisonnier.

Cortez ouvrit des négociations avec Guatimozin; il offrait de reconnaître sa souveraineté, mais comme vassal de Charles-Quint. Guatimozin allait céder lorsque les prêtres s'y opposèrent, et la guerre continua.

Le siége durait depuis quarante-cinq jours; mais les approvisionnements de cette grande cité étaient interceptés, la famine décimait sa population, et les habitants furent bientôt réduits à consommer l'herbe, l'écorce et les feuilles des arbres, les cuirs et jusqu'aux insectes.

Enfin les Espagnols parvinrent à s'établir dans la ville après une furieuse attaque; mais les rues étaient barricadées, et du haut des terrasses les assiégés les accablaient de traits, de pierres et de projectiles de toute espèce. « Dans cet état de choses (troisième « lettre de Cortez à l'empereur Charles-Quint), considérant que « déjà plus de quarante à cinquante jours s'étaient écoulés depuis « que nous avions investi la place, je résolus enfin de prendre « un moyen par lequel, en pourvoyant à notre sûreté, nous « serions à même de serrer de plus près nos ennemis. Je « formai le dessein de démolir d'un côté et de l'autre toutes les « maisons à mesure que nous nous rendrions maîtres des rues, « de sorte que nous n'avancerions pas d'un pied sans avoir tout « détruit et abattu derrière nous, convertissant en terre ferme ce « qui était eau, quelle que pût être la lenteur du travail et le « retard auquel nous nous exposions. Pour cet effet, je réunis les « seigneurs et les chefs de nos alliés et je leur expliquai la résolu- « tion que j'avais prise. Je les engageai à faire venir un grand « nombre de laboureurs avec leurs *coas*, qui sont semblables aux « houes d'Espagne, pour faire des excavations, et nos amis « approuvèrent mon projet, car ils espéraient que la ville serait « détruite de fond en comble, ce qu'ils désiraient ardemment « depuis long-temps. » Les indigènes accoururent en effet; les

décombres des maisons comblèrent les canaux, on mit les rues à ras, afin de pouvoir faire agir la cavalerie si redoutée par les Indiens. Les maisons étaient construites en bois et en tetzoutli, pierre spongieuse, légère et facile à briser. « Plus de cinquante « mille Indiens nous aidèrent, dit Cortez, ce jour que nous « gagnâmes enfin la grande rue de Tacuba et que nous brûlâmes « la maison de *Guatimuçin*; aussi ne fit-on autre chose que « brûler et raser les maisons. »

Sur huit quartiers qui composaient Tenochtiltan, sept tombèrent ainsi sous les coups des Espagnols; il n'en restait qu'un debout, celui de Tlateloco, où la résistance était désespérée. Cortez eut de nouveau recours aux négociations, il offrit la paix; mais cette fois Guatimozin la refusa avec hauteur; il était décidé, ainsi que ses concitoyens, à s'ensevelir sous les ruines de sa capitale. Un dernier assaut plus terrible encore fut donné par cent cinquante mille hommes; le carnage fut effroyable, selon le rapport de Cortez; il y périt quarante mille hommes; les rues, les places, les canaux étaient couverts de morts et les fossés teints de sang. L'infection que répandirent ces cadavres amoncelés fut telle, que les Espagnols durent abandonner la ville; mais le lendemain ils revinrent et enlevèrent les dernières défenses des habitants. Ceux qui combattaient encore sur les terrasses furent poursuivis et obligés de se jeter dans les flots. Guatimozin, qui fuyait dans un canot, fut pris et conduit à Cortez. On sait quelle fut sa fin funeste.

Ce siége est certainement un des drames les plus lugubres qui aient épouvanté les hommes. Bernal Diaz, ce rude compagnon de Cortez, s'écrie dans sa relation : « C'est la vérité et je le jure; « toutes les maisons, les rues, les canaux étaient remplis de corps « et de têtes d'Indiens morts. — J'ai lu la destruction de Jéru- « salem, elle n'offrit jamais des scènes aussi terribles de carnage « et de mort. »

On est saisi de pitié pour ce malheureux peuple succombant sous les coups d'une inexorable destinée; les annales des nations n'offrent pas d'exemple d'une agonie aussi terrible, d'une destruction aussi effrayante, et il n'a manqué à ces évènements qu'un poëte pour en éterniser la mémoire; mais ces peuples étaient anthropophages, et peut-être la Providence éternelle dans ses secrets desseins arma-t-elle Cortez de son glaive pour exterminer une race de cannibales.

Ce ne fut pas seulement la capitale qui disparut de la face du monde. Partout où ils portèrent leurs pas avant et depuis la conquête, les Espagnols se livrèrent, pour assouvir leur cupidité et leurs passions, à la dévastation, à d'horribles cruautés que l'histoire a dès long-temps flétries, que la plume se refuse à retracer, et que l'on ne croirait pas si elles n'étaient avouées par les historiens qui en furent les témoins.

Les actes de barbarie de Cortez ont souillé la mémoire de ce grand homme. On sait avec quelle atrocité il fit brûler la plante des pieds de Guatimozin après les avoir imbibés d'huile, pour le forcer à déclarer le lieu où étaient cachés ses trésors. Les rois d'Acolhuacan, de Tlacopan et l'infortuné Guatimozin furent pendus par les pieds pour prolonger leur affreux supplice, qui souleva d'indignation jusques aux compagnons du farouche conquérant.

Les crimes ne peuvent jamais être justifiés, l'humanité le défend même pour les crimes politiques. Tout ce que l'on peut dire en faveur de Cortez et de ses compagnons, c'est que leurs cruautés appartiennent à l'esprit de leur siècle comme barbare et ignorant, et que la terreur fut peut-être l'unique moyen de rétablir quelque équilibre entre leur force numérique et celle de leurs puissants adversaires.

Il est d'ailleurs permis de soupçonner un peu d'exagération

dans tout ce qui a été écrit sur les autres excès de la conquête ; le célèbre évêque de Chiapa Las Casas, qui, le premier, éleva la voix en faveur des Indiens, assombrit ses tableaux pour rendre leurs infortunes plus frappantes et exciter l'intérêt. Las Casas était d'un caractère ardent, enthousiaste, véhément à l'excès, lorsque sa voix tonnait contre les oppresseurs des malheureux indigènes ; mais dans les scènes d'extermination qu'il retrace, le zèle l'emporte évidemment sur la vérité. Depuis, d'autres défenseurs des Indiens prétendirent que la moitié de la population du Mexique avait disparu par les ravages de la conquête ; mais des écrivains plus judicieux ont fait justice de ces exagérations.

On ne s'est jamais préoccupé des causes qui contribuèrent le plus à répandre l'idée des crimes et des cruautés commises par les Espagnols dans le Nouveau Monde ; je vais en indiquer une que le lecteur appréciera. Lorsque les Hollandais prirent les armes pour s'affranchir de la domination de Philippe II, la presse devint un de leurs auxiliaires les plus actifs ; une foule de pamphlets politiques furent distribués dans toute l'Europe pour lui dénoncer les vues ambitieuses de l'Espagne et ses prétentions à la domination universelle. Les Hollandais cherchaient du moins un appui moral ; il ne leur manqua pas. J'ai sous les yeux un de ces pamphlets sorti de la précieuse bibliothèque de M. Ternaux Compans qui a bien voulu me le confier. C'est un petit in-4° relié et divisé en deux parties, rédigé en français, c'est-à-dire dans un style franco-batave. La première partie est intitulée : « Le Miroir de la « cruelle et horrible tyrannie espagnole perpétrée par le tyran « duc d'Albe et autres commandeurs de par le roy Philippe le « deuxième. » La seconde partie est censée écrite par le célèbre Las Casas ; elle porte pour titre : « Le Miroir de la tyrannie « espagnole perpétrée aux Indes Occidentales, mise en lumière « par l'évêque Bartholome Las Casas de l'ordre de Saint-Domi-

« nique. » Je ne m'occuperai que de cette seconde partie, illustrée, comme on dirait dans le langage du jour, par une infinité de gravures qui toutes représentent des scènes plus ou moins affreuses de cruautés : tantôt ce sont des Indiens que l'on pend par centaines, d'autres auxquels on coupe le poignet, auxquels on verse du plomb fondu dans la bouche ou dans les entrailles; des hommes, des femmes, des enfants que l'on fait devorer par des dogues, d'autres que l'on empale et que l'on brûle dans des maisons. Quant au style, en voici un petit échantillon. Il s'agit des douze premières années de la conquête du Mexique, et c'est Las Casas qui est censé parler. « Dans ces douze ans l'ont tuez « avec le glaive, des lances, bruslants tout vifs les femmes, « enfants, vieux et jeusnes plus de quatre millions des âmes, « durant leur conqueste, comme ilz disouit, mais ils font invasions « abominables, cruels et sanglants, dignes non-seulement d'être « condamnés par Dieu, mais aussi par les lois impériales et civiles « (étant plus rigoureux que le Turc poursuyvant les Christiens), « et aujourdhuy ilz ne cessent pas encore d'user d'une telle « extrémitez, tyrannies, oppressions et continuelles vexations : « il n'y a pas un homme au monde, si sage ou éloquent, qui pourra « mettre en écrit ou dire les horribles actes et tragédies survenues « en les places ici alentour, et plus moins toutes les circonstances « des faicts perpétrés par les vrays ennemis du peuple payen et « du genre humain. En vérité, je confesse et je le confesserai et « dirai tousiours qu'il m'est impossible de parler et de raconter « tous les actes abominables advenus en ma présence, estant « avec eux. »

En attendant, il raconte très en détail les scènes qui servent de texte aux gravures. Tout cela est tellement outré et horrible, que le premier mouvement est celui du doute et de l'invraisemblance, et c'est à ce sentiment que l'humanité rappelle tout

homme doué d'un peu de raison et de sensibilité. Je le répète, il doit y avoir une grande exagération dans les récits que l'on nous a faits depuis trois siècles des crimes de la conquête, crimes trop atroces pour être réels et que la nature ne peut comprendre.

Le faste de la cour de Montezuma a été probablement exagéré par les Espagnols; mais en réduisant leurs récits à de justes proportions, ils témoignent assez des immenses progrès des Mexicains dans les arts.

Ils savaient calculer les temps et prendre la hauteur et la déclinaison du soleil : leur calendrier était, selon M. de Humboldt, plus parfait que celui des Grecs et des Romains; leurs années étaient de trois cent soixante-cinq jours, mais divisées en dix-huit mois de vingt jours, avec cinq jours complémentaires comme dans notre calendrier républicain. — Les Égyptiens, les Indiens et les Mexicains sont les peuples qui ont remué les plus grandes masses de pierres, opérations qui exigent des connaissances géométriques et mathématiques ; leurs temples, leurs pyramides, leurs maisons même, parfaitement construites en pierres, attestaient leurs progrès dans l'architecture. — Ils avaient des notions fort étendues en hydrostatique, étude indispensable pour se préserver des débordements subits des lacs et pour procurer un écoulement nécessaire aux eaux surabondantes qui causèrent souvent d'effrayants ravages. — L'écriture leur était connue, c'est-à-dire

« ..... Cet art ingénieux
De peindre la pensée et de parler aux yeux, »

au moyen de figures et de caractères de convention. Leur écriture était donc toute symbolique et rappelait parfaitement les hiéroglyphes égyptiens, avec cette différence que ces derniers

ne s'en servaient que sur les monuments, tandis que l'écriture mexicaine était usuelle. Leurs livres étaient tracés sur des toiles de coton préparées et d'une grande dimension, ou sur des tissus de fil d'agave ou de palmier, ou enfin sur des peaux de cerf; on les ployait en feuilles, et on les renfermait dans des couvertures de bois poli et quadrangulaire qui leur donnaient toute l'apparence de nos volumes reliés. — Leurs mosaïques et leurs tableaux, composés avec le plumage brillant des oiseaux, étaient des chefs-d'œuvre de goût et de patience; ils représentaient les objets avec une fidélité et un éclat admirables. Ils travaillaient les métaux précieux avec un rare talent, et excellaient dans la fabrication d'armes resplendissantes. — L'horticulture était très-perfectionnée; les environs de la capitale étaient couverts de jardins entretenus avec le plus grand soin : dans ceux de Montezuma, on cultivait séparément de belles fleurs, des plantes potagères et des herbes médicinales, que l'on distribuait gratuitement aux pauvres.

Les habitants du Mexique formaient plusieurs associations politiques plus ou moins étendues, qui avaient leurs institutions, leurs codes et tout ce qui concerne un gouvernement. La société était régie par des lois uniformes; la hiérarchie des rangs, des honneurs et des dignités était parfaitement établie; un service de courriers portait rapidement les ordres du prince dans toute l'étendue de l'empire au moyen de coureurs placés de distance en distance, et qui se transmettaient les dépêches de l'un à l'autre; enfin l'impôt, ce signe caractéristique de la civilisation, était régulièrement perçu; mais, par une singulière anomalie, l'usage de la monnaie était inconnu : l'impôt du moins se payait en nature. La poudre d'or, renfermée dans des tubes transparents, était un signe représentatif des petites valeurs seulement, et les appoints se soldaient avec des grains de cacao ou de maïs.

Cortez, après la chute de Mexico, poursuivit la conquête par lui-même ou par ses lieutenants : elle eut partout le même caractère de violence et d'atrocité qui l'a flétrie; mais aussi elle eut ce caractère imposant et chevaleresque qui étonne et subjugue l'admiration pour tout ce qui est grand et héroïque.

Cortez fit la conquête du Mexique sans que l'Espagne déboursât le moindre subside; il dépensa de sa propre fortune cinq millions pour celle de la Californie. En récompense de ces sacrifices, il n'obtint que rebuts et dégoûts; Charles-Quint craignait qu'il n'aspirât à se créer au Mexique un état indépendant : proposition qui lui fut faite en effet plusieurs fois; mais qu'il repoussa toujours, sans cesser d'être entouré d'espions, de marques de défiance et abreuvé de dégoût et d'humiliation. L'on sait que de retour en Espagne il sollicita long-temps en vain le remboursement des sommes qu'il avait avancées pour la conquête de la Californie, et que, poussé à bout, il arrêta un jour la voiture de l'empereur : « Qui êtes-vous? que voulez-vous? demanda le monarque. — Je suis un homme qui a conquis à votre altesse plus de royaumes qu'elle ne possède de provinces. » On finit enfin par créer en sa faveur le célèbre marquisat del Valle, fief qui comprenait une étendue immense de territoire, dans la province d'Oaxaca, et dont le revenu s'est élevé à plus de deux millions de francs.

Le duc de Monteleoni, seigneur sicilien, descendant de Cortez, possède aujourd'hui le majorat de Cortez; mais le produit actuel, entre les mains des intendants qui s'enrichissent de cette gestion, ne dépasse pas cinq cent cinquante mille francs.

Pendant mon séjour à San-Blas, je connus un homme dont le nom me remplit de respect et d'admiration, ce n'était rien moins qu'un *Cortez*, qui se trouvait alors employé par le gouvernement espagnol en qualité d'inspecteur des arsenaux maritimes.

Ce descendant du héros dont le nom a jeté tant d'éclat dans le

monde, était son digne représentant par ses nobles qualités et sa vaste instruction, soutenue par l'extérieur le plus avantageux. Quoiqu'il eût dépassé la jeunesse, il était difficile de trouver un homme dont le physique fût plus agréable et dont les manières fussent empreintes d'autant de distinction.

Cet homme, qui porte seul le nom du grand *conquistador*, en héritant de ce nom célèbre, a hérité en même temps des talents de celui qui l'a illustré, et mérite bien, à ce titre, une courte notice; je la dois à l'obligeance de M. Lamotte du Portail, son gendre, négociant français établi au Chili.

Don Eugenio Cortez est né au Chili; il en partit fort jeune et fut envoyé en Espagne, où il fit ses études au collége de Bergara, l'un des meilleurs de la Péninsule. Il entra, en 1795, dans la marine, et servit sous les ordres de l'amiral Alava dans les mers de la Chine, et depuis, toujours activement. Blessé et fait prisonnier à Trafalgar, où il combattit vaillamment, il fut conduit en Angleterre. Son nom, sa jeunesse, ses belles qualités lui attirèrent de vives sympathies parmi les classes les plus distinguées, et grâce à leur intervention il fut mis en liberté.

Ayant repris son service en Espagne, il se trouvait en 1810 à Lima, où il se maria, sans quitter une carrière qu'il aimait; en 1825, il faisait partie de l'état-major des frégates *la Prueva* et *la Venganza*, qui, à Acapulco, échappèrent à l'Espagne, au moyen d'une insurrection. Don Eugenio Cortez resta au Mexique, comme simple particulier, jusqu'au moment où le gouvernement l'appela à servir un pays dont il était la première des illustrations. Nommé d'abord aide-de-camp de l'empereur Iturbide, il fut ensuite envoyé aux États-Unis comme ministre plénipotentiaire, et à son retour, il fut élevé au rang d'amiral et au commandement des forces navales de la république, qui s'occupait de son établissement maritime.

Malgré cette haute position, des sentiments naturels lui rappelaient le Pérou, où il avait laissé sa femme doña Carmen del Alcasar, remarquable elle-même par son extrême beauté, et qui habitait Lima avec sa jeune et charmante famille. Dès son arrivée à Lima, don Eugenio fut confirmé dans son grade d'amiral et nommé gouverneur de l'école militaire, fonctions auxquelles il était d'autant plus propre que peu d'hommes possédaient une instruction aussi vaste et aussi variée. Il résida au Pérou jusqu'en 1836; des affaires de famille le rappelèrent alors au Chili, lieu de sa naissance; il y réside, dans ce moment, sur l'un des plus beaux majorats de la vallée d'Aconcagua, entièrement retiré des affaires publiques.

Il est peu d'hommes que la fortune ait plus favorisé de ses dons : héritier d'un grand nom, doué de qualités qui le font aimer et respecter, adoré par une heureuse et belle famille, il terminera une vie honorable, entouré de l'affection de ses concitoyens. Lorsque je serai arrivé au Pérou, je parlerai de sa famille, que j'ai beaucoup connue à Lima, dans laquelle s'était marié le baron de Nordenflicht, minéralogiste suédois, directeur des mines de Miczanagora, dans le district de Cracow.

Ce savant était entré au service de l'Espagne avec A. Z. Helms, directeur des mines à Cracovie; celui-ci, comme directeur pour les procédés de fonderie et d'amalgamation; celui-là, comme directeur général des mines au Pérou. Helms a publié en Allemand son *voyage dans l'Amérique Méridionale, commençant par Buénos-Ayres et Potosi jusqu'à Lima.* Cet ouvrage, dont on a fait plusieurs traductions en Angleterre, a été aussi traduit en Français, en 1812.

CHAPITRE SEIZIEME.

Sort des Indiens. — Esclavage personnel et encomiendas. — La couronne s'empare de toutes les terres. — Séquestration des Indiens dans leurs villages. — Tutelle des Indiens considérés comme en état d'enfance. — Le clergé s'érige en défenseur des Indiens. — Conversions. — Analogies entre les superstitions mexicaines et le christianisme. — Capitation des Indiens. — Alcades. — Caractère et physionomie des Indiens.

La conquête porta bientôt ses fruits. On dépouilla les Indiens de leurs propriétés (le principe fondamental de la législation fut que personne ne pouvait posséder légalement, que le souverain était maître du sol), on massacra les plus influents, on jeta les autres aux mines, et on réunit le surplus autour des églises : l'esclavage personnel fut organisé sous le nom d'*encomiendas*. On partagea les terres et les hommes, qui eurent pour maîtres les capitaines, les soldats qui s'étaient signalés dans la conquête, et depuis des favoris de la cour, des moines, des gens de loi, connus sous le nom de licenciados. « Un simple soldat d'infan-« terie reçut 68 varas (environ une acre) carrées de terre pour y « bâtir sa maison, 2,760 pour son jardin, 15,086 pour son « verger, 188,536 pour la culture des grains d'Europe, et « 18,856 pour celle du maïs; en outre, il avait le terrain néces-« saire pour l'entretien de 10 porcs, 20 chèvres, 100 brebis, « 5 chevaux et 20 taureaux ou vaches. Un soldat de cavalerie avai. « un terrain double pour ses provisions et subsistances, et quin-« tuple pour le surplus. »

Les Indiens n'étaient plus comptés que comme un vil bétail. Ces moyens étaient dignes d'une époque où l'on discutait froidement si ces malheureux étaient des êtres humains, et où suivant

les traditions des rois astèques, on les employait par milliers comme des bêtes de somme aux transports de toute espèce. Lorsque Cortez voulut rebâtir Mexico, cent mille Indiens appelés par corvée arrivèrent de toutes les parties du Mexique; trois ans après la destruction de Tenochtitlan, la nouvelle capitale renfermait trente mille habitants, et quinze ans après, on en comptait quatre-vingt mille.

Le fanatisme religieux, qui a fait couler tant de sang, a aussi produit de grandes choses : son exaltation, je l'ai fait remarquer, combinée avec la soif de l'or, fut le plus grand mobile de la conquête. Les Espagnols voyaient dans les Indiens des idolâtres, des ennemis de la foi. Dans leur profonde ignorance, ils les confondaient avec les Arabes d'Afrique, leurs anciens maîtres, et Cortez dans sa correspondance, ainsi que la plupart des historiens de la conquête, désignent toujours l'empereur ou les caciques de ces contrées sous le nom de *sultan*, et leurs sujets sous celui de *Maures*.

Malgré les ordres de la cour et la protection du clergé, les Indiens eurent long-temps encore après la conquête à subir de grandes rigueurs : on leur appliqua le système féodal, alors si commun en Europe; ils furent assujétis au tribut ou capitation, aux travaux des routes et des édifices publics; on les séquestra dans leurs villages, sans communication avec les blancs; on les attacha à la mita, corvée qui les obligeait à travailler aux mines : diverses mesures furent cependant adoptées pour alléger le poids de cette corvée; ainsi on ne pouvait prendre que quatre travailleurs sur cent; ils ne devaient rester qu'un temps fort court à ce pénible travail. Les Indiens furent enfin considérés légalement, à cause de la faiblesse de leur intelligence, comme en état d'enfance, et ils furent placés sous une tutelle perpétuelle : ils ne purent contracter devant notaire pour une somme

au-dessus de cinq piastres, ni déposer devant les tribunaux. On oubliait, en soumettant ces malheureux à une pareille dégradation, qu'ils avaient su se gouverner par eux-mêmes pendant des siècles.

Le clergé s'indignait d'un ordre de choses si opposé aux principes du christianisme : malheureusement ce zèle n'était pas tout-à-fait désintéressé. Les ecclésiastiques refusèrent l'absolution à ceux qui sollicitaient ou obtenaient des *encomiendas*; ils allèrent même jusqu'à lancer de la chaire sacrée des anathèmes contre ceux qui autorisaient d'aussi cruelles injustices : leurs efforts furent vains pendant des siècles; et, malgré le respect, la vénération publique qui les entouraient, la cupidité l'emporta.

L'humanité reprit cependant ses droits; et après deux siècles de servitude, en 1720, toutes les *encomiendas* furent supprimées, à l'exception de celles qui avaient été érigées en faveur des descendants de Cortez; la liberté fut rendue aux Indiens; ils purent posséder; on supprima la mita : le tribut fut considérablement réduit; ils purent entrer dans le sacerdoce et exercer certaines fonctions municipales : en un mot, ils furent soustraits à l'autorité de leurs seigneurs féodaux, mais ce fut pour tomber sous celle du clergé. Les serfs furent métamorphosés en serviteurs. Les prêtres et les moines qui avaient [illegible] pour leur liberté contribuèrent [illegible] aucun progrès dans la civilisation, et se soumirent à la discipline monastique la plus sévère : mais pour [illegible] transiger. Des millions d'Indiens avaient été [illegible] tants néophytes n'étaient [illegible] ne fallait pas être surpris de leur [illegible] vers leur culte primitif. Les prêtres [illegible] lières analogies entre l'ancienne [illegible] L'aigle d'or révéré des Mexicains [illegible]

confondu avec le Saint-Esprit : la Cérès mexicaine devint la vierge Marie. Enfin, par une coïncidence des plus extraordinaires, il fut constaté que le *culte de la croix* était établi dans plusieurs contrées, par exemple, dans l'île de Cozumel, et sur les côtes du Yucatan, où ce signe était révéré comme la divinité de la pluie, allégorie de la fécondité. Quetzalcoatl, ce législateur des Indiens, était représenté avec une robe couverte de croix. Il n'est pas moins curieux de retrouver, dans cet ancien culte, des traditions sur la mère du genre humain déchue de son état primitif de bonheur et d'innocence; sur un déluge universel, dans lequel une seule famille s'était sauvée sur un radeau; l'histoire d'un édifice pyramidal élevé par l'orgueil des hommes et détruit par la colère des dieux; des cérémonies d'ablutions pratiquées à la naissance des enfants; de petites idoles en farine de maïs distribuées par parcelles au peuple réuni dans le temple; des déclarations confidentielles de péchés faites par des pénitents; des pèlerinages, des associations religieuses analogues à celles de nos couvents; un Janus à deux faces, comme celui de Rome antique. On voit que ces singulières similitudes rendaient faciles les conversions; mais on n'y regardait pas de si près : on convertissait en masse; il régnait à cet égard une merveilleuse émulation, et tel évêque se glorifiait d'avoir baptisé quatre cent mille Indiens, tel autre, un million. L'éclat et la pompe des cérémonies catholiques plaisaient d'ailleurs aux Indiens : on n'alla pas plus loin; car ce peuple était si doux, si soumis, qu'il y eût eu de la cruauté à vouloir lui faire comprendre des mystères au-dessus de son intelligence, réputée si faible, qu'il était exempt de comparaître devant l'inquisition : on les dispensa aussi des jours de jeûne. Ils furent réunis dans de petits villages nommés *pueblos*, d'où il ne leur était pas permis de sortir, et dont l'économie intérieure était confiée à l'un d'entre eux, sous le nom de *gobernadorillo*; on

distribua à chacun de ces *pueblos* un territoire plus ou moins étendu, désigné sous le nom de *fonds légal*. Une portion de ce territoire était cultivée en commun pour concourir aux besoins de la communauté, l'autre se distribuait pour la vie entre les familles pour leur existence particulière : la loi n'accordait que l'usufruit des terres; elles ne pouvaient pas, par conséquent, être transmises par testament, mais devaient passer, lors du décès du détenteur, entre les mains du magistrat, qui en faisait une nouvelle répartition.

Dans tout cela, il est facile de reconnaître la main et l'influence du clergé régulier, qui essaya d'instituer une société civile sans sa base fondamentale, la propriété, et voulut créer en Amérique tout autant de monastères qu'il aurait formé de villages de ses catéchumènes. Du reste, les curés étaient les protecteurs nés de leurs ouailles, ardents et zélés en toute occasion à les défendre, à les protéger contre toute injustice, ce qui ne les empêchait pas de leur administrer le fouet publiquement, à la porte de leurs églises, pour la moindre infraction à la discipline monastique, pour des manquements à l'office, au prône, à confesse, et autres délits de cette espèce.

J'ai dit que les Indiens avaient été assujétis au payement d'un tribut, à la vérité modéré : c'était un stimulant que l'on jugea nécessaire, non sans raison, pour les contraindre au travail. La perception de cet impôt était attribuée à un alcade-major chargé en outre d'administrer la justice, la police, la milice, etc. Ses fonctions étaient gratuites, et par conséquent fort chères, comme on l'a dit de celles des membres de l'une de nos assemblées représentatives (1); elles étaient temporaires et ne duraient que cinq

(1) On sait qu'en 1814 on discuta devant Louis XVIII les dispositions de la charte qu'il voulait nous octroyer; lorsqu'on fut arrivé à l'article relatif aux fonctions gratuites des députés, M. de Talleyrand s'écria : « Comment gratuites ! c'est bien dur. »

ans : aussi ceux qui en étaient revêtus avaient-ils grand soin de mettre le temps à profit pour faire leur fortune ; chose fort facile, puisqu'ils s'étaient arrogé le monopole du commerce avec les Indiens dans leur arrondissement. Avant de se rendre à leur poste, ils ne manquaient pas de se pourvoir à Mexico de toutes sortes de marchandises ordinairement hors de service, avariées ou à bas prix : dès leur arrivée, ils fournissaient leurs administrés de chapeaux, d'habits, de linge, d'ustensiles, de meubles, de selles, harnais, armes, chevaux et bestiaux ; en un mot, de tout ce qui leur était nécessaire : ils vendaient à terme et toujours à des prix excessifs. A l'expiration du délai, les Indiens étaient poursuivis, s'ils ne payaient pas, avec la plus barbare sévérité, et le tribunal devant lequel ils étaient traduits, le juge qui devait prononcer la sentence, c'était l'alcade-major lui-même ! C'était par ce procédé simple et expéditif qu'ils parvenaient à se procurer pendant le court espace de leur administration des fortunes de cent cinquante mille francs à un million.

Depuis, on supprima les alcades pour leur substituer des subdélégués, auxquels le commerce fut sévèrement interdit ; mais ils trouvèrent moyen de se dédommager par d'autres concussions, et le sort des Indiens ne changea pas.

Un des premiers actes de la révolution fut de les mettre sur un pied parfait d'égalité avec les blancs ; les portions de terre dont ils ne jouissaient que viagèrement leur furent concédées à perpétuité et héréditairement : ils étaient enfin libres ; mais quel usage ces hommes dégradés par trois siècles d'abaissement pouvaient-ils faire de ces biens ? Comme le Mexique a calqué sa constitution sur celle des États-Unis, l'une des plus démocratiques du monde, les suffrages sont universels ; les Indiens votent ; ils sont électeurs et éligibles même ; mais c'est ici que l'influence sacerdotale encore puissante dans ce pays se fait ressentir ; les

curés conduisent processionnellement comme en Flandre leurs paroissiens aux élections, où ils déposent un vote obligé.

Cependant, malgré l'influence cléricale, des ferments d'indépendance ont germé parmi les Indiens : ils ont projeté et tenté de créer un système de gouvernement purement indien, dans lequel ils auraient exclusivement pris part. En 1825, un Indien des provinces du nord, imitateur d'Iturbide, souleva ses compatriotes, se mit à leur tête, et se fit proclamer empereur sous le nom de *Juan de la Bandera* ; il fallut faire marcher les troupes, et le souverain improvisé fut pris et pendu après huit jours de règne. Cela n'empêcha pas *Hernandez de Cuernavaca* de fomenter, en 1829, une nouvelle insurrection : elle eut le même sort et le même dénoûment. Cette fois la forme républicaine avait prévalu sur la forme impériale.

Ces tentatives des Indiens, [illegible] ne sauraient réussir. Ils sont trop [illegible] pour pouvoir lutter [illegible] qui, depuis la proclamation de [illegible] chaque année dans une progression rapide [illegible] nomade, indolente, [illegible] une proportion rapide, [illegible] morts dans les villages [illegible]

Voici comment M. M[illegible] de Mexico : « Si [illegible] « prouve la difficulté de [illegible] « plusieurs siècles. [illegible] « tages que le [illegible] « dant été [illegible] « les forces [illegible] « sements d'instruction [illegible] « d'aucune espèce [illegible]

« que les autres classes de la société, s'ils souffrent plus qu'elles, « ils ne peuvent point lui reprocher leurs souffrances. Accou- « tumés à peu de besoins, sans désir de se procurer le superflu, « sans soin et sans prévoyance, ils ne sollicitent que l'indispen- « sable nécessaire pour les besoins du moment; quelque grossier « aliment, de misérables vêtements leur suffisent, et s'ils par- « viennent à se les procurer par le travail d'un jour, ils se « reposent le reste de la semaine : survienne une maladie, il n'y « a plus d'aliments, d'abri, de secours du médecin et de la « médecine, ni aucun moyen de se les procurer : alors ils meurent « par centaines, sans que le gouvernement ni les particuliers « puissent suffir à secourir tout un peuple en proie à tous les « besoins.

« Malgré ces défauts, inséparables de leur condition et de leur « caractère, les Indiens sont doués des qualités les plus appré- « ciables. Leur constance, leur résignation à supporter les plus « rudes travaux sont véritablement héroïques : jamais, quelle « que soit l'adversité qui les accable, on ne leur entend prononcer « un mot d'impatience; cette résignation, le poids de leurs « peines, leurs souffrances prolongées et l'humilité, la douceur « de leur caractère, inspirent en leur faveur les sentiments les plus « affectueux et la plus vive compassion. La fidélité, la constance « de leur amitié surpassent tout ce que l'on pourrait imaginer. « Soupçonneux par caractère et par l'oppression qui a si long- « temps pesé sur eux, ils ne sont pas faciles à contracter ces rela- « tions hors de leur race; mais une fois qu'ils s'y sont livrés, « rien ne peut rompre la fidélité de leurs affections. »

Les Indiens du Mexique forment une classe analogue à celle de nos paysans en France et en Europe, et la part que les lois leur ont faite dans l'état social, avant et depuis la révolution, ne leur permet guère de s'élever au-dessus de cette condition.

Accablés d'outrages et de vexations de toute espèce depuis la conquête, leur caractère primitif s'en est ressenti. La méfiance, la réserve, la duplicité, en forment le trait principal, et il ne pouvait guère en être autrement après les violences et les injustices que ce malheureux peuple a subies pendant trois siècles d'oppression ; il met donc du mystère dans ses moindres actions; il n'a ni l'épanchement ni la franchise des peuples qui ont su briser leurs chaînes ; la ruse chez eux remplace toujours l'audace. Graves, silencieux, les passions semblent avoir perdu leur empire sur eux, et ne pouvoir jamais altérer leur impassibilité ; mais s'ils rompent cette barrière, s'ils sortent de leur apathie, leur fougue impétueuse prend alors un caractère effrayant. Sous un aspect stupide et abruti, ils ont de la justesse dans les idées ; leurs enfants montrent même une intelligence plus précoce que ceux des Européens ; mais ils manquent de génie et d'imagination. Leurs dispositions pour les arts d'imitation sont très-remarquables, et ils excellent dans tout ce qui exige de la patience et de l'application. Ils ont conservé le goût de la peinture, de la sculpture, mais il se ressent de la roideur sévère des productions de leurs ancêtres : leurs dispositions pour les arts mécaniques ont surtout étonné les étrangers, et cette aptitude pourrait un jour devenir la source pour le Mexique d'une grande puissance manufacturière. Ils ne manquent point de courage, ainsi qu'ils l'ont prouvé dans les guerres de l'indépendance ; mais je crois que leur énergie ne peut s'égaler à celle des anciens Mexicains, qui s'offraient en holocauste sur les ruines de leur patrie. Leur caractère est particulièrement empreint d'une profonde mélancolie ; leurs danses sont tristes, leurs chants monotones et lugubres : on dirait qu'ils portent encore, après trois cents ans, le deuil de leurs ancêtres. Le savant Clavigero, qui a le mieux éclairci les antiquités mexicaines, M. de Humboldt, Robertson,

Washington Irwing et tous les écrivains du premier ordre sont unanimement d'accord pour remarquer la ressemblance frappante que les races de l'Asie orientale, les Mongols, les Mantchoux et tous les peuples de l'Amérique ont entre eux : indigènes du Canada, de la Floride, de la Louisiane, du Mexique, du Pérou, du Brésil, tous portent le même caractère indélébile et la même physionomie ; la race caraïbe fait seule exception. Leur front est large, les pommettes de leurs joues sont proéminentes, et leurs yeux sont fendus et relevés vers les tempes comme chez les Chinois et les Tartares ; leur chevelure est noire et lisse ; ils ont peu ou point de barbe, le corps trapu, les lèvres épaisses, la taille au-dessous de l'ordinaire, mais bien prise et même élégante, les pieds et les mains remarquablement petits, la peau de couleur de bronze, et une grande expression de douceur et de résignation qui fait un étrange contraste avec l'ensemble de leur physionomie froide, impassible et sévère.

Je ne puis résister au désir de retracer le portrait que M. Coxe a fait des Indiens ; les lecteurs ne m'en sauront pas mauvais gré ; car il est remarquable par la fidélité des images et par l'harmonieuse élégance du style : « Il existe dans l'Américain une froi-« deur inexprimable qui repousse toute familiarité ; étranger à « nos espérances, à nos craintes, à nos joies, à nos douleurs, il « est rare qu'une larme humecte ses yeux ou qu'un sourire « adoucisse ses traits ; et soit qu'un soleil vertical le brûle de ses « feux dans les plaines de l'Amazone, soit qu'un éternel hiver « l'enveloppe de ses frimas dans l'océan Arctique, partout les « mêmes yeux noirs et perçants, la même figure immobile et « sévère mettent en défaut la science du physionomiste. »

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Origine des peuples de l'Amérique. — Traces d'une ancienne civilisation éteinte. — Ruines de villes antiques sur les bords du Rio-Gilha et dans le nord de l'Amérique. — Marche du genre humain en Amérique. — Invasions des Toltèques, des Chichimèques, des Astèques dans le Mexique. — Sacrifices humains. — Pyramides. — Monuments. — Antiquités. — Palenque.

Quelle était donc l'origine des peuples de l'Amérique? D'où venaient les races qui ont peuplé le Mexique? On s'est perdu en recherches pour le découvrir; mais leur berceau reste caché sous la poussière des siècles, et la science en défaut, s'efforçant en vain de soulever le voile qui le couvre, est réduite à glaner dans le champ stérile des conjectures. On a bien supposé que le naufrage de quelques jonques japonaises ou chinoises avait formé les premiers éléments de cette population; mais des études ostéologiques ont démontré qu'il existait une différence très-grande dans la conformation du crâne des Américains et du crâne des races mongoles; ainsi s'est écroulée la conjecture qui offrait le plus de probabilités (1). Il y a dans le monde physique et dans le monde moral bien d'autres mystères qui confondent la raison humaine, et il serait peut-être aussi sage de rechercher l'origine des plantes qui végètent sous les mêmes zônes, séparées par l'immensité des mers et à deux mille lieues de distance. Je citerai un seul fait, quoiqu'il sorte du cercle de mon sujet. L'île Saint-Jean, à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, a plus de quarante lieues de long sur quatre à cinq de largeur. En 1820, elle était couverte d'une forêt épaisse et impénétrable de sapins; un

(1) Voir quinze ans de Voyages de l'auteur sur l'émigration des peuples.

incendie, causé par la négligence de quelques pêcheurs qui avaient abordé sur ces côtes, éclata, se propagea, dura plusieurs semaines, et dévora toute la haute végétation de l'île : dans les années suivantes, on vit naître et croître de nouveaux plants; mais ce n'était plus des sapins : c'était de jeunes chênes, qui, aussi épais que leurs devanciers, couvrent et ombragent toute la surface de l'île. Comment expliquer l'origine de cette nouvelle végétation? Par quel prodige la terre en avait-elle recélé pendant des siècles le germe dans son sein?

On retrouve sur une foule de monuments, dans les hiéroglyphes, sur des vases, des urnes antiques, des figures d'hommes avec des nez aquilins d'une longueur démesurée. Cette excessive protubérance était-elle un emblème de la force, désignait-elle des guerriers, ou bien n'était-ce qu'un caprice des artistes, ou enfin a-t-il existé, dans des siècles oubliés, une race dont les physionomies étaient uniformément décorées de ce singulier ornement?

Tout, en effet, en Amérique, porte la trace d'une antique civilisation éteinte dont l'âge est inconnu. Des races civilisées, dont les noms même sont oubliés, ont disparu de la face du monde, peut-être par quelque cataclysme, par quelque phénomène de la nature ou par les ravages de la conquête. Qu'est devenu le peuple qui éleva ces villes, ces canaux, ces édifices, ces camps, ces lignes immenses fortifiées et construites en maçonnerie, ces statues colossales que le voyageur rencontre au milieu des forêts, au sein de profondes solitudes sur les bords du Missouri, de la Colombia, de l'Ohio, au Mexique, au Pérou, au Chili, jusqu'à l'île de Pâques? Où sont les habitants de ces grandes cités dont on retrouve les vestiges au milieu des déserts? Qui a construit ces gigantesques monuments tumulaires érigés à la gloire de héros dont les noms même ont disparu dans l'éternité?

En 1773, des religieux espagnols découvrirent au-delà du Rio-Gilha, qui se jette dans le Rio-Colorado, les ruines d'une ville dont la construction différait totalement de l'architecture astèque; elles s'étendaient à plus d'une lieue au loin, et la campagne environnante était couverte de débris de vases de terre cuite parfaitement vernis, revêtus de couleurs brillantes et de formes élégantes; une des maisons, entièrement conservée, avait trois étages d'élévation, et était distribuée en plusieurs appartements; la longueur de ce bâtiment était de quatre cent quarante-cinq pieds sur deux cent soixante-treize de large; les murs principaux avaient quatre pieds d'épaisseur. Plusieurs autres villes semblables ont été retrouvées dans les contrées habitées maintenant par des sauvages.

Le savant abbé Clavigero a débrouillé les hiéroglyphes mexicains et l'origine historique des peuples indigènes qui habitaient le Mexique à l'époque de la conquête.

Le genre humain aurait, d'après ses recherches, suivi en Amérique à peu près le même mouvement qu'en Europe au commencement de notre ère. L'invasion se serait suivie du nord au sud: à de barbares conquérants auraient succédé d'autres barbares, qui les repoussaient et les chassaient du territoire qu'ils avaient envahi avant eux. Néanmoins, on doit supposer que dans ces violentes invasions une partie des vaincus devait, par mille raisons, rester attachée au sol et s'incorporer aux vainqueurs, puisque les uns et les autres avaient au moins un commencement de civilisation.

C'est au milieu du septième siècle que l'on place la première invasion. Le fameux livre divin Theo-Amoxtli place l'arrivée des Toltèques à l'année 648 de notre ère : ils apportaient avec eux la culture, le calendrier, les arts nourriciers, les lois; ils érigèrent, dit-on, la plupart des pyramides, et leur culte, humain

et doux, n'offrait aux dieux que des fruits et des fleurs. Après cinq cent vingt-deux années, ils furent chassés par les Chichimèques, qui ne se maintinrent que huit ans, et furent à leur tour expulsés par les Anahualtèques, qui paraissent avoir donné leur nom à l'Anahuac, dont cependant ils furent chassés dix-huit ans après par les Acoluhans ; à ceux-ci succédèrent, en 1196, les Astèques, qui apportèrent avec eux cette religion féroce et sanguinaire qui faisait ruisseler le sang humain sur les autels, et qu'ils établirent par la violence sur les ruines du culte humain et paisible des Toltèques : on voit en effet très-fréquemment dans les manuscrits hiéroglyphiques astèques des guerriers désignant de leur lance d'anciens Teocalis, et tenant une torche dans l'autre main : c'est l'action du vainqueur qui extermine jusqu'au culte du vaincu.

Qui nous dira l'histoire, les mœurs de ces aborigènes primitifs, obligés d'abandonner la terre de leurs pères? Qui nous dépeindra leurs farouches vainqueurs et les évènements qui se sont succédé? Qui retrouvera l'empreinte du passage de ces peuples arrivés du nord, se pressant, se renversant les uns sur les autres pour arriver au Mexique, et de là jusqu'aux derniers confins de cet immense continent, en suivant de vallées en vallées, de montagnes en montagnes, la chaîne des Cordillères jusqu'à son extrémité australe? Cette chaîne, en effet, servit de route aux conquérants; car il est à remarquer que la civilisation que les Espagnols trouvèrent établie sur toute la côte qui fait face à l'Asie n'existait pas sur la côte opposée qui regarde l'Europe et l'Afrique.

A l'époque de l'arrivée de Cortez, il y avait trois cent vingt-quatre ans que les Astèques dominaient sur l'Anahuac; Mexico était fondé depuis cent quatre-vingt-dix-huit ans. Les Astèques, peuple guerrier, avaient menacé l'indépendance de tous les états contigus à leur territoire. Ce caractère belliqueux était peut-être

MEXIQUE.

[illegible]

[illegible]

Voyage autour du Monde et naufrages célèbres

imposé à ce peuple comme un devoir religieux pour satisfaire aux nécessités d'un culte barbare qui exigeait des milliers de victimes humaines : de là, ces haines profondes dont Cortez sut si habilement profiter.

Hors ces abominables pratiques, il est incontestable que les Toltèques et les Astèques étaient des peuples fort avancés; leurs monuments, leurs pyramides surtout le prouvent surabondamment. En effet, les ruines de ces monuments dont le sol mexicain est pour ainsi dire couvert d'une extrémité à l'autre, leur caractère de grandeur, leur masse imposante, leur ordre d'architecture, annoncent la haute intelligence des peuples qui les élevèrent, et quelques-unes révèlent leur existence bien antérieurement à l'invasion toltèque de 648.

La plupart de ces monuments rappellent l'architecture égyptienne dans sa création la plus parfaite; les pyramides sont construites d'après le même système : ce principe de solidité, joint aux proportions gigantesques des matériaux employés, devait leur assurer une conservation au moins égale à celle des pyramides de la terre des Pharaons, et cependant comme elles sont dans un état de décrépitude bien plus avancé, la raison veut que l'on conclue que leur antiquité est au moins aussi grande.

Ces pyramides sont toutes parfaitement orientées, remarquables par les hiéroglyphes qui les couvrent, le poli, la régularité de la coupe des pierres qui les composent. On se demande, en voyant leur volume colossal, par quels moyens mécaniques on est parvenu à remuer ces masses énormes! et l'on est frappé de surprise en pensant que tous ces grands travaux furent exécutés sans le secours des animaux de trait, bœufs, mulets ou chevaux, que ces peuples ne connaissaient pas, mais uniquement à force de bras.

La principale pyramide est celle de Cholula, que l'on considère

comme la plus ancienne et qui est la plus remarquable par la grandeur de ses proportions. Cholula, si célèbre du temps de Cortez, était la cité sainte, la Rome mexicaine, comme Tezcuco en était l'Athènes, et Tlascala la Sparte. Que sont devenues ces villes qui jouèrent un si grand rôle? A l'époque de la conquête, Cortez évaluait la population de Tlascala à trois cent mille habitants; les deux autres villes, d'après tout ce que l'on voit dans les relations de la conquête, devaient contenir chacune au moins cent mille âmes. Maintenant on compte à Tlascala moins de trois mille habitants, à Cholula seize mille, et Tezcuco, l'ancienne rivale de Mexico, n'est qu'un chétif village de cent cinquante feux.

La pyramide de Cholula n'est pas bien conservée, le temps et la négligence l'ont dégradée; la route de Mexico à la Vera-Cruz traverse même un de ses côtés. Sa masse énorme s'aperçoit de fort loin, mais elle ressemble plus à une montagne qu'à un monument. Sa base est deux fois plus étendue que celle des pyramides d'Égypte; mais son élévation, qui ne dépasse pas cinquante-quatre mètres, est bien inférieure. Un escalier fort dégradé conduisait au sommet de l'édifice, où s'élevaient les autels des idoles que les Espagnols détruisirent; ils leur ont substitué une petite chapelle d'une gracieuse construction.

Lorsqu'en 1778 on construisit la route de Mexico à la Vera-Cruz, qui, comme je viens de le dire, passe à travers la pyramide, un éboulement de terre mit à découvert, dans l'intérieur de sa masse, un vaste caveau revêtu de pierres et de briques où l'on trouva deux cadavres, des idoles, des vases, divers ustensiles; on croit que l'intérieur du monument renferme d'autres caveaux.

Les autres principales pyramides sont les deux pyramides de Teotihuacan, à huit lieues de Mexico, hautes de cinquante-cinq et quarante-cinq mètres, dédiées au soleil et à la lune, et entourées

de plusieurs centaines d'autres petites pyramides alignées comme des rues; la pyramide de Papantla, dont la forme diffère entièrement des constructions de ce genre par ses étages superposés, ses escaliers et les niches dont elle est couverte; la pyramide de Tehuautepec, dans l'isthme de ce nom, qui a soixante-douze pieds de hauteur; celle de San-Christoval de Tehuautepec dans le voisinage de la précédente; celle d'Altamia, masse prodigieuse qui s'élève isolée au milieu d'une plaine sans limite, et plusieurs autres moins importantes.

Des pyramides étaient toujours renfermées dans l'intérieur des teocalis. Les teocalis se composaient d'une enceinte murée, assez vaste pour renfermer divers édifices, des maisons pour les sacrificateurs, des jardins, des prisons pour les victimes; au centre, s'élevait la pyramide surmontée des idoles, souvent gigantesques, et des autels; le peuple répandu au dehors pouvait ainsi se rapaître de cet horrible spectacle. Ces édifices servaient souvent de places fortes, tant ils étaient solidement construits. Pendant le siége de Mexico, ce fut dans le grand teocali que les habitants opposèrent la plus énergique résistance.

Parmi la multitude de monuments antiques que l'on trouve à chaque pas sur le plateau mexicain, on remarque la forteresse ou palais de Mirtla près d'Oxaca, décorée de grecques, de mosaïques dans lesquelles on est surpris de retrouver les gracieux dessins que l'on admire dans les vases étrusques; l'aquéduc et les ruines du palais et de la ville d'Otumba; les retranchements militaires de Xuochicalco, la forteresse de Traxcallan, les bains de Montezuma, le pont de Pablo-Millan, les ponts de Chilmitlan, de Chalco et d'autres: quant aux ustensiles, aux urnes, aux statues, on peut en voir à Londres un magnifique échantillon au musée mexicain formé par les soins de M. Bulloch.

Mais de toutes les antiquités mexicaines, les plus surprenantes,

les plus extraordinaires, celles dont l'apparition a eu le plus de retentissement en Europe, sont, sans contredit, les ruines de Culhuacan, désignées aussi sous le nom de ruines de Palenque. Ces ruines immenses révèlent l'existence d'une antique cité aussi grande que Paris, dont les débris gisaient oubliés et cachés depuis des siècles au sein d'une épaisse et sombre forêt de l'état de Chiappa.

Vers le milieu du dernier siècle, les rapports des Indiens annoncèrent l'existence de ces ruines, qu'ils désignaient sous le nom de *Casas de piedra*, maisons de pierre, qui couvraient une étendue de sept à huit lieues. Leurs récits parvinrent jusques au vice-roi, l'attention publique s'en préoccupa pendant quelque temps, mais les Espagnols étaient plus soucieux de trouver des mines que de découvrir les antiquités les plus vénérables

Cependant, en 1786, le roi Charles III, prince éclairé, qui avait puisé en Italie, sa patrie, le goût des arts et des sciences, transmit ses ordres au vice-roi, qui chargea le capitaine Antonio del Rio de cette exploration. *Las Casas de piedra*, comme disaient les Indiens, étaient en effet ensevelies au sein d'une forêt presque impénétrable; la végétation active et si vigoureuse de ces contrées avait couvert la plupart des monuments, il fallut procéder à leur exhumation. Il fut constaté que ces ruines occupaient un espace de huit lieues, au pied d'une chaîne de collines qui sépare le Yucatan de l'état de Guatemala, et s'étendaient en pointe vers la rivière de Micol, où elles avaient encore une demi-lieue de largeur.

Antonio del Rio fit abattre les bois pour chercher les monuments ; il en découvrit plusieurs, en fit des dessins, et adressa son rapport au vice-roi, en l'accompagnant d'un certain nombre d'idoles ; mais cette découverte fut fort médiocrement accueillie; elle effaroucha le clergé ignorant et fanatique, et l'archevêque de Mexico déclara que ces emblèmes de l'ancien

culte pouvaient réveiller les antiques superstitions des Indiens; le travail, d'ailleurs fort incomplet, du capitaine del Rio fut donc enfoui dans les archives, et ce ne fut que quarante ans après, en 1822, qu'il en parut une traduction anglaise à Londres, et que par suite M. Warden, ancien consul des États-Unis en France, en publia à Paris une traduction française qui éveilla l'attention des savants.

En 1806, le roi Charles IV ordonna de nouvelles recherches; elles furent confiées à Dupaix, capitaine des troupes coloniales, qui s'adjoignit don Juan Castañeda, habile dessinateur.

Leurs travaux révélèrent l'existence d'une cité immense dont la construction solide et majestueuse pouvait traverser trente siècles, et dont les monuments différaient de caractère avec tout ce qui existe sur la surface du globe, même avec les constructions astèques du Mexique, qui sont toujours à ciel ouvert, tandis qu'à Culhuacan ou Palenque tous les édifices sont couverts; tout annonce donc que cette cité antique appartient à une civilisation antérieure à celle des Toltèques et des Astèques leurs successeurs.

Les manuscrits de Dupaix et les dessins de Castañeda allaient être envoyés à Madrid, lorsque la révolution du Mexique éclata; ils restèrent à la douane de Mexico, où ils furent découvert en 1828 par M. Baradère, qui en obtint la concession du gouvernement, sous la condition de publier ces précieux manuscrits en France, ce qu'il fit quelques années après, en y joignant ses observations et celles de MM. Farcy, Alexandre Le Noir et Warden. Depuis, cette ville antique que M. Jomard a surnommée avec raison la Thèbes mexicaine, abandonnée au sein du Mexique comme Memphis aux sables du désert, ou Palmyre aux déserts de la Syrie, cette nécropole fameuse est maintenant le but des explorations des voyageurs, qui nous ont transmis sur ces magnifiques débris d'une grandeur passée des détails pleins d'intérêt.

Dans sa séance générale du 31 mars 1826, la Société géographique de Paris avait mis au concours l'examen des ruines de Palenque et des contrées environnantes, et elle avait offert une médaille d'or de 2,400 francs au voyageur qui en donnerait une description plus complète et plus exacte que celles qui avaient paru. Le terme du concours était fixé au premier janvier 1830; mais il fut prorogé par plusieurs délibérations successives jusqu'au commencement de 1839. Le programme publié par la Société de géographie fixa l'attention des savants et des artistes. M. Nebel, artiste allemand, qui se trouvait à Mexico en 1830, se rendit à Palenque l'année suivante. Le docteur Corroy, établi à Tabasco, alla aussi visiter ces ruines; et Don Juan de Galindo, de l'état de Guatemala, y commença ses nombreuses et intéressantes explorations. Il n'avait reçu de son gouvernement aucune mission, et ce fut par amour de la science, et pour éclaircir les antiquités de son pays, qu'il suivit avec zèle le cours de ses recherches. Son premier mémoire, écrit au milieu des ruines de Palenque, fut adressé à la Société de géographie le 27 avril 1831; il offre la description des principaux monuments que l'auteur avait déjà examinés, et il est accompagné de quelques dessins et d'un fragment de vocabulaire de la langue maya, qui était celle des anciens habitants et qui se conserve encore dans le voisinage.

M. Waldeck se rendit l'année suivante à Palenque, et il adressa à la Société de géographie, le 28 août et le 1er novembre 1832, de premières notes sur ses travaux, et sur les nombreux édifices dont il avait levé les plans, mesuré les dimensions, dessiné tous les ornements. Cet artiste s'était embarqué pour le Mexique en 1825; et après avoir été attaché à une compagnie anglaise, formée pour l'exploitation des mines, il s'était livré à l'étude des antiquités et des monuments du pays. Depuis son retour en

Europe, il a fait connaître à la Société de géographie une suite de beaux dessins qui donnent une haute idée de l'état où les arts étaient parvenus à Palenque.

Depuis ce temps, M. Stephen, ministre des Etats-Unis, et M. Frédéric Catherwood, voyageur anglais, visitèrent ensemble, en 1840, les ruines de Copan, de Quirigua, de Quiche, de Palenque; leur voyage a été publié, et les planches qui y sont jointes se rapportent, en partie, aux monuments déjà visités par le colonel Galindo.

Ce dernier voyageur avait fait parvenir à la Société de géographie, au commencement de 1840, douze lettres ou mémoires, accompagnés de dessins, de reconnaissances géographiques, de documents sur la population, la statistique, les mœurs, les antiquités : ses recherches embrassaient une grande étendue de pays entre la baie de Campèche et celle de Honduras; et ce nouveau travail lui valut de la part de la Société de géographie une médaille d'encouragement; mais comme ces mémoires étaient arrivés après l'expiration du concours ouvert sur les antiquités de Palenque, la Société n'avait plus à s'occuper, sous ce dernier rapport, des mémoires et des recherches de M. Galindo

Sa mort funeste a été annoncée au mois de septembre 1841. C'était un homme d'un caractère honorable, zélé pour le bien de son pays, et se mêlant avec ardeur aux évènements publics : il fut victime de l'anarchie qui bouleversait alors cette contrée.

Les ruines de Palenque font naître un sentiment de tristesse et d'admiration; tous ces vestiges d'antiquités, debout, ou que l'on foule aux pieds, rappellent qu'une grande et puissante nation a aussi foulé ce sol. Qu'est-elle devenue?

Au centre de la ville on remarque une masse de construction pyramidale formant un parallélogramme, et consistant en trois corps établis en talus les uns au-dessus des autres; la longueur

de l'édifice est de plus de trois cent quarante mètres, c'est-à-dire près d'un quart de lieue ; son élévation est de soixante mètres, les murs ont quatre pieds d'épaisseur ; la toiture est composée de dalles si épaisses, dit Dupaix, qu'elle est à l'épreuve de la bombe ; les portes sont en pierre, rien n'indique qu'elles aient jamais été garnies de ferrures : un enduit brillant recouvrait tout l'édifice, surmonté d'une tour à quatre étages de soixante-quinze pieds d'élévation ; un grand escalier régnait au front de la façade revêtue d'hiéroglyphes, d'ornements en stuc et de personnages, de sept à huit pieds de haut, dont les traits différaient entièrement du caractère des physionomies que l'on retrouve sur les monuments astèques, preuve évidente que ces constructions ont été élevées par un autre peuple. L'intérieur de l'édifice n'avait pas moins de magnificence, et des souterrains qui n'ont pas été explorés se prolongeaient sous son étendue. De toutes parts on découvrait des aquéducs, des tombeaux, des colonnes, des chapiteaux, des statues colossales, des idoles, des vases, des bas-reliefs; enfin des débris de toute espèce attestaient le haut degré de civilisation auquel ces peuples étaient parvenus. C'est sur l'un de ces monuments que l'on a retrouvé l'empreinte de cette croix dont j'ai déjà parlé, et dont la découverte donna lieu à d'étranges conjectures, du moins au Mexique et en Espagne;c'est une croix latine surmontée d'un coq à double queue et entourée de divers ornements; au bas de la croix, sur le côté gauche, on voit une femme tenant dans ses bras un enfant nouveau-né qu'elle présente à un prêtre placé sur le côté opposé; ce qui indique, dit-on, que cet emblème était celui de la fécondité.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Les Cordillères. — Conformation extraordinaire du sol. — Plateau du Mexique. — Le sommet ou tierras frias; les pentes, tierras templadas; le littoral, tierras calientes. — Fièvre jaune. — Climat. — Température.

Je viens de jeter un regard rapide sur des monuments construits par des peuples dont les noms même sont ignorés; il n'en reste que des débris qui, tout en excitant notre admiration, rappellent tristement la fragilité des grandeurs humaines et la vanité de ses gloires éphémères. Nous allons maintenant contempler des monuments bien autrement dignes d'exciter l'enthousiasme, car c'est la main de la nature qui les a élevés; je veux parler de la cordillère des Andes, de cette chaîne de montagnes gigantesques qui semblent réduire à des jeux d'enfants nos monuments les plus superbes, tant leurs proportions colossales nous étonnent; aussi, pour trouver des habitants en harmonie avec leur grandeur imposante, les anciens peuples supposèrent que les montagnes furent jadis habitées par des Titans, des races de géants. Ces traditions sont universelles; on les retrouve partout, dans nos mythes, comme dans ceux de l'Inde et de l'Amérique.

Si l'on embrasse par la pensée les immenses contrées que parcourt la chaîne de la Cordillère, on verra que, par ses deux extrémités, elle touche presque aux deux pôles; c'est là, sans contredit, la plus grande et la plus imposante charpente du globe, comme elle en est la plus curieuse par sa construction géologique, ses aspects et ses phénomènes.

L'élévation de ces montagnes est fort inégale ; dans certaines parties, leur hauteur absolue n'excède pas celle des Alpes, des Pyrénées ou même des Appenins, tandis que dans d'autres, elle égale celle des plus hautes montagnes du monde. « La partie la « plus élevée est entre l'équateur et le 1° 45' de latitude « australe. Ce n'est que dans ce petit espace, dit M. de Humboldt, « que l'on trouve des montagnes qui surpassent la hauteur de « cinq mille huit cent quarante-sept mètres. »

Les Andes s'aperçoivent de la mer, à des distances tellement prodigieuses, que les navigateurs ne pouvant croire à la réalité de leur apparition, les prennent ordinairement pour des nuages. M. Duhaut-Cilly fait à ce sujet une remarque essentielle et que je crois pouvoir rappeler ici; c'est que, observées avec la longue-vue, des lignes d'ombres partent du sommet de ces montagnes, descendent verticalement au milieu et obliquement des deux côtés comme les branches d'un éventail, et qu'en les fixant avec attention, on n'aperçoit aucun mouvement dans leur forme, ce qui n'a pas lieu dans les nuages, quelque calme que soit l'atmosphère.

Sur quatre points différents, ces montagnes forment des masses énormes dont les sommets, de niveau, présentent des plaines plus ou moins étendues; ce sont les plateaux. Trois de ces plateaux sont dans l'hémisphère austral, et un, celui du Mexique, dans l'hémisphère boréal : mais il faut bien remarquer que les plateaux au sud de l'isthme de Panama sont incomparablement moins étendus que celui du Mexique ; les premiers ne sont que de longues vallées ou d'abruptes ravins qui coupent la cordillère dans différentes directions, et dont la profondeur varie entre sept à huit cents mètres. La continuité des plaines supérieures se trouvant ainsi interrompue fréquemment, les habitants du Pérou ne peuvent y voyager qu'au moyen de

bêtes de somme. Dans le Darien, le Choco et à Panama, la chaîne semble être interrompue, elle s'abaisse tout-à-coup, et les crêtes les plus élevées ne dépassent pas deux cents mètres; mais au Mexique elles se relèvent, et leur dos prolongé ne forme qu'un seul plateau immense, ce qui donne à cette contrée une configuration toute particulière.

Le sol du Mexique se compose de terres hautes et basses. Les dernières s'étendent sur le littoral oriental et occidental, les premières occupent la portion la plus considérable du territoire, au sommet duquel se trouvent placées les villes les plus importantes et les plus peuplées. L'élévation de ce plateau est de deux mille deux cents à trois mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan; sa structure est d'autant plus singulière qu'elle n'est interrompue transversalement par aucune vallée, comme au Pérou et ailleurs; qu'elle forme une plaine sans limite, parallèle dans sa plus grande étendue à l'horizon, ayant généralement des pentes fort douces formées par une suite de vallées qui vont en descendant comme une échelle, jusques aux mers Atlantique et Pacifique.

La cordillère du Mexique, qui depuis Guatemala se présente compacte dans une largeur proportionnée au resserrement de l'isthme, s'élargit tout à coup vers le 19° de latitude et prend le nom de *Sierra-Madre*, désignation métaphorique due sans doute aux deux rameaux inférieurs qui, de ce point, se forment et s'étendent à l'est et à l'ouest pour aller en déclivité vers le nord du Mexique; là, elle se relève tout-à-coup et atteint une hauteur égale à celle des montagnes de premier ordre, telle que celle du pic Saint-Élie, dont l'élévation est de cinq mille cinq cent douze mètres.

Le plateau, quoique compacte, se divise cependant lui-même en plusieurs immenses bassins ou vallées de vingt, quarante et

cinquante lieues de longueur, qui ne sont séparées entre elles que par des plans inclinés d'une médiocre élévation, et tout au plus par des collines de deux cents mètres au-dessus du niveau de ces mêmes bassins. « En général, dit M. de Humboldt, le plateau « mexicain est si peu interrompu par les vallées, sa pente uniforme « est si douce, que jusqu'à la ville de Durango, à cent quarante « lieues de Mexico, le sol reste constamment élevé de mille sept « cents à deux mille sept cents mètres au dessus du niveau de « l'Océan; c'est la hauteur du Saint-Gothard, du grand Saint-« Bernard, du Mont-Cénis. » On peut partout parcourir le plateau en voiture, et pour donner une idée plus complète de sa structure, il suffira de dire que la distance de quatre-vingt-quatre lieues qui sépare Mexico de la Vera-Cruz, a un parcours de cinquante-six lieues sur le plateau ou dans la plaine supérieure, et de dix-huit lieues seulement dans la pente rapide et continuelle qui conduit sur le littoral; sur le côté opposé, la route qui se dirige vers Accapulco sur une étendue de soixante-seize lieues, en a soixante sur le plateau supérieur, et le surplus dans les pentes.

D'après cette disposition du sol que j'ai dû expliquer en détail, on conçoit que le Mexique doit offrir des oppositions sans nombre pour les aspects, la variété des sites, des climats, et qu'à côté de vallées romantiques, fertiles et peuplées, se trouvent des déserts, des pics inaccessibles, des neiges, des climats glacés qui contrastent avec les contrées du littoral que le soleil du tropique brûle de ses feux,

Le littoral du Mexique forme sur les deux mers une plaine continue plus ou moins resserrée par les montagnes; là, le rivage se couvre généralement d'une végétation vigoureuse, de forêts épaisses, impénétrables, qui s'étendent jusques aux premiers gradins de la cordillère. Ces terres basses portent le nom de *tierras calientes*, terres chaudes; dans la déclivité des montagnes,

on les désigne sous celui de *tierras templadas*, terres tempérées; et sur le plateau, ce sont les *tierras frias*, terres froides; désignations qui dérivent, comme on voit, de la nature du climat.

Sur la côte, dans les tierras calientes, la nature déploie toutes ses pompes végétales; là, croissent spontanément, sans soins et sans culture, la banane, ce fruit si précieux pour la subsistance de l'homme dans les contrées équatoriales, le coton, l'indigo, la canne à sucre, la vanille, le café, la cochenille, le cacao, toutes productions riches et précieuses, et qui deviendront un jour l'objet de grandes exploitations et d'un commerce florissant; mais dans l'état actuel les bras manquent; on compte à peine six à huit habitants par lieues carrées. Dans ces campagnes solitaires du littoral, une cabane et quelques pieds de bananes suffisent à tous les besoins de l'homme, et dans les villes où la main-d'œuvre se paye des prix excessifs, le salaire d'une journée suffit à son existence de la semaine. Le littoral du Mexique est tout aussi propice à la culture du coton que la Louisiane et le Brésil, à celle du sucre que la Jamaïque et Saint-Domingue; la première était fort ancienne chez les peuples Astèques, et celle du cacao, de la vanille, de la cochenille, était indigène. Mais si cette contrée est appelée à de hautes destinées agricoles ce sera lorsqu'elle sera délivrée de son insalubrité et de la fièvre jaune qui vient la visiter tous les ans.

L'abbé Clavigero affirme que cette terrible maladie, nommée dans le pays *el vomito negro*, s'y était montrée pour la première fois en 1726; néanmoins sa présence n'a été bien constatée, ainsi que ses retours périodiques et réguliers, que depuis 1793.

Les ravages de la fièvre jaune ont été tels, que l'on a plusieurs fois projeté de raser la ville de la Vera-Cruz, et de transporter les habitants à Xalapa; depuis la proclamation de l'indépendance, elle faisait de si grands ravages parmi les soldats de la garnison

que le gouvernement de la république se proposa, en 1829, en 1830 et en 1835, d'en confier la défense à un corps spécial de nègres et d'hommes de couleur; néanmoins on ne crut pas pouvoir confier à leur fidélité la clef du Mexique. Le littoral est en un mot la terreur des habitants du plateau, qui n'y descendent que lorsqu'ils ne peuvent s'en dispenser. La nature prodigue en vain ses bienfaits dans les plaines fécondes, l'Indien, le Mexicain, préfèrent leurs montagnes élevées mais salubres, aux riches récoltes qu'ils doivent attendre de la culture des terres basses.

Les fortes chaleurs, qui égalent celles du Sénégal, se font sentir sur le littoral au mois de mai; elles sont invariablement accompagnées de la fièvre jaune, qui continue ses ravages sans interruption pendant toute la saison pluvieuse et principalement en juillet et août; la fièvre ne commence à céder qu'en octobre, époque où les vents du nord viennent apporter leur salutaire influence. Cette cruelle maladie est plus terrible et plus destructive sur les côtes du Mexique que dans aucun autre lieu du monde; de nombreuses expériences semblent prouver qu'elle n'est pas épidémique, mais seulement endémique; ses causes sont jusqu'à présent inconnues, quoiqu'il paraisse démontré qu'elles existent dans l'atmosphère. Le congrès de Vera-Cruz a fait, il y a peu d'années, une offre publique d'une récompense de 100 mille piastres (525 mille francs) à celui qui trouverait un préservatif ou un mode curatif, pour cette maladie; depuis, une multitude de charlatans se sont présentés et ont embrouillé la question au lieu de l'éclaircir; cependant, un médecin anglais a offert de guérir quatre-vingts malades *sur cent* par l'aspiration de gaz divers que différentes plantes exhalent à certain degré de chaleur. Il exigeait que les malades auxquels il donnerait ses soins lui fussent livrés dès l'invasion de la maladie, qu'ils ne

fussent point affectés d'autres maladies chroniques, qu'on lui confiât la ventilation et la distribution du bâtiment destiné à servir d'hôpital, et que l'expérience ayant été répétée avec succès trois fois consécutives, le prix lui fût adjugé. J'ignore quel a été le résultat de cette expérience qui est toute récente.

L'impression morale produite par l'aspect de cette horrible maladie, de sa crise et de sa fin, est peut être une des causes les plus actives de ses ravages. Le moyen le plus efficace d'éviter la contagion est de la fuir, de ne pas rester dans le foyer de l'infection et d'abandonner la côte, soit en s'embarquant, soit en se faisant transporter dans un lieu plus élevé; on sait que lorsqu'on a atteint la région où commencent à croître les chênes verts (c'est la limite que la Providence a assignée à la fièvre jaune), on n'a plus à redouter ses atteintes. Lorsque M. Bulloch arriva à la Vera-Cruz, la maladie sévissait de la manière la plus terrible; il resta à bord, commanda une voiture attelée de quatre bonnes mules, il y fit de suite porter ses bagages; lorsque tout fut prêt, il monta en voiture, partit au galop, et ne s'arrêta qu'à Xalapa.

Le littoral est aussi exposé à des fièvres endémiques ordinairement mortelles qui y font de grands ravages; elles sont, à certaines époques, d'une extrême violence, et attaquent particulièrement les étrangers qui ne sont pas acclimatés.

A partir des terres basses du littoral, le terrain allant toujours en montant, les différentes couches de plantes se succèdent rangées dans l'ordre de leur zone végétale. Car ici la température ne dépend pas de l'élévation du pôle, mais de l'élévation perpendiculaire du sol au-dessus du niveau de la mer. C'est ainsi que dans une ville du plateau construite au sommet d'une des montagnes les plus élevées du Mexique, quoiqu'à quelques degrés de l'équateur, on a la température de la Russie.

Les terres basses ont une élévation moyenne de trois cents mètres au-dessus de l'Océan, et une température de 25 à 30° centigrades, mais souvent de 45 à 48°. C'est le climat de l'Inde; — les terres situées dans la déclivité, élevées de douze cents à dix-sept cents mètres, ont une température moyenne de 18 à 20°, jouissent d'un printemps perpétuel; c'est à huit cents mètres que commence à croître le chêne vert. Dans cette région croissent l'oranger, le grenadier, le citronnier, l'ananas, etc. — La température du plateau des tierras frias est bien loin de ressembler à celle du littoral brûlé par les feux des tropiques; ces terres sont à deux mille quatre cents mètres d'élévation, et leur température est de 16 à 17°. On y jouit du climat de la France méridionale, de la Grèce, de l'Italie; là, croissent la vigne, l'olivier, le mûrier, le figuier et toutes les céréales de l'Europe.

C'est ainsi que dans peu de temps, en s'élevant du rivage au sommet du plateau, on peut parcourir toute l'échelle de la végétation, depuis le cocotier qui croît au bord de la mer, jusqu'au sapin qui couvre les crêtes des montagnes, et sur quelques sommets plus élevés on a, comme nous l'avons dit, une température polaire.

En général, le climat du Mexique est, en raison de l'élévation du sol, beaucoup plus froid que sa latitude ne semble l'indiquer, et les montagnes volcaniques de cette contrée se couvrent de sapins comme celles de la Norwège. Les provinces du nord du Mexique, jadis nommées *internas*, celles qui sont entre le 30 et le 38°, sont sous l'influence de cette inégalité de saisons que l'on remarque dans le reste du nord de l'Amérique; dans ces contrées, des hivers russes succèdent à des étés d'Éthiopie.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Agriculture. — Activité des premiers conquérants pour la développer. — Déplacement et migration des races et des espèces. — Plantes nutritives au Mexique. — Le blé, le maïs, l'olivier, la vigne. — Le manguey, Gavé americana.

Dès les premiers moments de la conquête, ces farouches Espagnols qui venaient de se baigner dans le sang des Indiens, mirent une activité extraordinaire au développement de l'agriculture; Cortez, dans ses lettres à l'empereur Charles-Quint, ne cesse de demander des plantes et des graines de jardinage; il propose de ne laisser partir aucun navire de Séville pour l'Amérique, s'il n'a à bord des plantes d'Europe. Cortez donna ainsi aux Indiens, nos graines, nos animaux domestiques, la culture du mûrier, celle de l'olivier, sans doute en compensation des cruautés qu'il avait exercées. C'est ainsi que les conquérants laissent après eux, involontairement ou sciemment, quelque réparation aux maux qu'ils ont causés à l'humanité. Un cerisier chargé de fruits ornait le char de Lucullus, de retour à Rome, de la guerre d'Arménie, et les fruits, nouveaux et inconnus, que Christophe Colomb rapporta d'Amérique ne furent pas un des moindres ornements de son triomphe.

Les animaux et les plantes sont fixés au sol qui les a vus naître; chaque espèce a reçu une organisation analogue à la zône où elle doit végéter, se reproduire et mourir. Le palmier ne saurait croître dans nos climats tempérés, on a vainement essayé de naturaliser le chameau dans nos provinces méridionales; il s'affaiblit et dépérit à Java et en Amérique; il lui faut le sable

du désert. Il n'existe aucune plante dont les organes soient assez flexibles pour s'accommoder à tous les climats: la fraise change de forme selon les contrées qu'elle habite: l'homme seul a le privilége de s'acclimater partout, mais aussi en subissant une complète métamorphose au bout de quelques générations: il est pourtant des races qui tiennent plus fortement au sol, et le Lapon meurt de nostalgie lorsqu'on l'arrache à ses déserts glacés.

C'est par des moyens violents que s'opère le déplacement des races et des espèces: les guerres, les migrations, qui entraînent les hommes d'une extrémité du globe à l'autre, conduisent à leur suite les plantes sociales qui, comme les animaux domestiques, s'attachent à leurs pas et les accompagnent fidèlement dans leurs excursions. La plupart des plantes destinées à l'ornement de nos jardins ne nous ont été transmises que par de semblables moyens. Ces magnifiques dahlias, aux couleurs éclatantes, qui décorent nos parterres, nous viennent du haut plateau du Mexique, ainsi que plusieurs autres variétés de fleurs admirables; les fruits de l'Arménie, de la Syrie, de la Perse, ne furent apportés en Europe qu'à la suite des conquérants; le maïs, cette plante si utile, base de la subsistance de l'homme et des animaux, était inconnue au Mexique avant l'invasion Toltèque, et Cortez apporta après lui le froment, l'orge, le cheval, le bœuf, qui s'y sont propagés.

Les plantes sociales vivent par tribus dans certains terrains qu'elles affectent, comme les Tartares vivent au centre de l'Asie, et les races celtiques et germaniques à l'ouest de l'Europe; c'est ainsi qu'à Panama, où la chaîne des Andes se trouve presque interrompue par l'abaissement extrême des montagnes, cet obstacle paraît s'opposer à la migration de certaines plantes du Mexique que l'on ne trouve plus au sud de l'isthme.

L'anatomie et la géographie végétale sont les puissants auxiliaires de la géologie : sans les études ostéologiques auxquelles il s'était livré, Cuvier n'eût pu reconnaître l'origine des animaux dont il retrouvait les débris dans les entrailles de la terre, et sans la géographie végétale telle que MM. de Mirbel et de Humboldt l'ont comprise, il serait impossible de reconnaître la forme primitive du globe ; de savoir si, après les cataclysmes, sa surface s'est spontanément couverte de végétaux, ou si les végétaux ne se sont développés que sur un seul point pour se répandre successivement sur la surface du monde ; si la nature dans le cours des siècles dégrade les espèces végétales comme elle dégrade et réduit en poussière les monuments et les empires ; si les graminées qui servent maintenant à la subsistance de l'homme ont toujours conservé les mêmes formes, et s'il n'en a pas existé d'autres espèces qui nous sont inconnues.

Au Mexique, l'échelle de la culture des plantes nutritives peut être fixée de la manière suivante :

Quoique la hauteur absolue de la culture des blés d'Europe puisse être rigoureusement fixée à douze cents mètres, ce n'est guère qu'à deux ou trois mille mètres d'élévation qu'elle se fait sur une grande échelle, et cette hauteur est celle du plateau. La production est de vingt à cent soixante pour un de la semence. A trois mille mètres, les vicissitudes atmosphériques détruisent souvent les récoltes. A trois mille trois cent trente mètres, le froment ne vient plus, l'orge le remplace; à trois mille six cents mètres, toute culture cesse.

La culture du maïs commence aux rivages de la mer, et s'étend jusqu'à une hauteur de deux mille quatre cents mètres; au delà, il cesse de produire. Les Européens trouvèrent cette culture établie. Le produit en est étonnant; il est estimé de cinq cents pour un, et dans les terres basses ont fait jusqu'à deux

récoltes par an ; néanmoins, ces récoltes, quelque extraordinaires qu'elles soient, ne servent pas toujours au cultivateur, qui ne parvient jamais à la conserver deux ans ; elles sont dévorées par un insecte nommé *gorgojo*. Dans les hautes terres, le produit est moindre, mais en récompense il peut se conserver plusieurs années.

L'olivier, la vigne et le mûrier avaient été introduits, mais le gouvernement espagnol se hâta d'en interdire la culture, pour conserver à la métropole le monopole de la vente de l'huile, du vin, des eaux-de-vie, etc. Néanmoins, on était parvenu à les conserver comme objets de curiosité et d'ornement pour les jardins. Quelques contrées pourtant cultivèrent la vigne en grand, l'on en fabriquait du vin, et celui de Passo-del-Norte, dans la province de Durango, était le plus renommé. Depuis l'indépendance, des essais ont été tentés pour étendre cette importante culture ; mais les soins que l'on doit donner à la plante, et les préparations pour obtenir du vin de la grappe, sont encore peu connus. Cependant, il est assez probable que, dans un temps peu éloigné, le vin sera un des principaux objets de l'agriculture du Mexique ; il aura par ses qualités plus d'analogie avec les vins de Madère, d'Alicante ou de Xérès, qu'avec nos vins de Bourgogne et de Bordeaux.

Parmi les productions du plateau, je ne dois point oublier le manguey, qui produit le pulque, boisson favorite des Indiens dans tout le Mexique, à l'exception des provinces du nord où la plante dont on le tire ne végète plus. C'est une liqueur claire et limpide comme de l'eau de roche, mais sa saveur est horrible pour les étrangers qui n'y sont pas habitués, à cause de son insupportable odeur de viande pourrie. Lorsqu'elle est vieille, surtout, elle enivre comme nos vins les plus capiteux ; néanmoins, elle passe pour saine et salutaire ; on fait aussi avec le pulque une

eau-de-vie très-forte, c'est le vino mercal dont j'ai aussi parlé.

Le pulque est extrait du *manguey* ou *agave* américaine ; il y en a une nombreuse variété. Par le port et l'aspect, cette plante ressemble à l'aloès, et les savants la placent au rang des liliacées. Que l'on se figure un artichaut gigantesque, de sept à huit pieds d'élévation, et l'on aura une idée exacte de sa structure. Les feuilles sont bordées d'épines et terminées par une pointe aiguë, et forment comme autant de gouttières qui conduisent la qualité des rosées jusqu'au pied de la tige, et cette circonstance fait que les terrains même les plus arides sont propres à la culture de cette plante. La tige qui s'élève du milieu du manguey surmonte comme un petit mât à l'extrémité duquel croît une fleur charmante d'une belle couleur amaranthe.

L'époque de la floraison est celle de la vieillesse; le manguey cesse alors de produire; mais après sa mort il est encore utile : on coupe la plante; et elle est employée alors à une infinité d'usages; ses feuilles servent à couvrir les cabanes, les tiges à faire des solives et des étançons; on extrait de ces mêmes feuilles des fils qui servent à coudre ou à fabriquer des toiles communes; les pointes qui se trouvent placées à l'extrémité des feuilles sont converties en aiguilles ou en clous, et la racine produit des filaments dont on fait des cordes et des câbles renommés par leur solidité, leur durée, et que l'humidité, le temps même, peuvent à peine altérer.

L'époque où la sève abonde le plus est celle de la récolte du pulque ; alors on coupe la tige au pied de la plante, et la liqueur qui en découle est recueillie six fois par jour dans des vases : son abondance est prodigieuse; c'est une véritable source végétale qui ne cesse de couler pendant deux, trois, quatre et même cinq mois; une plante vigoureuse peut fournir par jour plus de sept bouteilles de liquide, ou environ mille dans l'espace de cinq

mois. Un hectare de terre, planté en agaves, contient trois mille pieds, mais, sur ce nombre, il n'y en a que deux cent cinquante sur lesquels on pratique annuellement l'incision et qui produisent; les autres sont successivement exploités par douzième, d'année en année, comme nos bois que l'on met en coupe réglée. Cette culture est d'autant plus riche qu'elle ne craint point les vicissitudes de l'atmosphère; elle est aussi la source d'une grande aisance, et même de fortunes considérables pour les Indiens qui s'y livrent. M. de Humboldt cite l'exemple d'une Indienne de Cholula qui laissa à ses enfants des plantations de manguey dont la valeur était estimée à quatre cent mille francs; mais les produits se font attendre, les nouvelles plantations ne donnent des récoltes qu'au bout de cinq ans dans les terres les plus fécondes, et dans les plus stériles au bout de dix-huit ans seulement.

Le pulque recueilli dans des outres ou des vases de terre peut être mis en consommation immédiatement après la fermentation, mais on attend ordinairement qu'il vieillisse. La consommation en est immense, et le produit des octrois, à l'entrée de cette boisson dans les villes, est une branche considérable de revenus.

Dans toutes les villes du Mexique, dans le moindre village, sur les routes même, on trouve des *pulquerias*, cabarets à pulque, qui sont les rendez-vous des ivrognes et des mauvais sujets, et l'on voit de vastes plaines couvertes de plantations d'aloès, régulièrement alignés, ce sont les vignes du Mexique; mais leur végétation grisâtre et blafarde est bien loin de présenter le coup d'œil riant de nos joyeuses vignes des coteaux de la Bourgogne et des rives du Rhône; il y a aussi, comme chez nous, pour les vignobles, des crus renommés; les plus célèbres sont ceux de Cholula et Toluca; les gourmets exaltent surtout le pulque d'Hocotitlan.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Mines et métaux précieux. — Volcans. — Volcan de Tusca. — Produit des mines. — Masse de métaux qu'elles ont répandus dans le monde. — Fortunes colossales dues à leur exploitation. — Produits actuels. — Principales mines. — Ruine des mines par suite de la guerre de la révolution. — Compagnie anglo-mexicaine.

La chaîne des Andes recèle ces feux souterrains que la nature y a déposés pour la formation des métaux précieux dont ces montagnes peuvent être considérées comme le foyer et le grand laboratoire.

Depuis le Chili jusqu'au nord du Mexique, ces feux s'exhalent par plus de cinquante cratères volcaniques en ébullition ; mais dans ce dernier pays il n'en existe que cinq en activité, et quoique leurs éruptions soient toujours accompagnées de convulsions qui signalent ces terribles phénomènes, les volcans du Mexique sont infiniment moins redoutables que ceux du Pérou, dont les flammes s'élèvent jusqu'aux nues, dont les cendres couvrent les villes, et dont les effroyables mugissements se font entendre à d'enormes distances.

Les volcans enflammés du Mexique sont le Citlatepelt et le Popocatpetl, ou volcans de Perote et de Mexico ; le dernier sert de signal aux vaisseaux, et ce fut entre ces deux montagnes volcaniques que Cortez dirigea la marche de ses troupes lors de sa première invasion. Comme si rien ne devait manquer au caractère imposant de la conquête, l'Orizaba était alors en éruption ; Diégo Ordaz, un des plus intrepides lieutenants de

Cortez, monta au cratère, au milieu d'une pluie de cendres, de feux, de pierres et de laves enflammées; cet acte de courage inspira une profonde admiration aux Indiens frappés de terreur. Les trois autres volcans sont celui de Colima, qui sert de phare sur les côtes de l'océan Pacifique, comme le Citlatepelt sur celles de l'Atlantique; le petit volcan de Tustla, et enfin celui de Jorullo situé près d'Agnascara dans la province de Valladolid; il fit sa première explosion en 1759, et comme ce phénomène physique est le plus extraordinaire que présente l'histoire du globe, nous croyons que nos lecteurs liront avec plaisir le récit curieux et plein d'intérêt que M. de Humboldt nous a laissé de cet évènement remarquable.

« Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, dit M. de Humboldt, « des champs entiers en cannes à sucre et indigo s'étendaient « entre deux ruisseaux appelés Cuitimba et San-Pedro; ces « champs, arrosés avec art, appartenaient à l'habitation de Jorullo, « une des plus grandes et des plus riches du pays. Au mois de « juin, un bruit souterrain se fit entendre; des mugissements « épouvantables furent accompagnés de tremblements de terre; « ils se succédèrent pendant cinquante à soixante jours, et « plongèrent les habitants dans la consternation. Depuis le « commencement de septembre, tout semblait annoncer une « parfaite tranquillité, lorsque, dans la nuit du 28 au 29, un « horrible fracas souterrain se manifesta de nouveau. Les « Indiens épouvantés se sauvèrent dans les montagnes d'Agna- « sarco; un terrain de trois à quatre mille mètres carrés que l'on « désigne sous le nom de *Malpays*, se souleva en forme de vessie. « On distingue encore aujourd'hui les limites de ce soulèvement. « Le *Malpays*, sur ses bords, n'a que treize mètres de hauteur « au-dessus de l'ancien niveau de la plaine appelée *Cespayas de* « *Jorullo*; mais la convexité du terrain soulevé augmenta progres-

« sivement vers le centre jusqu'à cent soixante mètres d'éléva-
« tion. L'on vit sortir des flammes sur une étendue de plus
« d'une demi-lieue carrée, des fragments de roches furent
« lancés à des hauteurs prodigieuses et à travers une nuée épaisse
« de cendres, éclairées par le feu volcanique semblable à la mer
« agitée ; on crut voir se gonfler la croûte ramollie de la terre
« Les deux rivières se précipitèrent dans les crevasses enflam-
« mées et augmentèrent l'intensité de l'incendie ; des éruptions
« boueuses indiquaient l'action des eaux souterraines. Des
« milliers de petits cônes tous enflammés couvrirent la plaine,
« et au milieu d'eux, un, beaucoup plus grand que les autres,
« devint le volcan de Jorullo. Depuis 1760, les éruptions sont
« devenues plus rares, et les Indiens qui s'étaient sauvés à sept
« et huit lieues de distance s'accoutumèrent peu à peu à ce
« spectacle effrayant ; retournés près d'Agnasarco, ils descen-
« daient admirer les gerbes de feu lancées par une infinité de
« grandes et de petites bouches volcaniques. Les cendres alors
« couvraient les toits des maisons de Queretaro à plus de
« quarante-huit lieues de distance en ligne droite. Maintenant,
« le *Malpays* commence à se recouvrir de végétation, mais la
« chaleur du sol est toujours sensible. »

Les mines d'or et d'argent que ces montagnes recèlent furent toujours les véritables sources de la richesse du Mexique, elles furent du moins celles qui éveillèrent au plus haut degré l'attention et la cupidité des Espagnols.

Les anciens Mexicains connaissaient la fonte des métaux, et avaient poussé à un haut degré de perfection l'art de les mettre en œuvre ; l'habileté des orfévres mexicains causa la plus grande et la plus agréable surprise aux Espagnols. Lorsque la noblesse mexicaine eut, à la demande de Montezuma, prêté serment de fidélité à Charles-Quint, les dons qu'elle offrit à cette occasion

furent immenses. Voici comment Cortez s'exprime à cet égard dans sa première lettre à son souverain.

« Outre la grande masse d'or et d'argent, on me présenta des « ouvrages d'orfévrerie et de bijouterie si précieux, que ne « voulant pas les laisser fondre, j'en séparai pour plus de cent « mille ducats pour les offrir à Votre Altesse Impériale. Ces « objets étaient de la plus grande beauté, et je doute qu'aucun « prince de la terre en ait jamais possédé de semblables. Afin « que Votre Altesse ne puisse croire que j'avance des choses « fabuleuses, j'ajoute que tout ce que produit la terre et l'Océan « et dont le roi Montezuma pouvait avoir connaissance, il l'avait « fait imiter en or ou en argent, en pierres fines ou en plumes « d'oiseaux, et le tout dans une perfection si grande que l'on « croyait voir les objets mêmes. Quoiqu'on m'en eût donné une « grande partie pour Votre Altesse, je fis exécuter par les naturels « plusieurs autres ouvrages d'orfévrerie en or d'après les dessins « que je leur fournis, comme des images de saints, des crucifix, « des médailles et des colliers. Comme le *quint*, ou le droit sur « l'argent payé à Votre Altesse fit plus de cent marcs, j'ordonnai « que les orfévres indigènes les convertissent en plats de « diverses grandeurs, en cuillères, en tasses et autres vases à « boire ; tous ces ouvrages furent imités avec la plus grande « exactitude. »

La masse des métaux produite par les mines du Mexique a été immense. Depuis la conquête jusques à la révolution, l'on a frappé à l'hôtel des monnaies de Mexico pour plus de 10 milliards de piastres en espèces d'or et d'argent, et en y joignant les 4 milliards frappés à celui de Lima, on trouve que cette fabrication s'est élevée dans l'espace de deux cent quatre-vingt-cinq ans, de 1525 à 1810, à l'énorme somme de 73 milliards de francs.

Cette masse d'espèces métalliques changea en Europe toutes les conditions du commerce, les rapports des états entre eux, le développement de leur puissance, et jusqu'à la vie sociale et la valeur relative de la propriété. Le numéraire ne restait point en Espagne, il était partagé entre les nations manufacturières qui approvisionnaient Cadix et Séville des objets manufacturés qui leur manquaient pour subvenir aux besoins de ses immenses possessions transaltiques; et en définitive, ces puissances commerciales ne conservaient pas même les signes de la richesse; ils passaient dans l'Inde, à la Chine et dans toute l'Asie, où les achats se soldaient en espèces métalliques.

L'exploitation des mines du Mexique donna naissance, pour de simples particuliers, à des fortunes colossales, dont quelques-unes égalaient celles de beaucoup de souverains de l'Europe. Le comte de Valenciana possédait pour plus de 25 millions de francs en propriétés territoriales, et ses mines de Guanaxuato lui produisaient annuellement un revenu de 6 millions à 6 millions et demi de francs; un homme obscur, nommé Zembrano, tira des riches mines d'or de Guaritamey une valeur de 30 millions de piastres, ou 150 millions de francs. Un seul filon abondant, *una bonanza*, ou bonne veine, avait procuré à la famille Fagoaga un capital de 20 millions de francs. Le comte de la Regla avait, en peu de temps, en 1771, retiré de sa mine de la Biscaïne un capital de 25 millions de francs; ce fut lui qui fit don au roi d'Espagne Charles III de deux vaisseaux de ligne dont un de cent douze canons, et qui lui prêta depuis 5 millions de francs qu'on ne lui rendit jamais. Le marquis del Apartado, et plusieurs autres, possédaient des fortunes de plus d'un million de revenu.

Des individus, naguère pauvres, des artisans, des moines, des ouvriers avaient souvent part à ces magnifiques faveurs de

[illegible] Zacatecas, [illegible] Guanajuato [illegible] Fresnillo [illegible] Zacatecas [illegible] Sonora [illegible] Sonora [illegible] Zacatecas [illegible] Sonora [illegible] Sonora [illegible] Sonora

la fois avec la géométrie souterraine, la géologie, la minéralogie, la chimie et la mécanique, et l'on envoya de simples négociants.

Ils trouvèrent les mines inondées jusqu'à la bouche; ce fut une source de pertes graves; il fallut les vider, réparer et refaire les anciens travaux. D'énormes machines à vapeur, qui avaient coûté des sommes considérables en Angleterre, furent conduites au Mexique; mais comme tous les transports se font à dos de mulet, on dut les laisser sur le rivage.

Enfin, la compagnie anglo-mexicaine se forma en 1824 et elle mit à profit les fautes de ses prédécesseurs. L'activité et l'intelligence qu'elle déploya et qu'elle déploie chaque jour fait croire qu'elle aura avant peu rétabli les mines sur leur ancien pied; elle a fait d'énormes dépenses de toute espèce; mais en 1838, ses produits se sont élevés à 1 million 113 mille marcs, près de la moitié de ce qu'elles produisaient en 1808; toutes les exportations de la compagnie ne se font pas en Europe, depuis quelques années une grande partie des lingots passe à Calcutta et à Canton.

M. de Montveran pense cependant que la diminution du produit des mines pendant la guerre de l'indépendance a été des trois quarts pour l'argent et de moitié pour l'or.

Maintenant les groupes les plus renommés se trouvent dans le plateau central des Cordillères, entre les 21° et 24° de latitude. Les mines dont on s'est le plus occupé dans ces derniers temps sont celles de Zacatecas, de Guanajuato et de Catorce, qui, à elles seules, fournissaient autrefois la moitié des métaux précieux de tout le Mexique. Les autres principales mines sont celles de Bolaños, dans l'état de Guadalaxara. — De Sombrerette et de Fresnillo, dans l'état de Zacatecas. — De Réal-del-Monte, dans l'état de Mexico. — Del Doctor et San-Christoval dans l'état de Queretaro. —De Valenciana, dans l'état de Guanaxuato. —De Guansamey, dans l'état de Durango.

Mais la veine métallique la plus riche est encore pour ainsi dire vierge, car les groupes de Moris et de Jésus-Maria dans l'état de Chihuahua sont à peine connus, et l'on n'a point fait jusqu'à présent de recherches sérieuses, persévérantes, pour en reconnaître et en constater le produit. Néanmoins, des conjectures d'un très-grand poids, fondées sur des faits bien constatés et sur des principes géologiques solidement établis, semblent prouver que la principale richesse métallique du Mexique réside dans ces régions. Les gîtes minéraux de l'or sont en général placés sur le versant occidental de la cordillère, entre les rivières de Tolotlan et de Gilha; on y rencontre fréquemment des grains d'or pur (*Pepitas*) qui pèsent jusqu'à douze livres, et ceux qui enrichissent plusieurs cabinets d'histoire naturelle en Europe, et en particulier celui de Madrid, y ont été apportés de ces contrées.

Depuis la révolution, une grande partie de ces précieux métaux sortait en contrebande pour frauder le droit de quinze et dix-huit pour cent qui leur était imposé à l'exportation. La législature mexicaine de 1821 crut pouvoir remédier à ce désordre en réduisant le droit à trois pour cent; aussitôt, tout le numéraire disparut de la circulation, et en 1822, la douane enregistrait une exportation de 66 millions de piastres, ou 346 millions de francs, sans compter la masse, encore énorme, qui sortait en contrebande. «Il n'y a que la nation mexicaine, dit l'écrivain auquel j'emprunte ces détails, qui ait pu subir une pareille saignée à laquelle aurait succombé toute autre, et au lieu de recueillir immédiatement ce premier fruit de l'indépendance, au lieu de voir circuler 11 ou 12 millions de piastres qui sortaient auparavant pour la métropole, on fut réduit au papier-monnaie.»

Ainsi, la patrie de l'or et de l'argent en vint à imiter nos assignats; ils furent discrédités aussitôt après leur apparition, et l'on se hâta de les amortir.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Ports du Mexique. — Danger de la navigation. — Commerce. — Droits et douanes. — Produits. — Administration fiscale. — Revenu de l'agriculture. — Produit des mines. — Industrie. — Projet d'un canal ou d'un chemin de fer pour la communication des deux mers.

Les meilleurs ports du Mexique se trouvent sur l'océan Pacifique; ceux de Monterey dans la Californie, de Mazatlan dans l'état de Sinaloa, de San-Blas, sont maintenant très-fréquentés par les navires américains et anglais qui font le commerce de l'Inde et la pêche du cachalot; celui d'Acapulco, dont j'ai parlé, est sans contredit le plus grand et le plus beau de l'océan Pacifique; ce concours de circonstances favorables donne lieu de conjecturer que, lorsque le Mexique sera délivré de ses discordes civiles et politiques, les regards de cette nouvelle nation se tourneront vers la Chine, l'Inde et l'archipel indien, pour y trouver des débouchés à ses métaux précieux, en échange des productions de l'Asie, dont le Mexique deviendrait alors l'entrepôt naturel.

La côte orientale est loin de présenter les mêmes avantages. Le port de la Vera-Cruz mérite à peine ce nom; on sait que Cortez le comparait à une poche qui n'aurait pas de fond. Depuis les premiers temps de la conquête on s'est occupé, mais vainement, de chercher à le remplacer sur cette côte. Tout l'approvisionnement du Mexique se faisait jadis par ce mauvais port; maintenant Matamoros, Alvarado, Tampico, Soto-la-Marina, partagent cet avantage; néanmoins, les principales exportations se font toujours par la Vera-Cruz et Tampico,

mais aucun de ces ports n'offre la moindre sécurité aux navires, car toute la côte orientale du Mexique peut être considérée comme un banc prolongé ou une barre formée par les vents alisés et par les eaux qui descendent du plateau, et dont les vents impétueux qui, pendant plusieurs mois, règnent sur le golfe, augmentent encore les dangers.

Il serait bien difficile de constater actuellement le véritable état du commerce du Mexique, à cause de la contrebande immense qui se fait sur ses côtes et sur les frontières du Texas, de Guatemala et de Honduras (1). L'élévation et l'instabilité des droits en est la cause principale; n'ayant pas sur les côtes une marine nationale suffisante, on ne permet point le commerce d'escale et de cabotage; le droit d'importation s'élève souvent sur certaines marchandises à cent et deux cents pour cent de leur valeur; les délais pour payer ces droits sont extrêmement courts, tandis qu'on ne peut jamais vendre au comptant; il n'y a d'entrepôt dans aucun port, et la contrebande s'y multiplie; le défaut d'unité, d'ordre dans l'administration et la démoralisation complète des préposés au recouvrement des droits de douane, forment et soutiennent les introductions frauduleuses, au point qu'il n'y a pas de témérité à les élever aux deux tiers de la consommation. En un mot, le

(1) D'anciens traités toléraient l'établissement des Anglais sur la côte du Yucatan pour la coupe du bois de campêche; maintenant ils ont pris possession d'un vaste territoire et en ont étendu les limites. Ils sont maîtres absolus de toute la partie méridionale des côtes du golfe de Honduras, du territoire des Mosquitos et de toutes les contrées qui produisent le bois de teinture. La population de leur colonie s'accroît chaque année; ils y ont une ville, Balise, qui, avec son territoire, ne compte pas moins de cinq à six mille habitants, la plupart venus de la Jamaïque; deux forts et une force militaire de quinze à dix-huit cents hommes qui font le service des postes de la côte; quoique la coupe des bois de teinture et autres soit un objet considérable de commerce, la principale et la plus florissante industrie de cette colonie a toujours consisté dans une contrebande très-active avec le Mexique, Guatemala, et la côte Ferme.

(*Voir plus loin le chapitre spécial.*)

gouvernement actuel du Mexique est un gouvernement essentiellement fiscal, qui, imprégné des anciennes et étroites idées espagnoles, ne marche que d'après ses traditions, dont nous dirons seulement deux mots.

L'état peu avancé de l'industrie de l'Espagne ne lui permettait pas de produire les objets manufacturés nécessaires à ses immenses colonies, et elle était obligée d'acheter à l'étranger les approvisionnements qu'elle leur destinait. Les bénéfices opérés par les négociants de Cadix sur les marchandises qu'ils exportaient en Amérique étaient de 100 à 150 pour cent, et de 200 cents à 250 pour cent à la vente aux colonies; souvent même ils dépassaient ce chiffre excessif pour certains articles peu connus. Les droits d'entrée et de sortie étaient exorbitants, parce que, selon les idées du gouvernement, qui n'avait aucune considération pour l'avantage et l'intérêt du consommateur, et qui sacrifiait les intérêts et l'affection des peuples d'un grand continent aux intérêts de quelques villes maritimes, l'élévation du droit sur une masse limitée d'articles était d'une perception plus facile.

L'administration actuelle du Mexique n'a rien changé à cet absurde système; elle n'a pu encore se persuader que la modération des droits est une source de richesses, puisqu'elle favorise une plus grande consommation; à la vérité, les douanes sont sa principale et presque son unique ressource. Elle en abuse.

Les métaux précieux, premier objet d'échanges, sont frappés de droits d'exploitation, de monnayage, de circulation et d'exportation : l'ancien gouvernement, qui considérait ces métaux comme la richesse unique, les tenait grevés de tous ces droits, et les Mexicains, qui ont succédé au fatal héritage de la métropole, n'ont modifié que peu et lentement cet état de choses On a diminué les droits d'exportation, mais on a laissé subsister ceux qui se perçoivent à l'intérieur, et on les a même augmentés.

Il en est arrivé autant pour la cochenille, autrefois production exclusive du Mexique. L'état d'Oajaca a récemment imposé quatre piastres par arrobe (21 francs pour 25 livres espagnoles) sur cette riche production, sans songer que les progrès de la chimie et son application à la teinture rendaient chaque jour de plus en plus inutile l'emploi de la cochenille, et que cette production a une concurrence redoutable, non-seulement à Guatemala, mais dans le midi de l'Espagne, où on finira par la cultiver avec succès, et surtout en Egypte, où le pacha s'occupe avec sa persévérance ordinaire de donner à sa culture un grand développement.

La vanille forme un autre objet d'exportation, ainsi que les cuirs, le bois de teinture, le sucre, les salaisons, le coton, un peu de jalap, de laine et de cacao; mais le prix énorme du transport à dos de mulet rend le prix de ces denrées si élevé lorsqu'elles arrivent au bord de la mer, qu'il leur est difficile d'entrer en concurrence avec les articles analogues.

Les douanes du Mexique produisirent, en 1837, la somme de 9,133,337 piastres, ce qui suppose une importation de 22,833,842 piastres, en prenant la moyenne du droit à 25 pour cent. Tout porte à croire que l'exportation doit être égale ou même supérieure, car bien que certains articles soient d'une défaite difficile et que la vente ne s'en opère souvent qu'avec perte, ils sont toutefois en petite quantité, et le plus grand nombre atteint des prix très-élevés. Ainsi, il faut compter pour l'exportation sur une somme égale qui, réunie à celle de l'importation, porte le roulement général du commerce mexicain à 45,600,000 piastres ou environ 225 millions de francs, auxquels il faut ajouter le produit du commerce interlope, évalué à 32,900,000 piastres ou 165 millions de francs : la totalité du mouvement commercial peut donc être portée à 78,550,000 piastres ou environ 392 millions de francs.

La branche la plus vitale pour toutes les nations civilisées, l'industrie est bien peu avancée au Mexique, quoique le temps écoulé depuis l'indépendance eût suffi pour lui donner une grande impulsion. Cependant, dans les dernières années, jusqu'en 1841, l'on a fait des essais qui ont réussi; les anciennes fabriques de drap de Mexico et de Queretaro ont été perfectionnées et l'on en a établi de nouvelles dans ces deux villes, ainsi qu'à San-Luis-Potosi, Léon, Tlascasa et ailleurs. On a créé des mécaniques, comme dans la Louisiane et la Géorgie, pour extraire la graine du coton, des filatures de coton; à Xalapa, à Mexico, à Cordova, des scieries, des papeteries à la mécanique, des fabriques de tapis, de coton mêlé de soie, de cuirs, de faïence, de poterie et de verrerie; des Français ont aussi établi plusieurs fabriques de chapellerie et d'horlogerie; mais l'industrie la plus usuelle, celle qui est la plus répandue, est la fabrication des étoffes de coton, par les Indiens, au moyen de métiers à domicile; celle du savon, et enfin celle des cigares. M. de Humboldt évaluait, en 1804, l'importance de la fabrication au Mexique à 8 millions de piastres; il est probable qu'elle a au moins doublé depuis cette époque.

L'industrie vraiment nationale est celle des métaux, non-seulement l'extraction en grand dans les mines, mais encore la fabrication des ornements divers. Aujourd'hui, plusieurs villes du Mexique et même un grand nombre de villages peuplés d'Indiens ont des fabriques d'orfévrerie et de bijouterie où l'on exécute toute sorte d'ouvrages avec une rare perfection. Il y a aussi des fabriques de *passé* ou fil d'or et d'argent pour la broderie; cette industrie est au reste d'une haute antiquité dans cette contrée, mais elle s'est perfectionnée, il y a plus de goût et de pureté dans les dessins. Comme jadis, les Indiens excellent dans l'exécution des tableaux en plumes, le tissage des hamacs,

[illegible] Cette [illegible] la [illegible] de Nicaragua [illegible] [illegible] [illegible]

de l'élévation des assurances dans ces mers orageuses et à de pareilles distances. Il importe d'ailleurs fort peu au commerce que des marchandises encombrantes, qui font le principal objet de ses spéculations, arrivent deux ou trois mois plus tôt ou plus tard, il lui suffit que l'approvisionnement une fois réglé et déterminé suive son cours régulier et périodique. Enfin les frais d'exécution de ce canal seraient certainement exorbitants à cause de l'élévation du prix de la main-d'œuvre dans un pays dépeuplé, où le salaire du moindre manœuvre est de 7 à 8 francs par jour, et il est plus que probable que l'entreprise ne produirait jamais l'intérêt du capital engagé.

2° Il n'existe pas dans le monde entier une contrée plus exposée à l'action des feux souterrains, où il y ait plus de volcans en activité; les tremblements de terre d'une violence extrême s'y renouvellent presque périodiquement tous les vingt-cinq à trente ans. Qu'on lise la description de celui qui vient, au mois de septembre dernier (1841), de bouleverser de fond en comble toute la province de Costa-Ricca, dont toutes les villes, les campagnes ont été ravagées, bouleversées, et qui n'offrent plus à l'œil épouvanté qu'un monceau de ruines et de décombres. Pense-t-on que le terrible phénomène respecterait le canal? et les entrepreneurs ont-ils mis dans leur budget les réparations qu'il faudrait y faire tous les quarts de siècle.

3° Un canal, si on parvenait à l'établir, deviendrait une pomme de discorde pour les grandes puissances maritimes qui tenteraient de s'emparer de cet important débouché; il le serait aussi pour les états limitrophes; son exécution serait donc une véritable calamité pour le pays qu'il traverserait, en l'exposant à la domination étrangère ou à des luttes perpétuelles.

En 1841, une compagnie anglaise s'est présentée pour exécuter un chemin de fer à travers l'isthme de Panama, et l'on dit que

ses offres ont été acceptées par le gouvernement de ce pays; mais l'exécution de ce projet parait tout aussi problématique que celle du canal. Un chemin de fer ne servirait tout au plus, disent ses adversaires, qu'au transport des voyageurs destinés pour la côte ouest de l'Amérique, la voie de Suez étant plus courte pour les communications de l'Angleterre avec l'Inde.

On peut donner aussi bien des raisons en faveur de cette importante voie de communication, et je prie le lecteur de suspendre son jugement; car j'exposerai tous les avantages de cette entreprise dans un chapitre à part, lorsque je traiterai des États qui composent la république de Centre-Amérique.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Division territoriale. — Répartition de la population sur le territoire. — Division naturelle du sol. — Plateau supérieur ou *tierras frias*. — Littoral ou tierras calientes. — Lacs et bassin supérieur du Mexique. — Inondations et débordements. — Le Desague. — Aspect de la campagne. — Mexico; description de cette capitale. — Édifices. — Cathédrale. — Plaça Mayor. — Théâtre. — Promenades. — Équipages. — Chapoltepec. — Goût des fleurs. — Climat et maladies. — Température. — Boutiques. — Librairies. — Journaux. — Population.

Avant d'aller plus loin, je ne puis me dispenser de donner une idée générale, quoique infiniment succincte, de l'ancienne division administrative du territoire mexicain.

Le Mexique comprenait cinq grandes divisions :

1° Le *Vieux Mexique*, au centre, où se trouvaient les provinces de Mexico, la Puebla, Vera-Cruz, Daxaca, Valladolid, Zacatecas, Guanaxuato et Guadalaxara.

Le nord du Mexique, désigné sous le nom de *provincias internas*, formait deux divisions distinctes qui avaient chacune leur gouverneur général sous les ordres du vice-roi.

2° Les *provincias internas del oriente* comprenaient celles de Santa-Fé, Durango, Chihuahua, San-Luis-Potosi et le Texas.

3° Les *provincias internas del occidente*, formées de la Sinaloa, la Sonora et des deux Californies.

4° Le *Yucatan*, capitainerie générale qui s'étendait sur toute la presqu'île de ce nom.

5° Le *Guatemala*, capitainerie générale composée des provinces de Guatemala, San-Salvador, Nicaragua et Costa-Rica.

La population était alors évaluée à près de 6 millions d'habi-

tants : maintenant elle dépasse 7 millions. L'étendue du territoire est si vaste, que M. de Humboldt fait remarquer qu'en traçant sur la carte une ligne de Mexico à Philadelphie, la distance est la même que celle de Mexico à Monterey en Californie. La population, on le croyait, est fort inégalement répartie sur cette immense surface ; très-clair-semée au nord dans les *provincias internas*, elle se concentre sur le plateau, où sur quelques points elle égale celle des cantons les plus populeux de la Flandre et de la Lombardie. La province de Guanaxuato est peuplée comme nos départements de second ordre, c'est-à-dire qu'elle compte cinq cent cinquante à six cents habitants par lieue carrée ; celle de Mexico en a un peu moins : celle de la Puebla en a deux cent cinquante ; mais dans les provinces du nord, et sur le littoral, on ne compte plus que soixante, quarante, et même six individus par lieue carrée, comme dans la Sibérie. La moyenne, pour tout le Mexique, est de soixante individus par lieue carrée.

Je viens d'indiquer sommairement la division territoriale, mais la nature en a tracé une autre bien autrement tranchée, c'est celle qui résulte de la différence de climat et des niveaux du sol ; quoique j'aie déjà parlé de ce sujet (page 146), je crois devoir y revenir, mais très-succinctement, afin que le lecteur puisse réunir dans sa pensée le panorama de cette contrée si extraordinaire par sa constitution géodésique.

Que l'on se figure une plaine de deux à trois cents lieues d'étendue se prolongeant sur des sommets aussi élevés que les Alpes ; c'est la contrée que nous avons fait connaître sous le nom de plateau mexicain, ou *tierras frias* ; le littoral qui s'étend entre la mer et ces montagnes sur les deux côtes est désigné sous celui de *tierras calientes*. Il y a tout un monde de distance entre ces deux contrées si rapprochées ; climat, production, tout y est différent. Les habitants du plateau redoutent de descendre sur

le littoral, et, ce qui est plus extraordinaire encore, il règne une antipathie prononcée entre les habitants des deux climats; ceux du plateau reprochent à ceux du littoral leur légèreté, leur vivacité, leurs mœurs efféminées, leur paresse, etc.; ceux du littoral ne manquent pas de trouver les défauts opposés à leurs voisins.

Le plateau que les Anglais désignent sous le nom si juste et si expressif de *Table-Land* jouit, comme je l'ai dit, de la température du midi de l'Europe, et sur quelques points les plus élevés, il éprouve toutes les rigueurs d'un climat hyperboréen. Le plateau produit dans une incomparable abondance le maïs, le froment, la vigne et la plupart des plantes, des arbres, des fruits et des légumes de nos climats. C'est sur le plateau du vieux Mexique que la population est la plus nombreuse et que l'on voit avec admiration des plaines immenses couvertes de villages presque contigus; tous ces villages ont la même physionomie, ils sont formés de petites maisonnettes propres et gaies, entourées de jardins et de vergers; au centre, on voit toujours une place plus ou moins spacieuse qui, le dimanche, à la suite de la messe, se transforme en une sorte de marché où les cultivateurs viennent faire leurs échanges de denrées, leurs ventes et leurs achats. La population aborigène se concentrant dans le vieux Mexique, et principalement sur le plateau, les villages sont peuplés presque exclusivement d'Indiens cultivateurs; cette race est au Mexique ce que nos paysans sont en France.

Le littoral (tierras calientes) est infiniment moins peuplé, à cause des fièvres intermittentes, de la fièvre jaune et des chaleurs excessives du climat; il s'étend du pied des Cordillères à la mer sur les deux rives orientale et occidentale, dans une largeur qui dépend du plus ou moins de rapprochement des montagnes. La terre y est d'une merveilleuse fécondité : là, croissent les plantes brillantes des tropiques, et l'on y cultive encore avec peu de déve-

loppement, ces productions précieuses qui feront un jour la richesse de cette contrée, telles que la canne à sucre, le coton, la vanille, la cochenille et l'indigo.

Le nouveau Mexique présente un caractère tout différent de celui du vieux Mexique : les cultures ne s'étendent qu'autour des villes et des villages peu nombreux, mais presque tous fort peuplés. Les populations s'y concentrent pour pouvoir résister aux agressions des *Indios bravos* ou des sauvages Comanches, Chichimèques, et surtout des farouches Apaches ou Moquis, qui viennent encore porter la dévastation dans ces contrées, et auxquels les habitants ont voué une haine mortelle et font une guerre d'extermination.

Le sol du nouveau Mexique est d'une grande fertilité, il recèle des mines d'une prodigieuse richesse ; mais l'immense surface de ce territoire manque de population, et la plus grande partie du sol y est abandonnée aux troupeaux, qui s'y propagent avec une merveilleuse rapidité. C'est là qu'on voit ces *haciendas* dont l'étendue est de vingt, trente et même cinquante lieues de périmètre; une très-petite partie est consacrée à la culture du maïs, tout le reste consiste en bois, terres vagues, marais et prairies où paissent d'innombrables troupeaux que l'on distingue en *ganados mayor* (bœufs, vaches et chevaux), et en *ganados menor* (moutons et chèvres) ; chaque tête de bétail est marquée, avec un fer rouge, au signe du propriétaire. La hacienda sert de résidence au propriétaire, ou le plus souvent à son gérant ou fondé de pouvoir ; c'est ordinairement un bâtiment immense avec des cours entourées de hangars. Les terres éloignées du centre de la propriété sont affermées à des tenanciers connus sous le nom de *Rancheros*, qui en sous-afferment encore de plus petites parties à de petits colons nommés *Parteros*. Ces hommes sont toujours à cheval pour garder leurs troupeaux, et c'est parmi eux que

les indépendants recrutèrent cette excellente cavalerie légère qui contribua si puissamment à leurs succès dans les guerres de partisans ou *guerrilleros*. Pendant cette guerre, plusieurs de ces haciendas furent converties en forteresses par l'un ou l'autre parti, selon la bannière que suivait le propriétaire.

Le plateau supérieur du Mexique paraît avoir été, dans des siècles reculés, complétement couvert par les eaux; c'était alors un bassin gigantesque d'eau douce, suspendu au sommet des montagnes, qui l'encaissaient à 2,400 mètres au-dessus du niveau de la mer. La vallée de Mopio formait une subdivision de cette partie du plateau ; la capitale d'Anahua s'élevait au milieu de la vallée entourée par un lac qui s'en est éloigné. Cette vallée a 18 lieues de long sur 12 de large, 67 de circonférence et 244 de surface, et 22 lieues carrées sont couvertes par les eaux du lac; une ceinture de montagnes escarpées l'entoure comme un mur circulaire, et les deux grands volcans de Popocatpetl et de Ixtaccihuatl la bordent au sud

Depuis la conquête, l'aspect de cette contrée a subi de grandes métamorphoses. Mexico n'est plus, comme nous venons de le dire, au milieu du lac, quoique sa situation soit exactement celle de l'ancien Tenochtitlan; mais ce sont les eaux qui se sont retirées; le lac de Tezcuco, qui communiquait avec la ville, en est éloigné d'une lieue, et celui de Chalco de deux lieues. La diminution des eaux par l'évaporation et l'absorption a été progressive et lente pendant les siècles qui précédèrent la conquête, et les anciens Mexicains l'avaient signalée dans leurs annales.

A l'arrivée de Cortez, il n'y avait plus dans la vallée de Mexico que cinq lacs qui s'étendaient sur les quatre cinquièmes de cette plaine qu'ils avaient, en des temps plus éloignés, couverte de leurs eaux.

Un de ces lacs, vaste, navigable, entourait la capitale,

Tenochtitlan; il a disparu; il n'en reste que les digues ou chaussées, qui serpentent à travers des campagnes mises à sec. L'aspect de la vallée a complétement changé, surtout par suite de la destruction de la haute végétation, dont les Espagnols sont partout les ennemis acharnés; ils auraient voulu que cette contrée fût aussi nue et aussi déboisée que les plaines de la Castille, mais ils n'ont pas pu y réussir parfaitement, parce que la grande fécondité du sol leur a opposé un obstacle invincible.

Pour se faire une idée de la vallée de Mexico, il faut se figurer une plaine de 70 lieues de circonférence entourée par de hautes montagnes basaltiques; sa forme est un ovale parfait; son diamètre a 18 lieues de longueur sur 12 de largeur, et sa surface 244 lieues carrées. Cette belle plaine est couverte de villes, de bourgs, de villages, de riches cultures, et la population y est aussi pressée que dans les plaines de la Lombardie. C'était le centre, le foyer de la civilisation astèque; c'est aussi le centre de la richesse mexicaine.

Le bassin renferme encore cinq lacs; mais au lieu de couvrir 176 lieues carrées ou les quatre cinquièmes de la superficie du sol, comme du temps de Cortez, ils ne s'étendent que sur la dixième partie de sa surface ou sur 22 lieues carrées. Trois cents ans ont suffi pour opérer cette métamorphose.

Ces lacs sont à des niveaux différents; ils sont comme étagés au-dessus les uns des autres : le lac de Saint-Christoval est plus élevé que le lac de Tescuco, ainsi de suite jusques au lac de Zampango, qui est lui-même de 7 à 8 mètres au-dessus du lac de Tescuco.

Les ruisseaux qui descendent des montagnes, les eaux qui tombent du ciel, n'ont d'autre dépôt que les lacs, dont les fonds sont encore sans cesse exhaussés par les attérissements ou dépôts d'alluvions; aussi sont-ils sujets à des crues périodiques qui arri-

vent ordinairement tous les vingt-cinq ans et causent des ravages effrovables. Mexico, bâti dans la partie la plus basse du bassin, est par conséquent sans cesse exposé à une destruction imminente; il est en outre menacé par le voisinage du lac de Tescuco, situé à une lieue et demie seulement, et plus élevé de 6 mètres que le sol de cette ville.

Les Astèques avaient combiné un système hydraulique pour mettre leur capitale à l'abri du fléau qui avait été plusieurs fois sur le point de l'engloutir. Soixante-quinze ans avant l'arrivée des Espagnols, une terrible inondation mit entièrement leur ville sous les eaux; le roi Montezuma Ier fit alors construire une digue de deux lieues et demie, large de 60 pieds, pour servir de barrière.

Depuis la conquête, Mexico subit plusieurs de ces désastres; mais de 1629 à 1634, cette ville resta inondée *pendant cinq années consécutives*; on n'en parcourait les rues qu'en canots; une infinité de maisons s'écroulèrent, le commerce cessa et la misère fut au comble.

L'année suivante, le vice-roi proposa de transporter la capitale dans la plaine de Tacuba; Philippe III approuva ce projet, mais on l'abandonna sur les représentations du cabildo (municipalité), qui exposa que la valeur des propriétés délaissées s'élevait à plus de 200 millions de francs.

Vingt ans après, en 1654, on entreprit les grands travaux du *desague*, tranchée et percement à ciel ouvert destiné à procurer l'écoulement des eaux surabondantes dans le Rio-Panuco. C'est l'un des travaux hydrauliques le plus gigantesque qui aient jamais été exécutés. Il coûta 31 millions de francs, sa construction dura cent trente-cinq ans et ne fut terminée qu'en 1789.

Les conséquences de cette opération ont été cependant fâcheuses. La ville a bien été préservée des inondations, sans l'être toutefois d'une manière absolue; mais la diminution des

eaux et la destruction des arbres et des bois par les Espagnols ont altéré et changé les principes de fécondite de la vallée de Mexico. « Le sol, dit M. de Humboldt, dans les campagnes s'est desséché « et revêtu de carbonate de soude, et les environs, qui, à l'époque « de la conquête et long-temps après, étaient revêtus d'une belle « verdure, sont maintenant couverts d'une couche de sel efflo- « rescent. La fertilité de la plaine, quoique considérable encore « dans la partie méridionale, n'est plus aussi grande que lorsque « la ville s'élevait au milieu d'un lac. »

Il ne faudrait point se persuader d'après cela que cette contrée soit frappée de stérilité; le sol a pu perdre de sa fécondité, les aspects sont peut-être plus nus, mais ils n'en sont pas moins délicieux. Les environs de Mexico offrent de toutes parts le coup d'œil le plus riant et le plus animé, à l'exceptien des terrains à l'ouest du lac de Tescuco, où les émanations salines arrêtent la végétation; partout ailleurs la campagne est charmante; des bourgs populeux, des villages, des hameaux isolés arrêtent et reposent la vue de quelque côté qu'elle se porte; les montagnes sont couvertes de cèdres, d'autres arbres au port majestueux et d'une multitude d'arbrisseaux qui se parent de fleurs d'un éclat sans pareil; partout des eaux murmurantes ou calmes; des fruits d'Europe mêlés à ceux du Mexique, et presque tous d'une saveur délicieuse; des champans (ou iles flottantes) couvertes de légumes, de fleurs, de volailles de toute espèce, d'oiseaux au plumage brillant et varié; des maisons de campagne plus ou moins splendides, parmi lesquelles on distingue las Cuebas, San-Augustin, San-Angel. C'est au milieu de ce gracieux paysage que l'on voit près de la ville le célèbre pèlerinage de Notre-Dame-de-Guadalupe et la chapelle non moins célèbre de Notre-Dame-de-los-Remedios élevée sur le lieu même où Cortez se retira lorsqu'il fut obligé d'évacuer Mexico pendant la *noche triste*.

Mexico est bâti sur l'emplacement même de Tenochtitlan, mais la ville actuelle est bien moins étendue que l'ancienne capitale de l'Anahuac; avant d'arriver au faubourg Saint-Hippolyte on marche pendant une demi-heure sur les ruines de la ville des Astèques. Quoique celle-ci ait été renversée de fond en comble il y a trois siècles, les statues, les idoles, les débris de monuments abondent dès qu'on fait la moindre fouille; on a ainsi découvert de précieux débris d'architecture astèque. Les principales rues de Mexico ont même été tracées sur l'alignement des anciennes rues de Tenochtitlan; c'est ainsi que la rue de Tacuba n'est autre chose que l'ancienne rue de Tlacopan, par laquelle Cortez fit sa retraite en 1520. La cathédrale est bâtie sur les débris du grand Teocali; la chaussée d'Iztapalapan est exactement fondée sur la digue ancienne où Cortez, dans le second siége, fit tant de prodiges de valeur; le palais du duc de Monteleoni, descendant de Montezuma, est situé sur l'emplacement du palais de ce souverain.

En entrant à Mexico, l'aspect de la ville est aussi gracieux que celui des campagnes que l'on vient de quitter : de grandes et belles rues garnies de trottoirs et s'étendant à perte de vue, annoncent de suite une belle capitale. Les maisons à trois étages, à balcons dorés, décorées extérieurement de peintures à fresques et surmontées de terrasses couvertes de fleurs, ou, pour mieux dire, de véritables jardins, donnent à Mexico un caractère particulier. Ce goût des fleurs, dont j'ai déjà parlé, est universel; créoles, Indiens, tous se livrent avec ardeur à cette douce et innocente passion; les moindres boutiques, les provisions que l'on apporte aux marchés, les têtes du beau sexe, les champans qui flottent sur les lacs, tout est couvert de fleurs, en festons, en guirlandes, en bouquets, en couronnes.

Le sol sur lequel Mexico est bâti est extrêmement marécageux;

mais à force de soins, de travaux, l'on est parvenu à donner aux fondations la solidité nécessaire.

A l'aspect gai, animé de cette ville, on ne se douterait pas qu'elle a passé par vingt années de révolutions : les traces en sont effacées, et l'on se ferait difficilement une idée des embellissements qu'elle a reçus dans ces derniers temps. Sans faire injure aux habitants, les nombreux étrangers qui se sont fixés à Mexico pourraient peut-être revendiquer l'honneur en totalité ou en grande partie des améliorations nombreuses en tout genre faites dans cette capitale. On ne compte pas moins de 3,000 Anglais à Mexico, autant d'Américains du Nord, 1,200 Français, puis les Allemands, les Italiens, les Suisses, etc , et tous ces gens-là sont d'ardents promoteurs du progrès quel qu'il soit.

Au temps de la grande prospérité de Mexico, ses habitants déployaient dans leur intérieur un luxe inouï, luxe à la vérité un peu lourd ; c'était une profusion de flambeaux, de plateaux, vaisselle, lustres, tables en argent massif; ce précieux métal et l'or même brillaient de toutes parts ; tout cela s'est un peu modifié, et les nombreuses saignées que les révolutions ont faites à la bourse des particuliers ont singulièrement contribué à changer ces usages, peut-être au profit du bon goût, car si l'on voit moins de métaux précieux, on y voit beaucoup plus d'ameublements élégants et commodes, de belles glaces, des pianos des meilleurs facteurs de Londres et de Paris, des bronzes, des pendules de prix, de riches candelabres.

La partie la plus populeuse de la ville s'étend du nord au midi sur un espace de plus d'une lieue. Il n'y a ni rempart ni murailles, seulement un fossé d'enceinte pour assurer la perception des droits d'octroi, parmi lesquels ceux sur le pulque, cette boisson fermentée qui plaît tant aux Indiens, rapportent de 6 à 7 millions de francs annuellement.

La *Plaça mayor*, la grande place, est peut être l'une des plus belles et des plus vastes qui soient au monde. Le palais du président de la république orne l'une de ses façades. Cet édifice est moins remarquable par son ordre d'architecture que par l'étendue et la parfaite harmonie de sa masse; outre les appartements du président, il contient encore les bureaux de la secrétairerie d'état, de quelques autres administrations, une prison, et l'imprimerie du gouvernement. L'hôtel des monnaies mérite d'être remarqué; dans les beaux jours du Mexique, on y a fabriqué par an (en 1743) pour plus de 200 millions de francs de piastres; en 1808, cette fabrication était de 135 millions de francs; maintenant elle varie de 30 à 60 millions; l'on évalue la masse des monnaies d'or et d'argent qui sont sorties de cet hôtel depuis le XVIe siècle à sept milliards.

La cathédrale est un édifice magnifique; quatre-vingt-quatorze années ont été employées à sa construction. Il y avait autrefois dans cette église d'immenses richesses, entre autres deux statues de la Vierge en or massif, ornées de diamants dont la valeur était de plusieurs millions; les cent vingt églises de cette capitale étaient également étincelantes d'or, d'argent et de pierreries; tout cela a disparu pour les besoins de l'état; on n'a conservé que le nécessaire, et la service se fait encore avec beaucoup de pompe avec les seuls débris de son ancienne splendeur.

Il y a un grand nombre de beaux édifices dans Mexico, et ils pourraient figurer dans les plus belles capitales de l'Europe.

Le Colysée, ou théâtre, est petit et mal construit; on y fume, hommes et femmes, comme dans tous les théâtres de l'Amérique; ces dernières s'amusent parfois à se jeter d'une loge à l'autre des bouts de cigare enflammés, amusement qui pourrait leur coûter cher. Les décors sont détestables et les acteurs à l'avenant. Autrefois, lorsqu'un acteur plaisait au public

il recevait des preuves de ses suffrages, moins bruyantes, mais beaucoup plus solides que nos applaudissements; on raconte qu'une actrice qui était tout-à-fait dans les bonnes grâces des spectateurs fut saluée, pendant qu'elle récitait un morceau brillant de son rôle, d'une pluie de piastres; on en jeta en un moment plus de trois mille (16,500 francs).

Le goût des Mexicains s'est beaucoup amélioré dans le choix de leurs voitures; elles étaient innombrables jadis, lourdes, pesantes, grotesques, et semblaient provenir de la défroque de Philippe IV; au lieu de glaces, elles avaient des rideaux, des cordes au lieu de traits en cuir verni, et étaient toujours traînées par des mules empanachées et couvertes de grelots; les livrées étaient aussi baroques; maintenant il y a moins d'équipages, mais ils sont propres, élégants, convenables, et viennent presque tous de France ou d'Angleterre; les livrées sont aussi d'un bien meilleur goût. La mode de se promener à cheval est universelle, le nombre des chevaux prodigieux, et leur prix très-modéré.

Il y a de fort belles promenades; l'*Alameda* surtout n'a rien qui puisse lui être comparé dans toute l'Amérique du Sud; elle forme un carré long, entouré d'une balustrade de bois peint en vert; dans le milieu, l'on voit une superbe fontaine avec plusieurs autres sur les côtés. Les personnes à pied entrent par quatre portes placées aux quatre angles; les personnes en voiture passent sur le côté; cette promenade va se réunir à celle de Buenarotti, et toutes les deux s'étendent depuis les arcades de Chapoltepec jusques à l'Accordada. Le mail d'*Iztacalco*, que l'on nomme aussi *la Digua*, est très-fréquenté et très-agréable; il longe un canal sur lequel flottent de nombreux canots dont les rameurs sont ordinairement couronnés de roses et de fleurs; tout contribue à charmer les sens et les yeux, et offre l'aspect le plus riant et le plus animé.

Le parc est le rendez-vous le plus habituel des cavaliers, des équipages, en un mot de la fashion mexicaine; c'est une double allée qui s'étend de la ville jusqu'au canal de Chalco. C'est sur ce canal que l'on voit flotter ces fameux chinampas, espèces d'îles artificielles formées de branchages, de mottes de gazon, recouvertes de terre végétale, sur lesquelles on cultive des fleurs et des légumes, et que l'on conduit comme une barque d'un lieu à un autre.

Chapoltepec dont j'ai parlé est une ancienne maison de plaisance des vice-rois, construite par Galvès; elle n'a jamais été achevée et tombe maintenant en ruine. Sa position, qui domine la ville et la campagne, est très-belle; les jardins, heureusement, n'ont pas été détruits et sont admirables; la végétation y est d'une énergie extraordinaire, et l'on y voit des cèdres énormes.

L'eau n'est point abondante à Mexico; les gens riches la font venir des villages voisins qui possèdent des sources. Pour le reste de la population, l'eau est amenée par deux aquéducs parfaitement construits en briques, celui de Chapoltepec, dont l'eau est à peine potable, et celui de Santa-Fé, dont l'eau est moins mauvaise.

Le climat est généralement salubre, quoiqu'on ait éprouvé à certaines époques des épidémies qui ont causé de grands ravages. En 1787, elles emportèrent vingt-cinq à vingt-sept mille personnes; on en enterrait cent soixante par jour. Dans cette calamité, toutes les classes donnèrent des preuves de l'humanité et de la charité qui distinguent cette population; les rues étaient remplies de vivres, de boissons, de remèdes, de vêtements, de linge; les malades, en ouvrant leur porte, trouvaient abondamment sous leurs mains tout ce dont ils avaient besoin; les précautions, les soins les plus attentifs furent surtout prodigués aux classes pauvres. — La petite vérole a fait de grands ravages

dans le Mexique en 1779 ; elle enleva neuf mille habitants dans la capitale; mais en 1804, des vaisseaux de la marine royale espagnole reçurent l'ordre de porter la vaccine dans les colonies d'Amérique. « Les Indes, pour la première fois, dit M. de « Humboldt, ont vu ces mêmes vaisseaux qui renfermaient les « instruments du carnage et de la mort, porter à l'humanité « souffrante le germe du soulagement et de la consolation. » — Le matlazahuatl est une affreuse maladie ; elle ne s'attaque qu'aux Indiens, et fait parmi eux les plus terribles ravages; elle ne paraît que tous les siècles, et ne les a pas visités depuis 1736. — Le *flato* fait aussi beaucoup de victimes, mais c'est plutôt une maladie espagnole qu'une maladie locale, car les Espagnols s'en plaignent dans les quatre parties du monde.

Les marchés de Mexico offrent aux étrangers l'image d'un véritable bazar, par la variété, l'éclat et la fraîcheur des fruits, des légumes, des fleurs et des denrées de toute espèce qui le couvrent. On n'y voit point de monnaie de billon; les plus petits paiements se font en pièces d'argent de trente centimes.

Les pulqueries, maisons ou cabarets où l'on débite le pulque, sont toujours pleines d'Indiens qui viennent noyer au fond des pots leur mélancolie, ou pour mieux dire la redoubler, car l'ivresse même chez ces peuples est triste et grave. Les boutiques où se vendent les autres choses nécessaires à la subsistance du bas peuple, les *quiquerias* sont fort curieuses à voir; c'est là que l'on peut se faire une juste idée de la singulière hygiène des basses classes; les *mestizas* sont des boutiques de vieux habits où l'on voit étalés parfois les magnifiques vêtements des *majos* mexicains, couverts de dorures et d'élégantes broderies. Les marchandises d'Europe se vendent dans des magasins désignés sous le nom de *caxones;* ils sont parfaitement assortis de tous nos objets de luxe et de mode les plus élégants et les plus nouveaux.

Il y a deux librairies françaises et plusieurs librairies anglaises. On y publie une infinité de journaux; une compagnie anglaise fonda, en 1829, une belle imprimerie à Mexico, et elle y joignit bientôt un journal imprimé dans les dimensions du *Times* de Londres; le prix de l'abonnement et des annonces était des plus modérés, afin d'attirer les souscripteurs; mais survint bientôt une compagnie rivale d'Américains de New-York, qui établit aussi une magnifique imprimerie et un journal qu'elle distribuait gratis; peu à peu les antagonistes se sont entendus, les prix ont été ce qu'ils devaient être, et les deux entreprises vivent, si elles ne font pas d'excellentes affaires.

La population de Mexico est de deux cent mille âmes, y compris la garnison. Les Indiens forment un peu moins de la moitié de cette population, qui habite généralement deux quartiers séparés, *Tenucas* et *Tlatenucas*. Le premier renferme cinq mille familles, et le second trois mille; le surplus est employé au service des habitants.

A Mexico, les basses classes sont dans le dernier degré de l'abrutissement. L'ivrognerie et la paresse corrompent le peu de bonnes qualités qu'elles pourraient avoir. L'immoralité n'est nulle part plus grande et plus révoltante. Les femmes s'abandonnent sans retenue à toutes leurs passions, se prêtent à tous les vices, et il est, sans aucun doute, plus dangereux de se promener la nuit dans les rues de cette ville, que de voyager dans tout le Mexique. A proprement parler, il n'existe pas de mulâtres dans l'intérieur du Mexique, les nègres restent sur le littoral et n'habitent point les hautes terres. La race qui est la plaie du pays est donc celle de ces métis des grandes villes, appelés *Leperos*. Ce sont les vrais lazaroni de l'Italie, presque entièrement nus comme eux, et enveloppés seulement d'une couverture qu'ils drapent avec fierté. On les rencontre partout couchés ou étendus,

réunis par groupes, cherchant la vermine qui les dévore, vivant de peu et tuant, à ne rien faire, le temps qui n'a de prix à leurs yeux qu'autant qu'il leur laisse goûter tranquillement les jouissances d'une vie oisive.

La race créole, que l'on appelle *los blancos*, *los españoles*, forme, au Mexique, la bonne société. C'est de son sein que sortent les magistrats, les avocats, les officiers de l'armée. On rencontre dans cette classe, mais surtout sur les plateaux tempérés, des femmes jolies, aimables et pleines d'attraits. Je dis sur les plateaux, car dans les terres chaudes, les femmes des races mélangées égalent souvent en finesse, en coquetterie, les créoles blanches, et les unes et les autres ont plus d'ardeur, plus d'énergie que les femmes qui habitent nos contrées; c'est là leur caractère distinctif : beaucoup, parmi elles, ont donné, pendant les dernières guerres, des preuves de courage et de dévouement, et se sont exposées aux plus grands dangers pour sauver leurs familles et souvent même leurs amants.

Les créoles fument avec grâce leur *cigarillo*, ce qui leur donne un air charmant, langoureux et spirituel. Le lecteur en rira peut-être, mais il n'est rien de joli comme une créole à qui l'on fait la cour et qui fume : ses grands yeux noirs se ferment langoureusement pour éviter la fumée, qu'elle lance avec un laisser-aller enchanteur; ils s'animent ensuite, et soyez certain qu'une repartie vive et pleine d'esprit suivra.

Au reste, le Chinois fume l'opium pour se donner des idées et du génie, la fumée du tabac porte aussi au cerveau et l'excite.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Principales villes du Mexique. — La Puebla. — Vera-Cruz. — Guanaxuato. — Queretaro. — Guadalaxara. — Oaxaca. — Zacatecas. — Chihuahua. — Valladolid. — Durango. — Xalapa. — San-Luis-Potosi.

Toutes les villes considérables du Mexique sont sur le plateau; elles sont nombreuses et généralement belles, bien bâties et bien situées. Les Espagnols, leurs fondateurs, les ont toutes tracées sur un plan régulier.

La Puebla, à 25 ou 30 lieues à l'est de Mexico, sur la route de la capitale à la Vera-Cruz, est au premier rang. M. de Humboldt prétend qu'elle est la ville la plus considérable de l'Amérique, après Mexico et la Havane; mais il me semble que Lima, Buenos-Ayres, et peut-être Santiago au Chili, ont une toute autre importance et une population supérieure, sans parler de leurs richesses.

On évalue la population de la Puebla à 80 mille habitants, mais les deux tiers sont Indiens. Lorsque le voyageur anglais Bulloch arriva au Mexique en 1825, il ne s'attendait point à trouver sur le plateau une ville aussi splendide; il fut frappé de la beauté de ses rues, larges, tirées au cordeau et bordées de maisons à balcons dorés et à terrasses peintes à fresques comme dans quelques villes d'Italie; il fut surtout surpris de la magnificence et de la richesse des églises; elle a un peu diminué depuis, mais la Puebla n'en est pas moins une fort belle ville. Elle est certainement la seconde ville du Mexique. C'est le centre de la culture de l'agave et de la fabrication du pulque; aussi

loin que la vue peut s'étendre, on voit ses campagnes plantées de ces végétaux disposés symétriquement en allées. Cette ville est aussi renommée pour sa pâtisserie, ses *dulces* ou confitures, ses dragées. Il y a quelques fabriques, mais peu importantes; des Anglais cependant y ont établi, en 1839, une belle manufacture de draps qui ne peut que prospérer.

La Vera-Cruz, à 70 lieues à l'est de Mexico, bâtie sur le lieu même où Cortez débarqua en 1519, a été fondée par le comte de Monterey, premier vice-roi du Mexique. Je n'en dirai que deux mots. On vient y faire fortune et l'on se sauve dès qu'elle est faite. Construite sur une plage brûlante, sablonneuse, marécageuse, triste et malsaine au suprême degré, cette ville n'a d'agréable à voir que les caisses de piastres et les lingots d'or et d'argent qui y circulent; du reste elle manque d'eau potable, mais les moustiques, les scorpions et tous les insectes dévorants et dégoûtants des tropiques y abondent. Ses rues sont bien percées, ses maisons bien bâties, mais tout est morne et lugubre, et l'on dirait que ses habitants prennent d'avance leur propre deuil. Ils sont 12 ou 15 mille et font assez promptement fortune lorsqu'ils peuvent résister à un climat meurtrier et à la fièvre jaune.

Il y a des promenades et une salle de spectacle qui sont désertes, et des hôpitaux qui ne le sont jamais.

Il n'y a d'ailleurs rien à voir, rien de digne d'intérêt, n monuments, ni établissements, ni industrie; c'est uniquement un entrepôt commercial, et l'un des plus riches du monde; il est destiné à le devenir davantage lorsque le Mexique sera fatigué de l'anarchie; on verra alors, malgré son insalubrité, la population y affluer, car l'homme brave tout pour acquérir des richesses.

Vera-Cruz est une place forte, boulevard du Mexique, avec

son château de Saint-Jean d'Ulloa, réputé inexpugnable jusques en 1839.

Guanaxuato, au nord-ouest de Mexico, est le centre de l'exploitation des mines; on en compte vingt principales dans son territoire; les plus considérables sont dans ses faubourgs, et l'une d'elles, la *Valenciana*, est une des plus célèbres du Mexique. La ville s'étend irrégulièrement sur les flancs de deux montagnes escarpées, ce qui n'a pas empêché d'y ménager deux belles places et des églises magnifiques qui étincelaient de richesses, mais qui ont subi le sort commun. Les maisons sont élégantes et bien bâties, et il y a une salle de spectacle bien plus belle que celle de Mexico. On y publie deux journaux; l'un d'eux appartient à la compagnie anglo-mexicaine qui a établi dans cette ville le siége de ses opérations. La population de cette ville a bien varié; elle était, dit-on, autrefois de 90,000 âmes; par suite des pillages qu'elle eut à subir pendant la guerre de l'indépendance et de l'abandon des mines, cette population descendit à 20 mille habitants; on l'évalue maintenant à 50 mille.

Queretaro, au nord de Mexico, le Manchester du Mexique, est une ville commerçante et manufacturière; on y fabrique une grande partie des draps communs pour l'usage des classes moyennes et du bas peuple; on les exporte dans tout le Mexique. La ville est parfaitement bâtie, comme presque toutes celles de ce pays; il y règne beaucoup d'activité. Peu d'édifices publics sont dignes d'attention, à l'exception d'un magnifique aquéduc, ouvrage digne des Romains. La population de Queretaro est de 45 mille habitants, dont 30 mille ouvriers.

Guadalaxara, au nord-est de Mexico; grande et belle ville avec de belles places, de beaux édifices, une université, un hôtel des monnaies, un collége et une cathédrale d'une architecture

bizarre. Les environs sont charmants, et les promenades qui entourent la ville, couvertes d'ombrages, ornées de fontaines jaillissantes, ne contribuent pas peu à l'embellir. On y voit un aquéduc de 14 milles de long. L'on y publie quatre journaux. Sa population n'est évaluée par M. de Humboldt qu'à 20 mille habitants; mais dans l'état actuel elle s'élève à plus de 30 mille.

Oaxaca, au sud-est de Mexico, Huaxyacac en indien. C'est une ville de 30 mille habitants, l'une de celles de tout le Mexique dont le séjour est rendu le plus agréable par l'aménité de sa bonne et excellente population; la ville, d'une architecture élégante, est bâtie en pierres vertes qui lui donnent un aspect charmant. Les campagnes qui l'entourent sont magnifiques; le climat est des plus tempérés, à cause de l'abondance des pluies qui tombent depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre.

Zacatecas, au nord de Mexico, est le centre de l'exploitation minérale la plus importante après celle de Guanaxuato. C'est une ville sombre, et par exception assez mal bâtie; ses rues sont sales et étroites; mais elle a un hôtel des monnaies renommé par le perfectionnement de ses procédés de fabrication. L'on évalue sa population à 25 ou 30 mille habitants; le village de la Veta-Grande, qui forme un de ses faubourgs, en a 6 mille.

Chihuahua, au nord de Mexico. Grande et belle ville avec une des plus belles églises du Mexique, un magnifique palais du Gouvernement, une place immense entourée de portiques, des promenades charmantes, de riches mines et un pays délicieux. On y compte 30 mille âmes.

Valladolid, au nord-ouest de Mexico, située dans un climat délicieux, est une fort jolie ville près de laquelle on voit un des plus beaux aquéducs du Mexique. Sa population est de 18 mille habitants.

Durango, au nord de Mexico, et les autres villes de cette

province n'étaient rien avant la découverte des riches mines d'or de Guarisamey; maintenant Durango est une des villes du Mexique qui a le plus d'avenir par sa position au centre de grandes richesses métallurgiques, et par la richesse de son territoire, qui abonde en toute sorte de denrées; ses fruits, ses pêches surtout, sont les plus estimés du Mexique; ses bestiaux s'exportent au loin et ses mules sont renommées et recherchées. Le climat est très-tempéré; tout y appelle une population qui ne peut que prospérer sur un sol fertile et prêt à récompenser largement les travaux du cultivateur. Durango est une ville presque neuve, gaie, charmante. Ses constructions, ses jardins et ses excellents habitants, qui accueillent les étrangers avec la plus cordiale hospitalité, en font un séjour agréable. Son hôtel des monnaies est un édifice magnifique, construit par ce fameux Zembrano qui découvrit et exploita si heureusement les mines du voisinage et y gagna 150 millions. La population de Durango est évaluée à 22 mille habitants.

Xalapa, à l'est de Mexico, sur la route de la Vera-Cruz à Mexico, est une ville connue et célèbre par son climat délicieux et la beauté de sa situation, son sol fertile et son beau ciel. Il règne, dans sa population de 12 mille âmes, une grande aisance qui a sa source dans le transit des marchandises et dans la fécondité du sol. On a entrepris près de cette ville la culture de la vigne en grand, et récemment on y a fabriqué des vins qui ont été exportés en Europe comme ballon d'essai; mais la consommation locale suffira sans doute pendant de longues années à cette nouvelle branche d'industrie mexicaine. C'est dans cette province que croît le jalap, si utile en médecine.

San-Luis-Potosi, au nord-est de Mexico; charmante petite ville, bien bâtie et fort riche par ses mines d'argent. Son territoire est encore presque entièrement peuplé de sauvages; il ne

contient en tout que 30 mille habitants; 12 mille appartiennent à la ville.

Il y a en outre une foule de villes dont la population excède 10 mille habitants; parmi ces villes, je citerai Campèche et Mérida dans la presqu'île du Yucatan, San-Gedu-de-Batopilas, San-Juan-del-Rio, Saltillo et Santa-Rosa-de-Cosiquirachi, dans la province de Durango; les Almos, Villafuente, Culiacan, Rosario, dans celle de la Sonora; Cholula, dans celle de la Puebla, et une infinité d'autres.

Il y a aussi sur le plateau du Mexique des villages peuplés comme ceux de la Belgique, de 5, 6 et même 10 mille habitants.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

La Californie. — Expédition de Cortez. — Voyage de Cabeça de Vaca. — Merveilles du royaume imaginaire de Cebolla. — La Sinaloa, la Sonora et les deux Californies. — Colonisation religieuse de la Californie. — Organisation des missions. — Indiens convertis. — Garnison et organisation militaire. — Propriété territoriale. — Pêche des perles. — Commerce. — Monterey. — Avenir de la Californie. — Tentatives d'indépendance.

Il me reste à dire quelques mots de la Californie. Cette contrée inspire de l'intérêt parce que le grand nom de Cortez se rattache à sa découverte et qu'elle fut le théâtre de ses derniers exploits, du moins en Amérique (1); elle excite aussi l'attention à cause des pompeux récits qui en firent pendant plusieurs années une terre de merveilles, couverte de cités splendides, remplie de richesses, d'or, de perles, de diamants, et de tout ce qui pouvait exalter l'imagination déjà si inflammable des hardis aventuriers qui venaient de réaliser la fabuleuse conquête du Mexique.

La Californie est comprise dans le Mexique, mais la nature l'en a séparée d'une manière tranchée par le golfe de Cortez et le Rio-Colorado. Il est hors de doute qu'elle imitera Guatemala et le Texas, en proclamant son indépendance dès que l'agriculture et la population y auront pris leurs développements. La richesse de son sol, la variété de son climat, l'étendue de ses

(1) Cortez assista comme volontaire au siége d'Alger, en 1542; ce fut lui qui, dans le conseil de guerre tenu au fort l'Empereur, opina contre la retraite et répondit sur sa tête de l'événement. Charles-Quint, découragé par ses pertes énormes, préféra la retraite et donna l'ordre de l'embarquement.

côtes, ses ports magnifiques, l'appellent à prendre un jour sa place parmi les nations dont les rivages sont baignés par l'océan Pacifique. Peut-être même cet évènement n'est-il pas aussi éloigné qu'on le pense, car la prise d'armes opérée par le général Urrea, au commencement de 1841, se rattachait plutôt à l'indépendance complète du pays qu'à un mouvement fédéraliste.

Les traditions de Christophe Colomb s'étaient fortement gravées dans l'esprit de Cortez; il était, comme lui, pénétré de l'idée qu'il existait un détroit sur les côtes du Mexique, par lequel on pouvait se rendre aux Indes Orientales, au pays des Épices. Dans ses lettres, il entretenait Charles-Quint de son espoir de trouver bientôt le *secret du détroit*, *el secreto del estrecho*. L'empereur, partageant ses espérances, lui prescrivit d'aller à la recherche du passage; Cortez fit explorer les côtes de la mer du Sud depuis Panama, par Christophe de Olid, tandis qu'une autre expédition parcourait la côte opposée de l'Atlantique. Dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Charles-Quint, le 15 octobre 1524, il s'exprimait ainsi : « Je fonde de très-grandes espérances sur ces navires, « et je compte, avec l'aide de Dieu, soumettre à Votre Majesté « plus de royaumes et de pays qu'il n'en a été découvert jusqu'ici. « Puisse mon entreprise prosperer, pour que Votre Majesté « obtienne cet avantage! Je crois que cette expédition terminée, « elle pourra se rendre maîtresse de l'univers entier quand il « lui plaira. Il ne me reste plus qu'à découvrir la côte située « entre la rivière de Panuco et la Floride, qui a été reconnue « par Ponce de Léon, et à remonter ensuite au nord de la Flo- « ride jusques aux Bacalaos. Je suis persuadé qu'il existe sur « cette côte un détroit de communication avec la mer du Sud. »

Cortez renvoya successivement plusieurs expéditions; celle de Grisalva, en 1534, découvrit la Californie; mais toutes celles qui se succédèrent éprouvèrent tant de désastres, que Cortez prit

la résolution de tenter [illegible] propice. Il pénétra [illegible] porte son nom, [illegible] de la rive orientale [illegible] recherches, lorsque des [illegible] Espagne.

L'année suivante vit [illegible] plète qui ait jamais [illegible] l'histoire, ne trouve [illegible] Walter Raleigh.

Pour en faire comprendre [illegible] véridique, il faut [illegible] voyage de *Cabeça de Vaca*. [illegible] l'histoire de la géographie [illegible]

Panfilo Narvaez avait [illegible] conquérir la Floride, [illegible] et furent presque [illegible] hommes seulement [illegible] *Cabeça de Vaca*, [illegible] avoir erré, pendant [illegible] le nord du Mexique. [illegible] On a peine à comprendre [illegible] exécutée par quatre [illegible] sans ressources et [illegible] sauvages et hostiles. On [illegible] quelque don surnaturel : [illegible] ils avaient pu échapper à tant de dangers. Cabeça de Vaca accompagnait d'ailleurs la relation de son voyage [illegible] prodigieuses ; il avait traversé de magnifiques contrées, il avait vu des cités bien plus belles, bien plus riches que Mexico, et des peuples couverts d'or. Le merveilleux exerça toujours un grand

empire sur les Espagnols; la tournure de leur esprit se complaît dans tout ce qui sort des routes vulgaires, tout ce qui est excentrique, chevaleresque et aventureux. Les récits de Cabeça de Vaca, certifiés d'ailleurs par ses trois compagnons, n'inspirèrent pas le moindre doute sur leur véracité, et le bruit des merveilles qu'ils avaient découvertes s'accrédita et se répandit de toutes parts. Et comment n'y aurait-on pas cru, lorsque le bruit de la chute de l'empire de Montezuma retentissait encore? Il y avait seulement quinze ans que Mexico avait succombé sous les coups de Cortez, et toute une génération avait été témoin des prodigieuses richesses que cette conquête avait fait tomber entre les mains des vainqueurs.

Ces bruits étant parvenus jusqu'au vice-roi Mendoça, il ordonna que plusieurs religieux seraient envoyés vers les provinces du Nord pour reconnaître la réalité de ces rapports, et en même temps pour prêcher la foi parmi les Indiens.

Le père Niça, cordelier, fut mis à la tête de cette mission. Il partit accompagné d'Indiens convertis, dont quelques-uns parlaient les dialectes du nord du Mexique, du nègre Estevanico, qui devait lui servir de guide, et d'un moine de ses amis.

Je ne le suivrai pas dans son voyage, je me bornerai à dire que la caravane étant arrivée à Culiacan, sur les côtes du golfe de Californie, s'enfonça dans les terres, et, après plusieurs jours de marche, rencontra des Indiens qui l'informèrent « qu'à quatre « journées au delà, à l'extrémité des Cordillères, elle trouverait « une vaste plaine dont les habitants portaient des habits, avaient « de la vaisselle d'or et se paraient d'ornements de ce métal au « nez et aux oreilles. » Sur ce récit, Niça n'hésita pas à marcher en avant, après avoir envoyé Estevanico à la découverte dans une autre direction. Il arriva ainsi dans une certaine ville qu'il nomme *Vacapa*; là, il fit une halte jusqu'à Pâques. Bientôt un message

d'Estevanico vint lui apporter la nouvelle d'une grande découverte; le nègre avait reçu des renseignements sur un pays nommé Cebolla ou Cibolla, où il y avait sept grandes villes dont les maisons étaient en pierres, *avec des portes enrichies de turquoises*, et dont les habitants étaient parfaitement vêtus et soumis à des autorités; trois Indiens vinrent corroborer de leur témoignage la fidélité de ce rapport. Le père Niça résolut aussitôt d'y aller prêcher l'Évangile. Il partit accompagné de sa suite d'Indiens. « Après plusieurs jours de marche, il arriva près d'un désert où « il trouva une ville assez peuplée, dont les habitants portaient « des robes de coton et des colliers de turquoises. » Il continua sa route, et après avoir fait cent vingt lieues dans les terres, il apprit qu'il était encore à quinze jours de marche de *Cibolla*, c'est-à-dire à cent vingt autres lieues de distance; enfin, il découvrit la ville située dans une plaine et qui lui *parut être plus grande que Mexico*; les maisons etaient de pierres, à trois étages, avec des toits en terrasses. Aide de ses Indiens, le père Niça éleva un monument de pierres surmonté de la croix, et il prit solennellement possession, au nom de l'Espagne, des *sept villes et du pays de Cibolla, et des royaumes de Tonteac, d'Acus et de Marata*. Après cette magnifique decouverte, le reverend père n'avait plus qu'à se reposer sur ses lauriers; en effet, il revint sur ses pas et arriva dans la ville de Compostelle, au Nouveau-Mexique, d'où il adressa au vice-roi la pompeuse description de son voyage et de ses découvertes.

Cette nouvelle mit toutes les têtes en combustion; on ne rêva qu'or, argent, perles, diamants, rubis, turquoises, émeraudes, car le récit du père cordelier en étincelait; Cortez et le vice-roi résolurent aussitôt de faire la conquête de ce magnifique pays; mais chacun d'eux voulait agir pour son propre compte. Les armements se succédèrent sans interruption pendant plusieurs

années; mais tous ces rêves dorés enfantés par le cerveau malade d'un moine ignorant n'aboutirent, pour les hardis aventuriers qui s'engagèrent les premiers dans ces périlleuses entreprises, qu'à leur faire trouver une mort anticipée au lieu des trésors qu'ils cherchaient.

Le résultat unique des expéditions envoyées pendant soixante ans à la recherche de ce brillant fantôme, de ces villes, de ces royaumes fantastiques qui s'étaient éclipsés à jamais, fut la reconnaissance des côtes de la Californie et la colonisation religieuse de cette contrée. Un acte du conseil des Indes de 1678 confia aux Jésuites le gouvernement spirituel de cette contrée; depuis, après leur expulsion, ils furent remplacés par les moines Dominicains et Franciscains, qui ont encore en ce moment le gouvernement des missions.

La Sonora, la Sinaloa, provinces qui s'étendent le long du golfe de Cortez, forment avec les deux Californies une contrée à part; et en effet, à l'époque de la constitution fédérale, elles étaient réunies et composaient un seul état, sous le nom de *Estado del interno del oriente*, état intérieur oriental. La Sonora est une des contrées les plus favorisées de la nature : sol riche, productions variées, climat admirable, mines d'or et d'argent, aucun bien ne lui manque. La Sinaloa possède les mêmes ressources, à un moindre degré; mais toutes les deux manquent de débouchés pour leurs produits, et ceux qui leur arrivent d'Europe, en doublant le cap Horn, ou de l'Inde et de la Chine à travers les mers du Sud, sont à des prix exorbitants. Les villages sont rares dans les deux provinces, et très-peuplés, à cause du voisinage des *Indios bravos*. On y compte plusieurs villes, comme Culiacan, el Rosario, los Alamos, Hostimuri, Sonora, Harispe, qui ont plus de dix mille âmes de population.

La Californie se divise en deux parties bien distinctes; la Basse-

Californie, désignée aussi sous le nom de Vieille-Californie, est celle qui forme la presqu'île de ce nom, séparée du continent par le golfe de Cortez: c'est cette partie qui fut [illegible] la première: la Haute-Californie ne [illegible] en [illegible]. Les deux contrées diffèrent essentiellement: la [illegible] stérile, montagneuse, dépourvue d'eau et de végétation, brûlée par le soleil des tropiques, autant l'autre est [illegible], tempérée, et abondante en productions de toute espèce et en sites magnifiques.

Les Franciscains gouvernent les missions de la Basse-Californie; les Dominicains, qui leur sont [illegible] et en activité, sont chargés de celles de la Haute-Californie; aussi cette contrée est-elle parvenue à un [illegible] de prospérité. Le nombre d'Indiens [illegible] de la Basse-Californie est évalué à vingt [illegible] en compte plus du double dans la Haute-Californie.

Voici l'organisation qui fut [illegible] direction des Jésuites, corporation [illegible] institutions ont été conservées [illegible].

On alloua à chaque missionnaire [illegible] 500 piastres. Les pères devaient [illegible] grains, les provisions de toute espèce, [illegible] culte, et nourrir leurs néophytes. Les [illegible] assister au service divin recevaient le matin [illegible] d'atolé ou maïs bouilli, réduit en [illegible] four; à midi, on leur servait le *pozo*, [illegible] de maïs, de légumes ou de fruits: on [illegible] la même pitance à tous les [illegible] faire instruire, et ce régime paraissait [illegible]. Ce fut avec ces séductions gastronomiques [illegible] ses conquêtes.

Les Indiens convertis furent réunis autour des églises, en villages qui prirent le nom de missions, et le moine qui les desservait fut à la fois leur juge, leur arbitre et leur commandant spirituel et temporel. Tous les catéchumènes étaient vêtus uniformément d'un drap grossier, mais solide, fabriqué à Durango dans le nouveau Mexique ; on leur enseignait la religion, le chant, la musique, à labourer la terre, dont les produits leur appartenaient, sauf la dîme pour l'entretien du culte.

Le missionnaire nommait parmi les Indiens les plus intelligents le *governadorcillo*, chef du village, ou maire si l'on veut ; un autre était chargé de l'entretien et du soin de l'église ; un troisième avait la police morale et religieuse, il surveillait les mœurs et avait soin de faire répéter à chacun les prières et le catéchisme. Quelques soldats étaient attachés à la garnison, et chacun d'eux était un personnage fort important ; dans l'absence du missionnaire il devenait son substitut. Voici les détails intéressants que M. Duhault-Cilly donne sur ces militaires, car ils l'étaient dans le fait, puisqu'ils en avaient le titre, une solde fort avantageuse, de 300 piastres par an, et que les ordonnances royales les assimilaient en tous points aux autres troupes.

« Le service des militaires californiens, dit M. Duhault-Cilly, « assez actif parce qu'on les emploie comme estafettes et commis- « sionnaires, ne ressemble aucunement à celui du soldat euro- « péen. Jamais ils ne font l'exercice ; ils sont seulement censés « monter la garde dans les missions : leur fonction la plus habi- « tuelle est de servir de gardes de douanes. Ceux qui se trouvent « chargés de cette surveillance savent tirer parti de leur position, « en favorisant la contrebande.

« Ces troupes, quoique divisées en artillerie, cavalerie et « infanterie, sont également montées. Chaque soldat doit avoir « plusieurs chevaux, qui sont nourris sur le terrain du gouver-

« nement. Ces corps n'ont pas [illegible] ;
« le costume national leur [illegible]. Ces [illegible]
« dans la société [illegible] que [illegible]
« et ressemblent sous ce rapport [illegible]
« turcs qu'à toute autre troupe [illegible]
« de la fille de leur [illegible]
« toutes les fêtes que [illegible]
« tesse pour politesse et vont partout de pair avec eux. Ils [illegible]
« raient une très-forte paye si on leur donnait ce qui leur est
« dû ; mais cela ne leur est jamais arrivé, par plus sous le gouver-
« nement espagnol que sous celui du Mexique, et il y en a
« auxquels il est dû plus de vingt années de leur solde. Ils reçoi-
« vent seulement la ration assez régulièrement, et on les habille
« de temps à autre, au moyen des draps, toiles et chaussures
« que les navires fournissent pour le montant de leurs droits. »

On s'attachait à donner de l'instruction aux enfants des Indiens, on les envoyait de toutes les missions à Loreto, où des maîtres venus du Mexique leur enseignaient l'espagnol, la lecture, l'écriture et le chant. Cependant, l'amour de la liberté, plus puissant que les chaînes de la civilisation, les entraînait souvent à la désertion, et à aller retrouver *los Gentiles*, les Indiens insoumis, au sein de leurs forêts. Il est même arrivé que des villages, des missions, se sont soulevés en masse, et ont donné beaucoup d'occupation aux missionnaires, qui pourtant, à force de prudence, parvenaient à rallier leur troupeau dispersé et mutiné.

Dans la Basse-Californie on compte treize missions, et vingt et une dans la Haute; elles sont dirigées par cent trente-sept ecclésiastiques. Depuis l'indépendance mexicaine, le nombre des néophytes a diminué un peu ; mais un grand nombre d'Européens sont venus se fixer dans cette contrée, et la population

créole résultant du mélange des Espagnols avec des Indiennes a considérablement augmenté. Roquefeuille évaluait cette population à mille trois cents individus en 1817, Duhault-Cilly à trois mille cinq cents en 1827; maintenant, d'après les derniers renseignements, elle dépasse quinze mille. C'est une belle race; les hommes sont grands et bien faits, ils ont une belle physionomie et portent une barbe noire et épaisse; ce sont des espèces de centaures, toujours à cheval pour garder leurs troupeaux, pour faire leurs visites et même pour entendre la messe; aussi sont-ils les meilleurs cavaliers du monde.

Avant la révolution, tout le sol des deux Californies appartenait au gouvernement ou aux missionnaires, qui n'en détachaient pas la plus petite parcelle. Des fermes s'étaient cependant établies sur divers points de cette contrée; c'étaient les *Rancherias;* mais les possesseurs n'en jouissaient qu'à titre de tolérance, et ils pouvaient être dépouillés à chaque instant de leurs terres et même de la maison qu'ils habitaient et qu'ils avaient construite; un décret du gouvernement mexicain, de 1829, a changé ce pitoyable système; les propriétés des *ranchos* ont été déclarées incommutables et héréditaires entre les mains de leurs détenteurs, ainsi que les terres des missions; quant à celles du gouvernement, elles ont été mises en vente, et déjà plusieurs étrangers fixés à Monterey ont créé des exploitations très-considérables.

La pêche des perles, qui se fait sur la côte baignée par le golfe de Cortez, n'est plus ce qu'elle fut autrefois; la tortue qui fournit l'écaille et l'huître qui produit la perle ont également diminué; cependant ces dernières sont encore abondantes; on trouve de fort grosses perles qui ont la forme d'une poire, et qui seraient d'un prix inestimable, si elles étaient d'une plus belle eau, si elles avaient ce que les habitants appellent *Buen oriente;* car elles ont souvent des taches qui en altèrent la qualité. Il y a aussi beaucoup

de perles noires d'une valeur fort [illegible], [illegible] [illegible] veuves. Une compagnie s'était formée à Londres pour [illegible] prendre cette pêche; mais ses essais ont été infructueux, à cause de l'énormité des dépenses et de l'insuccès des [illegible] pour couler et relever la cloche à plonger.

Le commerce le plus important du pays consiste dans les cuirs de cerfs et de bœufs. Il y a des troupeaux immenses de cerfs dont la taille dépasse de beaucoup celle de nos cerfs d'Europe. Leur chasse est la grande affaire des Indiens et de beaucoup de créoles, pour lesquels non-seulement leurs cuirs, mais leur graisse, sont la source de bénéfices certains et nets. Les cerfs marchent par troupeaux de quarante à cinquante; leur couleur est brune ou noire; leurs bois, dont les branches sont rondes, ont de quatre à cinq pieds de hauteur. C'est certainement un des plus beaux animaux de l'Amérique; il court avec rapidité, en rejetant sa tête en arrière et en appuyant son bois sur son dos : le cavalier le mieux monté ne saurait l'atteindre à la course; les habitants du pays usent de divers stratagèmes pour le prendre. Le cerf après avoir bu, ce qui lui arrive souvent, devient lourd et court avec difficulté; alors le cavalier, aux aguets, le poursuit et l'a bientôt atteint avec son redoutable *laso* (1). D'autres fois, un Indien vide le cou d'un cerf et place sa tête surmontée de ses cornes, sur la sienne; ainsi affublé, il se cache dans l'herbe en imitant les mouvements du cerf qui paît; ces animaux, attirés par la présence d'un compagnon de pervenche,

(1) On sait que le *laso* est une corde en cuir tressé, terminée par un [illegible]. Les indigènes qui habitent les campagnes de l'Amérique [illegible] une admirable dextérité pour atteindre et renverser les animaux qu'ils [illegible]. [illegible] guerres de l'indépendance ils s'en servirent avec [illegible] [illegible]

arrivent et succombent bientôt sous les flèches des Indiens embusqués.

Les ours sont communs dans les montagnes; il y en a d'une grosseur monstrueuse, et ils font parfois des dégâts considérables dans les troupeaux. Il y a beaucoup de gibier de toute espèce, et des loutres dans les rivières et les criques, mais elles sont moins abondantes que dans les latitudes plus élevées, où elles diminuent chaque jour, pourchassées avec opiniâtreté par les Indiens, qui vendent les peaux aux Américains et aux Anglais. Ces fourrures ont un débit assuré et avantageux à Macao et à Canton.

Tout le commerce de la Californie se fait par Monterey; ce n'est plus un village, mais une charmante ville de quinze mille habitants, parmi lesquels on compte beaucoup d'Anglais, d'Américains et peu de Français; c'est le siége du gouvernement, de l'administration supérieure, et le quartier-général de l'état-major-général des troupes. Les édifices nouvellement construits donnent à cette ville un air de jeunesse et de fraîcheur qui charme et séduit autant que l'aimable hospitalité de ses habitants; on y publie un journal en espagnol et un autre en anglais. Autrefois toutes les productions de la Californie entreposées à Monterey étaient expédiées à San-Blas, d'où on les réexpédiait pour leur destination; maintenant on fait avec les bâtiments armés par des négociants de ce port, des expéditions directes à San-Blas, à Lima, à Valparaiso, aux îles Sandwich, et jusqu'en Chine.

Ce pays est certainement appelé, avant peu d'années, à une très-haute prospérité; il est également favorisé et par la richesse du sol et par sa position maritime, les bras seuls manquent; les habitants indigènes, je veux dire les créoles, dédaignent les travaux industriels, et leur paresse est presque insurmontable; aussi les ouvriers étrangers peuvent être assurés de trouver dans ce coin reculé du monde des moyens assurés de se créer, en peu

d'années, une [illegible] est celui de la France.

Les Californies [illegible] mexicain, qui [illegible] fait l'Espagne, et [illegible] presque tous les [illegible] soin de leur fortune [illegible] intérêts du pays qu'ils [illegible] gouvernement, pour [illegible] et autres employés [illegible] tres, tandis que les revenus [illegible] 50,000. Cet état de choses [illegible] du centre du gouvernement [illegible] appât séduisant aux ambitions [illegible] diverses tentatives d'indépendance [illegible] années. En 1829, une partie [illegible] révolta. Don Jose Maria [illegible] politique, prit les mesures [illegible] Sans chef, sans plan arrêté, [illegible] à l'ordre, et les meneurs, ainsi que [illegible] tisans, furent pris et remis entre [illegible] mouvement de 1831 n'eut pas un [illegible] été fomenté par deux Californiens [illegible] quelques étrangers, que l'on vit [illegible] aux affaires du pays. En 1836, [illegible] venaient d'arriver en grand [illegible] du Mexique, les autres de la rivière [illegible] Sandwich, exploitèrent le mécontentement des Californiens et leur proposèrent de les aider à s'affranchir du Mexique, espérant les engager plus tard à se donner à l'Union-Américaine. Ce projet trouva de nombreux partisans, et l'ordre donné par le

gouverneur, à la suite d'une discussion, d'arrêter don Juan Bautista Alvarado, l'un des préposés aux douanes, fut le signal de l'insurrection. Alvarado parvint à s'échapper, ramassa 50 à 60 *rancheros* et 25 chasseurs américains, se rendit maître de la plage, se mit en communication avec trois bâtiments américains qui étaient en rade, en obtint de la poudre, des boulets, et, à la tête de 85 hommes, mit le siége devant Monterey, où le gouverneur, plein de confiance dans ses forces, restait dans l'inaction. Alvarado ne tarda pas à séduire la garnison, et le gouverneur abandonné fut obligé de remettre la ville et le fort sans avoir tiré un coup de fusil. Les insurgés, devenus les maîtres, se divisèrent; les uns voulaient se donner à l'Union, les autres rester attachés au gouvernement fédéral, mais en se constituant en république indépendante du Mexique. Ce dernier parti l'emporta. Le gouvernement central, instruit des évènements, les approuva en partie, nomma un nouveau gouverneur général provisoire, fit quelques concessions, et tout rentra dans l'ordre. Vers le milieu de l'année dernière (1841), une tentative d'indépendance a été faite par le général Adama; il s'est prononcé, comme l'on dit au Mexique (le *pronunciamiento*), déclaration d'insurrection; mais, menacé par des forces supérieures, il s'est rétracté, et en a été quitte, selon l'usage maintenant établi dans ce pays, pour une sévère admonition du président de la république.

D'après cela, il est aisé de prévoir que la Californie sera un jour indépendante; mais actuellement sa population, qui ne s'élève pas à plus de 15 mille habitants, sans compter toutefois les Indiens des missions, est trop faible pour qu'elle puisse aspirer de long-temps à s'émanciper.

MEXIQUE.

Hacendados

Poblanas

CHAPITRE VINGT-[illegible]

Castes diverses de la population. — Gachupines [illegible] — [illegible], mulâtres, zambos, indiens et nègres. — [illegible] — Haut clergé. — Cures.

Je n'ai point encore parlé [illegible] du Mexique, parce que j'ai pensé que [illegible] des diverses castes et [illegible] l'état de l'esprit public [illegible] toire de la révolution américaine [illegible] les principaux traits.

Au moment [illegible] composait [illegible]

1°. Les [illegible] pinos ou chapetones;

2°. Les [illegible]

3°. Les [illegible]

4°. Les [illegible]

5°. Les [illegible]

6°. Les [illegible]

7°. Les [illegible]

La capitale [illegible] blancs Européens, [illegible] Mexique [illegible]

vingt mille, c'est-à-dire qu'ils formaient seulement la soixante-dixième partie de la population. Ils constituaient l'aristocratie du pays, quel que fût leur rang dans la hiérarchie sociale; ils traitaient les créoles et toutes les autres classes avec une superbe hauteur, et les tenaient indistinctement à un très-grand degré d'infériorité. Ces blancs privilégiés n'étaient cependant pas l'élite de la nation espagnole, ils en étaient trop souvent, au contraire, l'écume et le rebut; c'étaient en général des hommes accourus pour faire fortune, qui ne tenaient point au sol, et qui le quittaient dès qu'elle était faite. Cependant il faut dire aussi que ces gachupinos impérieux et superbes se distinguaient quelquefois par la générosité et la noblesse de leurs sentiments.

Les créoles étaient des hommes remplis d'intelligence, doués d'heureuses dispositions pour les arts et pour les sciences; ils se glorifiaient de compter parmi eux plusieurs peintres renommés, tels que Henriquez Valezo, Pelaez et don Juan Patricio; indolents, voluptueux, sans instruction, ils désiraient pourtant acquérir des lumières, aimaient et honoraient les savants, et M. de Humboldt se félicite de l'accueil qu'ils lui firent et du concours qu'ils lui prêtèrent. Des hommes du plus haut mérite sont sortis de cette classe; le général la Union, qui commanda glorieusement en chef les armées espagnoles pendant les guerres de la révolution, ainsi que le ministre général O'Farill, Lardizabal, et plusieurs autres hommes d'état célèbres, étaient Mexicains-créoles. Le poëte Gorostiza, maintenant ambassadeur à Londres, auteur de plusieurs charmantes comédies, parmi lesquelles je citerai celle intitulée : *Indulgencia para todos*, qui fit tant de sensation à Madrid après le retour de Ferdinand VII de Cadix, était Mexicain. Une dame, doña Inez de la Cruz, s'était aussi rendue célèbre parmi les favoris des muses. Les créoles sont une race grande, bien faite, vigoureuse, propre à tous les exercices du corps; ils passent avec

MEXIQUE.

Mexicains et Guerrilleros de Mechoacan.

raison pour les hommes les plus obligeants et les plus hospitaliers de l'Amérique.

Les mulâtres étaient remarquables par l'audace et l'énergie de leur caractère, leur pénétration, leur activité et leur adresse dans tous les exercices du corps. « Doués d'un caractère ardent et « vindicatif, ces hommes de couleur, disait l'évêque de Mechoacan « dans le mémoire qu'il adressait au roi, en 1799, ces hommes « vivent dans un état constant d'irritation contre les blancs; il « faut même s'étonner que leur état d'irritation ne les porte pas « plus souvent à la vengeance. »

J'ai parlé des Indiens civilisés; c'était une classe paisible, sobre, soumise, mélancolique, mais ignorante, stupide et esclave des curés. Leur nombre s'élevait, comme je l'ai dit, à 2 millions 500 mille.

Les nègres étaient en fort petit nombre au Mexique; on n'en comptait que 6,700; ils y conservaient leur caractère laborieux, gai, humain et dévoué.

La révolution a fait tomber la barrière qui séparait ces castes; dans quelques générations, il résultera de leur mélange une race qui aura son type uniforme et distinct. Cet effet est déjà remarqué dans quelques villes où cette fusion est plus complète, comme à Acapulco; la population y a tous les traits de la physionomie des Malais, parce que dans cette ville il existait beaucoup de familles de Manille qui se sont unies avec celles des autres castes.

Il est encore une classe de la société qui, recrutée dans la plupart de ces castes diverses, mérite une attention particulière, et il est important de faire connaître le rang qu'elle tenait dans la hiérarchie sociale, à cause surtout du rôle qu'elle a joué dans la révolution du Mexique.

La religion était le plus puissant moyen de gouvernement; le clergé exerçait la plus grande influence sur la population, qu'il

dominait par le ressort des consciences. Cette influence était grande, excessive dans certaines provinces du Mexique, et l'on a souvent remarqué que plus les moyens de communication y étaient rares, plus l'influence cléricale augmentait. Se confesser, communier annuellement, entendre la messe et dire le rosaire tous les jours, faire des neuvaines et des pèlerinages, visiter les images offertes à la vénération dans quelque célèbre sanctuaire, telles étaient les œuvres du culte extérieur que les habitants croyaient devoir être les plus agréables à Dieu. Faire des donations à l'église et aux couvents, fonder des chapelles et enrichir le clergé, était l'œuvre d'un chrétien complet que l'on ne manquait pas de comparer à ceux qui florissaient dans les premiers siècles de l'Eglise. Néanmoins il manquait quelque chose à ses perfections, s'il n'avait pas en sa possession la *Bula de la santa Cruzada*, qui lui était délivrée tous les ans à beaux deniers comptant et avec beaucoup de ponctualité; tout ce qu'il avait fait devenait presque nul, et il compromettait son salut en négligeant cette petite formalité. Il lui fallait encore en mourant laisser au clergé la *quinta*, la cinquième partie de son bien, ou se croire très-près d'être damné.

La religion se dirigeant ainsi par les pratiques extérieures et non par la morale, il régnait dans les classes inférieures du peuple un fanatisme et une intolérance extrême; elles professaient ouvertement toute leur horreur pour les hérétiques, qu'elles considéraient comme de détestables impies destinés à devenir la proie du diable, et avec lesquels il ne faisait pas bon d'entretenir de trop intimes relations.

Si l'on considère que les dots des moines ne retournaient dans aucun cas à leurs familles, on ne trouvera pas étonnant qu'avec de pareilles ressources le clergé mexicain soit parvenu à acquérir d'immenses richesses.

La quatrième partie du sol lui appartenait (1); on évaluait ses biens à 250 millions de francs, et, en outre, il avait hypothéqué des sommes énormes sur des propriétés particulières. Certains couvents possédaient des *haciendas* d'une immense étendue; sur quelques-unes, on comptait jusqu'à 20 mille têtes de gros bétail, 30 mille moutons et chèvres, et 600 bêtes de labour; plusieurs monastères étaient propriétaires de dix à douze de ces vastes possessions. Les quatre cinquièmes des propriétés de la ville de la Puebla, peuplée de 80,000 âmes, appartenaient à des gens de mainmorte, c'est-à-dire aux couvents, aux confréries, aux chapitres ou aux hospices. Le haut clergé avait des revenus prodigieux, l'archevêque de Mexico 650,000 francs, celui de la Puebla 550,000, celui de Valladolid 500,000 et ainsi de suite.

Mais si le haut clergé étalait un faste magnifique, le bas clergé, recruté parmi les mulâtres, les Zambos et les Indiens, était dans la plus profonde misère. Les curés d'une infinité de villages n'avaient que 5 à 600 francs de revenus, qui n'en représentent pas 100 à 150 de France. Aussi, ce fut dans le clergé des campagnes que la révolution trouva, non-seulement d'ardents promoteurs, mais d'héroïques défenseurs, comme nous le verrons bientôt.

Beaucoup d'évêques qui étaient créoles secondèrent l'impulsion de tous leurs efforts.

Le personnel du clergé comprenait en nombre rond 10 mille évêques, curés ou moines, et 4,000 nonnes.

Des Mexicains, fervents promoteurs de l'indépendance, des hommes qui avaient crié avec force contre les abus des moines, contre leurs richesses et leur licence, ont maintenant remplacé

(1) Mora : *Révolution du Mexique.*

les Espagnols dans la plupart des cures et des hautes dignités de l'Église. Mais ce clergé veut-il permettre que l'on touche à ses immenses *haciendas* et aux propriétés qu'il possède dans les villes et les villages? en fait-il un meilleur usage? a-t-il mis un frein aux passions et à la cupidité qu'il reprochait à ceux dont il a pris la place? Non, sans doute; j'ai bien vu des hommes nouveaux, mais j'ai vu les mêmes abus, et je ne puis m'empêcher de penser que la richesse des couvents et des confréries est une des plaies du Mexique. Le catholicisme a été le propagateur de la civilisation; les beaux-arts et les nobles pensées l'ont accompagné partout dans sa marche bienfaisante; mais il semble que ses ministres n'aient voulu que s'asseoir au Mexique et y faire fortune. Ils n'ont maintenant d'autre souci que de conserver les richesses qu'ils ont acquises, d'entraver toutes les mesures salutaires et progressives, de s'opposer au développement des idées libérales; et le Mexique, sous leur influence, ne peut pas plus améliorer, aujourd'hui, son système intérieur, qu'il ne le pouvait sous la domination de l'Espagne.

Cet état de choses est trop violent pour pouvoir subsister long-temps, et le clergé mexicain doit craindre que le peuple ne le trouve un jour trop riche; sa chute serait infaillible. Il n'a qu'un seul moyen de l'éviter. Qu'il se mette lui-même à la tête du mouvement libéral, qu'il se donne ainsi une importance fondée sur des bases solides et qu'il fasse un utile emploi de ses richesses, en protégeant les arts et en tendant une main secourable aux efforts de l'industrie naissante.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Griefs des Américains. — Causes de la révolution. — L'Inquisition. — Exclusion des créoles des hauts emplois publics. — Monopoles. — Prohibition du commerce étranger. — Tribut ou capitation des Indiens. — Privation de tous droits et de toutes franchises municipales.

Motifs en faveur du gouvernement espagnol. — Toutes les colonies modernes sont assujéties à un système uniforme de prohibition. — L'administration était paternelle. — Facilité de se créer un bien-être. — Paix profonde dont ces colonies ont joui pendant trois siècles. — Exemption du service militaire, impôts insignifiants. — Travaux apostoliques des religieux pour étendre parmi les Indiens la civilisation et la foi. — Monuments et travaux exécutés par l'Espagne en Amérique.

Il me reste maintenant, avant d'arriver aux faits de la révolution, à examiner les causes qui la provoquèrent.

On sera peut-être surpris de celle que je place au premier rang, l'inquisition; et cependant il est indubitable qu'elle en fut la cause morale et secrète la plus influente.

Parmi les moyens odieux employés par le gouvernement espagnol, il n'en est certainement aucun qui lui ait porté un si grand préjudice, attendu qu'il lui donnait ainsi pour ennemis déclarés tous ceux qui avaient l'amour des lettres ou qui avaient la prétention de les aimer; et cette classe était nombreuse, puissante par son influence morale sur le reste de la population, à tous les rangs, à tous les degrés.

L'inquisition, à la vérité, n'était plus ce tribunal sanguinaire dont les fureurs firent pâlir l'humanité; mais elle faisait obstacle à la dissémination des lumières et aux progrès de la raison humaine. Aucun livre ne pouvait pénétrer dans le pays sans passer sous ses yeux; et la confession, l'excommunication étaient des moyens de police employés pour découvrir les contraventions.

Personne n'osait acheter des livres classiques sans s'exposer à les perdre, à des visites domiciliaires du saint-office, à des procès avec cet odieux tribunal; et les hommes les plus instruits devaient s'attendre, à chaque instant, à être enterrés vivants dans les cachots inquisitoriaux.

Chacun avait horreur de cette multitude de dénonciations qui tendaient à faire d'un peuple doux et humain une race de délateurs, car le saint-office exigeait des révélations; ainsi l'on créait des hypocrites, de faux dévots, on mettait la religion en hostilité avec les sentiments les plus doux, les plus honorables, avec les relations de la confiance et de l'intimité.

Mais on redoutait par-dessus tout l'invasion des idées philosophiques; certains ouvrages étaient sévèrement prohibés, l'introduction de quelques autres seulement tolérée; quelquefois on ne les mettait en circulation qu'après en avoir couvert certaines pages mal sonnantes d'une couche épaisse d'encre.

L'inquisition était chargée de ce soin; elle s'en acquittait à merveille quant au zèle et fort mal quant à l'intelligence. Elle empêchait surtout l'introduction de livres capables d'éclairer le peuple sur ses droits et de dissiper l'ignorance et le fanatisme.

Si quelqu'un parvenait à s'affranchir de ces sévères mesures inquisitoriales, il devait cacher ses livres à tout le monde et même à ses meilleurs amis, lorsqu'ils étaient d'une conscience timide. Dans un moment de faiblesse, ils pouvaient se laisser effrayer par les excommunications fulminées contre ceux qui ne dénonçaient pas les possesseurs de livres prohibés, et d'un instant à l'autre le possesseur se voyait poursuivi par l'inflexible tribunal.

Après ce premier grief, celui qui excitait le plus de mécontentement était l'exclusion des créoles du partage des hauts emplois publics. Tous étaient dévolus aux Européens; un vice-

roi né en Amérique, le marquis de Casafuerte, Péruvien, est l'unique indigène qui soit parvenu à une haute dignité (1).

Les emplois subalternes étaient abandonnés aux créoles, mais ils ne les obtenaient qu'en petit nombre, soit qu'ils en fussent redevables à leur mérite, soit que pour les obtenir ils eussent eu recours à ces odieux moyens de vénalité qui n'étaient que trop communs à la cour corrompue de Madrid. Enfin, dans les derniers temps, comme tout se vendait à la cour, les choses en étaient venues au point que les employés arrivaient de l'Espagne.

Les créoles qui se jugeaient égaux en mérite, et fort souvent supérieurs en moralité, en intelligence et en fortune, souffraient en silence cette exclusion qui blessait à la fois et leur amour-propre et leurs intérêts; mais leurs sentiments comprimés ne faisaient qu'accroître leur haïne contre les Espagnols.

Le monopole excitait des plaintes universelles, surtout dans les villes maritimes, qui désiraient ardemment voir leurs ports ouverts au commerce étranger. On comprenait que l'Angleterre, la France, nations industrielles, pussent se réserver de pareils priviléges; mais l'Espagne, privée d'industrie, de manufactures, pouvait-elle avoir la même prétention? Il était évident que le bénéfice de ce commerce et le produit des mines passaient en définitive entre les mains des étrangers, et que les négociants espagnols n'étaient que leurs facteurs.

D'un autre côté, l'Espagne ne pouvant ni approvisionner les colonies par elle-même, ni consommer leurs produits, ouvrait nécessairement une porte à la contrebande, dont le plus grand mal était d'altérer la moralité des populations qui se livraient à ce trafic. Les productions ne pouvant que sortir furtivement ou

(1) Un descendant de Colomb et un descendant de Montézuma ont été vice-rois du Mexique.

rester sans valeur entre les mains des propriétaires, l'agriculture ne recevait aucun développement, et le peuple restait dans la misère, lorsqu'il aurait dû devenir riche et heureux avec la liberté commerciale.

Les mesures les plus oppressives avaient été prises pour assurer ce monopole; ce fut ainsi que l'ordre d'arracher les oliviers et les vignes fut donné, afin de conserver à l'Espagne la vente exclusive des huiles, des vins et des eaux-de-vie, et cependant plusieurs zônes étaient éminemment favorables à ces cultures, au Mexique et ailleurs.

On défendit l'exploïtation des mines de fer si abondantes sur beaucoup de points, pour conserver le marché aux fers de la Biscaye.

On prit, contre l'établissement des manufactures, des mesures directes ou indirectes qui ne leur permettaient pas d'exister.

On connaît ces lois cruelles qui interdisaient l'entrée des colonies espagnoles à tous les étrangers; celui qui avait le malheur de les violer était jeté dans la profondeur des mines pour y finir ses jours.

Enfin la capitation ou tribut des Indiens, qui avait été supprimée, avait été aussi rétablie, et cet impôt, contre lequel la voix de Las Casas s'éleva avec tant de véhémence, était de 3 à 6 piastres par chaque mâle de huit à cinquante ans; c'est-à-dire qu'une famille composée de cinq individus de ce sexe et de cet âge payait 150 francs par an, contribution excessive et qui fut un des premiers véhicules du soulèvement des indigènes.

Il résulte de ce que nous avons dit dans les chapitres précédents, que les souverains de l'Espagne, après avoir faiblement contribué à la découverte et très-peu à la conquête du Nouveau Monde, après avoir répondu par l'ingratitude aux services éminents de Colomb et de Cortez, adoptèrent pour maxime fonda-

mentale que tous les domaines conquis, terres et hommes, appartenaient, non à la nation conquérante, mais à la couronne.

Ce fut de ce principe que découlèrent tous les abus qui ont pesé sur l'Amérique; les rois se considérant comme ayant des droits absolus sur toutes les terres dont leurs sujets faisaient la conquête. Ce fut ainsi que toute concession de terres faite à des particuliers fut considérée comme conditionnelle et reversible, dans des cas prévus, à la couronne.

Ce fut ainsi que les possessions espagnoles en Amérique furent privées d'une infinité de droits, et en particulier des franchises municipales, si chères aux Espagnols, de l'exercice de leur liberté; ce fut là la source et l'origine de cette mauvaise administration qui pèse sur les colonies.

Tels étaient les griefs principaux des Américains, ceux du moins qui, à leurs yeux, justifierent la révolution. Il serait difficile de contester des faits authentiques; mais aussi n'y avait-il pas quelque chose à dire en faveur de l'Espagne? C'est ce que nous allons examiner.

Une chose qu'il faut d'abord remarquer, c'est que, tandis que les autres puissances de l'Europe abandonnaient à elles-mêmes leurs colonies naissantes, l'Espagne veillait attentivement sur les siennes, et que, dès le début, elle y créa des administrations et une organisation régulière.

On reproche à l'Espagne d'avoir repoussé toute industrie qui tentait de s'introduire dans ses vastes domaines, c'est-à-dire qu'elle y interdisait la création des manufactures, etc.; mais toutes les métropoles n'en agissent-elles pas ainsi pour leurs colonies? S'il fallait prendre au pied de la lettre les récriminations des partis opposés, rien ne serait aussi difficile à comprendre que la vérité: est-ce que nous n'obligeons pas nos possessions d'outre-mer d'acheter exclusivement nos productions? est-ce

que les mêmes prohibitions n'ont pas été de tout temps appliquées aux colonies anglaises, françaises, hollandaises, et n'existent-elles pas encore, du moins en partie?

On a peint son despotisme sous les plus noires couleurs. En Amérique, l'administration, quoique absolue, était paternelle, elle suivait les traditions de l'Autriche; rien ne troublait le colon dans l'exercice de sa paisible industrie, nulle part il n'était plus facile de se créer un bien-être, et très-souvent des fortunes colossales; d'ailleurs le despotisme, dont je ne prétends pas faire l'apologie, a son frein naturel dans son propre intérêt : la souveraineté, absolue ou non, ne peut s'exercer utilement que sur la propriété; on ne commande qu'à ceux qui ont quelque chose, et l'autorité perd ses droits sur ceux qui n'ont rien. Le gouvernement avait donc un intérêt évident à protéger ses sujets dans les colonies et non à les tyranniser.

On se plaignait de la sévère interdiction des colonies aux étrangers. Les Anglais surtout se récriaient depuis deux siècles contre cette énormité, et aucune nation ne jetait de plus hauts cris. En effet, pourquoi les Espagnols n'avaient-ils pas découvert l'Amérique pour eux? pourquoi s'obstinaient-ils à ne pas vouloir partager avec eux le produit de leurs précieuses mines? Maintenant les Anglais les exploitent seuls; ils se sont emparés du commerce entier de l'Amérique du Sud et sont devenus les maîtres de cet immense marché : tout est donc pour le mieux du monde.

Les colons espagnols ne connaissaient point d'impôts, du moins ceux qu'ils payaient étaient insignifiants. Ils étaient exempts du service de la milice, de la marine; et pendant des siècles, rien ne troubla la paix profonde dans laquelle ils vivaient.

Le clergé abusa sans doute de son pouvoir et de son influence; mais c'est le lot de la nature humaine : empires, corporations,

conquérants, tous abusent des faveurs de la fortune. Mais il faut être juste, le Christ a conquis en Amérique plus de sujets que le glaive, et l'on est frappé d'une profonde surprise en lisant l'histoire de ce périlleux apostolat qui allait chercher les sauvages au milieu des forêts et des déserts de l'Amérique, pour les convertir, les réunir en bourgades, et les assujétir à la discipline de la civilisation et de la foi.

L'Espagne a exécuté, en Amérique et surtout au Mexique, des travaux et des monuments qui honoreraient tous les peuples de l'Europe, et dans les institutions scientifiques qu'elle a créées à Mexico, l'université, les colléges, l'école des mines, des musées, des chaires de chimie, de physique, etc., elle a prouvé qu'elle n'était point jalouse de perpétuer l'ignorance. C'eût été de toutes les façons un fort mauvais calcul.

La colonisation de l'Amérique par l'Espagne fut une œuvre glorieuse et magnifique. Qui ne serait frappé d'admiration en contemplant cet immense continent soumis, par un mécanisme puissant et uniforme, à un ordre si parfait et si régulier! et ces immenses possessions de plus de deux mille lieues d'étendue, depuis l'archipel de Chiloé, au sud du Chili, jusqu'à l'extrémité de la Californie, réunissant les peuples sujets aux mêmes lois, professant le même culte, parlant la même langue, obéissant à la même impulsion, et formant un tout homogène!

Tel était ce vaste empire, qui surpasse, comme œuvre coloniale, tout ce que les nations anciennes et modernes ont exécuté de plus grand, et l'Espagne pouvait dire avec un sentiment d'orgueil quelle s'étendait

« Des bords sacrés [illegible]
« Aux bords enflammés [illegible]

(1) Le comte de Florida [illegible] d'une extré-

Les calamités qui, dans l'espace d'un demi-siècle, ont coup sur coup accablé cette nation, et l'ont fait descendre du rang qu'elle occupait dans le monde, inspirent ce sentiment que l'on accorde à la grandeur devenue malheureuse, et lorsque je vois les écrivains américains recourir aux exagérations pour justifier l'insulte qu'ils prodiguent à l'Espagne, j'éprouve le même sentiment d'indignation et d'horreur qu'en voyant des enfants dénaturés fouler aux pieds les saintes lois de la nature et outrager les auteurs de leurs jours.

On s'est trop habitué, depuis un siècle, à déprécier l'Espagne; on oublie tout ce qu'elle fit de grand, on oublie que, dans le temps où l'Europe était encore ployée sous le joug de la barbarie et de la féodalité, elle donnait le premier signal de la liberté, et créait le premier code dans ses fueros de l'Aragon et de la Navarre.

mité à l'autre de l'Amérique, de sorte qu'une lettre de Buénos-Ayres parvenait régulièrement à Monterey de Californie après avoir fait ainsi deux mille six cents lieues, la distance de Paris à Pékin.

[illegible]

Cette belle et noble cause, celle de la liberté et de l'indépendance, tombée en de pareilles mains, a fait penser que la population du Mexique et celle de l'Amérique en général n'étaient point mûres pour cette transformation, et que la révolution a été prématurée, bien qu'elle dût s'accomplir dans un avenir plus ou moins prochain.

Depuis vingt ans que l'anarchie dévore l'Amérique, on dirait que les nouveaux états indépendants, encore au berceau, sont destinés à mourir dans les convulsions de l'agonie; mais les nations ne meurent pas; l'ordre naîtra du désordre, on verra le Mexique et les autres colonies espagnoles recueillir les fruits d'une expérience chèrement achetée; elles comprendront la nécessité de se réfugier dans les progrès sociaux, ceux de la civilisation, des lumières, du travail, du bonheur domestique et de la paix publique; elles se lasseront d'être les jouets de ces intrigues politiques qui se succèdent comme une fatale palengénésie au profit de quelques misérables, et au préjudice de leur repos, de leur prospérité, peut-être même de leur avenir comme nations indépendantes.

D'autres luttes les attendent : la paix, cette douce fille du ciel, n'a point quitté son céleste séjour pour fixer à jamais son domicile sur la terre, et avant un demi-siècle, lorsque les nations de l'Amérique seront devenues puissantes et fortement constituées, elles auront à débattre de grands intérêts avec l'Europe; la politique changera de théâtre avec les rapports commerciaux, et dans les luttes auxquelles elles assisteront la loi des nations à la main, elles pourront retremper leur caractère et acquérir une gloire plus pure et plus digne d'elles.

Le Mexique occupait le premier rang parmi les colonies espagnoles, tant à cause de ses richesses territoriales et minérales, qu'à cause de sa position géographique. Baigné d'un côté par

l'océan Atlantique, et de l'autre par l'océan Pacifique, cette situation entre l'Europe et l'Asie lui donnait une plus grande valeur politique, et l'appelle en effet à de hautes destinées.

Cette belle contrée fut toujours l'objet de la prédilection de l'Espagne, qui croyait pouvoir compter sur sa fidélité; mais quoiqu'elle n'ait pas été la première à prendre l'initiative de l'insurrection, elle ne tarda pas à suivre l'exemple qui lui avait été donné par Quito, Caracas et Buenos-Ayres. Pour connaître les causes qui déterminèrent ce mouvement, il est nécessaire de remonter à une époque un peu éloignée.

Le ministère de Charles IV voulut étendre son système de vénalité jusque sur les colonies espagnoles; une proie si riche devait tenter sa cupidité. Tous les emplois furent mis à l'encan.

Le marquis de Branciforte fut nommé vice-roi du Mexique. Son administration, calquée sur celle de Madrid, mit en vente emplois, grâces, dignités, tout, jusqu'aux moindres faveurs : je citerai un seul exemple de cette immorale avidité. Plusieurs régiments de milice venaient d'être créés au Mexique, tous les grades furent mis à l'enchère; or, on sait combien les créoles étaient avides de toute sorte de distinctions; il n'y eut pas assez d'emplois à distribuer, bien que les prix en eussent été élevés, par la concurrence, de 20 à 150 mille francs, selon les grades. Il n'est pas inutile de remarquer que ces régiments furent, quelques années après, les premiers et les plus puissants appuis de l'insurrection.

Le successeur de Branciforte, José Iturigaray, se livra à de telles exactions qu'il souleva une explosion de murmures et de mécontentement, d'une extrémité du Mexique à l'autre; la direction des mines de Guanaxuato adressa à ce sujet au roi un mémoire véhément qui se terminait par cette phrase prophétique : « Lorsque nos enfants liront l'histoire des maux sous lesquels

« nous avons gémi, ils n'oseront le croire et ils s'écrieront : « Était-ce donc des statues de marbre ceux que Iturigaray était « venu gouverner? et ils ajouteront avec Tacite, *et, quod passi* « *sunt meriti.* »

Une des sources les plus abondantes des spéculations de l'administration de Madrid était la fourniture du vif-argent pour les mines, celle du papier pour les manufactures de cigares dont elle s'était attribué le monopole, ainsi que la contrebande par des navires anglais. Iturigaray était intéressé dans ces opérations scandaleuses qui se faisaient ouvertement et à la connaissance de tout le monde.

La nouvelle de l'invasion de l'Espagne par l'armée française, en 1808, arriva au Mexique vers le mois d'août de la même année; elle y causa la même impression que dans les autres colonies; deux députés de la junte de Séville arrivèrent peu de temps après pour faire reconnaître l'autorité de cette assemblée; mais presque au même moment la junte des Asturies siégeant à Oviédo écrivait au vice-roi pour lui défendre de reconnaître la junte de Séville; les créoles profitèrent de ce conflit, et sous le prétexte de fidélité au souverain ils établirent un comité à Pouaran, gros bourg à quelques lieues de Mexico, et ses membres se mirent aussitôt en rapport avec Iturigaray; celui-ci voyant l'orage approcher, et sentant la nécessité de faire oublier ses concussions, prêta l'oreille à leurs propositions; en conséquence, comme la colonie restait sans lien avec la métropole, il fut déterminé qu'à l'exemple de l'Espagne, qui avait formé, en l'absence du pouvoir, des juntes provinciales, il serait créé au Mexique une junte coloniale composée par moitié de créoles et d'Européens.

Cette seule assimilation souleva ces derniers, et ils prirent aussitôt des mesures énergiques. Dans la soirée du 15 septembre 1808, l'*audience* (tribunal supérieur qui exerçait une sorte de

[illegible] sur les [illegible] de vice-roi [illegible] [illegible] les [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible]

des habitants. L'impulsion fut donnée par les créoles qu'une absurde politique tenait éloignés des affaires et dans un état humiliant de suggestion; les hommes les plus considérables du pays dirigeaient en secret le mouvement; c'étaient des évêques, des auditeurs, des officiers, des prêtres, de riches propriétaires, des gens de loi et une jeunesse ardente et enthousiaste.

Venegas se hâta d'adresser une proclamation aux habitants; mais quoique remplie de modération et de promesses, elle n'eut point le pouvoir de conjurer l'orage qui grondait. Ce fut le véritable début de la guerre de l'indépendance, qui peut être divisée en deux phases distinctes : l'une de 1810 à 1819, époque où le vice-roi Apodaca parvint à pacifier le pays; l'autre de 1820 jusqu'à l'émancipation définitive.

Iturrigara, chanoine de Valladolid, l'un des conjurés, avait dévoilé sur son lit de mort la conspiration qui allait éclater; aussitôt le corrégidor de Quereturo et un grand nombre d'habitants de cette ville furent jetés dans les prisons.

Ces arrestations hâtèrent l'explosion qui ne devait avoir lieu que le 1er novembre.

Un détachement de troupes, parti de Mexico, avait ordre de s'assurer de la personne de Hidalgo, curé de Dolorès, village considérable au nord de Guanaxuato, du corrégidor don Domingo Dominguès, ainsi que d'Abassolo, Allende et Aldama, tous les trois capitaines au régiment de milice de la reine.

A l'approche des troupes (10 septembre 1810), Hidalgo fit sonner le tocsin, qui retentit au loin de village en village; il appela la population aux armes, promit aux Indiens l'abolition du tribut, et arbora l'antique étendard des empereurs du Mexique, sur lequel il avait fait broder l'image de la Vierge de Guadalupe, objet de la profonde vénération du pays. L'incendie se propagea avec une effrayante rapidité; en peu de jours, Hidalgo

et d'audace. Il aimait le faste. Dès qu'il fut proclamé généralissime, il ne parut plus en public que revêtu d'un magnifique uniforme bleu, à parements et collet rouges, couvert de broderies d'or, le corps entouré d'une ceinture noire richement brodée; il portait sur la poitrine, suspendue à une chaîne d'or, l'image de Notre-Dame-de-Guadalupe, qui décorait aussi ses drapeaux bleus et blancs, couleurs de l'ancien empire d'Anahuac.

La distance qui sépare Valladolid de Mexico est de quatre-vingts lieues; Hidalgo, plein de confiance, mit son armée en mouvement, et arriva à Toluca, ville considérable qui n'est éloignée que de douze lieues de la capitale, où il avait de nombreux partisans.

Venegas se trouva dans une position des plus critiques: ne pouvant disposer que d'un petit nombre de troupes dispersées à de grandes distances, il était en outre obligé de surveiller les mécontents de la capitale. Une brigade aux ordres du général Calléja occupait Queretaro, dont la nombreuse population ne cachait point ses sympathies pour la révolution. Trois mille hommes commandés par le comte de la Cadena étaient à San-Luis-Potosi, à quatre-vingt-dix lieues de Mexico; il ne restait que quatre régiments d'un effectif très-faible pour défendre les approches de cette ville; le vice-roi les plaça sous les ordres du brigadier Torquato Truxillo, son aide-de-camp, qui alla prendre position à Ixtlahuaca, où il fut renforcé par cinq cents hommes de milice et par un corps récemment formé et composé de nègres. L'archevêque, de son côté, sur la demande du vice-roi, ajouta ses foudres spirituelles à ces moyens de défense; il fulmina une bulle d'excommunication contre les rebelles qui furent déclarés hérétiques, et un décret de l'autorité civile nnaordo que tous ceux qui seraient pris les armes à la main seraient immédiatement fusillés.

Truxillo venait de prendre une nouvelle position dans un

défilé qui couvre la capitale à huit lieues de distance, lorsqu'il y fut surpris à l'improviste par les insurgés; ceux-ci, après plusieurs attaques furieuses, lui prirent son artillerie, lui tuèrent trois cents hommes, et le forcèrent à se retirer en désordre sur Mexico.

Venegas sortit alors de la ville et prit position sur une montagne qui domine le village d'Aculco et la contrée environnante. Hidalgo s'avança jusqu'à Quaximalpo, à cinq lieues seulement de Mexico, qu'il fit sommer le même jour, 10 octobre 1810; mais il laissa passer l'heure de la fortune, et négligea ses faveurs en restant vingt-sept jours dans l'inaction. Les royalistes eurent le temps de se reconnaître; ils organisèrent plusieurs corps francs, rejoignirent le vice-roi, et les forces qui étaient à San-Luis-Potosi s'avancèrent aussi pour se rallier.

Hidalgo se prépare dès lors à la retraite : déjà son avant-garde était partie lorsqu'il fut attaqué par Calleja. Celui-ci avait réuni divers corps d'Européens et de créoles aux troupes de Potosi; ses forces s'élevaient à dix mille hommes, et il avait un train considérable d'artillerie. Les Indiens indisciplinés n'opposèrent qu'une faible résistance; ils prirent la fuite et perdirent plus de douze mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Cette bataille d'Aculco fut livrée le 7 novembre 1810, et dès ce moment l'étoile de l'insurrection commença à pâlir.

Hidalgo se retira précipitamment sur Guanaxuato; mais il fut suivi de près par Calleja, général actif, intrépide autant que cruel, qui le joignit à Cruces, près de Queretaro; les insurgés furent de nouveau battus, et cette multitude se dispersa dans toutes les directions, poursuivie avec acharnement; on en fit une horrible boucherie, on passa par les armes tous ceux que l'on put saisir, ou bien on leur coupait les oreilles, outrage le plus cruel qu'on pût leur faire.

A peine arrivés à Guanaxuato, les insurgés en furent aussitôt chassés par les Espagnols, qui y entrèrent presque en même temps et en firent de nouveau un carnage effroyable.

Malgré ces défaites récidivées et ces pertes énormes, l'armée de l'insurrection comptait encore sur une force de quatre-vingt mille hommes; elle se dirigea sur Guadalaxara, à 137 lieues au nord de Mexico; Hidalgo s'y fortifia, il dressa des batteries avec l'artillerie qu'il avait fait venir de San-Blas, car son autorité s'étendait encore sur cinq des plus grandes provinces du Mexique.

Dans son mouvement rétrograde, Hidalgo avait reconnu la position de Calderon, à 5 lieues de Guadalaxara; une rivière escarpée et profonde et un pont dont la tête fut couverte de retranchements, offraient des moyens d'arrêter l'ennemi et d'assurer la retraite. Hidalgo y laissa son arrière-garde sous les ordres d'Allende, l'un des premiers chefs de l'insurrection; Calléja poursuivant ses succès l'y attaqua; la résistance fut désespérée; deux fois les lignes royalistes furent rompues, mais un régiment de la réserve rétablit le combat; bientôt le découragement se mit dans les rangs des Indiens, ils abandonnèrent le champ de bataille, sur lequel ils laissèrent toutes leurs munitions, 90 pièces d'artillerie et des monceaux de cadavres.

La perte de cette bataille fut fatale à la cause de l'indépendance et à son chef; Calleja, après sa victoire, entra sans coup férir à Guadalaxara. Hidalgo, se retira sur Zacatecas, où il trouva de l'artillerie, et de là à San-Luis-Potosi, d'où il se proposait de gagner le Texas pour y organiser une nouvelle armée, laissant ses derrières protégés par de forts partis de guérillas, qui devaient intercepter les communications de l'armée espagnole et l'arrêter dans sa marche. Les populations des contrées qu'il traversait lui étaient d'ailleurs favorables, l'immense

majorité de la population se composant de créoles et d'Indiens.

Le 21 mars Hidalgo, après avoir passé la nuit à Saltillo, quitta cette ville, suivi de son état-major, composé d'environ soixante officiers et d'un détachement de cavalerie d'escorte; cette petite troupe fit halte dans un hameau nommé Acatila-de-Bejan; à peine avait-elle mis pied à terre qu'elle se vit cernée par un détachement aux ordres d'Elisondo Bustamente, l'un des officiers de l'insurrection sur lequel Hidalgo croyait le plus pouvoir compter, mais qui commit cette trahison pour obtenir sa grâce. Cinquante de ces officiers furent immédiatement passés par les armes, et Hidalgo fut envoyé à Chinhuahua, ville considérable au delà de Saltillo; l'influence du clergé fit prolonger la procédure pendant près de quatre mois; enfin, le 21 juillet 1811, Hidalgo fut fusillé et montra, dans ses derniers moments, le courage le plus héroïque uni aux sentiments les plus religieux.

En levant l'étendard de la révolte, Hidalgo avait déclaré dans ses proclamations qu'il prenait les armes pour défendre les droits de Ferdinand VII et la religion en péril, par l'élévation au trône d'Espagne d'un frère de l'empereur Napoléon. Ce prétexte ne trompa personne, mais ce fut le moyen que le clergé employa pour prolonger l'instruction de son procès avec l'espoir de le sauver.

Quant aux moyens qu'il mit en usage, ils prouvent que l'esprit révolutionnaire peut se loger sous la calotte d'un curé comme sous le bonnet rouge du Jacobin. Hidalgo fut un révolutionnaire en soutane, dont presque tous les actes furent entachés d'une horrible cruauté, et un chef qui, au courage près, ne montra aucune intelligence, aucun instinct militaire.

Il toléra les plus affreux excès; il fit plus, il les encouragea, soit pour compromettre et engager sans retour ses partisans, soit pour inspirer la terreur à ses ennemis, ou pour encourager

les soldats par la perspective du pillage. Les contrées qui devinrent le théâtre de la guerre furent complétement dévastées par les contributions ou par les pillages de ses hordes indisciplinées. On enlevait les troupeaux, les récoltes, les meubles même, on incarcérait les suspects ou bien on les massacrait, et souvent on les mettait à la torture; à la vérité les Espagnols n'étaient que les fidèles imitateurs de ces excès; c'étaient de part et d'autre les mêmes scènes; les villes étaient tour-à-tour mises à contribution par les deux partis, et les prisonniers impitoyablement égorgés.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Rivalité entre les chefs de l'insurrection. — Anarchie. — Rayon est nommé commandant en chef. — Ressources des insurgés. — Dénuement des Espagnols. — Morellos. — Il s'empare d'Oaxaca, marche sur Mexico. — Défaite de [illegible] à Puente-de-Castillon par sept mille Européens. — Belle défense de [illegible] Amilpan. — Prise d'Acapulco par les troupes de Morellos. — Morellos est nommé généralissime. — Enthousiasme des insurgés. — Les femmes prennent les armes et deviennent chefs de guérilleros. — Le congrès de [illegible] du Mexique. — Le général Calleja remplace [illegible] horribles représailles des deux partis. — Le général [illegible] Mexique. — Morellos est pris à Tepicuilo. — [illegible]

La capture et la mort d'Hidalgo n'avaient point abattu le courage des insurgés, de nouveaux chefs se présentèrent; ceux qui eurent le plus d'influence et qui jouèrent le premier rôle furent le curé Morellos, Rayon et Villagran. [illegible] monie entre la plupart de ces chefs, [illegible] tous les jours et qui n'exerçaient [illegible] souvent contestée sur les [illegible] avait ni plan ni ensemble [illegible] la guerre pour son compte, [illegible] était le cri de ralliement [illegible] l'ambition et la cupidité, [illegible] fatalement le triomphe [illegible] geant inutilement l'effusion [illegible] séditieux, ne craignant pas [illegible] secours et de les livrer aux coups [illegible] rasser de concurrents qui ne portaient [illegible]

trouver dans ses compagnons d'armes un concours loyal, se voyait entouré de rivalités haineuses, surtout de la part du colonel Rosainz; Bustamente, brouillon orgueilleux, semait le désordre dans toutes les entreprises auxquelles il participait, et l'on vit même des chefs tels que le curé Verdusco et Salarzano, s'attaquer avec acharnement et prodiguer le sang de leurs soldats pour satisfaire leurs haines et leurs vengeances mutuelles. Au milieu de cette anarchie, un instinct de conservation finit par faire sentir la nécessité de l'unité du commandement pour le succès des opérations communes : Rayon en fut investi; mais son autorité souvent méconnue n'eut qu'une durée éphémère.

Venegas avait réuni à Mexico des forces suffisantes pour s'opposer aux ennemis en rase campagne; mais ceux-ci, éclairés par l'expérience, ne livraient plus de batailles, ils employaient avec le plus grand succès le système des guérillas. Maîtres des principaux défilés, de la campagne et des mines d'or et d'argent, ils possédaient des ressources qui commençaient à manquer à leurs adversaires.

Un pouvoir gouvernemental n'existait point; Rayon en comprit la nécessité, et d'accord avec les principaux chefs, il convoqua et installa une junte à Zitaquero. Pour la promulgation de ses actes une imprimerie était nécessaire, et il n'y en existait aucune; un Indien se chargea de graver des caractères mobiles en bois, on construisit une presse, mais l'encre manquait, on lui substitua l'indigo. Par ce procédé on parvint à publier un journal, l'*Illustrador nacional*, et les décrets de la junte.

La plupart des chefs étaient des curés, des chanoines, des docteurs en théologie, qui marchaient à la tête de leurs ouailles. Celui qui se faisait le plus remarquer par son activité, par son courage et ses talents, était le curé Morellos. Il était parvenu à réunir un corps de sept mille hommes, avec lesquels il occu-

pait tout le littoral de la mer Pacifique, sur la lisière des provinces de Mexico, de Valladolid et de Guadalaxara. De Mixteca, où il avait établi son quartier-général et le centre de ses opérations, il dirigea sur Oaxaca, capitale de la province de ce nom, une colonne de troupes qui s'empara de deux millions de piastres et de mille surons de cochenille, ressource qui lui servit à alimenter la guerre.

La junte formée par Rayon, obligée de chercher un refuge de ville en ville, avait fini par se dissoudre; Morellos proposa aux principaux chefs de convoquer un congrès qui réunirait les pouvoirs nécessaires pour diriger les affaires publiques et donner aux opérations militaires l'ensemble et l'impulsion dont elles avaient besoin. Ce congrès fut en effet convoqué, et il se réunit à Apatzingan.

Morellos poursuivait ses succès, il s'emparait successivement de plusieurs villes, et la victoire signalée qu'il remporta sur l'armée royale à Tixtla, le 11 août 1811, lui permit de se diriger avec la plus grande partie de ses forces du côté de Mexico.

Pendant ce temps, il faisait assiéger Acapulco par un corps détaché et s'emparait en personne de la position d'Izucar, qu'il entoura de fortifications et dont les royalistes essayèrent vainement de l'expulser à deux reprises différentes, dans les premiers mois de 1812.

Mais le vice-roi ayant reçu des renforts considérables d'Europe, Morellos porta le centre de ses opérations à Quantla de Antiqua, qu'il fit également fortifier. Assiégé par le général Calleja, le courage qu'il inspira aux habitants lui permit de soutenir un siége de quatre mois, dans lequel il déploya les plus grands talents.

Cette défense de Quantla, que les royalistes [illegible]

sentée comme une défaite, est au contraire un des faits d'armes les plus brillants et les plus glorieux.

Lorsque Morellos vint à la tête de 5 à 6,000 hommes occuper Quantla, il était appuyé par un immense rassemblement d'Indiens dont on évalue le nombre à cent mille. Ils avaient pris position à Puente-de-Castellon, à deux lieues de Guadalaxara; leur artillerie était nombreuse; mais des chefs habiles leur manquaient, et il ne régnait dans cette multitude ni ordre ni discipline. Le vice-roi Calleja se dirigea de Mexico sur les insurgés, à la tête de 7,000 hommes d'excellentes troupes européennes; une charge épouvantable sur cette masse confuse la mit dans le plus grand désordre, la terre fut bientôt jonchée de cadavres, on fit une infinité de prisonniers et toute l'artillerie fut prise.

Rentré triomphant à Mexico, Calleja crut avoir aussi bon marché de Morellos. Il partit pour aller le débusquer; mais un village que le général insurgé avait couvert de retranchements et d'artillerie, aux approches de la ville, fut le premier écueil de l'armée assaillante; une grêle de mitraille porta la mort dans les rangs, et ce fut là que périt le colonel Casa Rull, commandant d'un corps de milice, militaire des plus distingués, renommé par sa fortune colossale, doué des plus nobles et des plus aimables qualités, et que sa modération fit regretter des deux partis.

Obligés, par cette réception meurtrière, à changer leur plan d'attaque, les Espagnols dirigèrent leurs efforts sur Quantla; mais vigoureusement repoussés dans cinq ou six assauts, ils furent forcés de convertir le siége en blocus.

Les assiégés attendaient l'arrivée de Rayon, qui devait venir réunir ses forces aux leurs ou faire une diversion, mais ce plan ne put être réalisé. Après une longue attente, les maladies épidémiques et la famine ayant fait de grands ravages dans son armée, Morellos songea à évacuer cette position.

Vers minuit la garnison prit les armes en silence, et suivie de la presque totalité des habitants, elle aborda l'ennemi par un feu terrible, lui passa sur le corps et vint prendre position sur la rive d'un torrent, où Morellos plaça ses batteries: les Espagnols accoururent pour la poursuivre, mais foudroyés par l'artillerie, ils durent renoncer à leur attaque et retourner à Mexico pour réparer leurs pertes.

Les nombreux et éclatants succès de Morellos fixèrent sur lui les regards de l'armée et de la population du Mexique, et le congrès lui décerna le commandement en chef; il fut nommé généralissime des forces nationales, choix heureux qui contribua au succès des entreprises des insurgés, bien que les ordres du généralissime fussent parfois éludés.

A la fin de 1812 et pendant 1813, les affaires des insurgés prospéraient sur tous les points. Une division de Morellos venait de s'emparer d'Acapulco, après un siége de quinze mois; le général Guadaloupe Vitoria, qui devait jouer un rôle si actif dans cette guerre, occupait toute la campagne, les villes et les petits ports du littoral oriental, les *tierras calientes* de la province de la Vera-Cruz; le jeune Terran couvrait de ses guerrilleros toute la province de la Puebla; le diacre Coss, Rayon, le curé Matamoros, le général Liceaga, étaient maîtres des provinces de Zacatecas, Guadalaxara et Guanaxuato; Bravo avait repris la forteresse de Quantla-de-Amilpan, qu'il occupait et dont il augmentait les moyens de défense; Osurno, Maister et Guerrero, qui de pâtre devait devenir général et président de la république, parcouraient le sud de la province de Mexico et celle d'Oaxaca, l'une de celles où la population était la plus dévouée à la révolution.

Toutes les villes du Mexique étaient alors comme autant de prisons d'où l'on ne pouvait s'écarter sans courir le risque de

tomber entre les mains des insurgés. Mexico n'était pas même une exception à cette règle, quoique cette capitale fût le centre de la réunion des forces les plus imposantes des royalistes; cette grande ville était ouverte, on voulut l'entourer au moins d'une espèce de défense, et l'on traça autour de son enceinte un simulacre de fossé que le frère de Romulus aurait pu sauter à pieds joints.

Un nommé Lelson ou Leison, qui, deux ans avant, avait tenu à New-York un cirque où il faisait des tours d'équilibre et d'équitation, exerçait alors à Mexico la même industrie. Transporté d'un beau zèle pour la cause des indépendants, il passa de leur côté et forma un corps de *hussards de la mort*, qui devint bientôt la terreur des Espagnols; ces hussards portaient un costume noir orné de têtes et d'os de morts; tous avaient d'immenses moustaches. Cette troupe, qui se tenait sans cesse autour de Mexico, interceptait les approvisionnements, et poussait la hardiesse jusqu'à venir enlever les factionnaires des postes avancés de la place.

L'enthousiasme s'était, comme une commotion électrique, communiqué à toutes les classes; il fut tel que l'on vit des femmes prendre les armes, monter à cheval et devenir chefs de partisans, qui n'étaient ni les moins actifs ni les moins entreprenants. Lorsqu'à la fin de 1813, le général espagnol Garcia s'empara de la ville de San-Miguel-el-Grande, il fit fusiller deux de ces femmes qui, à la tête de guerrillas, s'étaient livrées à de coupables excès.

L'argent abondait parmi les insurgés, tandis que les troupes espagnoles, privées de communications avec l'Europe, étaient mal payées et mal vêtues; aussi la désertion se mit promptement dans leurs rangs, et l'on vit non-seulement les soldats, mais les officiers jusqu'au grade de capitaine, passer en foule à l'ennemi, qui les accueillait avec empressement et leur donnait aussitôt de l'emploi.

Morellos, après avoir quitté le littoral de la mer Pacifique, s'approcha de Mexico, et se jeta ensuite dans les provinces de l'est; il y eut plusieurs succès : le plus remarquable et le plus utile surtout fut la prise d'Orizaba, où il s'empara d'une valeur de plus de 60 millions de francs en piastres ou en denrées.

Jusqu'alors l'insurrection s'était couverte du voile de son zèle pour le bien-aimé Ferdinand; modèle de fidélité, elle prétendait n'avoir pris les armes que pour lui conserver le Mexique; mais à la fin de 1813, le congrès réuni à Chilpango mit fin à cette comédie hypocrite en proclamant l'indépendance du Mexique et en promulguant une constitution républicaine; quelques mois après, elle institua un pouvoir exécutif de trois membres. Dans ces temps de guerre, l'autorité réelle était entre les mains de la force matérielle, et les actes de ce nouveau pouvoir n'étaient respectés qu'autant qu'ils convenaient aux chefs qui disposaient des troupes.

Les généraux de Venegas continuaient à lutter avec plus de revers que de succès contre leurs adversaires; en 1814, le vice-roi fut remplacé par le général Calleja, qui, depuis le commencement de la guerre, s'était signalé par son énergie, son courage, son activité, mais aussi par des actes d'une horrible cruauté. Les sanglantes représailles qui déshonorent cette guerre redoublaient de part et d'autre d'atrocité; je me bornerai à citer un seul exemple de ces scènes tragiques qui se renouvelaient trop souvent. Le 7 juillet 1815, à la *hacienda* de Puruaran, sept cents hommes tombèrent au pouvoir des Espagnols; ils furent fusillés immédiatement; le lendemain, Morellos faisait mettre à mort cinq cents officiers et soldats espagnols tombés en son pouvoir à Acapulco, prisonniers depuis deux ans, et dont il avait proposé l'échange peu de jours auparavant.

L'un des lieutenants généraux de Morellos, Matamoros, ancien

prêtre très-redouté des Espagnols, tomba en leur pouvoir avec six cents hommes; aussitôt Morellos proposa des échanges de prisonniers, il offrit des rançons, éclata en menaces; rien ne put sauver le malheureux Matamoros; l'impitoyable Llanos le fit fusiller avec tous les autres prisonniers. Les représailles furent terribles.

Morellos, à son tour, allait bientôt disparaître de la scène sanglante où il avait joué un si grand rôle, et qui eût été si glorieux, s'il ne l'avait pas entaché d'actes d'une affreuse barbarie; les excès de ses adversaires les justifiaient, dit-on, comme si les cruautés utiles ou inutiles pouvaient jamais être justifiées!

Le général français Humbert, qui, dix-sept ans avant, sous le directoire, avait acquis un certain renom par son débarquement dans la baie de Bantoy, en Irlande, venait de débarquer à la fin d'octobre 1815, sur la côte de Tampico, avec des munitions de guerre qu'il conduisait à Puente-del-Rey, poste entre la Vera-Cruz et Xalapa. Dès que Morellos fut informé de son arrivée, il se mit en marche, escorté d'un faible détachement de cavalerie, pour aller surprendre ce convoi; mais en entrant à Atacama il fut attaqué par des forces très-supérieures et obligé de fuir; de nouvelles troupes lui coupèrent la retraite à Tepecuilco, et il fut fait prisonnier et conduit à Mexico.

Morellos, fils d'un menuisier, fut d'abord soldat et parvint au grade de sergent dans un corps d'artillerie; après avoir quitté le service, il embrassa la carrière ecclésiastique. Investi d'une cure dans la province de Guanaxuato, il remplissait les devoirs de son état avec zèle et exactitude lorsque la révolution éclata; ses liaisons intimes avec Hidalgo et surtout son exemple l'entraînèrent, ainsi que l'immense majorité du clergé mexicain, et il devint l'un de ses lieutenants les plus actifs et les plus utiles. Élevé au commandement en chef après la mort de Hidalgo, il quitta le froc pour se marier à une jeune et belle créole.

De tous les généraux insurgés [illegible]
cours des guerres de l'indépendance [illegible]
talents militaires; c'était un homme [illegible]
dont il avait seul le secret [illegible]
sur le champ de bataille [illegible]
éprouva de rudes échecs, mais [illegible]
fort et plus entreprenant [illegible]
de guerre plus [illegible]
où il paya [illegible]
« moi, disait le [illegible]

C'était un homme [illegible]
son enthousiasme [illegible]
enthousiasme qu'il [illegible]
raient; mais, je l'ai dit, [illegible]
L'acte d'accusation espagnol [illegible]
Autequera quatre officiers supérieurs [illegible]
d'avoir fait massacrer de sang-froid [illegible]
commandant Musitu, qui offrait [illegible]
sa vie; d'avoir fait passer [illegible]
sonniers; d'avoir fait [illegible]
villages, [illegible]
professe [illegible]

Dans la force de l'âge [illegible]
la trempe [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
Morelos [illegible]

glantes représailles si on le faisait périr; on passa outre. Morellos, conduit à Mexico, fut mis en jugement; les membres du clergé accoururent dans sa prison, et, à force d'obsessions, ils lui arrachèrent une déclaration publique de *ses crimes*, ou du moins une déclaration qui fut publiée en son nom. En revanche, le clergé lui obtint la faveur de n'être point mutilé; accusé d'hérésie, il se justifia; dégradé pour s'être marié, il fut condamné à mort comme rebelle; mais l'intérêt qu'il inspirait à la majeure partie de la population donnait de vives appréhensions; on n'osa point l'exécuter à Mexico, on l'envoya à six lieues de cette ville, à San-Christoval, où il fut fusillé par derrière comme traître.

Immédiatement après son exécution, le vice-roi publia une amnistie générale (22 décembre 1815); mais les insurgés étaient alors moins que jamais disposés à profiter de cet acte de clémence.

Le congrès siégeait à Tehuacan. Don Manuel Mier y Terran, jeune homme âgé de vingt ans, et qui déjà depuis deux ans faisait la guerre avec succès dans la province de la Puebla comme chef de partisans, avait été nommé colonel de la garde du congrès, troupe d'élite, considérée comme le plus beau et le meilleur corps de l'armée mexicaine. Ce commandement était un poste d'honneur très-recherché ; le congrès ayant jugé opportun de mettre à la tête de ce corps un chef plus expérimenté, cette mesure excita au plus haut degré la fureur de Terran.

Le 18 décembre, il se présente aux portes de la salle où le congrès était réuni, des sentinelles sont placées à toutes les issues pour en interdire la sortie; il s'avance alors au milieu de l'enceinte, et, d'une voix ferme, il notifie aux membres de cette illustre assemblée qu'ils sont ses prisonniers. Interdits de cette déclaration inattendue, les pères conscrits en perdent la parole, et l'on sait que pour un corps délibérant c'est le signe de la plus grande détresse. Cependant après quelques pourparlers, le jeune audacieux, imitateur en herbe de Cromwell ou de Napoléon, consentit à leur rendre la liberté, mais à condition qu'ils sortiraient sur-le-champ de la ville sans pouvoir se réunir ailleurs.

Les troupes royales mirent à profit ces désordres pour reprendre la supériorité : elles obtinrent généralement sur tous les points des succès rapides et décisifs, ou du moins qui semblaient annoncer le dénouement prochain de ce drame. Acapulco fut repris, ainsi que plusieurs autres places que les insurgés occupaient, et Tehuacan, naguère siége du congrès, investi par quatre mille hommes, fut forcé de capituler; la garnison était commandée par Mier y Terran.

Les chefs de l'insurrection, poursuivis, traqués par l'infatigable Calleja et ses généraux Llanos, Fuentes, Linan, Bustamente, et surtout par le vaillant Santa-Cruz, voyaient leurs soldats décou-

ragés se débander, et n'avaient plus sous leurs ordres que des troupes démoralisées par des défaites récidivées; elles ne formaient plus que des corps de partisans; Moralès, l'un des plus audacieux de ces chefs, avait été pris et exécuté, ainsi que Herrera; Rayon, forcé de capituler, avait livré la forteresse de Copero, qu'il défendait depuis dix-huit mois; et Ferrand venait de se rendre aux royalistes avec les deux mille hommes qu'il commandait.

Guadaloupe Vitoria se maintenait presque seul avec quelques forces plus respectables dans les environs de la Vera-Cruz, dont on avait tâché vainement de l'expulser depuis le commencement de la guerre; à cette époque (juillet 1816) il s'était jeté avec cinq cents hommes dans le fort de Palmia, à dix lieues au sud de la Vera-Cruz, où il se défendait depuis six mois contre trois mille Espagnols. — Bravo occupait encore la forte position de Quantla-de-Amilpan, au sud de Mexico, avec quinze cents hommes; mais bientôt les petits ports de la côte orientale, par lesquels les secours lui parvenaient, ayant été occupés par les troupes royales, il fut réduit, faute d'armes et de munitions, à se jeter dans les montagnes.

Quelle que fût la diminution des forces de l'insurrection, les bandes qui tenaient la campagne n'en combattaient pas moins avec acharnement; dans les provinces, on ne cessait de s'égorger, et les partis luttaient de cruauté. On peut citer un choc violent qui eut lieu à Paria à la fin de 1817, entre trois mille indépendants commandés par Warner, et les Espagnols sous les ordres de Santa-Cruz; le combat, commencé à deux heures de l'après-midi, ne se termina que le lendemain à la même heure, sans que la nuit eût pu séparer les combattants.

Ce fut dans ces circonstances que le vice-roi Calleja fut remplacé par Apodaca. Aussitôt après son arrivée à Mexico (janvier 1817), celui-ci publia une amnistie, qui fut le complé-

ment de celle émanée de son prédécesseur le 22 décembre 1815. Cette amnistie n'admettait aucune exception; les chefs, les soldats, tous ceux qui avaient pris part directement ou indirectement à l'insurrection, étaient invités à déposer les armes et à se soumettre avec une égale confiance; les uns auraient la faculté de prendre du service dans les troupes royales en conservant leurs grades, les autres obtiendraient des terrains concédés à perpétuité par le gouvernement pour eux et pour leurs familles; mais ceux qui, dans le délai de soixante jours, refuseraient de se soumettre à ces conditions, seraient déclarés rebelles et livrés à toute la rigueur des lois. Une proclamation pathétique fut publiée dans cette occasion.

Cette pièce d'éloquence n'eut qu'un médiocre succès; mais les manières conciliantes, affables, modérées et pleines de bonté du nouveau vice-roi en eurent beaucoup plus, et pour nous servir du style de la proclamation, elles ramenèrent au bercail un grand nombre de brebis égarées.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Mina. — Son départ de Liverpool. — Arrivée à Baltimore. — Il y forme une nouvelle expédition. — Relâche au Port-au-Prince. — Retour au Texas et à la Louisiane. — Départ et débarquement à Soto-la-Marina. — Il y élève un fort. — Situation des partis au Mexique. — Marche de Mina. — Combat de Peotillo et prise du fort de Pinos. — Mina arrive au fort de Sombrero, où il se joint aux indépendants. — Prise du fort de Soto-la-Marina par les Espagnols et destruction des navires qui avaient conduit Mina au Mexique. — Mina attaque et défait le corps royaliste sous les ordres du colonel Castagnon. — Canons chargés avec des piastres. — Attaque infructueuse de la ville de Léon. — Le général Linan marche contre Mina. — Il prend d'assaut le fort de Sombrero. — Prisonniers et malades massacrés. — Les autres forts des indépendants sont pris. — Mina errant dans les montagnes rallie quatorze cents hommes et marche sur Guanaxuato. — Il est obligé de licencier sa troupe indisciplinée. — Réfugié au Venadito, il est pris et fusillé.

Ce fut à cette époque qu'apparut sur la scène un nouveau personnage qui devait y jouer un rôle brillant, dramatique autant que malheureux; comme c'est un des épisodes les plus intéressants de la révolution du Mexique, je le rapporterai avec un peu d'étendue.

Xavier Mina, jeune étudiant de Logroño en 1808, et neveu du trop fameux Espoz y Mina, quitta les bancs du collége au moment de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, et fut dans sa patrie le premier à donner le signal de la résistance à l'occupation française. Tout jeune, il se distingua par son activité, et par l'habile direction qu'il sut donner à la guerre de partisans; mais fait prisonnier de guerre par les Français, en 1809, au début de sa carrière, il fut conduit au château de Vincennes, où il trouva, dit-on, des officiers qui rectifièrent ses idées et achevèrent son éducation. L'entrée des alliés à Paris, en 1814, le rendit à la liberté.

Mina s'attendait sans doute à recevoir des preuves signalées de

la reconnaissance de son souverain après avoir subi pour sa cause une captivité de six ans; mais le grade de lieutenant-colonel dont on lui adressa le brevet fut l'unique marque effective qu'il reçut de la gratitude de Ferdinand. C'était peu pour une aussi grande ambition; aussi le vit-on bientôt après prendre part à l'échauffourée constitutionnelle de Pampelune.

En 1817, Mina se rendit en Angleterre avec le projet d'envahir le Mexique. Le gouvernement anglais en lui assignant une belle pension s'était montré plus généreux que Ferdinand. Peu de temps après son arrivée à Londres, une association principalement composée d'Anglais, lui fournit les moyens de réaliser sa gigantesque entreprise. On fréta à Liverpool un navire à bord duquel on embarqua sept cents caisses d'armes et d'effets d'équipement pour deux mille fantassins et cinq cents cavaliers, et peu de temps après, accompagné de treize officiers polonais, espagnols, et de deux anglais, il fit voile pour Baltimore, où il se proposait de recruter des soldats.

Peu de jours après son arrivée dans ce port, l'expédition anglaise fut abandonnée, et de nouveaux contrats furent passés avec des Américains pour l'armement d'une frégate, la Cléopâtre, d'un brick, le Neptune, et d'une goëlette, ainsi que pour l'embarquement, l'armement, l'équipement et la solde de deux cent volontaires.

Ce changement opéré dans les plans primitivement formés à Londres a donné lieu de penser que Mina, après s'être concerté avec le gouvernement anglais pour effectuer son entreprise, avait abandonné ce patronage pour céder à l'influence américaine, qui probablement lui faisait de meilleures conditions. Ce qui semble confirmer ces conjectures, c'est que le consul anglais se hâta d'informer le cabinet espagnol de ce qui se passait, en offrant de faire avorter l'armement de Baltimore; on sait qu'il écrivit

dans ce sens au gouvernement des États-Unis, qui répondit qu'il s'agissait d'une opération commerciale dans laquelle il ne pouvait s'immiscer; il écrivit dans le même sens à M. Oniz, ministre espagnol.

Dès que les préparatifs furent terminés pour l'affrétement des navires, Mina mit à la voile, n'ayant effectué qu'en partie le recrutement qu'il avait projeté, à cause de la cherté des engagements et de la difficulté de trouver des hommes disposés à s'aventurer dans une entreprise dont le but était un mystère, mais que l'on présumait devoir offrir de grands périls.

Assailli par une tempête furieuse, à la hauteur d'Haïti, il arriva au Port-au-Prince avec son navire démâté, et sa goélette fut jetée à la côte. Après avoir réparé ses avaries, il se rendit à Galveston, côte du Texas, de là à la Nouvelle-Orléans, pour y recruter quelques-uns des nombreux aventuriers que les orages politiques avaient depuis quelques années jetés dans cette contrée à la suite de Lafitte, d'Aury et des généraux Lallemand et Rigaud; quelques hommes, en petit nombre, s'étaient déjà joints à lui à Baltimore et au Port-au-Prince. Il parvint enfin à grossir un peu sa petite troupe; elle était presque entièrement composée de militaires de diverses nations, animés du courage du désespoir, séduits par des rêves d'ambition, rêves qui devaient trop tôt s'évanouir d'une manière fatale. Le colonel américain Perry arriva enfin de l'intérieur de la Louisiane avec une centaine d'hommes robustes et intrépides qui [illegible] la force numérique de ce petit corps d'opération à quatre cent cinquante hommes.

Mina perdit du temps sur [illegible] en rapport avec Guadaloupe Vitoria [illegible] influent du Mexique; enfin il [illegible] une nouvelle tempête et sans être arrêté par [illegible]

qui aurait fait rétrograder un Romain, il continua son voyage et débarqua le 15 avril 1817 à Soto-la-Marina, petite ville sur la rivière Santander et à dix-huit lieues de son embouchure. Le colonel la Garza, qui commandait cette place, n'ayant que quelques soldats à sa disposition, se retira sans opposer aucune résistance.

Mina s'occupa de suite à faire construire un fort à Soto-la-Marina pour lui servir d'entrepôt, de base d'opération et de lieu de refuge au besoin. Il employa un mois et demi à ces travaux, et la perte de ce temps si précieux fut la cause des violentes contestations qui s'élevèrent entre lui et le colonel Perry, à la suite desquelles ce dernier abandonna l'entreprise, emmenant avec lui cinquante de ses plus braves soldats; ils suivirent la côte, espérant pouvoir se rendre ainsi au Texas et à la Louisiane; mais arrivés près de Matagorda, ils furent attaqués par la garnison espagnole d'un petit fort voisin de cette ville qui les massacra presque tous; le colonel Perry, pour se soustraire au même sort, se fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet, au moment où un soldat espagnol mettait la main sur la bride de son cheval. Les prédictions de l'infortuné colonel sur l'inutilité de ce fort ne se réalisèrent que trop promptement.

Le 2 juin, quarante-huit jours après son débarquement, Mina ayant laissé dans le fort de Soto-la-Marina environ cent cinquante hommes sous les ordres du major Sarda, se mit enfin en marche à la tête de sa petite troupe, réduite alors à trois cent vingt combattants.

Il est nécessaire d'examiner ici quelle était à cette époque la situation du Mexique.

Depuis la mort de Morellos, à la fin de 1815, la cause de la révolution avait été en déclinant. L'insurrection était encore en armes, mais ce n'était ni l'enthousiasme ni l'ardeur des premiers jours. Les royalistes étaient maîtres de presque toutes les villes;

la côte entière de Tampico à la Vera-Cruz était libre, et cette seule communication donnait beaucoup de force à l'autorité royale. Les courriers, les convois franchissaient l'espace qui séparait la capitale de la côte, sous la simple protection d'une escorte de cent hommes, tandis qu'en 1815 il fallait quinze cents hommes et du canon pour le parcourir. Cette cause gagnait chaque jour des partisans, comme toutes les causes qui triomphent ; la bonté, l'équité naturelle du vice-roi Apodaca avaient surtout contribué à ce résultat. La capitale, les villes de province manifestaient leur dévouement en formant des corps francs qui presque tous prenaient les titres de *fieles*, fidèles; ainsi il y avait *los fieles de la Gorda*, corps de cavalerie très-renommé; *los fieles de Guadalaxara*, etc. Les villes qui avaient été pillées et saccagées, et c'était la généralité, étaient celles qui se montraient les plus zélées.

Mais si les royalistes étaient maîtres des villes, les indépendants, malgré leurs pertes, dominaient encore la campagne, et interceptaient les communications au moyen de petites bandes ordinairement fortes de cinquante à cent cinquante hommes, dont quelques-unes cependant en comptaient mille et même davantage. Guadaloupe Vitoria se maintenait constamment depuis le commencement de la guerre dans la province de Vera-Cruz, Osurno et Guerrero, dans celle de Mexico, et Rayon, qui venait d'abandonner la cause royale, occupait le fort de Copero, dont il avait conservé le commandement; ils étaient en outre maîtres de trois autres forts, ceux de Sombrero, de los Remedios, appelé aussi de San-Gregorio, et celui de Xauxilla, où s'était réfugiée une prétendue junte de gouvernement instituée par le *padre* Torres. Cette assemblée, composée de trois membres, ne voulant pas sans doute être en reste avec lui, l'avait proclamé généralissime de toutes les forces mexicaines, mais généralissime *in partibus*

infidelium; depuis long-temps l'autorité de ces juntes, obligées de fuir de ville en ville, de village en village, de vivre sous la protection de tel ou tel chef, était tombée dans le plus complet avilissement. Les forces des insurgés en troupes régulièrement organisées n'étaient évaluées qu'à dix mille hommes au plus, mais les guerrillas et les populations soulevées pouvaient fournir des masses immenses si on parvenait à les électriser.

C'est au milieu de ce théâtre que vint tout-à-coup se montrer le jeune Mina, avec sa troupe aussi téméraire que lui.

A la première nouvelle de cette invasion, le vice-roi s'était empressé d'envoyer à la rencontre de l'ennemi plusieurs corps de troupes sous les ordres du général Linan et des colonels Armiñan, Ordoñez, Orantia, Concha, Bustamente, qui, de divers points, furent dirigés sur le camp volant de Mina; d'un autre côté, le gouverneur des provinces orientales intérieures Aredondo reçut des ordres, et il partit de Monterey avec deux mille hommes et de l'artillerie.

La première rencontre eut lieu le 15 juin à la *hacienda* de Peotillo, où le colonel Armiñan avait pris position avec six cent quatre-vingts hommes d'infanterie européenne et onze cents cavaliers créoles. Attaquées avec la plus grande impétuosité par les trois cents braves de Mina, ces forces si supérieures furent dès le premier choc dispersées et mises en fuite; le 19 juin, la place del real-de-Pinos, défendue par trois cents hommes, était prise d'assaut, et le 24 Mina arrivait au fort de Sombrero, où il faisait sa réunion avec les patriotes; il avait perdu dans sa marche de deux cent vingt lieues franchies en vingt-deux jours, trente-neuf hommes, et il lui en restait deux cent soixante-neuf, dont vingt-cinq étaient blessés.

Moreno, qui commandait à Sombrero en l'absence du padre Torres, accueillit Mina et ses compagnons, et accepta leurs

services; plusieurs indépendants vinrent offrir leur concours, et parmi eux se trouvait le père Mier, auteur d'une histoire de la révolution imprimée à Londres et que l'on a vu en France pendant plusieurs années.

Tandis que Mina obtenait un brillant succès à Peotillo, son fort de Soto-la-Marina tombait au pouvoir des Espagnols (le 15 juin). Des cent cinquante défenseurs qui avaient été laissés dans la place, il n'en restait plus que trente-neuf; vingt-cinq avaient été enlevés lorsqu'ils étaient au fourrage, et les autres étaient morts ou avaient déserté. Mina avait également laissé dans la baie de Soto-la-Marina les trois bâtiments américains qui l'avaient conduit au Mexique; ils y restaient en cas d'évènement; le 15 juin, les forces navales espagnoles sorties de la Vera-Cruz les attaquèrent et s'en emparèrent; la goëlette seule parvint à s'échapper.

Dès son arrivée à Sombrero, Mina mit le temps à profit et prouva que ses offres de service n'étaient pas de vains mots. Le colonel don Felipe Castañon parcourait le Baxio à la tête de huit cents hommes qui se livraient aux plus horribles excès, mettant à mort les prisonniers, malgré la défense expresse du vice-roi, massacrant les femmes, les enfants; ce fut contre cet homme que Mina résolut de signaler ses premiers coups. Sorti de Sombrero à la tête de quatre cents hommes, il l'atteignit à San-Julian-de-los-Llanos et le défit complètement; trois cent quarante Espagnols tombèrent sur le champ de bataille, deux cent vingt-cinq furent faits prisonniers, et Castañon lui-même mourut de ses blessures le lendemain de sa défaite; les patriotes n'eurent que huit hommes tués et neuf blessés. Les résultats de ce combat sont très-étonnants, et l'on comprend à peine comment quatre cents hommes peuvent les avoir obtenus; ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que Castañon, manquant de mitraille, ordonna de charger les pièces avec des piastres. C'est probable-

[illegible] la première fois que l'on a fait, à la guerre, usage de pareils projectiles, et [illegible] ne pouvait arriver qu'au Mexique.

A la suite de cette brillante affaire, Mina se porta sur la [illegible] du général. C'était un créole dévoué à l'Espagne et qui consacrait son immense fortune à la défense de sa cause. Il avait pris la fuite; mais on trouva dans les caves pour un million et demi de francs en piastres. Mina envoya cette somme à Sombrero pour la mettre à la disposition du gouvernement. Or, ce gouvernement, c'était le padre Torres, avec lequel il eut, quelques jours après, sa première entrevue. Il ne pouvait manquer d'être bien accueilli; le moine généralissime lui fit en effet de magnifiques promesses, qui ne devaient jamais se réaliser: il s'engagea à mettre à sa disposition huit mille hommes, des armes, des munitions, des fonds, etc. etc.

Les succès que Mina venait d'obtenir inquiétaient le vice-roi; il réunit un corps de cinq mille hommes, dont il donna le commandement au général Linan, qui se hâta de faire ses préparatifs pour s'emparer du fort de Sombrero, où il supposait que Mina se trouvait renfermé. Mina, de son côté, croyait que Léon, grande et belle ville de quinze mille âmes, était sans garnison, et il entreprit un coup de main pour s'en emparer; cette proie excitait sans cesse sa convoitise, car des remparts de Sombrero on pouvait apercevoir la ville, qui n'en est éloignée que de cinq lieues. Mina partit donc à la tête de quatre cents hommes, avec une pièce d'artillerie, persuadé qu'il allait y entrer sans résistance; mais Linan y avait envoyé des troupes dès la veille, et elles étaient commandées par Negrette, général espagnol aussi brave qu'habile. Mina perdit un quart de ses soldats; il perdit plus encore, car il vit diminuer le prestige dont ses exploits précédents l'avaient d'abord entouré.

Pascal de Linan, l'un des derniers soutiens de l'Espagne au

Mexique, général d'une bravoure et d'un talent très-distingué, était, en 1808, simple soldat dans un régiment en Espagne. Il entra plus tard dans la *servidumbre*, la domesticité de la maison du roi; mais il s'y éleva successivement jusqu'aux premiers emplois, et il en sortit tout-à-coup revêtu du grade de maréchal-de-camp, avec lequel il passa au Mexique. Ses détracteurs, les créoles, prétendent qu'il ne savait ni lire ni écrire; ils ont peut-être voulu dire qu'il était peu lettré, c'est possible, mais ce défaut d'instruction ne l'empêchait pas de montrer une intelligence supérieure de la guerre, un grand courage et une prodigieuse activité; malheureusement ces qualités étaient ternies par un caractère atroce. Linan fut un des plus féroces bourreaux du Mexique; âme sans pitié, il versa le sang comme s'il n'eût dû jamais connaître le remords, et l'on ajoute que sa brutalité et la grossièreté de son langage et de ses manières pouvaient seules être comparées à sa férocité.

Linan, à la tête de trois mille cinq cents hommes, vint avec dix pièces d'artillerie mettre le siége devant Sombrero. Le ruisseau qui alimentait la place fut détourné, les vivres y manquèrent bientôt, chaque homme n'avait plus que vingt-cinq cartouches, il fallut capituler; mais Linan rejeta toute proposition, à moins que les étrangers ne se rendissent à discrétion. Le colonel Young, qui commandait les Américains, proposa de s'ouvrir un passage les armes à la main; Moreno s'y opposa. L'assaut fut livré le 18 août; le brave Young périt sur la brèche; la place n'étant plus tenable fut évacuée la nuit suivante par la garnison, qui abandonna à leur triste destinée les blessés, parmi lesquels se trouvaient soixante-douze officiers américains. Tout fut passé au fil de l'épée par ordre du farouche vainqueur, qui fit ensuite sauter le fort.

Cette reddition ne satisfit Linan que médiocrement; ce n'était pas la chute de ces murs qui l'intéressait, c'était la capture de

Mina, qu'il comptait y trouver renfermé; mais Mina avait quitté le fort pour aller joindre le padre Torres, auquel il se confiait avec toute la candeur d'une âme jeune et naïve, et dont il n'obtint cependant que de vaines promesses.

Lorsque Linan eut appris que Mina tenait la campagne, il détacha de son corps de troupes le colonel Orantia, auquel il prescrivit de s'attacher à ses pas, de le suivre comme l'ombre suit le corps, de ne pas quitter ses traces avant qu'il fût tombé en son pouvoir; il se porta ensuite immédiatement sur le fort de los Remedios, place tellement fortifiée par la nature et par l'art qu'on la considérait comme le boulevard de l'indépendance. Situé au sommet d'une montagne, à douze lieues au sud de Guanaxuato, il dominait les immenses plaines du Baxio, contrée la plus riche et la plus belle de tout le Mexique.

Affaibli par la perte de ses soldats et de ses meilleurs officiers, isolé, presque sans appui dans un pays inconnu, désabusé des promesses trompeuses du padre Torres, Mina errait dans les montagnes accompagné de près de deux cents hommes, lorsqu'il rencontra au milieu de ces solitudes une vingtaine de soldats, tristes débris de ces courageux aventuriers attachés à sa fortune, qui étaient parvenus à s'échapper de Sombrero; bientôt un guerrillero fameux de ces contrées vint se placer sous ses ordres avec deux cent cinquante cavaliers. A la tête de cette petite troupe de près de cinq cents hommes, Mina forma quelques entreprises hardies; il enleva plusieurs postes fortifiés, bien qu'il fût obligé d'éviter, par des marches rapides et forcées, les poursuites combinées des troupes royales, dont le cercle se rétrécissant chaque jour autour de lui, semblait annoncer sa fin prochaine. Ce fut dans cette crise que Mina montra un caractère héroïque, et que, loin de se laisser abattre par l'adversité, il redoubla d'activité et d'audace.

San-Miguel-el-Grande est une ville considérable, peuplée de

quatorze mille âmes, où il pouvait espérer de trouver des ressources; il n'hésita pas à l'attaquer, et il était sur le point de s'en emparer lorsque l'apparition des forces d'Orantia fit échouer cette hardie entreprise.

Fatigué d'être ainsi harcelé, il attend de pied ferme son opiniâtre adversaire; le combat s'engage, lorsque des femmes, effrayées à l'approche de quelques cavaliers royalistes, jettent le désordre dans son arrière-garde, qui, saisie d'une terreur panique, prend la fuite et l'abandonne; Mina n'avait plus autour de lui que deux cent cinquante hommes; il se fait passage l'épée à la main et arrive avec eux au fort de Xauxilla, où siégeait le fantôme de gouvernement révolutionnaire mexicain.

N'ayant rien à attendre de ces hommes sans autorité, il rentre dans ses montagnes et parvient à rallier quatorze cents hommes, avec lesquels il se décide à marcher sur Guanaxuato, ville peuplée encore alors de cinquante mille âmes. Par ce coup d'audace, en s'emparant du foyer des plus riches mines du Mexique, il ne doutait pas qu'il ne vît bientôt accourir sous ses drapeaux une multitude d'hommes entreprenants et résolus; malheureusement les excès auxquels se livraient ses nouvelles recrues le décidèrent à les licencier; ce fut dans cette marche que ces soldats indisciplinés brûlèrent les machines des riches mines de Valenciana. Ne gardant avec lui que cent quarante fantassins et soixante cavaliers, la plupart officiers, parmi lesquels se trouvait Moreno, l'ancien commandant du fort de Sombrero, Mina se dirigea sur le rancho de Venadito, espérant trouver dans ces montagnes impénétrables un asile momentané.

C'était un dimanche; il entendit la messe dans une chapelle rustique desservie par un prêtre de Silao, ville voisine. Ce fut ce prêtre qui fit connaître à Orantia le passage du fugitif, dont la trace fut bientôt suivie et la retraite reconnue; les mesures du

chef royaliste furent sur-le-champ prises avec la plus grande précision ; toutes les avenues de l'habitation se trouvèrent dès le point du jour hermétiquement fermées par les troupes espagnoles, et Mina fut arrêté au moment où il venait de s'élancer dans le ravin d'un torrent qui coulait derrière la maison d'un ami dévoué chez lequel il s'était réfugié ; son sabre s'étant brisé dans sa chute, il ne put opposer aucune résistance au dragon qui s'empara de sa personne. Beaucoup de ses compagnons, plus heureux que lui, trouvèrent leur salut dans la fuite; vingt-cinq seulement furent pris, et parmi eux Moreno, dont la tête fut envoyée à Mexico. Conduit d'abord à Silao, de là à Irapuero, Mina fut immédiatement transféré au quartier général de Linan, sous les murs de los Remedios, où il fut fusillé devant le fort. Il avait alors vingt-huit ans.

Les transports de joie qui éclatèrent parmi les royalistes de Mexico à la réception de ces nouvelles, prouvèrent assez l'étendue des craintes qu'avait inspirées le jeune audacieux qui venait de succomber; le vice-roi Apodaca, d'accord avec l'archevêque, rendit de solennelles actions de grâces à Dieu pour cet heureux évènement; des salves d'artillerie furent tirées pendant cette cérémonie, à laquelle assistaient tous les fonctionnaires civils, militaires, ecclésiastiques; on décerna des décorations dites d'honneur au général Linan et au colonel Orantia, et le dragon qui avait arrêté Mina reçut une pension perpétuelle; enfin, lorsque la cour de Madrid fut informée de ce résultat, elle décora le vice-roi Apodaca du titre de comte de Venadito.

Le 24 avril, Mina mit les pieds sur le territoire du Mexique, dont les tempêtes l'avaient éloigné deux fois; il vécut sur cette terre funeste cent quatre-vingt-trois jours depuis son débarquement jusqu'à sa mort.

On peut reconnaître dans cette victime de l'ambition beau-

coup d'audace et une rare intrépidité. Mais quels gages son expérience pouvait-elle donner du succès de son entreprise? quelle connaissance avait-il des hommes et de la guerre? sans doute il ne l'avait pas acquise au collége de Logroño, ni sur les grandes routes de la Navarre, où il avait guerroyé derrière les haies et les fossés, à la tête de quelques bandits, l'effroi de leurs propres concitoyens. Quant à l'instruction qu'il avait, dit-on, acquise dans les donjons de Vincennes pendant les six années qu'il y avait séjourné, elle ne pouvait être que théorique, et il faut autre chose sur le champ de bataille; les instincts guerriers ne suffisent pas lorsqu'ils ne sont pas développés par la pratique; Morellos, qui n'avait dit que des messes, finit par l'acquérir dans quarante combats. Certes, c'est une grande et noble pensée que de vouloir marcher sur les traces de Cortez et conquérir un empire avec une poignée d'hommes; mais, pour réussir, il faut avoir son génie et être favorisé par les mêmes circonstances. Tout ce que l'on peut dire, c'est que Mina ne fut point secondé; les chefs créoles voyaient en lui un Espagnol, ils lui prêtèrent peu d'appui. Cette entreprise fut d'ailleurs conçue et formée dans un moment où la population était fatiguée d'une guerre de sept ans. Nous ne parlons pas des fautes de Mina; dans ce court récit, on a pu les comprendre.

Doué d'une heureuse physionomie, vive, animée et spirituelle, petit, mais parfaitement proportionné, les manières de Mina étaient empreintes de bonté et d'une grâce naturelle qui lui attirait les sympathies de tous ceux qui l'approchaient, et dans cette guerre si féconde en crimes, on ne peut lui reprocher un seul acte dont l'humanité ait eu à gémir.

Au reste, une fatalité remarquable semble s'être attachée à la destinée de ces hommes sortis des guerrillas de la Péninsule pendant les guerres impériales; les circonstances seules firent

leur réputation, et depuis, leur ambition ignorante et sans frein, qui ne voyait plus rien d'impossible, causa leur perte, témoin Lascy, Porlier, Mina et tant d'autres.

Peu de temps après l'exécution de Mina, la forteresse de los Remedios fut prise par Linan; les horreurs de Sombrero ne furent qu'une pâle copie de celles qui s'y commirent.

Il ne restait à réduire que le petit fort de Xauxilla; il fut livré par son commandant. Le congrès qui y tenait ses séances avait pris la fuite, errant sur le littoral de la province de Valladolid, poursuivi par les troupes royales, qui finirent par s'emparer de son président.

Les membres restant de cette assemblée, opprimés par l'arrogante tyrannie du padre Torres, que nous avons vu se donner le titre de généralissime des armées indépendantes, osèrent le destituer et nommer à sa place le colonel Arago, frère de notre grand astronome, qui avait été premier aide-de-camp de Mina.

Torres, poursuivi par l'indignation universelle, finit sa misérable vie sous le fer d'un patriote, victime de ses escroqueries au jeu.

La cause de l'indépendance paraissait perdue; les rivalités et l'anarchie dévoraient l'avenir du pays. Liceaga, l'un des plus fermes soutiens de la cause nationale, mourait assassiné par Borja, autre chef de parti; El Guiro, le plus vaillant guerrillero de la province de Guadalaxara, était pris et fusillé; Huerta, jaloux de Vitoria, l'abandonnait lâchement à des forces supérieures. Tout semblait annoncer le triomphe complet de la cause royale, lorsque des évènements inattendus vinrent changer la face des choses; ce sont ces évènements qui forment la seconde période de la révolution mexicaine; je les examinerai dans les chapitres suivants.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

La cour de Madrid projette de transférer le roi Ferdinand au Mexique. — Conspiration contre la constitution au Mexique. — Les mécontents chargent Iturbide d'opérer un soulèvement contre le nouvel ordre de choses. — Iturbide proclame à Iguala l'indépendance du Mexique. — *Plan d'Iguala.* — Cet évènement rend les forces à l'insurrection abattue. — Apodaca est déposé par l'oligarchie de Mexico; le général Novella est nommé pour le remplacer. — Un nouveau vice-roi O'Donoju arrive à la Vera-Cruz. — Il reconnaît l'indépendance mexicaine. — Il se réunit à Iturbide, et marche avec lui sur Mexico après avoir signé le traité de Cordova. — Convocation du congrès. — Partis dans son scin. — Violences d'Iturbide. — Il se fait proclamer empereur. — Mécontentement qu'excite cette soudaine élévation. — Excès, pillages, prodigalités d'Iturbide. Il dissout le congrès. — Santana; Guerrero Vitoria, Negrette, prennent les armes et proclament la république. — Convention de Casamata. — Chute et déposition d'Iturbide.

Obligés de se réfugier dans les gorges des montagnes les plus isolées, les chefs de l'insurrection, qui s'étaient maintenus les armes à la main, étaient découragés; mais ils n'avaient pas perdu l'espoir de réaliser plus tard leur entreprise glorieuse. Quel que fût le malheur de leur situation, ils trouvaient toujours le moyen de communiquer entre eux et de s'encourager dans leurs espérances. Cette situation se prolongea jusque vers le milieu de l'année 1820, époque de la révolution de Cadix et du rétablissement du système constitutionnel.

Le lieutenant-général Apodaca était depuis trois ans vice-roi du Mexique. Le parti de la cour, à Madrid, projeta de transférer le roi Ferdinand à Mexico, ainsi que son père Charles IV en avait formé le projet pour lui-même à l'approche de l'armée française, en 1808; une lettre de Ferdinand VII, sous la date du 24

décembre 1820, ne laisse aucun doute à ce sujet. Un autre parti voulait envoyer au Mexique un infant; mais Ferdinand VII s'y refusa, pour ne pas abandonner le titre de roi des Indes.

L'exécution du premier projet demandait un autre homme qu'Apodaca, homme honnête, essentiellement bon, humain et juste, mais indécis, manquant de lumières, et que la plus légère difficulté devait prendre au dépourvu. Il était donc urgent de pourvoir au peu de capacité du vice-roi, et les personnages les plus marquants de la capitale se réunirent en une junte composée d'un petit nombre de personnes qui devaient proposer ce qui leur paraîtrait le plus convenable en cette circonstance.

Cette assemblée, entourée d'un grand mystère, eut lieu dans la maison professe de Mexico; elle arrêta de suite que la constitution ne serait point reconnue au Mexique; mais, ne voulant pas prendre sur elle la responsabilité d'une mesure opposée à la volonté des Cortès et du gouvernement de Madrid, elle décida que la constitution serait proposée au vice-roi et qu'il l'adopterait, mais qu'un parti puissant s'y opposerait, afin que le plan concerté et convenu d'avance parût être la suite de circonstances forcées et d'une sorte d'opposition ouverte du pays. En un mot, on voulait prouver aux Cortès les sentiments peu constitutionnels de la population, et leur montrer qu'il y avait force majeure dans l'adoption des mesures que l'on prendrait contre la nouvelle forme gouvernementale imposée au Mexique.

Qui serait chargé d'exécuter cette croisade contre la liberté? Il fallait un homme intelligent, actif, dévoué et influent; or, il y avait alors à Mexico un colonel nommé don Augustin Iturbide, né dans le pays. Il avait, dans plusieurs circonstances, donné des preuves de son dévouement à la métropole, ainsi que de son courage; mais il était en même temps célèbre par les excès et les rapines auxquelles il s'était livré dans le territoire del

Baxio, dans la province de Valladolid-de-Mechoacan. Ce fut sur lui que l'on jeta les yeux pour insurger le peuple contre la constitution.

Le colonel Amigo, dont le dévouement à cette même constitution était bien connu, commandait un corps de troupes stationné entre Mexico et Acapulco; on ne doutait point de son opposition; ce commandement lui fut ôté, et on le donna à Iturbide, qui fut, en même temps, chargé d'escorter jusqu'à Acapulco un convoi d'un demi-million de piastres, appartenant au commerce de Manille.

Vers la fin de février 1821, Iturbide sortit de Mexico avec ces fonds et son régiment. Arrivé à Iguala (le 24 février), il forma sa troupe en carré aux portes de la ville, et après l'avoir haranguée, au lieu de crier : *Muera la constitucion!* comme il l'avait promis, il proclama l'indépendance du Mexique, et le lendemain il publia un manifeste qui établissait les principes constitutifs d'un nouveau gouvernement.

Ce manifeste, connu sous le nom de *plan d'Iguala*, ayant depuis servi de base à l'organisation du pays et de prétexte à de nouvelles révolutions, il est indispensable d'en faire connaître les principales dispositions.

La religion catholique maintenue.—Le Mexique indépendant de l'Europe. — Le gouvernement sera une monarchie constitutionnelle. — La couronne offerte à Ferdinand VII, et sur son refus aux infants, ses frères; s'ils n'acceptent point, la nation appelle au trône un prince de quelque maison régnante. — Abolition des castes; toute personne est éligible aux emplois.— Maintien des immunités et priviléges de l'Église. — Garantie des propriétés. — Conservation des fonctionnaires actuels dans leurs emplois. — Formation d'une junte de gouvernement provisoire présidée par le vice-roi Apodaca. — Le gouvernement aura sous

ses ordres une armée dite des *Trois Garanties*; ces garanties étaient : 1° la religion, 2° l'indépendance, 3° l'union des Espagnols et des Américains.

Ce plan, qui avait évidemment pour but de concilier les intérêts les plus opposés, ne pouvait manquer d'être vu favorablement par tous les partis; le clergé, le gouvernement, les classes élevées de la société y trouvaient des sûretés. Il fut en effet accueilli avec transport, et cet évènement inespéré donna une impulsion électrique à tout le pays. L'insurrection surtout en comprit toute la portée, et elle se releva plus ardente et plus forte que jamais; elle vit ses rangs se grossir d'une foule de personnes qui lui avaient été opposées ou qui s'étaient jusqu'alors tenues à l'écart; plusieurs officiers généraux des plus distingués de l'armée envoyèrent leur adhésion à Iturbide, et parmi eux, on citait Negrette et Bustamente; ce dernier lui amenait mille cavaliers.

Don Pedro Celemino Negrette, d'abord lieutenant de vaisseau, quitta le service de la marine pour entrer dans l'armée de terre, où il obtint le grade de brigadier (grade intermédiaire entre celui de colonel et de maréchal-de-camp). Negrette ne tarda pas à être placé au rang des officiers généraux du premier mérite par sa bravoure, son intelligence et ses belles qualités. Dans ce temps malheureux, où l'esprit de parti faisait commettre tant de crimes, il donna l'exemple de la modération et de l'humanité; son mariage avec une jeune créole l'affermit dans ces sentiments, et il fut du très-petit nombre de ceux qui surent mériter l'estime des deux partis.

Iturbide, après avoir eu à San-Juan-del-Rio une entrevue avec le général Guadaloupe Vitoria, l'homme le plus influent parmi les indépendants, réunit, le 1er mai 1821, les chefs de l'armée, qui donnèrent leur approbation au plan d'Iguala, et presque toutes les villes imitèrent cet exemple.

Mais le vice-roi refusa de l'approuver, et il se méfiait à juste titre d'Iturbide, qui avait déjà trahi sa confiance.

Les mêmes Espagnols influents de Mexico, qui formaient une espèce d'oligarchie souvent fatale aux vice-rois, et qui avaient voulu armer Iturbide contre la constitution, jugèrent nécessaire de se concerter. Menacés de nouveau d'être entraînés dans une guerre civile qu'ils croyaient éteinte à jamais, ils se réunirent pour délibérer sur les moyens de l'éviter. Il fut reconnu de prime-abord que le caractère et les talents du vice-roi Apodaca n'étaient point à la hauteur des évènements qui se préparaient. « Il nous faut dans cette crise, disaient ces légitimistes coloniaux, « un homme d'une autre trempe. » Ils formèrent donc le projet hardi, mais difficile, de le dépouiller de son autorité, et, séance tenante, il fut décidé que ce projet serait exécuté immédiatement.

A deux heures du matin, les officiers du régiment des Quatre-Ordres et du bataillon de la marine, troupes dans lesquelles Apodaca plaçait toute sa confiance, furent réunis. On marcha en silence sur le palais du vice-roi, qui fut surpris au lit et jeté dans la rue sans plus de cérémonie, et en même temps, les cloches qui sonnèrent à toute volée, les tambours qui battaient la générale, annoncèrent à la population qu'un grand évènement venait de se passer. Bientôt un nombreux cortége parcourant les rues à la lueur des torches, proclama le nom de Novella comme nouveau vice-roi.

Cette mesure énergique empêcha pour le moment Mexico de tomber entre les mains des indépendants, mais elle n'arrêta pas les progrès de l'insurrection. Novella était un officier général d'artillerie très-estimé pour sa haute capacité et pour son attachement à l'Espagne; aussitôt après sa nomination, il publia une proclamation qui exhortait toutes les classes à soutenir la cause de la mère-patrie. « Braves vétérans, disait-il, citoyens fidèles

« dont la loyauté a été éprouvée par onze années de travaux et « de constance, défenseurs de l'Espagne, conservez cette précieuse « union, gage certain de la victoire. » Ces encouragements furent appuyés par des mesures de vigueur; un corps de six mille vétérans et de quatre mille hommes de milice parfaitement organisés et disciplinés, fut réuni, et cette force était assez imposante pour assurer la défense de la capitale.

Cependant Iturbide, à la tête de dix-huit mille hommes, marchait sur Mexico; il se préparait à l'attaquer, et l'on ne sait ce qui serait survenu sans un évènement imprévu qui vint changer la situation.

Un nouveau vice-roi nommé par les Cortès, O'Donoju, venait de débarquer à la Vera-Cruz, ayant avec lui huit cents hommes de troupes européennes, embarqués à la Havane.

Dès les premiers moments de son arrivée, il donna l'ordre d'ouvrir les portes de la Vera-Cruz, que le général Davila tenait fermées depuis le 7 juin 1821, époque où les insurgés avaient tenté de s'emparer de cette ville en y introduisant de nuit une foule d'hommes armés; heureusement, ils avaient été repoussés par les habitants, auxquels s'étaient joints les équipages des navires marchands espagnols qui se trouvaient dans le port.

Bientôt O'Donoju adressa aux Mexicains une proclamation qui, à elle seule, fit une révolution. Il s'y déclarait hautement protecteur de l'émancipation, et félicitait les peuples sur le brillant avenir qu'ils s'étaient préparé.

O'Donoju n'avait pas tardé à voir que la cause de l'Espagne était irrévocablement perdue, et il ne chercha plus qu'à en tirer le meilleur parti pour l'avantage de son pays.

Ce langage de la part d'un vice-roi espagnol causa partout une étrange surprise et fut jugé diversement, selon les intérêts et les passions. Je ne donnerai point mon opinion sur cet acte

important; je me bornerai à rappeler que des écrivains, dont le nom commande le respect, ont pensé que si l'indépendance eût été acceptée et prononcée sincèrement à cette époque par l'Espagne et qu'elle se fût, dès ce moment, liée par de bons traités avec ses anciennes colonies, la perte de ces possessions, loin de lui être nuisible, lui eût été, au contraire, avantageuse, car alors elle eût pu obtenir de bien larges concessions.

Peu de temps après son arrivée, O'Donoju reçut une députation de la municipalité et du chapitre ecclésiastique de la Puebla-de-los-Angeles, qui lui était envoyée par Iturbide, et à la suite des conférences que le vice-roi eut avec ses membres, il s'avança vers l'intérieur et arriva à Cordova. Iturbide l'attendait dans cette ville. C'est là que fut conclu entre eux ce fameux traité dont la principale base était la reconnaissance de l'indépendance du Mexique et sa perpétuelle émancipation.

Les diverses stipulations de ce traité étaient, au surplus, celles du plan d'Iguala; elles déterminaient la création d'une junte composée des hommes les plus recommandables, instituée pour nommer une régence de trois personnes qui devaient convoquer un congrès investi du pouvoir législatif.

Iturbide et O'Donoju marchèrent sur Mexico, où le dernier obtint de Novella, non sans peine, la reconnaissance de ses pouvoirs. On forma, le 4 septembre 1821, une régence de cinq membres et une junte de trente-six personnages marquants; elles se réunirent immédiatement à Tacubaya, à deux lieues de Mexico; O'Donoju était membre de la régence, Iturbide la présidait; on accorda à ce dernier un traitement de 600,000 francs; le 27 septembre, il fit son entrée solennelle dans la capitale, escorté des nouvelles autorités et de quinze mille hommes de troupes indépendantes. Le lendemain, les troupes espagnoles reçurent l'ordre d'évacuer Mexico et de se rendre à Toluca; les corps de

milice furent licenciés ; tout moyen de résistance se trouva ainsi anéanti.

Le rôle d'O'Donoju allait devenir plus difficile. Il est permis de douter que l'harmonie eût pu long-temps se maintenir entre lui et Iturbide ; mais il mourut le 8 octobre 1821, à la suite d'une courte maladie, quatre jours après son arrivée à Mexico.

Les membres du congrès institué par le traité de Cordova se réunirent enfin à Mexico vers la fin d'octobre. Cette assemblée renfermait, dès son principe, des éléments de discorde. Elle était partagée en trois factions, les bourbonnistes, les républicains et les partisans d'Iturbide.

Le mode d'élection des députés fut le premier brandon jeté dans son sein. Les honteuses intrigues, la corruption, les violences qui y avaient présidé, furent hautement dénoncées par le parti républicain, à la tête duquel figuraient les généraux Guadaloupe Vitória et Bravo. Accusés de conspiration, ils furent arrêtés, emprisonnés, et enfin relâchés ; mais Iturbide eut bientôt à regretter cette faute irréparable.

Il serait trop fastidieux de retracer ici le détail des scènes de discorde qui éclatèrent dès le commencement de la session entre le congrès et le gouvernement, et qui se prolongèrent avec une nouvelle acrimonie pendant toute sa durée.

Fatigué de cette opposition, Iturbide voulut, par une grande et éclatante mesure, frapper tous les esprits en s'emparant de l'autorité qu'on lui contestait chaque jour et qu'il convoitait depuis son départ de Mexico pour Acapulco.

En introduisant dans le plan d'Iguala cet article, « que la « couronne du Mexique serait offerte à Ferdinand VII, » il savait fort bien que les Cortès ne laisseraient jamais Ferdinand quitter l'Espagne, et que si le parti de la cour, à Madrid, en avait eu le projet en secret, il était de la plus grande difficulté de l'exé-

cuter publiquement, au su et vu de toute la nation Espagnole. Aussi comptait-il sur cette impossibilité pour se mettre, lui, à la place de Ferdinand.

Le 18 mai 1822, après la revue qui eut lieu vers le soir, les troupes saluèrent le général du titre d'empereur, et la populace joignit ses cris à leurs acclamations.

Le lendemain, le congrès fut assemblé et proclama Iturbide empereur héréditaire du Mexique, à la majorité de soixante-dix-sept voix sur quatre-vingt-quatorze votants; quinze membres se prononcèrent contre, parce qu'ils croyaient que les provinces devaient être consultées, et deux se retirèrent sans voter; mais le nombre légal des députés était de cent soixante-deux; il en manquait donc soixante-huit qui, craignant la suite de ces évènements et s'étant constamment montrés opposés à Iturbide, avaient pris prudemment la fuite pendant la nuit précédente. S'ils étaient restés courageusement à leur poste, il est indubitable que cette tentative ambitieuse aurait échoué.

L'élection d'Iturbide fut motivée sur le refus que l'Espagne faisait de reconnaître le traité de Cordova; le roi Ferdinand perdait dès-lors ses droits, et le congrès rentrait dans les siens, c'[illegible] dire qu'il pouvait élire un empereur. A cette occasion, il [illegible] une proclamation, modèle honteux de bassesse par les [illegible]sions ridicules, les viles flatteries qu'il y prodiguait au nouveau potentat; il fit plus, il lui décerna solennellement le titre de GRAND. Il ne manquait plus que de lui ériger une statue d'or.

Cependant l'opinion était loin d'être favorable au nouvel empereur. Cette ambition excessive, cette élévation soudaine et si peu méritée était un scandale public, elle étonnait et indignait à la fois; chacun se demandait à quel titre, par quels éminents services cet homme, naguère obscur, osait venir ceindre le diadème et s'asseoir sur le trône de Montezuma; on se rappelait

ses dilapidations, ses excès sanglants et cruels, lorsqu'à la tête du régiment de milice de Xalisco, qu'il commandait pour les royalistes, il portait le ravage et la désolation dans la province d'*El Baxio*. Cette couronne était-elle le prix de sa trahison, de sa défection, ou bien un dédommagement du mépris dont son immoralité notoire couvrait sa personne!!

Pour étayer son gouvernement, Iturbide adopta deux principes dont il croyait les résultats infaillibles, — des troupes et de l'argent. — Il s'attacha, en conséquence, à gagner l'affection de l'armée; les chefs, les officiers et les moindres soldats avaient des droits à sa sollicitude et surtout à ses libéralités. Mais pour soutenir ce système, il fallait des fonds, il en fallait beaucoup; il se les procura en ayant recours à des mesures qui ne tardèrent pas à aliéner tous les esprits.

Ce furent d'abord des extorsions vulgaires, monopoles, ventes de faveurs, de grâces, d'emplois, etc.; ensuite la défense de l'exportation des métaux précieux, qui révolta tout le haut commerce et les capitalistes; l'émission d'un papier-monnaie jusqu'à concurrence de quatre millions, chose inouïe dans le pays de l'or, papier qui fut déclaré représenter le tiers du prix d'un objet [illegible]; ainsi le papier était avili et déprécié dès son apparition; la création de ces assignats produisit un grand mécontentement, la contribution *payable en vases sacrés*, qu'Iturbide exigea des couvents, le porta bientôt à son comble. Il demanda au peuple un impôt égal à trois journées de travail, et il souleva contre lui les classes laborieuses; enfin, ne pouvant plus compter sur les ressources d'un pays ruiné par douze années de guerres et de pillages, il contracta avec la maison Daniel Smith et C° de Baltimore, un emprunt de quatre-vingt millions de francs, à l'insçu et sans le consentement du congrès. Cette négociation, qui eût peut-être retardé sa chute si elle se fût réalisée, n'eut pas

de suite, parce que les évènements en précédèrent la conclusion.

Tous les anciens trésors du Mexique n'eussent point suffi à cet homme d'une prodigalité inouïe, non par générosité naturelle, mais par intérêt pour lui-même. Il ignorait l'art de donner avec délicatesse, il faisait clairement comprendre que ses dons étaient le prix de services rendus et quelquefois à rendre; il employait avec peu de discernement ce moyen flétrissant et immoral pour se faire des créatures qui, à la vérité, lui furent fidèles et dévouées jusqu'à concurrence des sommes qu'elles avaient reçues. Indépendamment de l'argent nécessaire à Iturbide pour acheter des amis, il lui en fallait encore pour solder sa police, aussi ombrageuse, dit-on, aussi redoutable et plus oppressive que celle de l'ancienne Venise.

Iturbide osa présenter au congrès un système judiciaire qui mettait à sa discrétion la vie des citoyens. Il proposa la création de nouveaux tribunaux pires que les tribunaux révolutionnaires de la république française, lesquels avaient au moins quelques formes légales; d'après le projet, il devait y avoir dans chaque chef-lieu de province un tribunal composé *de deux officiers et d'un avocat* pour juger les *conspirateurs*, les meurtriers, les voleurs. — Le congrès indigné rejeta heureusement ce projet en le déclarant « *attentatoire à la liberté des citoyens.* »

Bientôt il appliqua à cette assemblée le système dont il voulait la rendre complice, il attenta à la liberté de ses membres; en un seul jour, il en fit jeter quatorze en prison sous le prétexte banal d'une conspiration, et pour se débarrasser des autres, il prononça de son autorité privée la dissolution du congrès

Mais comme il fallait à Iturbide un semblant de représentation nationale, il forma une junte *instituente* de quarante-cinq membres; cette servile assemblée ne craignit pas de consacrer son installation par le vol, en appropriant de son chef aux besoins

cette généreuse ambition qui aspire à un grand nom, à une renommée glorieuse et sans tache? Il marcha en aventurier à la conquête d'une couronne sans en connaître ni le poids, ni les devoirs qu'elle imposait; pour atteindre le but de ses calculs politiques, il abusa de tout, il viola à la face de ses concitoyens les droits qu'ils avaient conquis au prix de leur sang; il attenta à leur indépendance, à leur fortune; par son orgueil insensé, il devint l'instrument de sa propre perte, et il passa comme ces météores qui viennent effrayer les hommes par leur éclat et par celui de leur chute.

Le congrès se montra généreux. Il alloua à l'ex-empereur une pension de 125,000 francs, mais avec injonction de quitter le sol mexicain et d'aller vivre en Italie. Le 11 mai 1823, il s'embarqua à Antigua (cité fondée par Cortez, qui n'est plus qu'une bicoque en ruines, à trois lieues au nord de la Vera-Cruz), sur le navire anglais *le Rawling*, qui devait le conduire à Livourne, sous l'escorte du vaisseau de ligne anglais *le Thamar*. Ce sont de ces égards dont l'Angleterre n'est jamais avare pour les hommes dont elle espère pouvoir un jour tirer un parti quelconque, et l'on verra bientôt l'effet de ses calculs.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Le congrès confie le pouvoir exécutif aux généraux Vitoria, Bravo et Negrette. — Nouvelles divisions. — Le congrès qui devait être renouvelé en vertu de la convention de Casamata veut se perpétuer. — Cette prétention est l'origine du gouvernement fédératif. — Iturbide quitte Livourne et arrive à Londres. — Le congrès le met hors la loi dans le cas où il remettrait les pieds sur le sol mexicain. — Iturbide s'embarque à Southampton. — Son arrivée à Soto-la-Marina. — Il est arrêté, conduit à Padillo, et condamné à mort par le congrès de la province de Tamaulipas. — Son caractère et sa mort.

Le congrès confia le pouvoir exécutif provisoire à trois généraux : Vitoria, Bravo et Negrette; les deux premiers avaient rendu les plus éminents services à la cause nationale; le dernier, transfuge de l'armée royale, était, comme je l'ai dit, un homme du plus grand mérite; mais, en nommant trois militaires, à l'exclusion des autres citoyens, le congrès donnait un exemple funeste dont le Mexique s'est long-temps ressenti pour son malheur. et dont il se ressent encore.

De graves dissensions ne tardèrent pas à éclater dans le nouveau gouvernement.

La convention de Casamata prescrivait la convocation d'un nouveau congrès. Les membres du congrès en fonction, soutenus par le pouvoir exécutif, ne se sentaient nullement disposés à céder leurs postes; cependant les députés de plusieurs des provinces les plus considérables déclarèrent qu'elles exigeaient impérativement la formation d'un nouveau congrès; on n'eût aucun égard à leurs réclamations; alors les provinces formèrent des

jantes, elles organisèrent des gouvernements et se déclarèrent indépendantes. Ce fut l'origine du gouvernement fédéral, qui, après bien des obstacles, finissant par prévaloir, fut décrété le 31 janvier et promulgué le 2 février. Sa constitution fut calquée fidèlement sur celle des États-Unis du nord de l'Amérique, sans que les nouveaux Lycurgues s'inquiétassent le moins du monde de la différence de mœurs, d'usages, de caractères, qui existait entre les deux peuples, ni de celle de leurs lumières, et surtout de leur instruction politique. La religion catholique fut déclarée seule religion de l'état; mais le mécanisme du gouvernement fut le même à Mexico qu'à Washington; un président, un sénat, une chambre des représentants et des états, tous souverains, indépendants les uns des autres, ayant chacun leurs assemblées représentatives et n'étant unis que par un lien fédéral. Enfin, par un étrange mépris de toute science gouvernementale, en adoptant la forme républicaine, on conserva les rouages et les bases du gouvernement monarchique.

Évidemment les législateurs étaient dominés par les influences locales et leur obéissaient servilement, sans penser qu'ils ouvraient une porte à toutes les ambitions et sans se préoccuper des conséquences fâcheuses qui devaient résulter d'un état de choses si peu approprié aux besoins du Mexique, auquel il eût fallu un gouvernement énergique et fortement soutenu par l'intérêt commun contre les intérêts privés.

Aussi, l'un des états, celui de Guatemala, ne tarda pas à prouver toute la fragilité du lien qui le rattachait aux autres, en proclamant son indépendance, qu'il a conservée depuis; et de continuelles révolutions faites, il est vrai, au profit de quelques individus, sont venues détruire le bien que les Espagnols avaient fait dans ce vaste empire, et aggraver le mal au lieu de l'extirper.

Les Espagnols occupaient encore le château de Saint-Jean

d'Ulloa, en face de la Vera-Cruz. Le général Lecor, qui y commandait, fit jouer ses batteries sur la ville pendant six jours, sous le prétexte de quelque mécontentement, et détruisit une foule de maisons. Cette imprudente agression eut des conséquences funestes pour les Espagnols; elle souleva contre eux la haine et l'indignation de la population exaspérée, qui demanda hautement leur expulsion du territoire mexicain; mesure rigoureuse à laquelle devait nécessairement aboutir la révolution, et qui se réalisa bientôt.

L'ex-empereur arriva au commencement d'août 1823 à Livourne, accompagné de sa nombreuse famille et d'une suite composée de vingt-cinq personnes. Retiré dans une maison de campagne, il y fut, dit-on, plus occupé de nouer des intrigues avec des puissances de l'Europe que de la rédaction de ses mémoires, qui ont été publiés depuis. Après six mois de séjour dans cette résidence, il la quitta tout-à-coup mystérieusement pour se rendre en Angleterre. On a toujours ignoré le secret des motifs de cette subite détermination, mais il ne serait pas difficile de le deviner. Mina et Iturbide partirent de Londres; ils furent l'un et l'autre poussés par la même main vers leur commune et fatale destinée.

Le 28 avril 1824, le congrès mexicain ayant appris la présence d'Iturbide à Londres, rendit un décret portant que « si Augustin « Iturbide vient à remettre les pieds sur le sol mexicain, il sera « déclaré traître et mis hors la loi. »

Iturbide s'embarqua à Southampton avec sa famille, le 11 mai 1824, à bord du brigantin anglais *le Spring*; après une navigation de deux mois, il débarqua à Soto-la-Marina, où Mina avait aussi débarqué.

Le colonel polonais Benesky, ami et aide-de-camp d'Iturbide, qui avait déjà servi au Mexique, fut envoyé à terre pour reconnaître l'esprit des habitants et se mettre en rapport avec les auto-

[illegible] général la Garza, qui [illegible] [illegible] [illegible] les projets de [illegible]

[illegible] février, [illegible] mais dans laquelle se [illegible] reparaître sur la scène [illegible] Pour [illegible] de servir ma [illegible] respect, armes, [illegible] Mais où était donc la [illegible] à Londres, sans doute.

[illegible] en faisant publier [illegible] qui mettait Iturbide hors la loi.

Le [illegible] Iturbide venait d'expédier une nouvelle dépêche pour le congrès, dans laquelle il protestait de la pureté de ses intentions, et un manifeste à la nation mexicaine, lorsque l'adjudant Castillo se présenta devant lui et l'arrêta de la part du général la Garza, qui le fit monter en voiture, ainsi que le colonel Benesky, et les conduisit à Padillo, siége du congrès de Tamaulipas. Dans la route, le général la Garza exprima, dit-on, à Iturbide, dans les termes les plus pathétiques, son désespoir d'être chargé d'une aussi triste mission : ce qui est certain, c'est qu'il agit et parla avec ardeur pour solliciter un sursis en faveur de son malheureux prisonnier. Le congrès fut inexorable ; réuni à midi, il avait prononcé à une heure sa sentence, qui n'était que l'application du décret du 28 avril. A six heures, Iturbide fut conduit sur la place publique de Padillo : il mourut en soldat, refusa qu'on lui bandât les yeux, et comme l'on insista, il se les banda lui-même.

Benesky fut aussi condamné à mort, mais seulement déporté ;

depuis, en 1828, M. de Humboldt écrivit au président de la république pour faire relever cet officier de cette peine, faveur qu'il obtint facilement.

Lorsque madame Iturbide, qui était restée avec ses enfants à bord du navire qui l'avait amenée sur ces rivages, apprit le fatal dénouement de cette entreprise, elle fit couper les câbles et mettre précipitamment à la voile pour les États-Unis; mais ces terreurs étaient chimériques; le congrès montra, au contraire, son humanité, en allouant à la malheureuse veuve une pension de 40,000 francs.

Iturbide, né en 1790, dans la province et aux environs de Valladolid, avait seulement trente-quatre ans lorsqu'il mourut; son père, propriétaire aisé, lui fit donner, dans le collége de cette ville, toute l'éducation qu'on pouvait y recevoir. Il venait de terminer ses études lorsque la révolution éclata, et l'on dit qu'Hidalgo lui fit des propositions; mais il préféra servir la cause de l'Espagne, et prit du service dans le régiment de Xalisco, où il se fit bientôt remarquer par son grand courage, mais aussi par sa férocité. Parvenu rapidement de grade en grade au commandement de ce corps, les atroces cruautés dont il se rendit coupable dans le *Baxio* soulevèrent des plaintes si vives et si unanimes, qu'il fut destitué par le général Calleja, si célèbre lui-même par ses actes de barbarie, et il ne parvint à obtenir sa réintégration qu'à l'aide de nombreux protecteurs, dont il sollicita l'appui avec ardeur et activité; mais son naturel sanguinaire reprit le dessus, et il acquit la triste renommée d'homme au cœur de bronze qui ne fit jamais grâce ni quartier à personne.

En 1817 et en 1818, Iturbide habita Mexico, où son corps était en garnison; sa réputation n'y gagna pas, et sa société habituelle prouvait peu en faveur de sa moralité.

C'était un homme d'une taille avantageuse, bien fait et fortement constitué : ses cheveux bruns, ses favoris rouges et la blancheur de son teint, lui donnaient plus l'apparence d'un Allemand que d'un Espagnol. Il était d'origine basque; son père était né dans la province de Guipuscoa, et l'on sait que le physique de ces montagnards diffère complétement de celui des Espagnols. Il ne regardait jamais quelqu'un en face, et sa physionomie se faisait surtout remarquer par le regard fauve qui caractérise le tigre.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Caractère des guerres de la seconde période. — Présidence de Guadaloupe Vitoria. — Reddition de *l'Asia*.— Création d'une marine mexicaine. — Capitulation de Saint-Jean d'Ulloa. — Congrès de Panama. — Tentatives de l'Espagne. — Complots. — Faction des *yorckinos*. — Ses projets. — Son pouvoir. — Parti *Ecossais*. — Conspiration. — Lutte entre les deux factions.

Ici s'ouvre un nouvel ordre d'évènements.

Les Espagnols ne possédaient plus au Mexique que le château de Saint-Jean d'Ulloa. Aux guerres que les Américains avaient soutenues pour obtenir ce glorieux résultat, allaient succéder d'autres guerres suscitées par l'ambition et l'esprit de parti; cependant, autant les premières furent acharnées et cruelles, autant les secondes se distinguèrent par leur caractère de modération; on n'y commit plus ces horribles cruautés qui firent frémir l'humanité; les égorgements en masse, les assassinats de sang-froid furent remplacés par les amnisties, les rapprochements, les traités; les chefs ne furent le plus ordinairement condamnés qu'à l'exil, et encore n'était-ce qu'à un exil momentané, dont ils étaient souvent rappelés ou par l'indulgence ou par les réactions. Si les combats furent continuels, il était rare qu'ils fussent très-sanglants, et parfois même ils rappelèrent ces batailles des Guelphes et des Gibelins d'Italie, racontées par Guichardin, dont le résultat était un homme étouffé dans la mêlée.

La première période terminée par l'expulsion des forces espagnoles avait duré douze ans; la seconde, commencée avec l'établissement de la république fédérale, dure encore, après

une lutte de quinze ans : lutte suscitée par une foule d'ambitieux, tous sortis des rangs de l'armée, qui apparaissent tour-à-tour avec une rapidité merveilleuse, dont les variations du kaléidoscope peuvent seules donner une idée. La mort d'Iturbide, loin de les arrêter, éveilla, au contraire, dans l'âme des plus misérables cabecillas, des désirs de puissance qu'ils ont voulu satisfaire, et qui n'ont eu pour résultat que la ruine et le bouleversement de leur malheureuse patrie.

L'Europe et le monde civilisé assistent encore à ces tristes débats, qui semblent ne pouvoir se résoudre que par la dissolution de la nouvelle république ou par son asservissement à un pouvoir énergique qui ne peut être que le despotisme.

Le 10 octobre 1824, le général Guadaloupe Vitoria avait été élu président et le général Bravo vice-président de la république, par le Sénat et la Chambre des Députés; la durée de leurs fonctions devait être de quatre ans, conformément aux dispositions de la constitution fédérale.

Plusieurs évènements d'une grande importance signalèrent l'année 1825; d'abord, la reconnaissance de l'indépendance du Mexique par l'Angleterre et bientôt après par les Etats-Unis, la prise de la forteresse de Saint-Jean d'Ulloa, le congrès de Panama et la reddition de *l'Asia*.

L'apparition de *l'Asia*, vaisseau de ligne espagnol de soixante-quatorze canons, accompagné de la corvette *la Constancia*, avait jeté l'inquiétude sur les côtes de la Californie, lorsque, le 27 avril, on vit paraître dans la baie de Monterey une corvette portant pavillon parlementaire; l'officier annonça qu'il était chargé par le commandant de l'escadrille, de l'équipage et des troupes, d'offrir de livrer ces bâtiments au gouvernement mexicain. Dès le même jour, un traité fut signé entre le commandant de Monterey et celui de *l'Asia*; le gouvernement du Mexique devait

payer 80,000 piastres pour la solde arriérée de l'équipage, et les hommes qui refuseraient de rester au service de la république pouvaient traverser son territoire pour se rendre sur la côte orientale et s'y embarquer.

Cet évènement, qui mettait sans frais et sans combat cette force navale à la disposition du gouvernement mexicain, fut accueilli avec des transports de joie; il était en effet d'autant plus important, que Saint-Jean d'Ulloa tenait encore à cette époque.

Ces bâtiments furent envoyés à Acapulco, où ils séjournèrent long-temps; enfin ils mirent à la voile pour doubler le cap Horn; *l'Asia* prit le nom d'*el Congreso-mexicano* et se rendit à Valparaiso pour se ravitailler et se munir de rechanges et d'équipages; leur séjour au Chili fut long, et quand ils arrivèrent à la Vera-Cruz le fort d'Ulloa avait déjà capitulé.

Comme les causes de la reddition de ces forces navales sont peu connues, je vais donner quelques détails que j'ai eus sur les lieux même de cet évènement, dont j'ai été aussi le témoin.

En 1823, l'Espagne avait envoyé dans l'Amérique du Sud *l'Asia* et le brick *l'Aquiles* (l'Achile). Ces deux navires, qui auraient suffi pour anéantir toutes les forces navales des insurgés, composées de vieux bâtiments de commerce armés en guerre, ne furent d'aucune utilité à la cause royale par l'impéritie des chefs, pas même pour ravitailler la forteresse de Callao, qui, défendue par le général Rodil, était dans ces parages le dernier débris de la puissance espagnole.

Après la bataille d'Ayacucho, qui détermina le triomphe de l'indépendance au Pérou, le général La Hera, l'un des commandants supérieurs de l'armée espagnole, se rendit avec le brigadier Garcia Camba dans le petit port d'Islay, où ils s'embarquèrent à bord de *l'Aquiles*. Cette escadrille, composée de *l'Asia*, *l'Aquiles* et *la Constancia*, mit immédiatement à la voile pour les Philip-

pines; elle relâcha aux îles Mariannes; *l'Asia* et *la Constancia* allèrent mouiller dans la baie d'Umatac, et les officiers généraux passagers, ainsi que les états-majors des bâtiments, se rendirent à terre.

Les équipages avaient été recrutés, pour rétablir les pertes éprouvées dans la navigation, par des matelots chiliens ou mexicains; ceux-ci persuadèrent aux matelots espagnols qu'étant mal payés et mal nourris, ils n'avaient rien de mieux à faire que d'aller trouver les indépendants, auxquels ils vendraient les navires; ce projet fut accueilli, car ces équipages n'avaient aucune confiance en leurs états-majors. Un soulèvement eut lieu à bord de *l'Asia*; les officiers et les principaux maîtres furent aussitôt débarqués, et l'on obligea un pilote à diriger les bâtiments sur Monterey. *L'Asia* et *la Concordia* avaient pris seules part à ce mouvement; mais quelques matelots chiliens de *l'Aquiles*, qui croisait au large, imitèrent cet exemple et conduisirent ce bâtiment à Valparaiso, où il fut livré au gouvernement du Chili. L'argent, la vaisselle et les équipages des généraux La Hera et Camba (1), trouvés à bord de ce navire, furent confisqués par les révolutionnaires, qui vendirent publiquement à Valparaiso ce dont ils ne voulaient pas se servir.

Le gouvernement mexicain, après cette capture importante, songea à se créer une marine, et le congrès vota une somme de 15,000,000 de francs pour la construction de quatre ou cinq frégates et de quelques autres bâtiments, dont l'occupation de Saint-Jean d'Ulloa par les Espagnols faisait sentir la nécessité.

Le blocus de cette forteresse, long-temps sans efficacité, fut enfin resserré très-sévèrement. Le 20 novembre 1825, le général

(1) Don A. Garcia-Camba a été depuis gouverneur général des îles Philippines et deux fois ministre en Espagne. (Voir *Quinze ans de Voyages autour du Monde.*)

Coppinger, qui la commandait, se détermina enfin à capituler. Cet évènement fut accueilli avec transport; le président Vitoria, dans la proclamation qu'il publia en cette occasion, s'exprimait ainsi : « Je vous annonce avec un bonheur indicible qu'après « trois cent quatre ans, l'étendard de Castille a disparu de nos « côtes. » La famine avait nécessité la reddition de la place; depuis quelques mois les petites forces navales du Mexique, combinées avec celles de la Colombie, serraient le fort de très-près et l'empêchaient de recevoir des secours de la Havane en vivres, en hommes et en munitions; la disette fut excessive; en deux mois, plus de trois cents hommes moururent de faim, et ceux qui vivaient encore étaient tellement exténués qu'il leur était presque impossible de faire le service. Dans ces tristes conjonctures, le général Coppinger s'était déterminé à traiter. La garnison fut transportée à la Havane; on évalue à plus de dix millions le matériel en artillerie, les munitions, et neuf petits bâtiments abandonnés par les Espagnols.

L'idée du congrès de Panama, conçue par Bolivar, mais dont l'exécution avait été différée d'année en année, fut enfin réalisée le 22 juin 1825; les députés des Etats-Unis, du Mexique, du Pérou, de la Colombie et de Guatemala, y assistaient. Le but de cette confédération était de créer une politique et des intérêts américains sans qu'ils fussent pour cela en opposition avec la politique et les intérêts de l'Europe; mais les ravages d'un climat dévorant se firent promptement sentir; le plénipotentiaire des États-Unis, M. Audisson, mourut de la fièvre jaune, ainsi que deux secrétaires du commissaire britannique. Le congrès se hâta alors de se séparer, et après vingt-trois jours de session, il signa, le 15 juillet, un traité d'union, de confédération perpétuelle, lequel n'a empêché ni les révolutions, ni les dissolutions, ni les guerres d'état à état. Le congrès s'était donné rendez-vous

pour l'année suivante à Tacubaya au Mexique, mais cette réunion n'eut jamais lieu.

Tout semblait sourire au gouvernement mexicain; la France, au commencement de 1826, venait d'envoyer un ministre à Mexico; les Pays-Bas, la Suède, le Danemarck, la Hollande, se disposaient à suivre cet exemple; les finances se relevaient, le revenu avait triplé depuis 1823, et, à l'ouverture de la session du congrès, le 2 janvier, le message du président présenta un tableau rassurant pour le présent et rempli de flatteuses espérances pour l'avenir.

Néanmoins l'Espagne donnait encore de graves inquiétudes. L'amiral Laborde, qui commandait la station de la Havane, avait fait quelques démonstrations sur la côte du Mexique, et le bruit s'était répandu qu'il avait à bord six mille hommes qu'il devait débarquer à Panuco, dont la rivière communique avec Tampico. Ces projets supposés déterminèrent le président Vitoria à négocier avec la Colombie pour effectuer en commun une expédition contre l'île de Cuba; mais d'autres soins empêchèrent les deux républiques de poursuivre cette entreprise hasardeuse, et le Mexique eut bientôt assez d'occupation chez lui pour qu'il ne songeât pas à porter la guerre au dehors. Il est d'ailleurs probable que cette attaque contre Cuba n'exista qu'en projet, pour engager les Espagnols à défendre leur colonie et à retenir les forces qu'ils pourraient envoyer contre le Mexique.

Les Espagnols n'avaient pas cependant perdu tout espoir; ils ourdissaient des complots qui devaient bientôt, selon eux, leur rendre l'autorité et la puissance. Un moine, Arenas, se présenta hardiment chez le commandant de la place de Mexico, Mora, et lui révéla une conspiration prête à éclater, dont le succès était infaillible; il l'engagea, dans son intérêt, à donner son concours à cette entreprise, qui lui assurerait des grades et des richesses. Mora feignit de prêter l'oreille à ces propositions; un rendez-

vous fut assigné pour le lendemain; mais des agents apostés se saisirent d'Arenas; il fut mis au secret, et ses papiers amenèrent l'arrestation d'un grand nombre de personnes, de prêtres, de généraux même qui s'étaient distingués dans la guerre de l'indépendance, tels qu'Etchevarria et Negrette. Le 2 juin, Arenas fut fusillé hors des portes de la ville, sur le pont de Chapultepec, pour éviter les clameurs qu'aurait pu produire la vue d'un moine condamné par un tribunal civil. Il resta exposé pendant une heure avec un écriteau portant ces mots : *Traître à la patrie,* après quoi il fut remis aux moines de San-Diego, qui l'ensevelirent sans bruit.

Deux grandes factions, les *Escoceses* et les *Yorckinos*, divisaient alors et divisent encore le Mexique; elles tiraient leurs noms des loges maçonniques de ces deux rites où elles se réunissaient. La loge d'Yorck avait été fondée depuis quelques années par le ministre des États-Unis, M. Poinsett.

Les *Escoceses* (les Écossais) soutenaient le principe de l'unité nationale, de la centralisation. Ils avaient pour adhérents le clergé et surtout les hauts dignitaires de l'Église, la grande propriété naguère si fortement constituée sous le gouvernement Espagnol et qui conservait encore une large partie du sol, de riches capitalistes, des généraux, des députés, des sénateurs. Ce parti, qui était celui des lumières et du nombre parmi les classes d'élite, affectait de s'appuyer sur les éléments d'ordre, de morale publique, de modération, de justice, de religion surtout, qu'il considérait avec raison comme la base de toute société organisée. C'était l'aristocratie mexicaine; au nombre de ses principaux membres, on voyait Gomez Pedraza, Arellaga, moine et sénateur influent, les généraux Guadaloupe Vitoria, alors président de la république, Guerrero, Gustierez Estrada et Goroztiza, qui furent tous les trois ministres des affaires étrangères, et enfin Santana,

qui, en fait de foi politique, professa toujours le plus complet athéisme et changea de bannière au gré de ses intérêts.

Les *Yorckinos*, faction élevée en opposition des *Escoceses*, pour défendre le système fédéral. Les principaux chefs étaient le docteur Gomez Farias, le général Bustamente, hommes des plus modérés et qui ne suivaient que de loin les traces de ce parti, le ministre Alaman, les généraux Mejia, Urrea; plusieurs autres personnes de tout rang, de toute condition, et surtout des habitants des villes de l'intérieur, qui, sous le prétexte de défendre les intérêts de localité, n'étaient pas fâchés de soutenir une cause qui les conduisait à jouer un rôle sur une scène politique, bornée à la vérité, mais où ils pouvaient aspirer aux places, aux honneurs, aux dignités et même à celle de la présidence. Ce parti, moins prépondérant, moins nombreux parmi les gens éclairés que celui de ses adversaires, remplaçait, comme toutes les minorités, ce qui lui manquait de force réelle, par la violence et l'énergie. Comme ce parti comptait dans ses rangs les hommes qui avaient rendu les plus éminents services à la cause de l'indépendance, on avait besoin d'user des plus grands ménagements envers lui; il en profitait, et souvent il domina le gouvernement par ses violences et ses dénonciations furibondes contre des membres du congrès, des ministres, des généraux, etc., qu'il signalait comme les agents de l'Espagne.

Ces dénonciations et la conspiration d'Arenas achevèrent de provoquer les mesures sévères que l'on méditait contre les Espagnols; la première, fut leur exclusion de toutes les fonctions civiles et ecclésiastiques. Dans plusieurs provinces, on s'était prononcé plus sévèrement encore contre eux; celle de Jalisco, cédant aux excitations des *yorckinos*, décréta l'expulsion de tous les Espagnols qui refuseraient de prêter serment à la constitu-

tion. Cette décision, qui devait avoir la sanction du congrès, fut discutée à Mexico et adoptée par la Chambre des Députés; mais le Sénat la rejeta, et ce refus contribua à accroître les troubles et les dissensions.

Le 3 janvier 1828, au moment même où le président Vitoria venait d'ouvrir la session du congrès, éclata une conspiration dont faisait partie le vice-président Bravo. Il déserta son poste pour aller se mettre à la tête des conspirateurs réunis à Tulanzingo, petite ville à vingt-cinq lieues de Mexico; leur projet était de renouveler le gouvernement par des membres appartenant au parti des *yorckinos*. Le général Guerrero, commandant la province, mit quelques troupes en mouvement et força les généraux Bravo et Barragan, chefs des conjurés, à se rendre; on les conduisit à Mexico, où ils furent condamnés à être déportés aux îles Chiloë. On se contenta néanmoins de les débarquer sur les côtes de Guatemala.

L'expulsion des Espagnols était comme ajournée; mais les plus riches d'entre eux avaient devancé cette mesure en quittant le pays avec leurs fortunes, et comme les capitaux étaient presque en totalité entre leurs mains, il en résulta une disette étonnante de numéraire et la plus grande détresse dans les finances de l'état. Elle fut portée au point que le gouvernement, par mesure d'économie, ordonna le désarmement de la marine, dont les équipages n'étaient pas payés depuis dix-huit mois. Cette marine, qui pourrissait dans les ports, se composait du *Congrès* (*l'Asia*), de 74, de trois frégates ou corvettes, *la Liberdad*, de 44, *le Tepeyac*, de 44, *le Morellos*, de 24, et de quelques bricks.

Deux partis acharnés étaient en présence : les élections du président et du vice-président allaient avoir lieu. Les *écossais* ou modérés portaient le ministre de la guerre, Gomez Pedrazza; les *yorckinos* voulaient le général Guerrero. Le président Vitoria

penchait pour le premier candidat, et voulait expulser des emplois les exaltés.

Le général Santana, qui devait jouer tant de rôles opposés dans ces révolutions, appartenait à ce parti et s'était montré un des ennemis les plus acharnés des Espagnols. Il fut révoqué de ses fonctions; mais, au lieu d'obéir, il prit les armes, selon son usage, et s'empara de la province de La Puebla; le congrès assemblé mit Santana hors la loi s'il ne déposait les armes, et ce décret, appuyé de la présence du général Rincon, à la tête de quatre à cinq mille hommes, mit fin pour le moment aux projets de Santana, le factieux le plus effréné de ce malheureux pays.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

Insurrection du 30 novembre. — Pillage de la ville. — Gomez Pedrazza. — Guerrero. — Sa mort. — Bustamente, président. — Santana, président. — Insurrection en faveur de la dictature. — Les ravages du choléra suspendent ceux de la guerre. — Le général Bravo. — Le Texas; sa déclaration d'indépendance. — Santana marche contre les insurgés. — Il est battu et fait prisonnier au combat de San-Jacinto. — Retour de Santana à la Vera-Cruz. — Présidence de Bustamante. — Détresse du trésor; exactions contre les Français. — Blocus de la Vera-Cruz. — Expédition de l'amiral Baudin. — Capitulation du fort d'Ulloa et prise de la Vera-Cruz. — Les fédéralistes prennent les armes. — Combats dans Mexico. — Les provinces du Nord se gouvernent elles-mêmes. — Le Yucatan se déclare indépendant. — Santana s'empare violemment du pouvoir. — Considérations générales.

La capitale était rassurée sur cette rébellion, lorsque le 30 novembre 1828, à sept heures du soir, deux bataillons de milice, deux compagnies d'artillerie et des officiers de divers corps prirent en silence les armes, ayant à leur tête le général Lovato, les colonels Tolsa, Garcia, Santiago et le marquis de la Cadena : cette troupe, forte de huit cents hommes, se porta sur le couvent de l'Acordada (transformé en prison d'état); elle délivra d'abord les prisonniers et s'empara du parc d'artillerie, qui lui fut livré sans résistance.

Un coup de canon tiré à neuf heures du soir sur la grande place, par ordre du président Guadaloupe Vitoria, annonça le mouvement séditieux ; on battit la générale dans les casernes, les troupes vinrent se ranger en bataille autour du palais, et la nuit se passa ainsi en observation.

Dans la matinée du 1re décembre, le président fit sommer les

rebelles, braquer le canon autour de la place et occuper les tours de la cathédrale. La terreur régnait dans la ville; les portes, les fenêtres étaient fermées; les Espagnols surtout n'osaient se montrer. La journée se passa ainsi, et l'on s'étonna de voir le président donner à la révolte le temps de se fortifier.

Ce fut le 3 seulement que le combat s'engagea à six heures du matin; il dura sans interruption jusqu'à sept heures du soir; on se mitraillait dans les rues, on faisait feu des terrasses; le combat même ne cessa entièrement que bien avant dans la nuit.

Rien pourtant n'était encore décidé; mais le 4 la fortune se déclara pour l'insurrection. Au milieu du combat, qui recommença à cinq heures du matin, les rebelles ayant entraîné la populace en lui promettant le pillage de la ville, des milliers de leperos (les lazzaroni de Mexico), auxquels on donna des armes, se jetèrent sur le *Parian*, bazar de la ville, et le saccagèrent de fond en comble. C'était un horrible spectacle de voir cette population furieuse et couverte de haillons se disputer des sacs d'argent, des étoffes et des meubles précieux en s'entre-déchirant; on a dit que des gens bien vêtus, des officiers, des prêtres même prirent part au pillage, qui s'étendit à plusieurs maisons de banque et de commerce mexicaines et étrangères; il dura toute la nuit, et il s'y commit tous les excès auxquels peut s'abandonner une populace sans frein dans une ville prise d'assaut.

Il périt au moins huit cents personnes dans le combat et le pillage; plus de cinq cents familles opulentes perdirent tout ce qu'elles possédaient, et un grand nombre de Français furent victimes de ce déplorable évènement.

Le 5, la ville était comme un champ de bataille couvert de ruines et de cadavres. Au milieu de la consternation qui régnait encore, les chefs des rebelles établirent une junte provisoire, composée du général Lovato, Zavala, etc., à la tête de laquelle

ils placèrent le général Guadaloupe Vitoria comme président : sa conduite dans cette crise fut faible ou équivoque. Cette junte fit rouvrir les boutiques, arborer aux fenêtres de petits drapeaux blancs en signe de paix, et publia une proclamation dans laquelle elle félicitait les Mexicains d'un évènement qui couvrait la patrie de larmes et de deuil.

Dès que cette nouvelle se fut répandue dans les provinces, elle y excita la plus vive indignation ; il ne fut question que de prendre les armes et de marcher sur la capitale, mais, comme en France du temps de la Gironde, toutes ces démonstrations s'évanouirent devant l'audace et la violence.

Que voulaient donc les insurgés? le pillage sans doute, car leur patriotisme n'allait pas au-delà. Mais leurs chefs prétendaient disposer des votes du congrès pour les prochaines élections du président; néanmoins, pour cette fois leur attente ne fut point remplie. Le général Gomez Pedrazza, ministre de la guerre, porté par les *écossais* ou modérés, fut nommé président, et le général Guerrero vice-président ; ce dernier appartenait ou croyait appartenir aux *yorckinos*, car de tous les ignorants et ambitieux cabecillas, qui pullulaient, c'était sans contredit l'un des plus illettrés.

A cette nouvelle, le général Santana, qui était l'âme du complot qui venait d'éclater, quitte La Puebla à la tête d'un corps d'armée et marche sur Mexico, en se faisant précéder d'un manifeste dans lequel il déclare que l'élection qui vient d'avoir lieu est contraire aux vœux du peuple. Le congrès obéit, et Guerrero est nommé président; mais Guerrero lui-même n'était qu'un instrument entre les mains de l'ambitieux Santana.

Ce fut pendant la courte administration de Guerrero que l'Espagne tenta un dernier effort pour reconquérir la plus belle de ses anciennes possessions; mais l'expédition de Baradas

'août 1829, mal combinée et mal conduite, n'aboutit qu'à démontrer à l'Espagne que le continent de l'Amérique était perdu pour elle sans retour.

Guerrero, dans cette crise comme dans tout le cours de son administration, donna tant de preuves de sa complète incapacité, qu'avant la fin de l'année 1829 on fut obligé de le remplacer. Guerrero, en effet, n'était qu'un pâtre couvert d'un brillant uniforme, et qui s'entendait beaucoup mieux à conduire un troupeau qu'à gouverner une nation; la guerre et son courage l'avaient poussé dans la carrière qu'il parcourait; avec de l'instruction, il fût devenu un homme distingué, mais malheureusement il savait à peine lire.

Le congrès, après la déposition de Guerrero, se hâta de déclarer que son élection était nulle et illégale, et que celle de Gomez Pedrazza était seule légitime; ce général était alors à Paris, et en son absence, le général Bustamente, qui avait réuni le plus de voix, fut supplié de prendre le pouvoir, après une démonstration des troupes de Xalapa en sa faveur.

Cependant Guerrero, peu satisfait des procédés du congrès, s'était retiré dans la province de Valladolid, où, ayant été rallié par ses partisans, il arbora l'étendard de la révolte; le général Bravo, envoyé contre lui, le battit, le fit prisonnier, et le malheureux Guerrero fut fusillé le 14 février 1831, à Gunju.

Santana voyait d'un œil peu favorable ce qui se passait; il prenait ses mesures et se préparait en silence à recueillir le sanglant héritage de Guerrero.

On avait cru que la mort de Guerrero consoliderait le pouvoir de Bustamente, au moins jusqu'aux prochaines élections, qui devaient avoir lieu au mois de septembre 1832; mais la conduite de plusieurs agents de Bustamente, surtout celle de Lucas Alaman, ministre des affaires étrangères, ayant excité un vif

mécontentement, Santana jugea le moment favorable pour réaliser les vœux de sa propre ambition.

La garnison de la Vera-Cruz, commandée par Santana, était forte de trois mille hommes; elle se déclara en insurrection; le gouvernement central fit alors marcher un corps de troupes, sous les ordres de Calderon, pour bloquer la garnison rebelle, en même temps que le général Téran se dirigeait sur Tampico, où le général Montezuma venait de se déclarer pour les insurgés.

L'insalubrité du climat de la Vera-Cruz exerçait de terribles ravages parmi les troupes de Calderon. Santana, malgré les conseils du colonel Arago (1), son chef d'état-major, sortit de la place pour combattre les troupes du gouvernement; mais il essuya une défaite si complète, qu'il fut obligé de fuir et de rentrer presque seul dans la place, après avoir perdu les trois quarts de ses troupes. L'indolent Calderon retomba, après cette victoire, dans son apathie, et vit flegmatiquement ses soldats victorieux décimés par la fièvre jaune; enfin, lorsque les ravages de la maladie eurent réduit son corps de troupes à cinq cents hommes, il se retira, et Santana s'avança vers Mexico.

Des négociations s'ouvrirent entre les compétiteurs, et il fut signé entre Santana, Bustamente et Pedrazza un traité d'après lequel ce dernier fut reconnu président jusqu'aux prochaines élections, et les troupes du triumvirat firent ensemble leur entrée dans la capitale.

Enfin, au mois d'avril 1832, Santana fut porté à la présidence, but secret de son ambition depuis plusieurs années.

Bientôt après, une nouvelle insurrection vint encore désoler le Mexique.

(1) Français distingué dont nous avons déjà parlé, qui mourut plus tard, lieutenant-général, par suite des fatigues qu'il éprouva dans la guerre du Texas.

Le colonel Escalada s'avisa tout-à-coup de faire proclamer, à Valladolid, Santana en qualité de dictateur; ses idées furent adoptées dans plusieurs villes, et bientôt le général Duran se mit à la tête de ce mouvement. Santana ne pouvait avouer des projets qui tendaient à en faire un souverain absolu. Il marcha contre les rebelles. Il avait parmi ses troupes une division commandée par le général Arista, ami de Duran, qui proposa à Santana *de se prononcer en faveur de la dictature et d'un gouvernement central* substitué au gouvernement fédéral. Sur le refus de Santana, Arista passa avec ses troupes du côté de Duran, et les deux généraux s'emparèrent de la personne du président, qui parvint cependant à s'échapper et à rentrer à Mexico.

Le congrès prit des mesures sévères contre les centralistes qui dirigeaient tous ces mouvements; en conséquence, il exila pour six ans Bustamente et une trentaine de ses adhérents.

Duran et Arista se portèrent vers le nord, où ils causèrent d'affreux désastres; les habitants, à leur approche, fuyaient dans les bois et les montagnes. Santana ayant enfin réuni cinq à six mille hommes, marcha contre eux; mais, au moment où les deux armées allaient en venir aux mains, le choléra éclata et les força de se séparer.

Le fléau s'était déclaré à Tampico. Il fit des ravages effrayants; on dit qu'à Mexico il emporta vingt-cinq mille habitants sur cent cinquante mille, et que dans d'autres villes il enleva le tiers et le quart de la population.

Les troupes de part et d'autre souffrirent horriblement. Celles de Santana furent au bout de cinq jours réduites à la moitié de leur force numérique.

On sentit alors la nécessité d'un rapprochement, et les insurgés se soumirent.

Vers la fin de l'année, le général Bravo se mit de nouveau en insurrection; il voulait faire prévaloir une forme de gouvernement dont il était l'inventeur. Le général Vitoria, envoyé contre le Lycurgue mexicain, le battit; Bravo fit sa soumission *à condition qu'il conserverait tous ses emplois*, ce qui lui fut gracieusement concédé.

Le congrès, après la révolution opérée par Santana au nom des principes libéraux, avait abondé dans le sens de ces principes en prononçant la suppression des monastères; mesure qui souleva le mécontentement du clergé et de l'aristocratie. Santana prit le parti des mécontents, et le 31 mai 1834, il prononça la dissolution des chambres législatives. Ces réformes paraissaient en effet beaucoup trop avancées pour le pays. Santana fit rouvrir les couvents, et le parti qui lui était dévoué prit désormais pour devise : *La religion et Santana.*

L'état des affaires dans la province du Texas fixait à cette époque (1835) la vive sollicitude du gouvernement mexicain. Dès 1812, à la faveur des troubles qui agitaient le Mexique, une troupe d'aventuriers Américains du Nord s'établit dans le Texas, en vertu d'actes réguliers et de concessions accordées par cet état et par celui de Coahuila; d'autres aventuriers Colombiens s'y étaient réfugiés après la prise de Carthagène par le général Morillo en 1816, et deux ans après, sept à huit cents hommes, vieux débris des guerres de l'empire, étaient venus, sous la conduite des généraux Lallemand et Rigau, fonder sur ces rivages le fameux *Champ d'asile;* mais les troupes envoyées par le vice-roi obligèrent les nouveaux colons à abandonner leurs établissements naissants (1).

(1) J'ai connu à Guayaquil un Piémontais, M. Salass, officier supérieur dans l'armée française, qui avait accompagné le général Rigau au Texas, en qualité de

L'extrême fécondité du sol du Texas, la beauté, la salubrité du climat, attirèrent et fixèrent successivement dans cette contrée une nombreuse émigration américaine de l'Arkansas, de la Louisiane et des Natches; elle s'accrut considérablement les années suivantes, et elle finit par former, en 1829, un conseil de gouvernement en proclamant l'indépendance.

Cette révolution, dont nous parlerons plus loin, d'une manière détaillée, avait évidemment été préparée par le gouvernement américain ou par ses agents, et le général de l'Union, Long, signa l'acte constitutif de l'indépendance.

Depuis, le nouvel état vit sa population grandir rapidement, et ses accroissements inspirèrent les plus vives alarmes au Mexique : cette usurpation de son territoire par les Américains du Nord révélait assez leurs vues envahissantes pour l'avenir; elle fit sentir la nécessité d'y opposer une barrière.

Elle fut sans doute aussi l'une des causes déterminantes du renversement du système fédéral. L'unité territoriale du Mexique fut décidée; les centralistes triomphèrent, et les prétendus états souverains redevinrent des provinces comme autrefois.

En 1835, le président Santana, laissant au général Barragan, vice-président, le soin du gouvernement, se mit à la tête d'un corps d'armée de six à sept mille hommes destiné à la conquête du Texas.

Ses premières opérations furent heureuses, lorsque le succès définitif fut tout-à-coup compromis par sa propre imprudence.

Se trouvant le 18 avril dans les environs de Harrisbourg avec la plus grande partie de ses forces, le général texien Houston

chef d'état-major. Il me conta tous les malheurs du *Champ d'asile* et l'abandon où les laissèrent les généraux Lallemand, chefs de l'entreprise.

M. Salasa a pris du service en Colombie et habite encore Quito, où il s'est marié, et où il est directeur de la monnaie.

intercepta un courrier de l'ennemi, par lequel il apprit que Santana s'était avancé sur San-Jacinto, laissant en arrière son principal corps d'armée. Houston se porta rapidement à la rencontre de son adversaire et eut avec lui un premier engagement; le combat recommença le lendemain et se termina par la déroute complète des Mexicains. Poursuivi à outrance, Santana, dont le cheval s'était abattu après une course de cinq lieues, entra dans une forêt et se réfugia dans l'épais feuillage d'un chêne; mais il fut découvert et fait prisonnier.

La première condition qu'on lui imposa fut l'éloignement de son armée, forte encore de six mille hommes, et qui pouvait écraser l'armée texienne, qui ne comptait pas plus de deux mille cinq cents combattants. Tel était donc le degré de faiblesse de cet empire mexicain, peuplé de sept millions d'habitants, et qui était tenu en échec par une poignée d'aventuriers qu'il ne pouvait réduire.

Les Texiens, après avoir accablé Santana d'outrages, finirent par le mettre en liberté, à la condition de ne jamais prendre les armes contre eux, et de favoriser les négociations pour que le Rio-del-Norte leur fût accordé pour limites.

C'était une grande humiliation pour cet ambitieux, que ses amis présentaient comme un continuateur d'Iturbide, prêt, s'il eût vaincu au Texas, à marcher en triomphe sur Mexico pour s'y faire couronner.

Mais la captivité de Santana lui avait été fatale; son crédit avait diminué, et un concurrent arrivait de France pour lui disputer le pouvoir. C'était l'ancien président Bustamente qui débarquait à la Vera-Cruz (1836), tandis que Santana, après sa mise en liberté, se rendait à Washington pour conférer avec le président de l'Union sur les rapports de deux états qui vivaient alors en fort mauvaise intelligence

La popularité, la puissance de Santana s'étaient évaporées avec le prestige de sa renommée militaire, et ce fut la connaissance de ces dispositions qui le détermina, à son retour des États-Unis, au mois d'avril 1837, à se retirer dans sa propriété de Mango-de-Clavo, près de la Vera-Cruz, où il paraissait avoir renoncé pour toujours aux affaires publiques. L'évènement lui prouva que dans ce moment il avait pris le parti le plus sage; car, dans les élections faites au sein du congrès et qui portèrent Bustamente à la présidence, Santana n'obtint que cinq voix.

Toutes ces intrigues, ces revirements de pouvoir, ces vicissitudes des partis, ces éternelles insurrections qui apparaissent avec une triste et monotone régularité, loin d'éveiller la moindre sympathie, n'inspirent que la pitié et le dégoût, et ces tableaux rendraient ma tâche et celle du lecteur trop pénible s'il fallait s'appesantir sur ces fastidieux détails; je les abrégerai.

Voici comment un spirituel écrivain définit le mécanisme de ces insurrections.

« On sait que les insurrections au Mexique sont devenues « quelque chose d'usuel, et comme un fait de la vie ordinaire; « peu à peu il s'y est établi, en cette matière, des formes parfai- « tement déterminées, dont il est reçu qu'on ne doit pas s'écarter. « Le procédé est simple et rarement fort dangereux pour ceux « qui l'emploient. — Le *premier acte* d'une révolution s'appelle « *el pronunciamiento*. Un officier de tout grade, depuis celui de « lieutenant jusqu'à celui de général, *se prononce* contre le gou- « vernement, contre une institution qui lui déplaît; il assemble « son escouade, sa compagnie, son régiment, qui ordinairement « s'empresse de se mettre à sa disposition. On rédige alors en « deux ou trois articles le but du mouvement. — Le *second acte* « se nomme *el grito*, le cri; lorsque le sujet a quelque impor- « tance, le *cri* prend le nom d'*el plan*. — Au *troisième acte*, les

« insurgés et les partisans du gouvernement sont en présence;
« on escarmouche, on se tâte. — Au *quatrième acte*, on en vient
« aux mains; mais, selon les perfectionnements introduits par
« les Mexicains dans l'art de faire la guerre et les révolutions,
« c'est avec la plus grande mesure et à une distance respectueuse;
« il y a pourtant un battant et un battu. Si le chef de l'insur-
« rection est battu il se *déprononcе*, s'il est battant il marche sur
« Mexico.—Au *cinquième acte*, le vainqueur, quel qu'il soit, fait
« son entrée triomphante dans la capitale, pendant que le vaincu
« s'embarque à la Vera-Cruz ou à Tampico avec tous les honneurs
« de la guerre. »

C'est ainsi qu'il en est advenu dans une multitude d'occasions que je passe sous silence.

On avait fait des proclamations pour faire un appel au patriotisme des Mexicains et les engager à tenter de nouveaux efforts pour venger l'injure qu'ils avaient subie au Texas. On ouvrit un emprunt forcé de 10,000,000 de francs pour continuer la guerre avec vigueur; mais le défaut de ressources empêcha de diriger contre ce pays des forces assez imposantes pour obtenir les résultats désirés. On eut recours au blocus maritime; les forces navales du Mexique sortirent et capturèrent quelques navires qui se rendaient de la Louisiane au Texas avec des armes et des munitions. Le gouvernement de l'Union usa de représailles, et une corvette américaine s'empara à coups de canon d'un brick mexicain qu'elle envoya à Pensacola. Toutefois ce commencement d'hostilités n'eut pas de suites, et l'on rendit de part et d'autre les bâtiments capturés; mais l'harmonie entre les deux états fut troublée, et les Américains établis au Mexique subirent une multitude d'avanies de la part du gouvernement et du peuple par les emprunts forcés et les pillages; les étrangers, et particulièrement

les Français, furent aussi exposés aux mêmes concussions et aux mêmes violences.

Le gouvernement français réclama des indemnités pour ses nationaux; les exactions étaient devenues tellement graves et nombreuses qu'il dut intervenir. Le capitaine Basoche fut envoyé sur les côtes du Mexique avec une force navale, afin d'appuyer les négociations de M. Deffaudis, qu'il transportait à son bord. Ce diplomate réclama la faculté pour les Français de faire le commerce en détail, la destitution des fonctionnaires qui avaient prononcé contre nos compatriotes des exécutions illégales, et en outre 600,000 piastres d'indemnité en leur faveur.

Le blocus fut notifié; alors les négociants français, redoutant les excès de la populace, adressèrent aux consuls l'inventaire de leurs propriétés, s'élevant à 11,000,000 de piastres; de son côté, le congrès mit en délibération l'expulsion de tous les Français.

Les négociations échouèrent; M. Deffaudis revint en France, et le gouvernement prit la résolution d'envoyer au Mexique de nouvelles forces, qu'il mit sous les ordres de l'amiral Baudin. Parti de Brest le 1er septembre 1838, il arriva deux mois après devant la Vera-Cruz, où il fut rallié par la frégate *la Créole*, commandée par le prince de Joinville.

La fièvre jaune faisait d'affreux ravages à bord de l'escadre de blocus, et cette circonstance engagea le président à prolonger les négociations; d'un autre côté, les commerçants américains et anglais se plaignaient de la rigueur du blocus. Ces considérations déterminèrent le gouvernement britannique à envoyer sur les côtes du Mexique une escadre, sous les ordres de l'amiral Packenham, pour y protéger les intérêts de ses sujets.

Le ministre des affaires étrangères, Cuevas, s'était rendu à Xalapa pour suivre les négociations; mais il ne voulait que gagner du temps, et il en profita pour jeter cinq cents hommes

de renfort dans le château d'Ulloa, que commandait le général Rincon.

Il fallut se décider alors à une attaque de vive force (27 novembre 1838); elle fut glorieuse et brillante, et après quelques heures de combat, le général Rincon voyant ses murailles s'écrouler sous le feu de l'artillerie et les troupes prêtes à monter à l'assaut, arbora le drapeau parlementaire et signa le même jour sa capitulation; il abandonnait la place et s'engageait à réduire la garnison de la Vera-Cruz à mille hommes. Ses troupes furent mises à terre et rejoignirent celles des généraux Santana et Arista, qui campaient à quelque distance.

Lorsqu'à Mexico les hostilités furent dénoncées au congrès, un seul cri partit de tous les bancs, de toutes les tribunes : *Meurent les Français! meurent les étrangers!* Aussitôt, au milieu du tumulte, on déclara la guerre à la France, et le lendemain, lorsqu'on apprit la reddition de Saint-Jean d'Ulloa, les ressentiments se réveillèrent encore plus ardents.

Le président Bustamente publia dans cette occasion une proclamation aussi remarquable par les fanfaronnades ridicules dont elle était remplie que par son style emphatique. Le même jour, les Chambres décrétèrent l'expulsion des Français; on leur accorda un délai de quinze jours, dont la plupart ne profitèrent pas; ils partirent au nombre de mille à douze cents pour se rendre à bord de la flotte de blocus.

Bustamente avait refusé de ratifier la capitulation du 28 novembre; l'amiral Baudin y répondit le 5 décembre par une descente à main armée dans la ville de la Vera-Cruz, pour ruiner les défenses de la place, où il entra après une courte action, dans laquelle le général Santana fut blessé et le général Arista fait prisonnier. Le rapport que Santana adressa au président était un modèle de rodomontades; il prétendait avoir forcé par sa

valeur les Français à se rembarquer. L'amiral Baudin en exigea et en obtint la rétractation publique, lors de la signature du traité, qui eut lieu le 9 mars suivant à Xalapa.

Sur ces entrefaites, le parti fédéral était en pleine insurrection dans tout le Mexique. Le docteur Gomez Farrias, sorti de la retraite où il se tenait caché, dirigeait ce mouvement, qui éclata d'abord à Tampico, avec l'appui des troupes de la garnison, commandée par le colonel Montenegro. Les généraux Andrade, Urrea et Mejia organisèrent des corps de troupes, dont ils prirent le commandement pour la défense du fédéralisme, qui prévalut bientôt dans les villes les plus considérables; cet esprit s'étendit même jusqu'à Mexico, où, à l'approche de l'armée fédérale, on courut aux armes aux cris de : *Vive la fédération!* Pendant douze jours on se battit dans les rues, et les insurgés finirent par assiéger Bustamente dans son palais; il parut à son balcon en s'écriant plusieurs fois : *Oui, mes amis, vous aurez la fédération;* mais comme ces promesses ne se réalisaient pas assez promptement, on tira le canon à boulet et à mitraille sur le palais du président, maintenant en ruines par suite des terribles attaques qu'il eut à soutenir; enfin, les insurgés s'y installèrent, et leur triomphe fut complet, lorsqu'ils furent informés que des négociations étaient ouvertes entre Bustamente et Santana, qui se disposait à marcher sur Mexico. Dès ce moment, les insurgés, sans différer davantage, firent leur accommodement avec le président. On proclama aussitôt une amnistie complète, dénouement ordinaire au Mexique de tous ces drames révolutionnaires.

Santana venait d'être nommé de nouveau président, et Bustamente, en quittant la direction des affaires, avait été prendre le commandement des troupes; celui-ci se porta rapidement sur Tampico, siége et foyer du fédéralisme. Le général Mejia en sortit à la tête d'une partie des troupes; mais il fut battu. Urrea,

qui s'était jeté dans la place, fut obligé de l'évacuer, et il se dirigea à marches forcées vers l'intérieur, pour s'y rallier au général fédéraliste Lemos, qui arrivait de la Californie; mais les uns et les autres furent traqués et dispersés avant d'avoir pu opérer leur jonction. Bustamente et Arista, qui conduisirent les opérations, montrèrent l'esprit de modération qui caractérise ces guerres civiles; le sang fut épargné!

Dès que le calme fut rétabli, Santana renouvela la proposition d'attaquer le Texas; mais son but était d'occuper un rival redoutable (Bustamente) loin de la capitale. Cette ruse ne trompa personne, et les amis de Bustamente accusèrent Santana de ne rêver que le pouvoir et de ne point étendre ses vues au-delà de son intérêt privé. D'ailleurs les partisans du président actuel lui-même, excédés de son intolérable despotisme, l'abandonnèrent sans chercher à retarder sa chute.

Bustamente fut encore élu président, et un des premiers actes de son administration fut le rétablissement de la liberté de la presse, que son prédécesseur avait supprimée.

A la fin de cette année et au commencement de 1840, la guerre civile, que l'on croyait terminée, se montra plus active sous la direction du général Canalès, commandant des troupes fédérales, et plus dangereuse par l'alliance que les fédéralistes contractèrent avec le Texas. Ces traités donnèrent plus de gravité aux évènements, et le général Santana partit pour prendre le commandement de l'armée; mais étant tombé malade, il fut remplacé par le général Guadaloupe Vitoria, qui reparut alors sur la scène après un assez long oubli.

Cette guerre épuisait les dernières ressources d'un pays déjà ruiné; on manquait même d'armes et de munitions, car les fabriques d'armes, les arsenaux n'existaient plus que de nom; comment donc continuer les opérations?

Une mesure bien autrement odieuse, que l'on adopta à défaut de toute autre combinaison plus intelligente, fut l'impôt d'un real par tête par chaque habitant de tout âge et de tout sexe. Les fédéralistes, se fiant sur le surcroît de mécontentement et de desaffection que cette nouvelle capitation ne pouvait manquer d'éveiller, redoublèrent d'efforts, et dans plusieurs rencontres ils eurent des avantages marqués sur leurs antagonistes.

Au commencement de 1841, la province de la Sonora, celle de Chihuahua et la plupart des provinces du Nord ne reconnaissaient que le général Arista pour chef, et les Californies essayaient de se rendre indépendantes.

Au sud, le Yucatan se prononçait pour la fédération. M. Ellys, vice-consul de France à Tabasco, accusé d'avoir montré de la partialité pour les centralistes, fut expulsé de cette ville par les habitants au mois de juillet 1841 et obligé de se réfugier à Campêche; M. le capitaine Cosmao ayant été informé de cet acte de violence, écrivit aux autorites de Tabasco, qui, après des réparations convenables, réinstallèrent le vice-consul (1).

De toutes les provinces du Mexique, le Yucatan était celle où le fédéralisme avait jeté les plus profondes racines; la conformation géographique de son territoire, qui forme une grande presqu'île separée du Mexique par la chaîne des Andes, sa population de deux cent cinquante mille blancs et de quatre cent cinquante mille Indiens très-civilisés, autorisaient cette prédilection et la repulsion que ses habitants éprouvèrent à toutes les époques pour les idées de centralisation et d'unité gouvernementale. Le Yucatan, sous la domination espagnole, formait un

(1) M. Ellys, en soutenant le centralisme, faisait son devoir ; car la subdivision des états mexicains en etats independants laisse toute facilité à l'Union-Américaine du Nord pour les attirer à elle et à l'Angleterre pour leur imposer son influence commerciale

gouvernement qui ne dépendait qu'indirectement du Mexique, mais directement de la capitainerie générale de Guatemala, suffragante de la vice-royauté; ses bois précieux attiraient dans ses ports de Campêche, de Sisal, de Carmen et de la Laguna, une grande affluence de bâtiments de l'Europe et de l'Amérique du Nord, nécessaires à cette exportation d'une nature très-encombrante. Les rapports d'intérêts avec ces étrangers avaient créé des liaisons intimes, de nouvelles idées, de nouveaux besoins, plus d'activité, d'industrie et de richesse; aussi, quoique le sol de cette province fût naturellement ingrat et peu productif, ses habitants possédaient une plus grande aisance et plus de lumières que leurs voisins. Cette situation des choses et cette disposition des esprits favorisèrent les sentiments fédéralistes; mais aussi elles éveillèrent des idées d'indépendance, dont l'exemple du Texas encouragea et hâta l'explosion. Le Yucatan se déclara en effet état souverain, et peu de temps après les provinces de Chiappa et de Tabasco furent sur le point d'adhérer à sa cause; l'approche de forces considérables arrêta seule la consommation d'un acte qui eût peut-être été pour le Mexique le signal d'une complète dissolution.

Quant au Yucatan, il a persisté dans sa séparation sans se laisser séduire par les prières, ni intimider par les menaces. Il prétend séparer ses intérêts de ceux d'un pays dégradé par les intrigues et désolé par l'anarchie.

Peu de temps après cette défection, une nouvelle révolution vint encore éclater au Mexique, comme pour justifier le Yucatan de sa résolution.

Santana, dans les réactions périodiques que ses plans d'élévation eurent si souvent à subir, allait chercher un refuge dans la solitude; il se retirait à sa campagne en déclarant qu'il voulait désormais y vivre loin des tracas et des déboires des affaires

publiques. Mais ses agents étaient aux aguets, ils surveillaient et préparaient les évènements qui pouvaient favoriser les projets de son incurable ambition.

Bustamente était un homme de bien, honnête et loyal, animé des meilleures intentions pour son pays, mais faible et incapable de subvenir aux besoins toujours croissants du trésor. On eut recours à un droit additionnel de quinze pour cent sur toutes les marchandises importées des ports à l'intérieur, mesure qui n'eut pas les résultats qu'un gouvernement mal habile s'en était promis, car, dès ce moment, les arrivages, et par conséquent les recettes de la douane, diminuèrent rapidement. Cette mesure maladroite, et qui mécontenta en effet le haut commerce, fut un prétexte qui parut suffisant et tout-à-fait plausible au peu scrupuleux Santana pour courir aux armes. Il s'arracha aux douceurs de la retraite pour venir de nouveau ensanglanter et avilir son pays. D'accord avec deux autres ambitieux subalternes, les généraux Cortazar et Valencia, qui commandaient à Zacatecas et à Valladolid, il marcha sur Mexico, et les forces réunies des trois conjurés mirent le siége devant cette malheureuse capitale, qui fut de nouveau bombardée pendant deux jours. Le faible Bustamente capitula, Santana fit son entrée triomphale; le même jour, le congrès le proclama président de la république, et ajoutant l'insulte à la bassesse, il déclara Bustamente incapable de gouverner. Pour témoigner sa reconnaissance, le nouveau président, dans le manifeste d'usage qu'il publia à cette occasion, s'exprime ainsi en parlant de ses concitoyens :

« Qu'est-ce qu'une nation qui n'a pas le moyen d'entretenir « une petite escadre pour empêcher les pitoyables habitants du « Texas de venir arborer leur étendard vis-à-vis du drapeau du « Mexique, qui ne peut secourir un pays menacé par de détes- « tables aventuriers? »

Oui, sans doute, c'est un grand malheur pour une pareille nation; mais à qui en est-elle redevable, si ce n'est à cette foule d'ambitieux ignorants et avides qui se sont emparés successivement de la direction des affaires publiques, sans posséder aucune des qualités nécessaires, sans comprendre la grandeur, la sainteté des devoirs que cette tâche leur imposait?

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état des finances de ce malheureux pays pour se faire une idée de la situation où des mains inhabiles l'ont placé.

Avant la révolution, le revenu du Mexique était, sous l'administration espagnole, de	20,000,000 piastres.
En 1823, le revenu était tombé à. . .	5,499,000
En 1825, il s'élevait à.	13,164,000
En 1830, à.	7,540,000
En 1839, à.	6,240,000

Quoiqu'en 1825 le revenu eût plus que doublé depuis 1823, les dépenses s'accroissaient dans la même proportion, et l'armée, composée de trente-deux mille hommes sous les armes, absorbait à elle seule 9,000,000 de piastres.

Les besoins du trésor sont ordinairement de 13 à 15,000,000 de piastres par année; mais comme les recettes ne parviennent presque jamais à couvrir ces dépenses, il a fallu avoir recours aux emprunts aussi long-temps que l'on a pu user de cette ressource désormais tarie.

L'ancien gouvernement avait laissé une dette de 36,000,000 de piastres; le nouveau gouvernement l'a augmentée — d'un emprunt de 20,000,000 de piastres contracté avec la maison Barclay Herring et C° de Londres, — d'un emprunt de 16,500,000 piastres contracté avec la maison Goldsmith de la même ville, — enfin de divers autres emprunts qui portent le chiffre

total de la dette à un peu plus de 100,000,000 de piastres, ou 530,000,000 de francs.

Le cours de la Bourse de Londres démontre d'ailleurs fort clairement, par des chiffres, l'état de décadence progressive des ressources du Mexique. En 1825, époque de la plus grande prospérité de ce pays, les fonds mexicains, six pour cent, étaient cotés de 47 à 48 1/2, 48 3/4, au mois de juillet de 1842, ils étaient tombés à 26, 27 1/2, 28 3/4, et aujourd'hui, octobre 1842, de 34 à 35.

Telles sont les destinées que l'ambition et l'anarchie ont faites à ce malheureux pays, où tout marche vers une complète dissolution, quand avec de l'ordre et de l'harmonie il deviendrait un vrai paradis terrestre.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

RÉPUBLIQUE DE CENTRE-AMÉRIQUE.

Départ d'Acapulco. — Relâche à Conchagua. — Voyage à San-Miguel. — Route et aspect du pays. — Indiens. — Climat. — Productions. — Retour à Conchagua. — Départ pour Realejo. — Leon. — Lac de ce nom. — Managua.

Après la longue digression que je viens de faire sur le Mexique, cette terre des révolutions physiques et politiques, le lecteur se rappellera, je l'espère, que le navire *le Mentor*, sur lequel j'étais embarqué, avait fait un long séjour à Acapulco. Le capitaine Gardner avait formé une vaste spéculation commerciale avec plusieurs négociants espagnols de Mexico, qui, prévoyant les désastres dont ils étaient menacés, désiraient mettre à l'abri une bonne part de leurs fortunes; mais, pour dissimuler leurs projets, ils eurent recours au capitaine, qui fut chargé d'une grande opération en indigos; il devait les acheter sur les principaux marchés de Guatemala.

Nous appareillâmes donc pour le port de Conchagua, où nous jetâmes l'ancre après quelques jours de navigation.

Je dois donner ici quelques détails sur ce port peu connu; s'ils manquent d'intérêt pour la plupart des lecteurs, ils seront utiles aux marins.

L'entrée de Conchagua est assez difficile à reconnaître, la côte étant très-boisée et n'offrant aucun point remarquable qui puisse guider les navires dans leurs routes; mais comme sa latitude est bien déterminée, on attaque avec confiance. L'entrée de la baie est étroite, mais saine; il faut cependant longer de préférence le

gouet à bâbord, parce que la côte opposée cache un rocher à fleur d'eau.

La baie est vaste, l'eau est peu profonde, excepte dans le chenal; le fond de vase et de sable fin est d'une bonne tenue et le mouillage sûr; on n'y craint que les vents de sud, qui sont quelquefois assez violents pendant l'hivernage (saison des pluies du mois d'avril à celui de septembre) et qui soufflent par bourrasques. Si le navire ne tient pas, il chasse un peu sur ses ancres: mais comme il n'y a de rochers nulle part, il ne peut éprouver de graves avaries.

Conchagua appartient aujourd'hui à la république de Guatemala, connue aussi sous le nom de république de Centre-Amérique; mais république nominale, puisque ce gouvernement est en complète dissolution, et que chacun des états qui composaient la fédération s'est déclaré indépendant et souverain.

Ce village a été décoré du nom un peu ambitieux de Port-de-l'Union; on l'aperçoit sur la gauche et presque au fond de la baie, au milieu de bois épais et d'une vigoureuse végétation. Il se compose de cinquante à soixante misérables cases bâties en bois et en terre, recouvertes en feuilles de palmier, et la plupart jetées au hasard dans les bois, selon le caprice des propriétaires; ce sont de véritables huttes de sauvages; quelques-unes forment une espèce de place carrée, sur un des côtés de laquelle on voit l'église, construite avec des matériaux de même nature que ceux employés pour les autres habitations; elle rappelle les temps primitifs du christianisme.

Les autorités locales se composaient d'un alcade et d'un receveur des douanes; une vingtaine d'hommes déguenillés formaient la garnison; ils avaient à leur tête un officier dont la tenue était parfaitement en harmonie avec celle des pauvres diables qu'il avait l'insigne honneur de commander. La popu-

lation de Conchagua ne dépasse guère cinq à six cents habitants; c'est un mélange de métis et d'Indiens qui portent sur leurs personnes les livrées de la misère et sur leurs physionomies hâves celles des maladies qui tourmentent leur vie et abrégent leurs jours. Le climat est fort chaud, l'air est lourd et humide; pendant quatre ou cinq mois de l'année il pleut par torrent et presque sans interruption, et lorsque la sécheresse succède à ce déluge, le sol exhale des vapeurs qui se condensent chaque matin sous la forme d'épais brouillards et occasionnent sur tout le littoral des fièvres dont les indigènes eux-mêmes peuvent à grand'peine se débarrasser.

La terre se pare d'une magnifique végétation tropicale; quelques espaces ont été débarrassés des bois qui les couvraient et livrés à la culture du bananier et du maïs; tout le reste forme un fourré épais et inextricable. On trouve peu d'indigos à Conchagua; parce que les navires étrangers y abordent rarement; mais les naturels vendent de l'écaille de tortue, qu'ils se procurent sur la côte et dans les environs de Realejo.

Il ne faut pas s'attendre à voir la chétive population de ce climat brûlant et pernicieux se livrer à une grande industrie; cependant quelques Indiens ont des métiers extrêmement simples avec lesquels ils fabriquent une étoffe de coton qui se vend dans le pays; ils font aussi d'assez jolis hamacs en filets. Les seules embarcations que nous vîmes dans le port étaient des pirogues qu'ils avaient grossièrement construites avec des troncs d'arbres. On trouve aux environs de Conchagua, en assez grande quantité, l'arbre qui fournit l'acajou, celui qui donne la teinture, une très-grande variété d'oiseaux au magnifique plumage, et beaucoup de volailles que nous nous procurâmes à très-bon compte.

Conchagua a un voisin fort incommode; c'est un volcan auquel

les habitants ne s'habituent pas facilement, et quoique ses éruptions soient rares, elles ont laissé des souvenirs effrayants. Tous les matins, le sommet de la montagne où se trouve le cratère se couvre d'une sombre et épaisse fumée, et dans la nuit on en voit jaillir des lueurs, des flammes et plus rarement des gerbes de feu comme celles d'un feu d'artifice.

Le capitaine ne put traiter à Conchagua que d'une faible partie d'indigos, et quoique les nombreux correspondants de ses coassociés eussent fait, sous l'habile direction de l'un d'eux, un approvisionnement considérable de cette denrée, sur divers points de la côte, tels que Realejo, Leon, Grenada et Nicaragua, il forma le projet de se rendre à San-Miguel, gros bourg ou petite ville de l'intérieur, à quatorze lieues de distance, célèbre par sa foire d'indigos, et où il pourrait, lui disait-on, s'en procurer autant qu'il le désirerait. M. Gardner savait que j'avais fait un voyage à Tepic et dans l'intérieur du Mexique, pendant lequel je m'étais occupé d'affaires commerciales, et que mes connaissances des usages et de la langue du pays pourraient lui être utiles; il me proposa de l'accompagner, et j'acceptai avec empressement.

Nos dispositions furent bientôt faites. Il n'y a point de route tracée entre Conchagua et San-Miguel; les voitures sont inconnues, et ici, comme dans tout le reste du Mexique et du Nouveau-Monde, les mulets servent au transport des marchandises et des voyageurs. L'état de muletier procure de la richesse et de la considération, car il suppose une grande probité dans ceux qui l'exercent. Dans les temps où l'Amérique était si prospère, surtout vers la dernière période de l'existence du gouvernement espagnol, on confiait avec la plus grande sécurité à des muletiers des sommes prodigieuses, des centaines de caisses de piastres ou d'onces d'or, et un acte d'improbité de leur part était une chose sans exemple.

Le capitaine ayant loué cinq mules pour nous et nos domestiques, nous partîmes de bonne heure, et nous n'avions pas fait cent pas que nous nous trouvions déjà au milieu d'une profonde solitude; le sentier que nous suivions pénétrait tantôt au milieu d'épais halliers, tantôt à travers des bois d'une haute et magnifique végétation, parfois entrecoupés de prairies naturelles alors émaillées de fleurs brillantes, mais où les terres cultivées et les habitations étaient rares. Après quatre heures de marche, nous fîmes halte à *Aguascalientes*, ferme isolée qui doit son nom à ses sources d'eau chaude; nous y trouvâmes aussi en abondance de l'eau très-fraîche et des fruits. Après deux heures de repos, nous continuâmes notre route dans un pays toujours très-accidenté, montagneux, escarpé, coupé de rivières mal encaissées qui roulaient leurs eaux rares sur des galets, mais qui naguère, dans la saison des pluies, étaient des torrents impétueux. Il faut les passer à gué, et ce n'est point sans danger.

Vers le soir, nous arrivâmes à *Aguasfrias*, autre *hacienda* ainsi nommée à cause de ses sources, dont les eaux sont tellement froides, qu'on les dit mortelles lorsque l'on s'y baigne sans précautions.

Nous devions y passer la nuit; nous y fûmes accueillis par des Indiens, bonnes gens aux mœurs douces, aux manières prévenantes et affectueuses; nous y trouvâmes, contre l'usage ordinaire, des provisions de toute espèce en abondance et à très-bon compte. C'était du gibier, du poisson, du porc frais, des bananes, des oranges, des melons, des pastèques, des pommes de terre douces, mais il n'y avait pas de pain; nous dûmes nous contenter de ces galettes (tortillas) de maïs, en usage dans tout le Mexique. Depuis le port jusqu'à Aguascalientes, on ne compte que neuf lieues; c'est une petite traite en Amérique, aussi nous étions rendus de bonne heure à la *hacienda*. Nous avions eu le temps de préparer

et de terminer notre repas, lorsque dans la soirée nous vîmes arriver un grand nombre de voyageurs Espagnols, créoles, métis, Zambos, Indiens; leur nombre s'accrut pendant la nuit, et ils finirent par encombrer la maison, la cuisine, les hangars, les cours et le jardin. Cette foule se rendait à la foire qui a lieu, pendant la saison sèche, le 15 de chaque mois, et qui attire un grand concours d'habitants de vingt-cinq lieues à la ronde.

La *hacienda* où nous nous trouvions est placée à l'embranchement de plusieurs routes, et sa distance peu éloignée de la ville, en fait, à cette époque de l'année surtout, un lieu d'étape ou de halte; elle devint, dans cette occasion, un véritable caravansérail. Cette affluence de monde nous tint éveillés pendant presque toute la nuit; c'était en effet un spectacle curieux que celui de cette foule réunie en groupes animés à la lueur des torches; des amis, des voisins s'abandonnaient à la joie; ces foires sont de véritables fêtes qui se continuent dans la ville pendant toute leur durée. Dans ces occasions rares et solennelles, ces gens dérogent à leurs habitudes de sobriété et à leur indolence naturelle; ils se livrent avec ardeur aux plaisirs de la table : la table est ici une métaphore, car les convives de ces nocturnes festins étaient, pour la plupart, assis sur la terre dans des poses plus ou moins académiques.

Les divers groupes de métis et d'Indiens attiraient surtout mon attention. Leurs physionomies, ordinairement si calmes, si impassibles, s'exaltaient sous l'influence de fréquentes libations d'eau-de-vie, qu'ils aiment avec passion. Tous avaient sous la main, à leur portée du moins, le *machete*, qui ne les abandonne jamais et dont ils font souvent, à la suite de ces orgies, un dangereux usage. Le *machete* est une lame de sabre sans fourreau que le méti porte toujours sous son bras; il lui sert en voyage à se défendre contre les attaques des animaux dangereux et pour couper les

branches d'arbres qui obstruent ordinairement les sentiers dans ce pays où la végétation a une si prodigieuse activité. Si l'ivrognerie arrache les Indiens à leur flegme natif, les jeux de hasard les passionnent bien davantage. Dans presque tous les groupes, mais surtout dans ceux qui étaient exclusivement composés d'Indiens, les jeux de cartes avaient interrompu les libations. J'examinais à la lueur des torches ces hommes au teint cuivré, aux cheveux noirs et plats, aux regards plus ou moins sombres ou étincelants, selon qu'ils étaient favorisés ou maltraités par le hasard; on voyait se peindre sur toutes ces figures, avec une effrayante énergie, l'exaltation de la triste et sordide passion qui les tourmentait; c'était un spectacle vraiment diabolique et digne du crayon de quelque moderne Callot. J'avais entendu dire souvent que la passion du jeu était portée chez les Indiens à un si haut degré, qu'ils jouaient, lorsqu'ils n'avaient plus d'argent, leurs pantalons, leurs chemises, leurs chapeaux, enfin tout ce qu'ils avaient sur eux; je croyais qu'il y avait un peu d'exagération dans ces assertions, mais ici je fus témoin de l'exacte vérité du fait; je vis un Indien qui, après avoir perdu sa cravate de soie, joua son chapeau, puis sa chemise, enfin le vêtement nécessaire, qui fut livré non sans sourciller, et le vainqueur triomphant, chargé de ces dépouilles opimes, se retira à l'écart, sans doute pour se mettre hors de la portée du terrible *machete*, seul objet que n'eût pas joué celui que les rigueurs de la fortune venaient de réduire à l'état d'Adam, moins toutefois la feuille de figuier. Heureusement il faisait nuit; mais le lendemain, comment le pauvre diable fit-il son entrée dans la cité de San-Miguel! C'était la moindre de ses inquiétudes; et il n'est pas rare de voir des Indiens parcourir les rues d'une ville complétement nus, sans choquer les regards les plus pudiques, tant on est habitué à ce spectacle.

Nous partîmes au point du jour, laissant les athlètes encore

aux prises; plusieurs cependant avaient cédé au sommeil et reposaient dans des attitudes parfois grotesques, au milieu des débris de l'orgie de la nuit.

La route, ou pour mieux dire, le sentier que nous suivions, s'élevait vers les montagnes; toute cette contrée abrupte et inculte offrait une série de sites ravissants, car ce n'est pas dans les prairies, mais dans les monts sourcilleux, à côté des précipices et des torrents, que la nature étale ses plus sublimes beautés. Aux approches de la ville, les bois s'éclaircirent et nous découvrîmes les rivages de la mer Pacifique, vers laquelle nous descendions par le revers de la Cordillère; la terre se couvrait d'une brillante verdure et de riches cultures d'indigotiers, de maïs et de cannes à sucre; des fermes isolées s'apercevaient dans le lointain sous des massifs d'arbres; enfin une plaine se déroula devant nous, et nous aperçûmes cette cité de San-Miguel dont on nous avait tant vanté les magnificences. Mais, hélas! elle nous rappela, quand nous y entrâmes, ce vers de La Fontaine :

« De loin, c'est quelque chose, et de près ce n'est rien. »

San-Miguel n'est qu'un bourg d'environ douze à quinze cents habitants, presque tous Indiens; ses rues, quoique régulièrement percées, sont bordées de misérables cabanes; il n'y a pas dans toute la ville, puisqu'on lui donne ce titre, plus de vingt maisons de pierres; elles s'élèvent généralement sur une vaste place où tout avait été disposé pour la foire qui devait s'ouvrir le lendemain de notre arrivée. Nous eûmes cependant l'occasion de nous assurer que dans cette bicoque il se traitait à cette époque des affaires considérables. Les transactions consistent presque exclusivement en indigo, connu généralement dans le commerce sous le nom d'indigo Guatemala; il vaudrait celui du Bengale s'il était fait avec plus de soin. On ne le met pas en caisses comme celui

de l'Inde, mais en surons de 150 livres espagnoles chaque. Les Indiens l'apportent à la foire et le vendent contre des piastres, qui leur servent à acheter le peu d'objets qui leur sont nécessaires, particulièrement des tissus anglais et de l'eau-de-vie.

Depuis quelques années, la population de San-Miguel a beaucoup augmenté; cette ville est du très-petit nombre de celles que l'Indépendance a fait prospérer, et elle a pris une grande importance commerciale en devenant un marché assez considérable où les Anglais et les Américains viennent acheter les indigos qu'ils font transporter à dos de mulet jusqu'à Balize, possession florissante de l'Angleterre sur la côte de l'Atlantique dont nous aurons bientôt occasion de parler. Plusieurs maisons de commerce anglaises s'y sont même récemment établies; les chefs de ces établissements jouent le premier rôle dans le pays, celui que procure l'opulence; ils ne manquent pas de s'entourer de ce *comfort* que les Anglais recherchent partout, et qu'ils savent se donner même dans les contrées les plus éloignées et les plus dénuées de ressources. Ce besoin de bien-être contribue du moins à accélérer les progrès de la civilisation, en faisant naître l'industrie et la richesse, sa fidèle compagne; il a métamorphosé le triste et chétif bourg de San-Miguel en une ville agréable et prospère.

Le bas prix des indigos sur ce marché, alors peu fréquenté des étrangers, détermina M. Gardner à faire des achats beaucoup plus considérables qu'il ne se l'était d'abord proposé; il les solda partie comptant, partie en traites sur son correspondant de Nicaragua, don Juan Matralla. Pour les expédier à la côte opposée, il prit une mesure hardie, celle que les Anglais et ses compatriotes les Américains ont imitée depuis. Au lieu d'embarquer les indigos sur son navire, et de leur faire doubler le cap Horn, il résolut de les faire transporter par terre de la côte de la me

Pacifique à l'un des ports les plus voisins de l'Atlantique, où ils seraient embarqués pour les États-Unis. Ce projet me donna une haute idée de la capacité commerciale de M. Gardner; il annonçait de l'intelligence et une grande force de volonté. La contrée que ces marchandises devaient traverser avait été jusqu'à cette époque très-rarement visitée, il n'y existait que des sentiers à peu près impraticables et connus seulement des Indiens; cependant M. Gardner n'hésita pas un moment, dès qu'après s'être consulté avec les principaux habitants, il vit que l'exécution de son projet n'était pas impossible. De cette manière, il doublait les avantages de son voyage, en faisant deux chargements au lieu d'un ; j'ai su depuis que le succès avait dépassé ses espérances.

Pour régulariser, surveiller et solder cette grande opération, le concours de M. Matralla de Nicaragua était nécessaire; il était urgent de se concerter avec lui, et M. Gardner, après avoir déposé ses indigos chez un *hacendado* de San-Miguel, se hâta de quitter cette ville; nous y avions passé huit jours, et nous revînmes à Conchagua par la route que nous avions suivie précédemment.

Les préparatifs du départ furent faits immédiatement, et nous mîmes à la voile pour nous rendre à Realejo, où nous arrivâmes le lendemain au soir.

L'île de Cardoma couvre l'entrée de la baie immense de Realejo ; cette île est formée par un amas de roches volcaniques entassées dans les formes les plus bizarres, mais toutes noires et brûlées par l'action des feux souterrains. L'aspect de cette terre désolée inspire involontairement une profonde mélancolie, rien n'y repose la vue fatiguée d'une triste monotonie, et l'on n'y aperçoit pas la moindre trace de végétation; cependant, on assure qu'elle renferme d'innombrables troupeaux de chèvres sauvages. De quoi vivent-elles?

Le village de Realejo usurpe évidemment le titre de ville; il se compose de quelques chantiers entourés de mauvais hangars couverts en feuilles de palmiers, et d'une centaine de cabanes qui peuvent abriter cinq à six cents malheureux. Le même aspect de désolation qui caractérise l'île de Cardoma se fait aussi remarquer autour de Realejo; on dit que ce lieu était, il y a trente ans, beaucoup plus florissant, mais que l'insalubrité et les tremblements de terre en ont fait déserter les habitants.

A trois lieues plus au nord se trouve l'ancien Realejo; il renferme trois mille habitants; les navires n'y abordent plus depuis cent cinquante ans, tous les transports se font dans des bungos, barques ou pirogues du pays. Cette ville fut fondée, en 1534, par quelques aventuriers, compagnons d'Alvarado. Sa situation est bien choisie et très-agréable; les rues sont très-bien alignées et bordées de maisons construites dans l'ancien goût espagnol, mais qui tombent en ruines; elles sont arrosées par des ruisseaux qui descendent des montagnes voisines pour venir se jeter dans la rivière de Realejo. J'y fis plusieurs voyages dans nos embarcations pour charger les indigos que le capitaine y avait entreposés.

Il avait fait, comme je l'ai déjà dit, d'autres achats de cette marchandise à Leon, à Granada, à Nicaragua; il fallait hâter leur expédition; le capitaine me chargea de ce soin et me remit ses instructions et ses lettres. Les indigos de Leon devaient être expédiés sur Realejo, et ceux des autres villes sur le port San-Juan sur l'océan Pacifique, où le navire se rendrait pour les recevoir. Ce voyage dans une contrée peu connue et dont on me vantait la beauté, flattait singulièrement mes goûts; je me hâtai de faire mes dispositions, et je partis de Realejo-Viejo, accompagné d'un nègre espagnol matelot de notre bord qui devait me servir de domestique, et de deux conducteurs de mulets que j'avais loués.

Realejo était le port de Leon, ville importante de l'intérieur vers laquelle je me dirigeai. La route est assez bien construite; mais elle commençait à se détériorer faute d'entretien. Ses replis tortueux s'élevaient vers le sommet des collines, dont les pentes viennent mourir presque au bord du rivage; à mesure que nous montions, la nature s'embellissait, l'air devenait plus pur, la végétation plus fraîche, la terre plus fertile. Toute cette contrée est parfaitement arrosée, les eaux surgissent de toutes parts, et, dans ces climats, leur abondance est le principe de la fécondité. Au sud de la baie de Realejo, l'on compte jusqu'à cinq ou six rivières qui, après un cours de six, huit et jusqu'à douze et quatorze lieues, viennent se jeter dans la mer. Ce sont des fleuves en miniature. La rivière de Tosta, qui descend du volcan de Telica, est la plus considérable. A midi, nous arrivions à Chinandagua, charmant bourg de trois à quatre mille âmes, bâti sur le versant méridional d'une colline; ses maisons ne sont que des huttes, mais elles sont propres, gaies, environnées de jardins; sa population paraît heureuse et dans l'aisance. C'est dans les environs de Chinandagua que l'on récolte avec le plus d'abondance une espèce de gomme connue sous le nom de *carana*; elle forme maintenant l'objet d'un commerce considérable, dont les Anglais, toujours bien avisés, se sont depuis long-temps assuré le monopole.

Tout ce pays est très-fertile, très-peuplé; on se croit au centre de la civilisation, dans l'une des plus florissantes contrées de l'Europe; les villages, les hameaux, les fermes isolées se succédaient sans interruption, et, de toutes parts, des sites pleins de grâce et de fraîcheur venaient charmer ma vue.

Nous fîmes une halte de quelques heures à Chichigualpa, grand village indien situé au pied du volcan de Telica, que je voyais se couvrir de fumée; j'aurais bien voulu aller lui faire ma

visite, mais il fallait deux heures de marche pour arriver à son sommet, et je dus, à mon grand regret, me contenter de le voir de loin. Au surplus, la distance paraissait si rapprochée que je pouvais compter, pour ainsi dire, les arbres qui croissaient sur le flanc de la montagne, et bien certainement distinguer leurs diverses essences. Mon impitoyable muletier m'arracha à mes contemplations pour me forcer à venir partager son repas, pendant lequel je trouvai pourtant moyen de le laisser seul au moins trois ou quatre fois. Mais il était aussi opiniâtre que moi, et il me traitait à peu près comme un écolier qui fait l'école buissonnière. Il était déjà nuit lorsque nous quittâmes ce lieu, et le volcan illuminait parfois sa noire fumée de quelques lueurs rougeâtres qui occupaient mon attention. J'aurais été vraiment charmé d'être témoin d'une éruption; mais, lorsque je témoignais ce désir à mon conducteur Manuel, il me répondait par un grand signe de croix.

Il était fort tard lorsque nous traversâmes le bourg de Guisalguaco; les chiens se chargèrent seuls de nous en faire les honneurs, et leurs aboiements nous accompagnèrent même fort loin des dernières maisons. C'est tout ce que je puis dire de cette *localité* (style bureaucratique).

A onze heures du soir, j'étais à Leon, où, pour me délasser d'une traite de douze lieues, il me fallut partager le grabat de nos muletiers, c'est-à-dire, sans amphibologie, coucher à la belle étoile, à côté de nos mules, sur nos couvertures, avec noselles pour oreillers. C'était tout ce que nous avions pu obtenir de nos hôtes; nous arrivions trop tard, et tout le monde était couché.

Le lendemain, je me rendis chez le dépositaire des indigos, et quelques minutes m'ayant suffi pour régler avec lui l'affaire de leur expédition, je m'empressai de parcourir la ville, qui est

vraiment charmante et dans une délicieuse situation, au milieu de vastes savanes vertes et fleuries. Une petite rivière qui descend des montagnes répand la fraîcheur et la salubrité dans toutes ses rues, parfaitement alignées et bordées de belles maisons de pierres et de trottoirs placés de niveau avec le pavé. Les maisons sont enrichies de balcons souvent couverts de dorures et parés d'ornements bien plus séduisants, je veux dire de femmes gracieuses et charmantes; elles ont cette renommée, et j'en vis plusieurs qui la justifiaient parfaitement. Au milieu de la ville est une belle place entourée d'arcades, et dont un des côtés est bordé par l'évêché et par la cathédrale; cet édifice est fort ancien, on fait remonter sa construction à l'époque de la fondation de la ville par Alvarado, en 1523. Francisco Fernandez de Cordova en fut l'architecte. De l'*Alameda*, promenade délicieuse, on aperçoit le lac de Leon aux eaux claires et limpides comme le cristal, avec ses barques à voiles et ses rivages pittoresques. Ce lac, qui n'a pas moins de quinze lieues de longueur et de trente-cinq lieues de circonférence, communique par la rivière de Tipitapa avec le lac de Nicaragua; on lui donne aussi le nom de lac de Managua. Manuel avait eu soin de pourvoir à mon logement et même à mon dîner, que je partageai du reste avec lui et avec nos serviteurs sans plus de cérémonie; ce dîner était parfait, on nous servit en profusion d'excellents poissons de mer et du lac, des volailles et des fruits délicieux de toutes les espèces. J'avoue que, malgré mes faibles penchants gastronomiques, son souvenir sera toujours présent à ma pensée et bien cher à mon cœur!!! expressions de reconnaissance enthousiaste qui n'auraient certainement pas mérité l'approbation de Brillat-Savarin et de tous les grands admirateurs de l'art culinaire.

La ville de Leon était à peine connue avant la révolution, et cependant elle est maintenant une des villes les plus importantes

de l'Amérique, quoiqu'elle ait eu beaucoup à souffrir des combats que les partis se livraient jusque dans ses rues et sur ses places. Elle a été pillée, saccagée plusieurs fois; mais sa situation est si heureuse, son sol est si fertile, qu'elle s'est relevée comme par enchantement. Elle est la capitale de l'état de Nicaragua, l'une des villes les plus florissantes de la République-Centrale et la plus considérable après Guatemala et San-Salvador.

Les voyageurs et les géographes sont tombés dans d'étranges contradictions relativement à la population de cette ville. MM. Thompson et Balbi lui donnent trente-huit mille habitants, don Domingo Juarros et M. Bailly sept mille environ; mais M. Stephen paraît avoir été plus près de la vérité en lui en donnant trente mille. Il règne au surplus une grande aisance parmi les habitants, aisance qui a principalement sa source dans la richesse agricole du pays.

Le lendemain, nous étions sur pied dès l'aurore; nous avions vingt-deux à vingt-quatre lieues à faire pour aller coucher à Managua. C'était une forte traite; mais en Amérique on parcourt des distances aussi considérables très-ordinairement, si ce n'est très-commodément. Pendant tout ce long trajet, nous eûmes constamment les eaux du lac à notre gauche, et quelquefois la route se dirigeait pendant des heures le long des sables de ses grèves. Nous traversâmes Pueblo-Nuevo, village près duquel on voit dispersées les ruines prosaïques et peu monumentales de l'ancienne ville de Leon, qu'un tremblement de terre fit disparaître avec tous ses habitants en 1628. Ce sont de petits accidents assez ordinaires dans ce pays et auxquels il faut s'habituer nécessairement. M. de Humboldt dit quelque part, dans son magnifique ouvrage, qu'il n'y a aucun lieu sur le globe aussi hérissé de volcans que cette partie de l'Amérique; et dans la route que je devais parcourir il y en a cinq à peu de

distance les uns des autres ; ce sont les volcans de Telica, de Momotambo, de Lindiri, de Managua et de Nicaragua.

Nous fîmes notre première halte à Nagarote, bourg assez triste sur le bord de l'eau ; on nous servit un assez bon déjeuner, que nous avions bien gagné, puisque nous avions fait huit lieues. Depuis Nagarote, le pays change d'aspect; il est complétement dénué d'arbres, de végétation et d'habitants, et quoique la route continue à se diriger le long du lac, on est plongé dans une profonde solitude jusqu'à Monstarès, village où nous fîmes notre seconde halte et notre sieste de deux heures. Je ne dirai rien du reste de la route jusqu'à Managua, parce que je la parcourus de nuit ; mais je crois que la contrée que je traversai conserve le même caractère. Nous arrivâmes à minuit, et notre gîte ne fut pas plus agréable que celui de Leon ; mais je n'avais pas le temps de songer à de pareilles misères, je dormais en descendant de mon mulet, et je ne m'occupai pas d'autre affaire jusqu'au lendemain.

Managua est un gros bourg indien, maussade, mal bâti, mais riche; je pense que sa population peut être évaluée à quatre mille âmes. Il est formé d'une rue unique qui se prolonge sur le rivage. L'origine de Managua remonte, dit-on, à la conquête. Je vis notre détenteur d'indigos, et il fut décidé que je passerais la journée du lendemain avec lui pour me reposer et pour être témoin de ses dispositions relativement à l'expédition des marchandises. Cette journée se passa comme une journée se passe au milieu d'une famille honnête, dans une contrée renommée par les mœurs douces et aimables de sa population hospitalière.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Épisode. — Don Juan Matralla. — Sa mort. — Sa fille doña Luisa. — Rencontre inattendue du père Anselme. — Le curé. — Le convoi. — Arrivée à Nicaragua.

Le correspondant du capitaine, à Nicaragua, était, comme on sait, don Juan Matralla. Ce négociant, issu d'une famille génoise établie à Cadix, habitait depuis longtemps le Guatemala, où il était très-considéré, et il y jouissait d'une grande influence.

Nous cheminions à travers une contrée entrecoupée de vallées et de montagnes, peu élevées à la vérité, mais très-escarpées et très-difficiles à gravir. Quoique nous fussions dans la saison sèche, nos mules avaient souvent toutes les peines du monde à se tirer des boues noires, profondes et compactes, que nous rencontrions souvent au fond des vallées, et où elles enfonçaient jusqu'au poitrail; quelques branchages jetés sur ces bourbiers pour faciliter le passage des piétons, ne servaient souvent qu'à blesser le pauvre animal ou du moins à embarrasser ses mouvements.

Ces marais, plus inextricables que celui de Lerne, devaient leur origine à la vigoureuse et épaisse végétation qui couvrait le sol et entretenait une constante humidité dans ces bas-fonds privés de pente pour l'écoulement des eaux. Parfois, la forêt s'ouvrait devant nous pour former de magnifiques avenues qui auraient fait l'orgueil de nos parcs. Le vanillier avec ses fleurs blanches, noires ou pourprées et ses gousses odorantes, couvrait de ses mille festons les rameaux des grands arbres; le majestueux ceïbo, le sassafras aux corolles nuancées comme les ailes du

papillon, le magnolia à la fleur blanche, charmaient la vue par les teintes variées de leurs feuillages; des kakatoès et d'autres perroquets de toutes les couleurs, des milliers d'oiseaux aux plumages éclatants, animaient par leurs cris joyeux ces sombres solitudes; mais quelquefois aussi un serpent, sorti des ronces, faisait dresser les oreilles de nos mulets effrayés; les cris du jaguar retentissaient au loin, et ceux des saïnos furieux annonçaient que le tigre relancé sur un arbre se désespérait de se voir assiégé. De temps à autre, au travers d'une clairière, nous voyions quelques cases d'Indiens entourées d'une petite plantation de maïs et de quelques cannes à sucre; ces bons indigènes suspendaient ordinairement leurs travaux pour voir passer notre petite caravane; alors nos conducteurs s'arrêtaient, et les Indiens s'empressaient de nous offrir la *chica*, boisson rafraîchissante composée de maïs fermenté, ou le *guarapo*, qu'ils font avec le jus de la canne à sucre, ou quelques fruits de leurs plantations.

Nous étions parvenus dans un des passages les plus agrestes et les plus sauvages de ces montagnes, lorsque nous crûmes apercevoir au loin, sur le sommet d'une roche escarpée, une jeune fille qui paraissait soutenue par une femme de couleur; nous accélérâmes notre marche. Ce n'était point une illusion, c'était bien une jeune personne dont les signes de détresse et la violente agitation réclamaient impérieusement une prompte assistance. Je n'hésitai pas, et suivi de deux braves muletiers je m'élançai au galop. Arrivés à la portée de la voix, nous entendîmes les cris de la mulâtresse qui réclamait du secours, tandis qu'elle prodiguait les siens à sa maîtresse. Le rocher paraissait inabordable du côté où nous nous trouvions; néanmoins, nous mîmes pied à terre, et nous aidant des lianes, des arbres, des aspérités du sol, nous parvînmes à l'escalader. Nous fûmes alors frappés d'étonnement à la vue d'une créole d'une beauté

parfaite, luttant contre une [illegible] à perdre connaissance : cependant, [illegible] un effort sur elle-même, et [illegible] son énergie : elle joignit les mains [illegible] et s'adressant à moi, elle s'écria : « Ah ! [illegible] « supplie, sauvez mon père ! » Après cet effort, elle tomba évanouie.

Le tableau que j'avais sous les yeux, [illegible] où se passait cette scène si dramatique, [illegible] si légitime, m'émurent jusqu'au fond de [illegible] pas le moment de me livrer à de [illegible] de l'humanité me disait qu'il fallait agir. [illegible] sâmes d'abord autour d'elle, tandis que [illegible] en nous secondant, nous apprenait [illegible] avait été lancé, par un [illegible] pice qui bordait le rocher [illegible] tiques, qui s'étaient [illegible] reparu ; enfin, elle [illegible] « de grâce, laissez-moi et [illegible] » Elle indiquait du geste et du regard cet affreux [illegible] ne pouvait regarder sans frémir [illegible] disposé à lâcher sa proie. Nos [illegible] étaient venus nous joindre : [illegible] des bagages et les sangles des [illegible] ment attachées à des arbres, [illegible] au fond duquel nous ne pûmes [illegible] peines inouïes et au péril de [illegible] aider de nos machettes pour nous [illegible] les ronces et les buissons. Arrivés au fond [illegible] fûmes témoins du plus affreux spectacle : [illegible] du père horriblement mutilé, son domestique [illegible]

sans vie près de lui ; un autre domestique indien était grièvement blessé, le mulet du maître était mort sur le coup, et déjà les cris sinistres des vautours qui planaient sur l'abîme annonçaient qu'ils se disposaient à fondre sur les corps des malheureuses victimes.

Le domestique indien eut assez de force pour nous donner des détails sur cette catastrophe. La mule de son maître suivait l'étroit sentier qui longeait la montagne, lorsque, effrayée à l'aspect inattendu d'un jaguar, elle fit un écart, et l'animal et son cavalier roulèrent de rocher en rocher jusqu'au fond de l'abîme. Les deux domestiques mirent aussitôt pied à terre, et se soutenant aux branches des arbres, aux buissons, aux lianes, ils essayèrent de descendre pour sauver ou secourir leur maître; mais dans leur empressement, ils négligèrent sans doute les précautions de la prudence, le pied leur manqua presque en même temps, et victimes de leur zèle et de leur dévouement, ils tombèrent, le mulâtre privé de vie auprès de son maître, et l'Indien couvert d'horribles blessures. Nous donnâmes à la hâte la sépulture au premier; l'Indien, croyant que nous allions également ensevelir son maître, déclara qu'il ne le quitterait pas; mais nous étions convenus de réunir tous nos efforts pour le rendre à sa fille; cependant ce ne fut qu'après plusieurs heures de peines, de fatigues, de dangers, que nous parvînmes à transporter au sommet de la montagne le fidèle serviteur et le corps méconnaissable de son maître.

La scène qui suivit ne s'effacera jamais de mon cœur et de mon souvenir : rien de déchirant comme le désespoir de cette jeune fille; elle se jeta sur le cadavre mutilé de son malheureux père, en lui adressant les paroles les plus touchantes et les plus passionnées. Non, jamais la douleur ne trouva un langage plus pathétique! jamais le sentiment de l'amour filial, ce sentiment

[illegible]

si saint et si sublime, ne se manifesta plus vif et plus ardent! Je craignis un moment que sa raison ne fût égarée, car dans son délire elle répétait à celui qui fut son père les rêves de bonheur qui faisaient le sujet de leur entretien quelques heures auparavant. Hélas! il n'y avait point de consolations pour de pareilles douleurs; nos larmes se mêlèrent à ses larmes, et je les vis couler sur les figures rudes et bronzées des autres témoins de cette scène de désolation.

Enfin, il fallut songer à quitter ces lieux funèbres; mais cette malheureuse orpheline était incapable de faire le moindre mouvement : aux peines morales qui l'accablaient se joignaient des besoins physiques, et depuis vingt-quatre heures elle n'avait pris aucun aliment. J'envoyai un de nos domestiques à la découverte, et une heure après, il revint m'apprendre qu'il avait aperçu à peu de distance de la route quelques cabanes d'Indiens; nous prîmes le parti d'y aller passer la nuit et d'y transporter le défunt, sa fille, l'Indien malade et nos bagages.

Nous aperçûmes les deux chaumières dans une clairière de la forêt; elles étaient abandonnées de leurs habitants, ce qui ne nous empêcha pas de nous y établir; cet usage est d'ailleurs consacré, et l'hospitalité indienne est pour ainsi dire sans limites. Mais elles ne nous offrirent qu'un abri; elles étaient dépourvues de vivres; il n'y avait ni maïs, ni volailles, rien de ce dont la moindre cabane est ordinairement pourvue; nous y trouvâmes seulement quelques racines sauvages recueillies dans les bois et deux singes que les indigènes avaient tués à coups de flèches.

L'état de doña Luisa (je venais d'apprendre le nom de ma jeune et belle protégée) me causait les plus vives alarmes; une fièvre brûlante la dévorait, son délire avait quelque chose d'affreux et de touchant à la fois, et j'étais dans un désert, privé des secours les plus indispensables pour la soulager!! L'abandonner à son

sort était impossible, c'eût été un crime, et je craignais d'être obligé de prolonger mon séjour en ces lieux. Je l'avais établie le moins mal possible dans l'une des cabanes avec son esclave, qui lui prodiguait les soins les plus attentifs; moi-même, je veillais sur elle comme un frère sur une sœur.

Je prévoyais cependant que cette crise aurait un terme, elle était trop violente pour pouvoir durer long-temps, et le calme et le repos devaient amener un changement salutaire. J'aurais donc bientôt à songer à la faire vivre ainsi que mes honnêtes compagnons de route, qui, comme moi, n'avaient point voulu l'abandonner. Quelques biscuits, des citrons, du sucre, du chocolat et de l'eau-de-vie, c'étaient là nos seules provisions; dans ce pays on en trouve partout, et il fallait que les Indiens qui habitaient ces chaumières fussent bien misérables pour que nous eussions trouvé leur demeure si dépourvue de subsistances.

Un des muletiers partit; il s'enfonça dans les bois pour tâcher de nous rapporter quelques provisions. Au bout d'une heure, il était de retour, accompagné de la famille dont nous avions violé le domicile; mais nos hôtes sauvages ne parurent pas mécontents de cette prise de possession peu cérémonieuse. Leur famille se composait d'un vieillard, de deux jeunes gens, de deux jeunes femmes et de trois petits enfants.

Ils apportaient avec eux une *yguana* et ses œufs; ils nous l'offrirent avec empressement et bonhomie, en nous faisant remarquer qu'il y avait là de quoi faire pour tous un excellent repas, et que nous pouvions y ajouter au besoin les deux singes encore suspendus aux parois de la cabane; nous les avions respectés, ainsi que le peu d'objets qu'elle contenait.

Ces offres hospitalières me séduisaient fort peu, l'aspect seul de l'*yguana* me révoltait, car c'est un horrible animal. Il avait trois pieds de longueur, une crête rouge se prolongeait sur

toute l'étendue de son épine dorsale, son ensemble avait quelque chose d'analogue au crocodile, ou plutôt à ces animaux fantastiques que les Chinois représentent dans leurs peintures, et les Orientaux à l'entrée des temples et des cavernes consacrées à la mort.

Mes compagnons de route me parurent avoir beaucoup moins d'antipathie que moi pour l'yguana; ils firent leurs dispositions culinaires pour la préparer, et n'oublièrent pas les singes. Quant à moi, après m'être assuré de la situation de la jeune malade, qui me parut s'améliorer sensiblement, et avoir prescrit une tasse de chocolat qu'on lui prépara aussitôt, je pris mon fusil pour tuer quelques oiseaux, des pigeons ramiers ou des tourterelles que j'avais vus voler en grand nombre sur la lisière du bois. Effectivement, deux heures après, je rapportais ma carnassière beaucoup mieux garnie que je ne m'y étais attendu; j'avais abattu une dizaine de ramiers, un lièvre, plusieurs perroquets et un pavi ou paon sauvage, dont la chair est excellente. De retour à nos cabanes, nous nous apprêtâmes à faire rôtir une partie de ma chasse, et les Indiens nous donnèrent des piments et diverses racines pour l'assaisonner. Personne ne voulut toucher au lièvre; dans tout le Mexique et le Guatemala, cet animal est réputé immonde, et l'on prétend qu'il occasionne des maladies mortelles.

Préoccupé de l'état alarmant de doña Louisa, j'avais négligé nos Indiens; maintenant que je commençais à me rassurer et que je prévoyais qu'il serait possible de continuer notre route, je leur donnai plus d'attention. Tous les individus qui composaient cette famille étaient dans un état complet de nudité; ils n'avaient sur le corps que des colliers de verre de couleur qui entouraient leurs cous en descendant sur leurs poitrines, et des gousses vertes de vanille suspendues à leurs oreilles; les hommes portaient

autour des reins une ceinture d'écorce d'arbres destinée à cacher ce qu'on ne montre nulle part; chez les femmes, ce voile de la pudeur était orné de feuilles et de fleurs brillantes. On voit que jusqu'au fond des forêts sauvages, la coquetterie ne perd jamais ses droits, mais où va-t-elle se nicher! Quant aux enfants, leur unique parure consistait dans leurs longs et beaux cheveux noirs qui flottaient sur leurs épaules; les hommes les avaient à moitié coupés et la barbe épilée; le vieillard n'avait pas un seul cheveu blanc. On sait, au reste, que les Indiens conservent leur noire et rude chevelure jusqu'à l'âge le plus avancé. Tous étaient armés d'arcs et de flèches. Leurs traits étaient ceux communs à toutes les races américaines; ils avaient la taille plutôt petite que grande, la tête un peu forte, les yeux relevés vers les tempes, et les pommettes saillantes comme chez les Mongols; enfin, un air de douceur, de timidité même, respirait sur leurs physionomies olivâtres ou plutôt bistrées. Peu d'instants les avaient accoutumés à notre vue, ils paraissaient sensibles au malheur que nous déplorions, les jeunes femmes surtout s'intéressaient vivement aux chagrins et à la santé de doña Louisa; d'eux-mêmes, ils s'offrirent pour nous rendre une foule de petits services; ils coupaient du bois, allaient chercher de l'eau fraîche dans de grandes calebasses, puis, ces pauvres gens préparèrent une litière en branchages pour transporter notre intéressante malade, en déclarant qu'ils voulaient seuls se charger de ce soin. Heureusement, son état lui permit bientôt de continuer son voyage; la journée s'avançait, nous n'avions pas un instant à perdre, il fallut partir, et nous nous mîmes en route.

Doña Louisa voulut que le brancard qu'on lui avait préparé servît à transporter le corps de son père; elle refusa de monter sur sa mule, et déclara qu'elle le suivrait à pied tant que ses forces la soutiendraient. Je l'aidai à remplir ce pieux devoir en

l'imitant; l'appui de mon bras lui devenait nécessaire. Notre marche dans ces solitudes avait quelque chose de lugubre et de solennel, et le silence de la forêt s'harmonisait avec nos tristes et douloureuses pensées; bientôt la lune se leva, et sa lumière, d'abord pâle et timide, se déroula en gerbes d'argent au milieu des ombrages transparents des bois; enfin, nous aperçûmes le village de Galenga, où nous étions attendus, ayant eu soin d'envoyer un homme prévenir le curé de notre arrivée.

L'église était illuminée, on célébrait l'office du soir; doña Louisa exigea que son père y fût porté. Un moine, absorbé dans de pieuses méditations, était prosterné au pied des autels; j'attendis long-temps à l'écart qu'il eût terminé ses prières, je m'approchai alors. « Venez, mon père, lui dis-je, appeler les « bénédictions du ciel sur un Espagnol qui vient de périr sur la « route par une fatale catastrophe; daignez aussi accorder les « consolations de la religion à sa malheureuse fille, que vous voyez « devant vous. » A ces mots, le moine leva la tête, et rejetant son capuchon, me laissa voir la plus noble physionomie; sa taille élevée, son air austère, imposant et digne, me frappèrent d'admiration. Il s'avança vers doña Louisa et lui demanda qui elle était. « Je suis la fille unique de don Juan Matralla, dont voilà les « tristes restes. » A peine ces mots étaient-ils prononcés que le moine poussa un cri qui retentit sous les voûtes de l'église; il voulut s'avancer vers le corps qu'on lui présentait, mais il tomba sans connaissance. L'émotion de doña Louisa fut si vive, que je crus qu'elle allait aussi s'évanouir, et je n'eus que le temps de la soutenir et d'appeler du secours; le curé et plusieurs personnes accoururent aussitôt; ils prodiguèrent leurs soins au moine, et le rappelèrent enfin au sentiment de l'existence : ses regards se portèrent aussitôt sur la jeune fille, qui, troublée au dernier point et saisie d'un frémissement convulsif, s'écria : « *Dios mio! es el*

« *retrato de mi padre!* Mon Dieu! c'est la vive image de mon « père! — Oui, ma fille! dit le moine, oui, je suis son frère. » Et il lui ouvrit ses bras; elle s'y précipita et fondit en larmes. « Oui, malheureuse enfant, je suis ton oncle, tu n'as plus que « moi sur la terre, et je suis dans les ordres sacrés! Mon Dieu, « pardonnez-moi de regretter aujourd'hui de m'être dévoué à « votre service et à celui des malheureux. »

Cette scène déchirante m'avait tellement bouleversé que j'avais à peine remarqué le nom prononcé par doña Louisa; lorsque je fus un peu plus calme je me le fis répéter, et j'appris avec la plus grande surprise, comme on doit l'imaginer, que don Juan Matralla était le correspondant du capitaine Gardner, celui-là même que j'allais chercher à Nicaragua.

Cette double reconnaissance fit au moins une diversion à nos tristes pensées. Le curé s'empressa de nous offrir l'hospitalité, que nous acceptâmes avec reconnaissance. Doña Louisa passa la nuit dans les larmes, son oncle dans la prière, et je cherchai vainement le repos.

La triste cérémonie du lendemain devait renouveler toutes les douleurs; le digne curé, par un sentiment que l'on comprend, en hâta les préparatifs. Elle se célébra sans pompe. Je soutenais doña Louisa; elle pressait mon bras convulsivement, et je sentais ses artères battre avec la plus grande violence, tandis que ses larmes et ses sanglots étaient prêts à la suffoquer. Oui, je l'avoue, j'aurais donné en ce moment jusqu'à ma vie pour adoucir l'amertume de ses chagrins.

Tous nos compagnons avaient voulu assister au service. Après que la dépouille mortelle eut été rendue à la terre, chacun d'eux s'approcha de doña Louisa et lui témoigna sa douleur et sa sympathie d'une manière si décente et si convenable que je fus frappé de surprise. Je ne m'attendais guère, en effet, à trouver

dans ce coin reculé du monde et chez des hommes incultes, habitués à la vie la plus dure, des sentiments aussi compatissants et aussi élevés; nos sauvages eux-mêmes prenaient évidemment part à la douleur commune. Il fallut bientôt se séparer, nos muletiers pour continuer leur voyage, et les Indiens pour retourner dans leurs forêts.

Le père Anselme décida que l'on devait accepter les offres du curé, qui nous engageait à prolonger notre séjour chez lui; son hospitalité et sa bienveillance naturelle s'étaient accrues en apprenant que la jeune malade était l'unique fille de l'opulent don Juan Matralla, et son oncle, le père Anselme, général de l'ordre des Capucins, dignité ecclésiastique qui, en Amérique, égalait presque celle de l'épiscopat.

Après tant de souffrances, l'état de doña Louisa exigeait impérieusement quelques jours de repos. J'étais fort indécis et ne savais quel parti je devais prendre. Les peines de cet ange de beauté et de douceur m'avaient profondément ému; c'était en effet une femme accomplie, et son caractère de bonté, sa pieuse résignation, la suave harmonie de ses formes, me rappelaient les perfections que j'avais rêvées. Elle semblait aussi touchée des soins que je lui prodiguais, de mon dévouement, de ce que j'avais fait pour elle et pour son malheureux père; ses paroles, ses regards exprimaient sa profonde reconnaissance. Elle avait dix-sept ans, j'en avais vingt; l'impulsion qui m'entraînait vers elle était irrésistible et je crois partagée; mais je comprenais tout ce que je devais de respect au malheur affreux qui venait de la frapper : me livrer à tout autre sentiment était un sacrilége, et je cachai mon secret dans le fond de mon cœur. J'avais d'ailleurs d'autres devoirs à remplir envers mon capitaine, qui m'avait chargé d'une mission d'une haute importance; je ne pouvais point trahir sa confiance en abandonnant le soin de ses intérêts.

Le père Anselme me pressait de son côté. « Vous êtes un « digne jeune homme, me disait-il; vous avez fait une bonne « action, Dieu vous en récompensera; mais ne nous quittez pas, « je vous en supplie, car cette jeune fille a autant besoin de vos « soins que des miens. » Comment résister à des prières exprimées de la sorte et par un homme de ce caractère? Je pris un parti qui me parut concilier mes devoirs avec ceux de l'humanité, car ce fut sous ce seul point de vue que je formai la détermination de rester. Aussitôt, j'écrivis au capitaine Gardner pour l'informer de la mort du correspondant que j'allais chercher à Nicaragua, de la situation de sa fille unique, des secours et des soins que j'avais eu le bonheur de lui donner. Je le prévenais que je resterais auprès d'elle jusqu'à son prochain rétablissement; mais que sachant la maison de commerce de Nicaragua dirigée, en l'absence du maître, par un commis d'une haute capacité, je lui avais écrit, ainsi que doña Louisa, pour lui recommander ses intérêts. Au surplus, je lui demandais de nouvelles instructions, en lui annonçant qu'elles seraient strictement exécutées. Je fis partir ma lettre par un exprès que le curé me procura.

Cette réunion d'un oncle et d'une nièce qui ne s'étaient jamais vus, ma rencontre au milieu des forêts et avec des circonstances si dramatiques, avaient quelque chose de si extraordinaire et de si romanesque, que ma curiosité sur les causes de ces événements était bien naturelle et bien excusable; mais la situation douloureuse des principaux acteurs de cette scène m'inspirait une respectueuse réserve, je me gardais bien de m'en écarter; ils me donnèrent bientôt d'eux-mêmes les éclaircissements que je désirais obtenir et que je n'avais pas osé demander.

Don Juan Matralla, indépendamment du commerce étendu qu'il faisait, était un des plus riches *hacendados* de ces contrées; il possédait près de San-Marcos, bourg du voisinage, des terres

considérables affermées à des Indiens qui se livraient à la culture de l'indigo; il était également propriétaire à Nindo, village situé à douze ou quatorze lieues de San-Marcos, d'un beau domaine cultivé aussi en indigotiers et en nopals (1); tous les ans, à l'époque des récoltes, il venait y résider pendant quelque temps pour surveiller ses intérêts.

Il revenait de San-Marcos avec sa fille. Pour charmer la longueur du trajet, il lui parlait de son frère le père Anselme, qu'il attendait à chaque instant et qui avait annoncé sa prochaine arrivée à Nindo, d'où il devait les accompagner à Nicaragua. Don Juan lui offrait un abri contre les persécutions auxquelles les ecclésiastiques espagnols de tout rang étaient alors en butte au Mexique. Ils étaient jumeaux, et il n'avait pas vu depuis dix-huit ans ce frère qui était pour lui un autre lui-même: il espérait bien le retenir et le faire [illegible]. Il exaltait son âme noble et généreuse, l'excellence de son caractère, sa piété sincère et éclairée, ses hautes [illegible] du cœur humain. Le père Anselme, [illegible], avait été homme du monde [illegible] en France et en Italie [illegible] un nom honorable dans [illegible] pas à quitter pour aller [illegible] espagnoles [illegible] mais, à la suite de [illegible] tragique de [illegible] noble philosophie [illegible] résignation [illegible] plus haute philosophie, il [illegible]

(1) J'ai déjà dit que [illegible] demande beaucoup de soins [illegible]

Nous prîmes deux jours de repos au presbytère; l'état de doña Louisa paraissant moins alarmant, le père Anselme décida que nous pourrions partir. Une litière fut préparée pour l'intéressante malade, et nous nous séparâmes avec regret de notre excellent curé, qui voulut nous accompagner pendant une partie de la route. Nous nous dirigeâmes à travers les bois par un sentier qui abrégeait la distance et nous rapprochait de Nindo.

Après quelques heures de marche nous sortîmes de la forêt, et un spectacle inattendu vint aussitôt frapper nos regards. La scène avait complétement changé de face. Aux sombres forêts succédèrent comme par enchantement des aspects admirables. ce n'était plus la nature brute et sauvage; c'était la nature riante, pleine de fraîcheur et de grâce; la campagne qui s'ouvrait devant nous se couvrait de villages, de hameaux et de fermes, où l'on cultivait avec le plus grand succès et presque sans travail, l'indigotier, le nopal, le cotonnier, la canne à sucre et le vanillier. Cette partie de l'état de Guatemala, qui s'étend entre Massaya et Nicaragua, sur les rives méridionales du lac de ce nom et de celui de Leon, est généralement riante et fertile, tandis que, par un contraste bizarre, mais fréquent en Amérique, la contrée contiguë qui borde l'océan Pacifique est inculte, abandonnée aux forêts séculaires et habitée par des Indiens qui ont mieux aimé rester fidèles à leurs antiques et barbares traditions que d'accepter les bienfaits de la civilisation. La partie de cette contrée qui est resserrée entre les lacs et la mer, forme une sorte d'isthme dont le sol a été profondément travaillé par l'action des feux souterrains; sa configuration bizarre, accidentée, annonce que l'on est dans la patrie des volcans; mais s'ils ont bouleversé cette terre, ils l'ont aussi fécondée en donnant naissance aux grands lacs de Leon et de Nicaragua, et à plusieurs autres lacs plus petits, tous remarquables par l'admirable trans-

parence de leurs eaux. Celui de Massaya se déroulait à nos yeux; il doit son nom à la ville de Massaya, que nous voyions s'étendre sur sa rive opposée, à deux lieues à l'ouest de Nindo, où nous allions arriver.

A notre approche, les serviteurs accoururent en larmes au-devant de leur jeune maîtresse et du père Anselme: ils étaient informés du déplorable événement. Doña Louisa parut sensible à leurs témoignages d'affection; mais la vue de ces beaux lieux lui rappela trop vivement de doux et cruels souvenirs, qui augmenterent sa douleur et hâterent peut-être sa destinée. Les médecins les plus habiles de Nicaragua et de Grenade furent appelés. Que pouvait leur problématique science, que pouvaient les exhortations religieuses du père Anselme et les plus tendres soins? le coup fatal était porté et rien ne [illegible] à la vie.

Tant qu'elle put sortir, je [illegible] seul, plus souvent avec son [illegible] [illegible] [illegible]

l'un à l'autre, dans les plus profonds replis de nos cœurs, les sentiments que nous éprouvions; les faire connaître eût été une profanation dans ces moments suprêmes, et cet ange de la terre en porta bientôt le secret aux anges du ciel.

La crise n'arriva que trop tôt. C'était un soir, un peu après le crépuscule; jamais ce souvenir ne s'effacera de mon âme; je la vois encore sur sa couche funèbre m'abandonner sa main, que j'arrosais de larmes amères, tandis que du regard elle m'adressait un éternel et douloureux adieu. Bientôt sa belle âme se livra à d'autres pensées, et son vénérable oncle lui ouvrit les portes du ciel au milieu des gémissements, des prières et des sanglots de la foule qui remplissait les appartements.

C'est ainsi que mourut à l'aurore de la vie cette douce victime de la piété filiale.

Il est superflu de dire tout ce qui suivit, de parler de mon désespoir. Il me tardait de quitter ces lieux funestes que je maudissais. Le père Anselme, qui veillait sur moi avec une sollicitude toute paternelle, m'annonça que nous allions partir pour Nicaragua, et cette seule idée rafraîchit mon cœur désolé.

J'avais, au reste, reçu une lettre du capitaine, qui approuvait mon séjour dans la famille de son correspondant, en m'autorisant à le prolonger jusqu'à l'arrivée du navire au port de Saint-Jean-du-Sud (port de Nicaragua sur la mer Pacifique), dont il me donnerait avis.

Nous partîmes peu de jours après pour nous rendre à Nicaragua en passant par Granada. Notre route nous conduisit d'abord à Lindiri, gros bourg qui se développe sur la croupe d'une montagne couronnée d'un volcan. On dit que les habitants pour se procurer de l'eau sont obligés de descendre au fond d'un précipice affreux dont les parois sont à pic, et où l'on ne pénètre qu'au moyen de bambous auxquels on fait une

tiennent une agréable fraîcheur. Les maisons, à balcons dorés, sont presque toutes ornées entièrement de peintures à fresque comme à Mexico; mais, à la vérité, ces peintures sont exécutées d'une manière qui annonce que les beaux-arts ne sont pas très en faveur dans cette ville; elles représentent des sujets religieux ou mystiques. Les habitants s'enorgueillissent de leur belle église, remarquable seulement par la richesse de ses ornements. Granada est un port très-fréquenté du lac Nicaragua, on y voit des navires pontés comme pour tenir la haute mer; les tempêtes et les orages sont très-fréquents et très-dangereux sur cette petite mer intérieure. Granada est devenue, dans ces derniers temps, un entrepôt commercial assez considérable, elle reçoit les cochenilles et les indigos destinés aux colonies anglaises de la côte opposée; les bâtiments traversent le lac, ensuite on transborde les marchandises sur des pirogues qui descendent la rivière San-Juan; là, on les charge sur des navires qui les portent à Balise ou à la Jamaïque, ou même directement en Angleterre.

Entre Granada et Nicaragua, nous fîmes halte dans le charmant petit bourg de Nandaïmé, qui, entouré de jardins et de vergers, semble sortir d'une corbeille de fleurs. Il n'a que trois mille habitants; mais tous heureux, si du moins l'aisance ou la richesse procurent le bonheur.

Toute cette contrée, depuis Massaya jusqu'à Nicaragua, est très-peuplée. Sans compter Leon, qui a trente mille âmes, mais qui est situé hors de la zone dont je viens de parler, les villes les plus remarquables rapprochées, à deux, trois et quatre lieues de distance seulement, sont Managua, peuplée de douze mille âmes; Massaya, de vingt mille; Granada, de dix mille; Nandaïmé, de trois mille; enfin Nicaragua de vingt mille âmes, etc., etc.

Nous arrivâmes à Nicaragua le soir assez tard; mais l'on nous attendait, et le père Anselme me fit les honneurs de la maison de

GUATEMALA.

Passage des Cordillères

Voyage autour du Monde

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

feu son frère avec [illegible]
ment pour les [illegible]
tion qu'il [illegible]
témoignage [illegible]
me guide, [illegible]
homme [illegible]
J'emploierai [illegible]
documents [illegible]
temps que [illegible]
[illegible]
[illegible]
de l'imprimerie.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

deux Océans, entreprise qui a occupé si vivement l'attention du monde commercial. Je vais donner quelques détails à ce sujet dans le chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME

[illegible]

Le [illegible]

[illegible]

[illegible] Madrid [illegible] tages [illegible] d'en créer [illegible] dirigeaient [illegible]

Un grand [illegible] dans les archives de Madrid [illegible] que l'on a attachée [illegible] prise; tous les esprits [illegible] siasme une idée [illegible] d'élevé; mais c'est surtout [illegible] anglais sur les côtes de Honduras et de Mosquitos [illegible] d'ouvrir cette nouvelle voie au commerce [illegible] plus vivement senti et que la possibilité de l'exécuter s'est accréditée.

Les points auxquels les ingénieurs et les géographes se sont

principalement attachés sont au nombre de cinq : l'isthme de Tehuantepec, l'isthme de Panama, l'isthme de Darien, la province du Choco, et enfin le lac de Nicaragua.

Le passage par l'isthme de Tehuantepec avait séduit Cortez ; c'est là qu'il crut avoir trouvé le *secret du détroit* objet de ses ardentes et infatigables recherches ; et, en effet, au premier aspect, un système de canalisation intérieure paraît pouvoir être facilement exécuté sur ce point.

Sous le seizième parallèle, le Rio-Guazacualco se jette dans la mer des Antilles, tandis que, sur les pentes opposées, les eaux du Rio-Chamalapa vont se mêler à celles de l'océan Pacifique; un intervalle de six lieues seulement, à travers les forêts de Tarifa, sépare les deux fleuves, et l'on supposa qu'il serait facile de le franchir à l'aide d'un canal de jonction. En 1745, deux habitants d'Oaxaca présentèrent au vice-roi un mémoire pour appeler son attention sur un projet de canalisation dont ils démontraient la facilité; mais ce fut en 1804 seulement que le cabinet de Madrid envoya deux ingénieurs habiles sur les lieux pour vérifier les moyens d'exécution et la nature du sol. Ils reconnurent que, malgré les difficultés que présentait un sol très-montagneux, il était possible d'obtenir dans les vallées transversales des niveaux suffisants pour l'établissement du canal.

Nous devons admirer ici la lente circonspection de l'Espagne. C'est deux cent soixante-seize ans seulement après que le génie de Cortez eut donné l'éveil sur ce projet si important, qu'elle se décida, comme dans certain pays ultra-parlementaire, à examiner *s'il y avait quelque chose à faire*. N'est-ce pas pour ces gouvernements si prudents que notre La Fontaine a écrit ces vers :

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne;
Mais s'agit-il d'exécuter,
On ne rencontre plus personne.

Au fait, si les opinions sur la possibilité de ce passage ont toujours été très-partagées, l'Espagne avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas se presser de les éclairer. Le voyageur Anglais Robinson prétend que la canalisation est très-praticable, et il s'efforce de démontrer la facilité de l'exécution; mais Pitman soutient le contraire, et c'est un homme très-compétent. M. de Humboldt reconnaît que le Guazacualco forme une route commerciale naturelle, qui, du temps des guerres de l'empire, servait au transport des indigos; mais il ajoute « que la construction « d'un canal à travers l'isthme de Guazacualco offre trop de diffi- « cultés, à cause de la multiplicité des écluses qu'il exigerait. »

Une imprudente tentative de colonisation sur les bords du Guazacualco, faite il y a quelques années, est venue donner une triste solution à ces questions. On sait que les magnifiques projets formés, en 1829 et 1830, par MM. Lainé de Villevêque et Giordano, n'eurent pour résultat que la mort de deux cents de nos malheureux compatriotes, qui vinrent périr de misère, de maladie et de regrets sur ces plages brûlantes, fiévreuses et empestées. L'insalubrité des pays arrosés par le Guazacualco fut démontrée par cette fatale expérience, et il fut aussi reconnu alors que le fleuve était accessible aux navires jusqu'à dix lieues de son embouchure seulement; au-delà, sa profondeur n'admettait que des pirogues du pays. Il faudrait donc canaliser la partie supérieure par d'immenses et dispendieux travaux. Tous ces inconvénients ont fait juger que ce projet, jadis si vanté et qui faisait naître tant d'espérances, est tout-à-fait impraticable.

Le percement de l'isthme de Panama n'a pas moins occupé les esprits. C'est en effet le point sur lequel les deux mers se rapprochent le plus, et un intervalle de vingt-deux lieues seulement les sépare; on prétend même que de Cruces, point culminant de l'isthme, on peut apercevoir les deux mers, ce qui

suppose, dit M. de Humboldt, une hauteur absolue de deux cent quatre-vingt-dix mètres; néanmoins, il n'a été fait aucun nivellement; on pense seulement que depuis le rivage jusqu'à Cruces il existe une différence de niveau, évaluée à soixante-dix ou quatre-vingts mètres, et les voyageurs ne sont nullement d'accord sur la véritable configuration du sol. Le libérateur Bolivar avait encouragé les études relatives à cette coupure; elles n'ont encore produit aucun résultat. C'est par la rivière de Chagres que l'on pensait pouvoir établir cette communication; mais son embouchure, obstruée par une barre, n'en permet l'entrée qu'à des navires d'un faible tonnage. Elle est du reste protégée par un château en ruines, bâti sur un rocher au pied duquel s'étend un misérable village en huttes de bambous, peuplé de noirs et de mulâtres. La chaleur est extrême et le climat malsain. On remonte la rivière en deux jours, pendant quatorze lieues, dans des *caïques*, petits canots effilés construits d'un seul tronc d'arbre, et l'on arrive ainsi au village de Cruces; là, le trajet de sept lieues qui reste à parcourir jusqu'à Panama se fait à dos de mulet et en un jour. Toute la contrée est montagneuse, et sa disposition géodésique ne paraît pas favoriser la construction d'un canal. Le sol, malgré son peu d'élévation, présente de tels obstacles, qu'en supposant qu'il soit possible d'établir sur l'arête principale un système convenable d'écluses, on ne réussirait qu'après d'énormes dépenses de temps et d'argent (1).

Voici, au surplus, l'opinion de M. de Humboldt : « Je pense

(1) Un ingénieur Français, M. Morel, étudie en ce moment, sur les lieux, pour le compte d'une compagnie anglaise, le projet d'un canal de Chagres au village de Cruces et celui d'un chemin de fer de Cruces à Panama même, ou à un autre point sur la mer Pacifique. Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade vient de déclarer que les compagnies française et anglaise, qui se disputent le percement de l'isthme de Panama, avaient forfait toutes deux à leurs contrats en laissant expirer le temps voulu sans avoir rempli les conditions imposées. En conséquence, de nouvelles soumissions seront

« que l'on doit abandonner l'espoir d'un canal de sept mètres de « profondeur et de vingt-huit mètres de largeur, qui, semblable « à une passe ou à un détroit, traverserait de mer en mer et « recevrait les mêmes vaisseaux qui font voile de l'Europe aux « grandes Indes. L'élévation du terrain forcera l'ingénieur à « avoir recours soit à des galeries souterraines, soit au système « des écluses. Par conséquent, les marchandises destinées à passer « à l'isthme de Panama ne pourront être transportées que dans « des bateaux plats et incapables de tenir la mer. Il faudrait des « entrepôts à Panama et à Porto-Bello. Toutes les nations qui « voudraient faire le commerce par cette voie deviendraient « dépendantes de la nation qui serait maîtresse de l'isthme et du « canal. » Le voyageur Robinson ajoute à ces considérations que : « Lors même que le sol se prêterait à une canalisation faite sur « une large échelle, d'autres impossibilités se présenteraient sur « le littoral, dans les sables qui s'amoncellent sur les grèves de la « baie de Panama, et qui auraient bientôt obstrué l'embouchure « du plus beau et du plus large canal. »

L'isthme de Darien, dont la largeur d'une mer à l'autre n'est que de vingt-cinq lieues environ, avait aussi paru offrir des moyens favorables à l'établissement d'une communication entre les deux mers ; c'est en effet dans cette partie de l'Amérique que la chaîne des Andes se trouve complétement interrompue ; le sol est parfaitement uni et se prête à la construction d'un canal qui réunirait la baie de Cupiaco au Rio-Napi ; mais cette rivière est navigable dans la plus grande partie de son cours pour les pirogues seulement, et il faudrait entreprendre d'immenses travaux pour la creuser et la rendre accessible aux bâtiments

reçues de la part des spéculateurs de tous pays qui offraient des garanties suffisantes. (Courrier des États-Unis, 1er octobre 1842.)

l'insalubrité du climat peut d'ailleurs être considérée comme un obstacle insurmontable à l'accomplissement de ce plan, auquel on a renoncé depuis long-temps.

Le Choco est une contrée basse, humide et marécageuse ; il y pleut presque continuellement et son climat est extrêmement malsain. Son sol, couvert de sombres et épaisses forêts, est habité par des Indiens à peu près sauvages ; son niveau n'est guère élevé que de quatre-vingts mètres, et comme au Darien la chaîne des Cordillères y est entièrement interrompue. Je parlerai plus loin de ce pays, que j'ai parcouru. Un système de canalisation n'y est point à créer ; il existe depuis 1788. « Vers cette époque, dit M. de « Humboldt, un moine très-actif, curé du village de Novita, a « fait creuser par ses paroissiens un petit canal dans le ravin de « la Raspadura. Au moyen de ce canal, navigable lorsque les « pluies sont abondantes, des canots chargés de cacao sont venus « d'une mer à l'autre. »

Le canal réunit le Rio-San-Juan au Rio-Quito ; mais il n'est navigable qu'à certaines époques, et n'est utilisé que pour de petits transports intérieurs, qui ont bien diminué d'importance depuis la révolution américaine. La longueur de cette voie fluviale, par l'Atrato, le Quito et le San-Juan, est de soixante-quinze lieues, depuis le golfe de Darien jusqu'au port de *Chirambira*.

Je vais maintenant m'occuper du passage par le lac de Nicaragua. Les renseignements que j'ai été à portée d'obtenir sur les lieux même, ceux que j'ai recueillis depuis et que j'ai puisés aux sources les plus recommandables, me permettent de parler utilement de ce moyen de communication.

La largeur de l'isthme sur ce point est moindre qu'au Choco, et beaucoup plus grande qu'à Panama et au Darien ; mais cette distance se trouve abrégée par l'espace qu'occupe le grand lac de Nicaragua, qui communique avec le golfe du Mexique par un

canal naturel navigable nommé la rivière de San-Juan. Pour établir une communication entre les deux mers, il ne s'agit plus que de pratiquer une coupure dans la langue de terre de quatre à cinq lieues de largeur qui sépare le lac de la mer Pacifique, et où le sol, quoique élevé, est généralement coupé et bien arrosé par des torrents qui rendent très-facile et très-peu dispendieuse l'exécution d'un canal. Le lac de Nicaragua est donc l'unique point où la jonction des deux mers soit réellement praticable, et c'est le seul, du reste, sur lequel les gens de l'art et les voyageurs soient tombés d'accord.

Je dois aux recherches savantes de MM. Jomard et Eyriès la connaissance du plan d'un projet de canalisation, extrait de deux mémoires de Martin de la Bastide, imprimés en 1791, séparément et dans l'histoire abrégée de la mer du Sud, par de Laborde. L'auteur de ces mémoires, adressés à la cour de Madrid, s'attache à faire connaître les immenses avantages que le monde commercial doit tirer de cette entreprise, et à démontrer la facilité que le lac de Nicaragua offre pour son exécution. Son opinion est partagée par MM. de Humboldt, Pitman, Robinson et Stephen; elle l'est aussi par MM. Mahélin et Cochelet. Ce dernier, qui vient de rendre, en Égypte, son nom populaire, a été long-temps consul-général au Mexique, et M. Mahélin, qui a rempli à Guatemala les mêmes fonctions, a visité les lieux dont je parle avec cette intelligence supérieure dont il a donné si souvent la preuve.

A vol d'oiseau du port San-Juan, sur la mer des Antilles, au port de Nicoya, sur l'océan Pacifique, il y a à peine trente lieues; mais la distance, aussi à vol d'oiseau, de l'Atlantique au Pacifique, en traversant le lac jusque vis-à-vis de Grenade, est de cinquante lieues, vis-à-vis de Leon elle est de près de quatre-vingts lieues

L'utilité des dépôts de documents scientifiques est incontes-

[illegible] mêmes [illegible] à géographie. [illegible] [illegible] [illegible]

la rive septentrionale du lac, vers San-Miguelito et Peternal, est abrupte et sauvage, mais pleine de sites pittoresques; la rive sud, vers Nicaragua et Granada, est très-peuplée et richement cultivée; sa surface est parsemée d'îles et d'îlots qui forment des groupes de petits archipels où la végétation étale son luxe et ses richesses. La plus remarquable de ces îles est celle d'Omatepé, formée de deux hautes montagnes réunies par un isthme étroit; sur l'une de ces montagnes est un volcan, dont les éruptions soulèvent les flots avec violence et excitent des tempêtes comparables aux plus terribles tempêtes de l'Océan.

Le lac communique avec l'océan Atlantique par la rivière de San-Juan (Saint-Jean), dont le cours est de trente-deux lieues, à cause de ses nombreuses sinuosités; sa navigation a été peu étudiée jusqu'à ce jour, et les rapports qu'on en a faits sont remplis de contradictions. M. de Humboldt, que j'aime à citer parce que son nom fait autorité, dit que la plus grande hauteur du point de passage des eaux est de quarante-trois mètres, et qu'une profondeur moyenne de quinze et demi à dix-sept pieds est suffisante pour des navires de quatre cents tonneaux. Cette profondeur existe-t-elle généralement dans le cours du fleuve? peut-on facilement l'obtenir au moyen de travaux hydrauliques sur certains points? Les opinions sont très-partagées, et de nouvelles études seraient nécessaires pour fixer les incertitudes à cet égard.

D'après les uns, le Rio-San-Juan est parfaitement accessible aux navires qui tiennent la mer, et l'un des hommes les plus distingués du Guatemala par ses talents et ses lumières, M. Garcia Granados, qui m'a donné d'excellentes notes sur le pays, m'a affirmé que son père avait fait construire, il y a trente ans, un navire (*le Samson*) qui naviguait sur le golfe du Mexique et sur le lac. Enfin M. Stephen, voyageur moderne, très-éclairé, déclare

positivement que les eaux du San-Juan sont assez profondes pour recevoir de grands navires; et ce qui semble confirmer cette assertion, c'est l'expédition que les Anglais dirigèrent, vers la fin du dernier siècle, vers ces parages, expédition dont je vais parler tout-à-l'heure.

D'après les autres, sur quatre points de la rivière, il y aurait peu d'eau, et de grosses roches y formeraient des récifs que l'on désigne dans le pays sous les noms de *Raudales* de *Machuca*, de *Castillo-Viejo*, d'*el Toro* et de *la Vaca*. Ce ne serait pourtant pas un obstacle dont on doive désespérer de triompher. En ce moment, les pilotes du pays transportent sur leurs pirogues, aux époques mêmes des sécheresses, jusqu'à dix tonneaux de marchandises. D'un autre côté, il ne serait pas impossible d'enlever, du moins en partie, les *Raudales* qui obstruent le cours de la rivière, et des travaux de barrages pourraient augmenter le volume des eaux en retenant dans le lit du San-Juan, le Rio-Colorado et quelques autres petites rivières qui s'en échappent pour aller se jeter dans la mer, et dont les Espagnols avaient favorisé la sortie après l'expédition anglaise.

En sortant du lac par le San-Juan, on a à sa gauche le fort San-Carlos; huit lieues plus bas, le vieux fort (Castillo Viejo); plus loin, on trouve sur la rive droite l'embouchure du Rio-Sarapiqui, qui sert au transport des denrées de la belle province de Costa-Rica; enfin le San-Juan, avant de se jeter dans la mer, se divise en deux branches principales : celle du sud, qui prend le nom de Rio-Colorado, et celle du nord, qui aboutit au port San Juan. Ce port, l'un des plus vastes de tout le Guatemala, est assez sûr, mais il est exposé aux vents du nord; malheureusement il est très-malsain, et il en est de même d'Omoa, d'Izabal et des autres ports du littoral; les fièvres intermittentes y causent les plus grands ravages, et ceux qui en sont atteints succombent

en peu de jours; les étrangers doivent y faire un très-court séjour et se hâter de fuir ces rivages empestés. Le port de San-Juan est redevable de l'espèce de sécurité dont il jouit relativement à la tenue, à une longue presqu'île montagneuse et boisée qui l'abrite contre les vents du sud-est et de l'est, sans cependant le préserver des vents redoutables du nord. Il n'y a pas d'ailleurs le moindre établissement maritime, aucune ressource pour les navires, tout y est dans le plus grand abandon; les gouvernements de ce pays ne s'en occupent pas; ils ont bien d'autres soucis! Tout est triste et morne sur cette plage qui pourrait devenir si riante, et où l'on n'aperçoit que quelques misérables *ranchos* habités par des pasteurs encore plus misérables.

Sans doute, il appartient au génie du commerce de changer un jour la face de ces lieux; mais si l'Espagne ne s'est pas hâtée d'ouvrir cette brèche, « qui suffirait pour attirer tôt ou tard les « maîtres de l'Océan vers ce point du globe que la nature même « a destiné à faire changer de face au système commercial des « nations, » il est assez probable que les gouvernements américains bien avisés ne seront pas plus disposés à faciliter, avec une précipitation imprudente, une entreprise dont la réalisation pourrait leur devenir fatale.

Maîtresse de tous les débouchés de l'Océan, de toutes les positions qui le dominent, l'Angleterre comprend, surtout depuis qu'elle s'est établie sur la côte du Yucatan et des Mosquitos, qu'il manque un fleuron à sa couronne et que la possession de l'isthme de Nicaragua compléterait pour elle la domination de toutes les routes maritimes du globe.

Ce n'est point seulement d'aujourd'hui qu'elle jette ses avides regards sur ces contrées; on sait avec quelle lenteur patiente, tenace, calme, elle poursuit l'exécution des projets de sa politique envahissante. En 1780, on publia à Londres, sur les notes

les colonels Hudson et Lee et du capitaine Smith, une description des côtes de Honduras et du Guatemala; le tableau qu'on y traçait des richesses de ces contrées excita un tel enthousiasme, que le gouvernement se détermina à tenter l'invasion du fleuve San-Juan et à [illegible] un établissement; une force navale fut en conséquence placée sous les ordres de l'amiral Nelson, qu'il ne faut pas confondre avec le grand amiral; il mit à la voile de Plymouth et arriva bientôt sur les côtes de Honduras.

L'amiral reconnut l'embouchure du San-Juan; il y entra et le remonta. Arrivé dans le voisinage du vieux fort (Castillo Viejo), et n'ayant encore franchi que les récifs de *Machuca*, il reçut un si rude accueil des Espagnols, qui avaient élevé des batteries sur les deux rives, qu'il fut obligé de rebrousser chemin très-précipitamment après avoir perdu beaucoup de monde. A son retour, afin de se justifier de cette défaite aux yeux de son gouvernement, il déclara dans son rapport qu'après avoir remonté la rivière, il avait rencontré, sans parler des boulets *quarante cataractes* qui seules avaient mis obstacle à ses succès. Ce conte absurde, que l'intérêt de sa gloire lui fit inventer, prit cependant faveur, car personne ne s'avisa d'en vérifier l'exactitude, et depuis, les marins restèrent persuadés que la navigation du San-Juan était impraticable.

Ce n'est que depuis vingt ans environ que l'on a commencé à être désabusé; c'est aussi depuis cette époque que l'Angleterre a donné une attention plus particulière à ses établissements de Balize et de Mosquitos, destinés sans doute de longue main à prêter leur appui aux mesures qu'elle jugerait convenable de prendre contre le Guatemala; ses projets semblent être arrivés à leur maturité, et ils ont commencé à recevoir leur exécution. Le 1er juin 1842, le vice-amiral sir Charles Adams a déclaré le blocus du port San-Juan de Nicaragua.

Quels sont donc les motifs de cette sévère mesure? quels sont les griefs de l'Angleterre? on les ignore, et probablement il n'en existe aucun de réel; mais l'on sait que les prétextes ne manquent jamais en pareilles occasions (1). L'Angleterre veut, comme dans l'Inde, profiter des malheureuses divisions des états de l'Amérique-Centrale et de leur affaiblissement pour imposer ses volontés. Un prochain avenir nous les révélera, et personne ne sera surpris lorsqu'on apprendra que le pavillon britannique flotte sur les bords du Nicaragua et sur les rives du San-Juan.

Peut-être aussi que ces états, maintenant divisés et livrés à l'anarchie, se réuniront; le danger commun resserrera de nouveau le lien fédéral; les projets de l'Angleterre trouveront alors une résistance plus efficace, et les gouvernements de ces pays, quelque indolents et inhabiles qu'on les suppose, seront du moins guidés par un instinct de conservation.

Le 12 juillet et le 1er août 1825, quelques années avant la présidence du général Morazan, le congrès fédéral de la république du Centre-Amérique rendit deux décrets pour ouvrir une libre concurrence à l'exécution du canal. Les maisons Barclay, Herring, Richardson et Cie de Londres, Aron et Palmer de New-York, furent les premières qui firent des propositions pour obtenir la concession de son ouverture. On donna la préférence à celles d'Aron et Palmer; mais ces négociants ne trouvèrent pas l'argent nécessaire pour une si vaste entreprise et furent obligés d'y renoncer.

Le général Verveer, qui était plénipotentiaire du roi de Hollande au congrès de Panama, fit la connaissance du docteur Lar-

(1) Les réclamations des négociants anglais, qui s'élèvent, dit-on, à peu près à 20,000 liv. (500,000 francs); le gouvernement du Guatemala y a fait droit; mais il surgira bientôt un nouveau motif d'intimidation.

razabal, envoyé de la république de l'Amérique-Centrale à ce même congrès, et après avoir pris des renseignements sur le projet de l'ouverture du canal, fit des propositions à son gouvernement pour en entreprendre l'exécution. Elles furent agréées, et l'on envoya le général Verveer à Guatemala au commencement de l'année 1829. Aussitôt, on chargea les secrétaires d'état des relations extérieures, des finances, et le sénateur don José Mariano Mendoz, de traiter avec lui. Le congrès fédéral rendit un décret qui établissait le mode d'ouverture du canal, et le docteur Jose Sacassa fut nommé plénipotentiaire en Hollande, pour suivre cette affaire avec le gouvernement. Le roi était tellement pénétré de l'importance du projet pour le commerce en général et celui de ses états particulièrement, qu'il paraissait décidé à prendre sur ses propres fonds le quart des actions qui seraient émises. Les négociations étaient en pleine activité lorsque la révolution de Belgique eut lieu. Elle compliqua les difficultés financières de la Hollande, et arrêta l'exécution d'un projet qui exigeait de grands capitaux et de grandes avances.

Cependant le général Verveer était retourné à Guatemala, promettant l'appui du roi Guillaume. La législature de cette république, sous l'influence de Morazan, dit-on, et retenue par de basses jalousies ou par des craintes puériles, refusa de ratifier le traité avec la Hollande, et se priva ainsi de capitaux considérables qui auraient rendu ce pays le plus florissant du monde.

Cependant, en 1837, comprenant mieux les véritables intérêts du pays qu'il gouvernait, Morazan obtint du gouvernement fédéral une somme de 40,000 francs, et fit étudier cette voie de communication par un ingénieur anglais, M. Baily, qui acheva son travai en 1840. J'ai appris de M. Mahélin que l'extrémité N. O. du lac de Léon était le point dont on se servait pour relier l'Océan Pacifique au lac de Nicaragua.

Un Français, M. Chéron, beau-frère de M. Dumartray, de l'établissement duquel j'ai déjà parlé, a fait, seul et sans appui, un travail fort important. Il rattache l'océan Pacifique au lac de Nicaragua par un canal de jonction qui aboutirait au port de la Couleuvre. Dans son projet, ce canal serait beaucoup plus long que dans le projet Baily, mais d'une exécution plus facile et moins coûteuse, puisque le terrain, d'après les études qu'il a faites, offre peu d'obstacles et présente partout une surface presque plane.

Je ne crois pas devoir parler des autres projets qui ont été conçus, et je me contenterai de faire remarquer que le Guatemala doit être difficile dans le choix des concessionnaires du canal, et qu'il doit mettre de côté la question humanitaire pour consulter l'intérêt de son indépendance. L'Angleterre et les États-Unis sont des puissances trop intéressées à s'emparer de cette voie de communication pour la leur accorder sans d'immenses garanties; mais la Hollande, la Belgique et la France ne peuvent pas inspirer les mêmes craintes, et ces trois puissances devraient exécuter ensemble ce projet dans un but d'utilité générale

Oui, sans doute, dans un but d'utilité générale, car la réalisation de cette entreprise colossale augmenterait les relations des peuples; toute la côte occidentale de l'Amérique, les îles de l'Océanie, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, se trouveraient rapprochées de l'Europe, et la civilisation en aurait bientôt changé la face; mais c'est alors aussi, comme le dit le savant et illustre voyageur dans son éloquent langage, « que de grands changements s'effectueraient dans l'état politique de l'Asie orientale; « car cette langue de terre, contre laquelle se brisent les flots « de l'océan Atlantique, est depuis des siècles le boulevard de « l'indépendance de la Chine et du Japon. »

La prophétie de M. de Humboldt s'est réalisée. L'Angleterre

vient d'imposer à la Chine l'ouverture de quatre ports à son commerce, la cession de l'île de Hong-Kong et l'occupation provisoire des îles de Chusan et de Kolong, jusqu'au payement intégral d'une indemnité de 21,000,000 de dollars.

Je terminerai ce chapitre en rappelant ce que Martin de la Bastide disait des Anglais en 1791. Son opinion viendra corroborer la mienne, et sera, je l'espère, un nouvel avertissement pour le Guatemala.

« L'esprit de rapine est le caractère dominant de la nation « anglaise; l'appât des richesses lui a fait faire, dans les pays « étrangers, les choses les plus extraordinaires et dont elle ne « serait certainement pas susceptible chez elle. D'ailleurs, elle « n'a pas oublié ses établissements dans le golfe du Mexique, « dans la baie de Honduras pour la coupe des bois de teinture; « mais surtout celui qu'elle avait dans le rincon de los Mosquitos. « Ce dernier établissement, étant à portée des différents débou- « quements du lac de Nicaragua, mettrait les Anglais à même « de faire un grand commerce interlope avec les provinces de « Honduras, Nicaragua, Costa-Rica et même de Veragua, etc. »

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Guatemala. — Établissement de la république. — Lutte des partis. — Le président Morazan. — Carrera. — Population. — Commerce.

L'ancienne présidence de Guatemala faisait partie de la vice-royauté du Mexique; elle fut agrégée à la confédération mexicaine en 1822; mais elle s'en détacha en 1823, après la déchéance d'Iturbide, et se constitua, le 22 novembre 1824, en république fédérative sous le nom de république du Centre-Amérique. Cinq états composèrent la nouvelle république : Guatemala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua et Costa-Rica.

Guatemala, capitale de l'état le plus habile et le plus puissant, fut le siége du gouvernement central et celui du congrès chargé de discuter les intérêts généraux du pays.

La plus parfaite harmonie régna entre le gouvernement et les particuliers; les uns et les autres luttèrent de générosité, sacrifièrent leurs intérêts privés aux intérêts communs, et la nouvelle république fut organisée sous les auspices les plus heureux. L'ambition amena bientôt le trouble et le désordre. Les nobles, et avec eux les prêtres et les moines, regrettèrent leurs priviléges perdus, et demandèrent la centralisation dans le but de les reconquérir, du moins en partie. Les plébéiens soutinrent vigoureusement le principe de la fédération, pour conserver la part qu'ils prenaient aux affaires publiques. La lutte des deux partis dégénéra, de 1826 à 1829, en une guerre civile, sanglante et souvent atroce. Les fédéralistes l'emportèrent, et le pouvoir parvint enfin à se consolider sous le commandement d'un chef

unique, plein de bravoure, mais dépourvu de ce courage civique si nécessaire aux hommes qui vivent au milieu des révolutions et qui veulent les diriger. Morazan, né d'un père corse, dans l'état de Honduras, fut pendant quelque temps secrétaire de la municipalité de Teguecgalpo. Entreprenant, actif, ardent comme tous les hommes du pays de ses pères, il ne craignit pas d'aspirer au pouvoir et pensa qu'un peu de sagesse et de fermeté lui suffirait pour le conserver. Il se fit de nombreux partisans dans l'armée et dans les classes moyennes, s'entoura de quelques étrangers habiles et expérimentés, et s'attacha surtout à suivre les conseils d'un officier français, le colonel Raoul, son chef d'état-major. En 1829, après une grande victoire remportée sur les centralistes, il marcha sur Guatemala, et s'empara, sans coup férir, du commandement général de la république.

Devenu président, Morazan fut obligé, pour se maintenir au pouvoir, de s'appuyer sur le parti qui se disait libéral, et d'employer tout son temps à combattre ses ennemis ou à déjouer leurs entreprises. Absorbé par le besoin de veiller sans cesse à ses intérêts personnels, il dut négliger les intérêts les plus chers du pays, et le parti de la noblesse put lui reprocher avec raison d'avoir laissé dans l'abandon les routes et les canaux, de n'avoir pas cherché à développer l'industrie, à ouvrir de nouvelles voies au commerce, à répandre les bienfaits de l'instruction, et à doter la république des institutions civiles et sociales qui peuvent seules en assurer la prospérité.

En 1837, le choléra fit de très-grands ravages dans la population indienne du Guatemala; le peuple exaspéré ne savait à qui attribuer les maux qu'il souffrait, et son esprit incertain, chancelant, était une proie offerte à tous les intrigants, qui ne manquèrent pas d'entretenir et même de fomenter, par leurs sourdes menées, le mécontentement général.

Un jeune métis, nommé Raphaël Carrera, issu de la plus basse extraction, tambour dans les troupes fédérales, puis gardien de pourceaux, mais homme d'action et d'énergie, avait fixé les regards de quelques prêtres. Poussé secrètement par eux, et encouragé par sa propre ambition et par la défaveur qui s'attachait au gouvernement, il parvint à former une petite bande qui infestait, par ses brigandages, les environs de Guatemala. Son courage à toute épreuve, seul moyen qu'il eût d'en inspirer au peuple, augmenta sa troupe de tous les mécontents. Les prêtres le secondèrent alors plus ostensiblement, lui donnèrent des conseils, et il prit le titre de *protecteur de la religion et des droits du peuple.*

Ceux qui tenaient le pouvoir avaient détruit les couvents, dispersé les moines et confisqué leurs biens; celui qui l'ambitionnait protégea le clergé, et, grâce à son influence, acquit de nombreux adhérents dans le parti appelé *servile*, et composé, comme on le sait, de toute la noblesse et des plus riches propriétaires. Carrera battit plusieurs fois les troupes fédérales; son importance grandit et se développa rapidement; la division se mit dans les rangs de ses ennemis, chacun d'eux voulut se gouverner et même imposer ses volontés aux autres, et Morazan, abandonné de tous, fut contraint de se démettre du commandement et de le laisser dans les mains de son heureux adversaire, à peine âgé de vingt-trois ans.

Les nobles, et parmi eux MM. Aycinena, Batres Pavon, etc., craignant de se déclarer avant d'avoir la certitude du succès, n'avaient voulu se servir du jeune métis que pour l'opposer à Morazan; mais Carrera ne se contenta pas d'être leur instrument. S'il n'a pas pris le titre de président ou de gouverneur, il s'est donné le commandement général des forces de l'état de Guatemala, et il fait plier, sous sa volonté de fer, tous ceux qui avaient prétendu gouverner sous son nom.

Si l'éducation et l'expérience des hommes et des choses avaient façonné son esprit, si elles lui avaient fait comprendre la dignité du commandement, les besoins d'un état, et si elles lui avaient fait apprécier les institutions propres à rendre un peuple puissant et heureux, ce serait un homme remarquable. Il l'est du reste par son courage intrépide et par la haute position qu'il est parvenu à se donner; car ce n'est assurément pas un homme ordinaire celui qui, de gardien de pourceaux, est devenu le chef de ses concitoyens. Quelque bas que soit placé un peuple dans l'échelle sociale, l'homme qui s'est élevé pour le gouverner a eu souvent besoin d'une grande constance et d'une forte énergie, et il a toujours le mérite d'avoir su inspirer de la confiance à la masse qui lui a confié sa destinée.

Que son gouvernement soit tyrannique ou non, Carrera sort de la limite ordinaire. Je ne le comparerai point à ses concurrents; cependant, si l'on me demande mon opinion sur la différence qui peut exister entre lui et Morazan, je dirai qu'il manque à Morazan le savoir-faire de Carrera, à Carrera l'expérience et l'éducation, quelque peu soignée qu'elle soit, de Morazan, et à tous deux une étude approfondie des connaissances qu'exige la vie publique et un séjour de quelques années en Europe, pendant lesquelles ils auraient beaucoup vu et beaucoup appris dans le commerce des hommes politiques de notre époque.

Après avoir employé deux années à visiter la Colombie, le Pérou et le Chili, Morazan vient de se mettre à la tête de son parti, qui s'est soulevé de nouveau dans l'état de Costa-Rica, avec l'intention avouée de s'emparer de Guatemala et de reconstituer la république fédérale. Ses partisans espèrent qu'il se servira de son expérience chèrement acquise, qu'il donnera à son pays des institutions utiles, et le tirera pour toujours de l'état anarchique où il est plongé. Les journaux allemands nous apprennent

aujourd'hui que le fer d'un assassin vient de délivrer Carrera d'un rival dangereux; mais d'après les lettres du 1er novembre, cette nouvelle est dénuée de fondement.

Il est très-difficile d'indiquer la valeur numérique de la population de la république du Centre-Amérique; il n'y a ni registres de naissances et de décès, ni recensement, en un mot rien qui puisse aider à la constater. On ne peut donc l'estimer que par approximation.

On l'évalue tantôt à deux millions, tantôt à deux millions et demi, que l'on répartit de la manière suivante :

Quinze cent mille Indiens;

Quatre à cinq cent mille métis et mulâtres;

Deux à trois cent mille blancs.

Le commerce actuel d'importation consiste principalement en marchandises anglaises, telles que lainages, quincaillerie, bimbeloterie et surtout cotons manufacturés. Les Anglais les introduisent par leur colonie de Balize et pour une valeur de plusieurs millions.

Cinq ou six navires français de Bordeaux et du Hâvre apportent annuellement pour deux millions environ de marchandises, telles que vins, soieries, lainages, verroteries, articles d'industrie parisienne, modes, etc.

Les Américains du Nord fournissent des meubles, des farines, des toiles, des cordages, et une grande quantité de calicots communs appelés *tucuyos*, qui font une grande concurrence aux calicots anglais.

Les marchandises d'exportation sont, en première ligne, l'indigo et la cochenille, et en seconde ligne, le sucre, la vanille, le cacao, le tabac, le café, le riz, les bois de teinture et d'ébénisterie, un peu de coton, des gommes, du baume du Pérou, etc.; leur valeur est de six à huit millions de francs au plus.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

1° L'exécution si désirée du canal de jonction des deux mers;

2° La prodigieuse fécondité du sol, qui produirait des marchandises indigènes pour payer les marchandises exotiques, et faciliterait ainsi les retours. Mais, en ce moment, cette terre si fertile, abandonnée à l'insouciance et la paresse, justifie pleinement les paroles sévères que prononçait naguère le vice-président de la république, don Jose del Valle : « Tout est riche, » tout est magnifique lorsqu'on jette les yeux sur nos paysages; » tout est pauvre et misérable, au contraire, dans notre contrée, » lorsqu'on examine la situation de nos arts et de notre indus- » trie.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

Projet d'envahissement de l'Angleterre. — Origine du gouvernement anglais de Honduras. — Balize. — Esclavage déguisé. — Commerce. — Contrebande.

Je dois compléter ce que j'ai dit, dans le chapitre précédent, sur le Guatemala, par quelques détails sur la position des Anglais dans cette partie du continent américain. Le blocus des côtes de la République-Centrale par les forces britanniques, sous le commandement de l'amiral Adams, leur donnera de l'intérêt. Il est évident que la réclamation faite par le consul anglais d'une indemnité, pour les exactions commises sur les sujets de la Grande-Bretagne, n'a servi qu'à masquer une idée hostile, et que l'établissement de Balize est la cause principale de ce déploiement de forces, l'Amérique-Centrale voyant avec raison d'un œil inquiet les progrès rapides que font tous les jours des voisins pour lesquels sont bons tous les moyens d'agrandissement.

Non contents d'avoir usurpé le territoire de Balize, qui ne leur fut cédé par le roi d'Espagne que pour y couper des bois d'acajou pendant trente ans, et sous le prétexte d'assainir le pays en le déboisant, les Anglais veulent encore s'approprier les deux anciennes provinces de Matagalpa et de Choutalès, qui n'ont jamais été, il est vrai, soumises par les Espagnols, mais qui appartiennent géographiquement aux états de Nicaragua et de Honduras.

Pour arriver à ce but en conservant une apparence de légalité, ils ont imaginé un roi du pays habité par les Indiens

appelés Mosquitos, et donné ce titre au chef de l'une des mille tribus qui le peuplent. Après l'avoir séduit par le don de quelques objets manufacturés et l'avoir enivré de rhum et d'eau-de-vie, ils l'ont engagé à se mettre sous leur protection, et à faire, en leur faveur, un testament par lequel il cède et lègue à la reine Victoria, pour être occupé à sa mort, tout le pays dont ils le prétendent possesseur.

Les états de Honduras, de Nicaragua, et le gouvernement central même, sous la présidence du général Morazan, ont protesté contre cette usurpation, à laquelle ils croient pouvoir mettre fin *dès qu'une puissance européenne en fera la demande au gouvernement de la Grande-Bretagne.*

Mais le gouvernement de la Grande-Bretagne a trouvé un moyen facile d'empêcher toute demande de cette nature, en faisant naître ou avorter, au gré de ses intérêts, les révolutions dans l'Amérique centrale. Les États-Unis ont suivi trop fidèlement cet exemple, et les peuples espagnols de l'Amérique, jouets de deux intrigues, ne veulent pas comprendre que leur union peut seule leur permettre de conserver leur indépendance.

Je dois signaler aussi la politique à double fin de l'Angleterre. Elle a cru pouvoir accréditer des consuls auprès de la république et faire des traités de commerce avec elle; mais quand elle a été sommée d'évacuer Balize, elle a répondu qu'elle avait un traité avec l'Espagne, que la république n'était point reconnue par cette puissance et qu'elle devait s'adresser à la cour de Madrid.

Les écrivains, les voyageurs et les géographes de la Grande-Bretagne ont une manière de faire qu'il n'est pas inutile de connaître. Ils dénaturent toujours le nom d'un pays, et, toutes les fois qu'ils le peuvent, ils donnent un nom anglais à un lieu qui souvent en a déjà deux : le nom primitif, celui du peuple

même, et le nom imposé par la nation qui en a fait la découverte. Leurs géographes ont aussi l'habitude d'élargir sur leurs cartes, à l'aide des traits coloriés, le territoire appartenant à la Grande-Bretagne. C'est ainsi que le territoire concédé sur la côte de Honduras ne contenait que l'emplacement des magasins et les maisons d'habitation, et que toutes les cartes anglaises lui donnent maintenant une étendue de plus de seize millions d'hectares. Les géographes des autres nations copient ensuite servilement, et le territoire s'élargit au gré des usurpateurs.

Un boucanier écossais, nommé Wallace, avait cherché un asile au milieu des récifs et des écueils qui hérissent les côtes du Yucatan, et s'y était installé pour courir sur les galions espagnols, chargés de rapporter en Europe le produit des mines du Mexique et du Pérou, et pour exploiter les bois de teinture ou d'ébénisterie, qui croissent dans le golfe de Honduras ou dans la baie de Campêche. Vers le milieu du dix-septième siècle, les pirates étaient parvenus à former une station permanente d'où les Espagnols essayèrent de les chasser en 1659 et 1678; l'Angleterre les prit sous sa protection; ils se rendirent maîtres de Campêche et de la presqu'île du Yucatan, mais ils furent contraints de les abandonner en 1680.

Vers cette époque, le célèbre docteur Gibbons avait réussi, après plusieurs tentatives infructueuses, à faire confectionner un bureau-secrétaire avec des billots d'un bois dur et pesant que son frère avait rapportés du golfe de Honduras en Angleterre, comme lest d'un bâtiment qu'il commandait. La belle couleur du bois, la riche variété de ses dessins, excitèrent l'admiration, et l'usage de l'acajou devint bientôt général. De nombreuses demandes engagèrent les aventuriers anglais à reprendre leurs excursions dans l'intérieur du pays, et ils réussirent à reculer indéfiniment les limites de leur exploitation. Enfin la cour d'Espagne se décida,

en 1784, à transiger avec eux en leur concédant la faculté de couper du bois dans un rayon déterminé, mais sans leur accorder le droit d'y créer des établissements fixes.

Voilà le titre sur lequel l'Angleterre fonde ses droits et l'origine de son établissement de Honduras, situé dans la province du Yucatan, entre les parallèles de 17 et 19° de latitude septentrionale et les 90° 30′ et 92° 30′ de longitude à l'ouest du méridien. Balize en est le chef-lieu.

Les côtes de Honduras (1) sont bordées par une chaîne de rochers à fleur d'eau et parsemées d'îlots et de bas-fonds qui en rendent les approches dangereuses. Des pilotes sont chargés de diriger les navires et de leur faire franchir une passe assez difficile, la seule par où l'on puisse arriver à Balize. Cette ville, assise sur un rocher sablonneux, est composée de plusieurs rangées de maisons blanches, assez pittoresquement encadrées dans des massifs de verdure; ses rues larges se coupent à angles droits, et sa parfaite régularité décèle l'imitation de l'architecture espagnole; les maisons n'ont pas d'étage; elles sont construites en bois recouvert d'une couche de chaux. Trois édifices seulement méritent d'être remarqués : le palais du gouverneur, une vaste caserne, et la cathédrale. La ville est située à l'embouchure de la Balize, à laquelle elle donne son nom; cette rivière la partage en deux portions à peu près égales, qui communiquent entre elles par un pont de bois. Ses environs, presque toujours submergés, n'ont pu encore être mis en culture. L'eau de source n'est pas potable; l'eau de pluie est recueillie dans des citernes pour servir à tous les usages domestiques. Le climat est humide; la saison des pluies dure quatre à cinq mois, et la température est très variable.

(1) De *hondo*, profond. Colomb découvrit cette terre en 1502, et lui donna ce nom à cause de la profondeur de la mer près des côtes.

Balize a huit à neuf mille habitants; quinze cents ou deux mille sont Européens, les autres et même tous les soldats de la garnison appartiennent à la race nègre. Ils viennent de la Jamaïque, ou bien ils ont été recrutés sur la côte d'Afrique. Quels moyens les Anglais, ces zélés partisans du droit de visite, ces philanthropes sages et éclairés, si désireux d'abolir l'esclavage dans les pays qui produisent le sucre, pour en assurer le monopole à leur immense empire des Indes, quels moyens, dis-je, ont-ils mis en usage pour enlever les noirs à leur patrie? les mêmes que ceux employés par les négriers Espagnols ou Portugais, et un autre encore qui leur a été bien plus profitable : ils font la course aux négriers et trouvent ainsi des cargaisons toutes faites. Ils distribuent et parquent les individus d'après leurs qualités physiques, comme le feraient des détenteurs d'esclaves; ils enrôlent les uns sous le nom d'*engagés* et les emploient à la culture des terres; ils font de ceux qui *ont une haute stature et une belle prestance* des soldats, les appellent gravement *gentilshommes de la reine* (queen's gentlemen), les nourrissent, les habillent, leur donnent la schlague comme aux soldats blancs. Mais, lorsque le terme de sept années, fixé pour leurs engagements, est sur le point d'expirer, la récidive dans une faute double l'engagement et les attache pendant sept autres années au service de l'Angleterre. *Oh! English philanthropy!!!*

Le commerce de Balize est beaucoup plus considérable que sa population ne le ferait penser. Indépendamment des exportations en bois de teinture et d'acajou, dont la valeur s'élève à plus de quinze millions de francs, il s'y fait un commerce de contrebande qui a perdu de son importance depuis l'émancipation de l'Amérique, mais qui peut encore être évalué à 200,000,000 de francs. La position exceptionnelle de Balize, au centre des marchés du Mexique et de la Côte-Ferme, l'a rendue le dépôt des produits

des manufactures anglaises; ces marchandises sont ensuite internées par les frontières de terre, si difficiles à garder, ou jetées sur les côtes environnantes par de nombreuses goëlettes. On comprend maintenant l'intérêt que l'Angleterre attache à la conservation de cette colonie.

L'Angleterre a favorisé l'insurrection américaine, parce que la sévérité des lois espagnoles entravait son commerce de contrebande; elle a fait la guerre à la Chine, elle menace le Guatemala, elle agite l'Espagne dans le même but. Serait-il donc injuste d'appeler ses habitants *un peuple de contrebandiers ?*

CHAPITRE QUARANTIÈME.

Départ pour Guayaquil. — *Le Mentor* est visité par *le Galvarino*. — Conseils aux capitaines et subrécargues des navires de commerce. — Robertson.

Nos indigos étant embarqués, nous partîmes enfin de la côte du Guatemala pour Guayaquil, où le capitaine Gardner voulait toucher pour compléter sa cargaison en cacaos, salsepareille, quinquina de Loxa, et vendre les suifs qu'il avait pris à San-Blas. Nous mîmes donc à la voile, portant le cap au sud et sud-sud-est, pour passer en dedans des îles Galapagos; mais le vent était extrêmement faible, et nous ne tardâmes pas à être surpris par les calmes qui nous empêchèrent de poursuivre notre route.

Fatigué de cette immobilité, le capitaine réunit un jour tous les officiers dans sa chambre, et, contre son habitude, il nous demanda notre avis. Devait-il s'approcher de la côte, la côtoyer jusqu'au golfe de Panama, et là, profiter de toutes les brises pour gagner Guayaquil bord-sur-bord? ou, devait-il prendre la bordée du sud et continuer ainsi jusqu'à ce que nous eussions atteint les vents variables par les 25 à 30° sud pour revenir à la côte du Pérou, en faisant route à l'est?

Le capitaine, s'appuyant sur l'autorité de l'auteur américain Delano, penchait pour ce dernier parti. Je crus devoir au contraire conseiller de suivre le premier, à cause de la saison où nous nous trouvions; aux théories de Delano j'opposais la science pratique de plusieurs officiers espagnols d'un grand mérite, les instructions qu'ils m'avaient données, et surtout un petit traité

de don Eugenio Cortez sur les vents et les courants des côtes de la mer du Sud, traité qu'il destinait à l'impression et qu'il m'avait permis de copier. Enfin, je représentai au capitaine qu'il s'exposait à être visité par des navires patriotes s'il s'approchait de la côte du Pérou, que son chargement était espagnol et qu'il pourrait être arrêté. A ces mots, le capitaine, dont l'amour-propre était froissé, oubliant les services désintéressés que je venais de lui rendre, les preuves de dévouement que je lui avais données en exposant ma santé aux atteintes d'un climat meurtrier, sans aucun espoir de récompense, dans le seul but de faire réussir une opération qui devait lui être utile, me dit avec colère : « Est-ce bien vous qui me dénoncerez? — Assez, capitaine, lui répondis-je, assez. Allons à Guayaquil et débarquez-moi. A quoi me sert-il de me dévouer pour vous, si je dois être soupçonné d'une action infâme? Cette idée ne vient pas de vous, j'aime à le penser. » Effectivement, elle lui avait été inspirée par le lieutenant Kennedy, mon collègue. Plusieurs années après, j'ai retrouvé le capitaine Gardner à Valparaiso, commandant *la Sabine* de New-York; il me présenta aussitôt à ses officiers, et devant eux il me rendit justice entière. Kennedy, qu'il avait élevé et nourri pendant quinze ans, l'avait abandonné après lui avoir causé de vifs désagréments.

J'ai souvent obligé, dans ma vie aventureuse, des amis, des personnes même avec lesquelles j'avais des relations peu intimes; je l'ai toujours fait avec abnégation; la plus noire ingratitude m'a quelquefois puni de mon désintéressement; mais je suis toujours retombé et toujours prêt à retomber dans les mêmes fautes. J'aime mieux qu'il en soit ainsi, et je dors plus tranquillement en me sachant victime de l'ingratitude des autres que si je savais les autres victimes de mon égoïsme. Mais je ne puis m'empêcher de déplorer encore la conduite du capitaine

Gardner à mon égard; elle fut le motif de mon long séjour en Amérique, elle me priva du triste bonheur de rendre les derniers devoirs à ma mère bien-aimée et de recevoir sa bénédiction. Quand je revins en France, elle n'était plus! je ne retrouvai pas non plus mon jeune frère. Hélas! il était mort comme son père, sous le drapeau tricolore, en servant son pays (1).

Le capitaine fit route au sud et notre voyage fut long. Enfin, le sommet des Andes, que nos regards avides cherchaient tous les jours avant le lever du soleil, nous apparut couvert de neige et se détachant sur un ciel bleuâtre; il nous annonçait que nous étions à cinquante lieues environ des côtes du Pérou. Nous naviguâmes donc avec précaution dans la crainte d'être rencontrés par un des navires de l'escadre chilienne qui bloquait ces côtes pour empêcher les Espagnols d'introduire des secours dans Lima, assiégée alors par l'armée du général San-Martin. Ce fut inutilement : un matin, nous aperçûmes un brick de guerre qui venait sur nous. Le temps avait été assez clair pendant la nuit; mais quelques moments avant le jour une brume épaisse nous avait caché son approche. Un coup de canon assura le pavillon anglais et nous fit croire un instant que c'était un navire de cette nation. Cependant le capitaine Gardner, doutant avec raison de sa nationalité, voulut essayer sa marche avec celle de ce navire, et il prit aussitôt le plus près, afin de lui échapper, si c'était possible, sous cette allure. Le brick nous gagnait, quoique *le Mentor* fût d'une marche supérieure, et comme il se trouvait au vent de nous, nous laissâmes arriver grand largue et hissâmes toutes nos

(1) Gabriel Lafond, entré au service à dix-sept ans, chef de brigade, aide-de-camp du prince Murat à l'armée d'Italie, décoré au camp de Boulogne, inspecteur aux revues, mort à Varsovie en 1807, âgé de trente-trois ans.

Joachim Lafond, filleul du roi de Naples, lieutenant au 19e léger, mort à Verdun des fatigues de la campagne de Belgique, en 1831, à l'âge de vingt-cinq ans.

bonnettes en même temps. Le brick nous gagnait encore, car il avait aussi forcé de voiles, et lorsqu'il fut certain que nous cherchions à l'éviter, il hissa le pavillon chilien et nous décocha un coup de canon dont le boulet vint tomber à une encâblure du *Mentor*. La fuite n'était plus possible, la marche du brick était supérieure à la nôtre; toute résistance devenait aussi inutile. Que faire sans artillerie et avec douze hommes d'équipage contre cent cinquante hommes et vingt-deux pièces de canon? Apaiser ou tromper ceux qui nous poursuivaient, en nous soumettant de bonne grâce. Le brick pouvait nous arrêter, nous emmener dans un port du Chili ou du Pérou, et lors même que nous eussions été relâchés plus tard, quelle indemnité eût pu compenser nos pertes? et quand est-ce que cette indemnité eût été accordée et payée?

Les amis et les protecteurs du droit de visite excitent vraiment le rire quand ils parlent d'indemnités pour les dommages éprouvés par un navire arrêté illégalement. Qu'ils interrogent les personnes même qui ont été le plus largement indemnisées? qu'ils leur demandent quand et comment ces indemnités leur ont été accordées? La réponse sera unanime : aux uns, sur leur tombe; aux autres, après leur ruine et leur déshonneur.

Marins ou négociants, transigez; faites des sacrifices, donnez, donnez à pleines mains pour échapper à une détention quelque courte qu'elle soit, et n'abandonnez jamais vos intérêts, dans l'espoir que les forces navales ou la diplomatie de votre pays vous feront rendre justice, quand même ce pays serait notre belle France, car chez nous le sentiment l'emporte toujours, et nous sommes faibles à force de justice et d'équité.

Nous hissâmes le pavillon américain et nous mîmes en panne. Le capitaine fit armer le canot et voulut m'envoyer à bord du brick chilien. « Je n'irai pas, lui dis-je, si vous ne réparez publi-

quement, devant tout l'équipage, l'insulte que vous m'avez faite! — Je ne puis le faire devant tout l'équipage, me répondit le capitaine, je craindrais de donner à quelques-uns de mes matelots l'idée de me vendre. En vous chargeant de cette mission, n'est-ce pas vous prouver que j'ai confiance en vous? — Que ce soit donc en présence de M. Kennedy et de Manuel, le nègre fidèle qui m'a accompagné dans mes courses. Dites-leur que vous vous repentez d'avoir douté de moi. — J'y consens, et je veux même vous donner un témoin de plus. » Le capitaine fit appeler le maître d'équipage, M. Kennedy, le maître d'hôtel et Manuel, et il leur dit : « Dans un moment d'irritation, j'ai offensé M. Lafond; mais je n'ai jamais douté de sa loyauté; je lui en fais mes excuses devant vous, et je le charge d'aller à bord du brick chilien prouver à son commandant que nous sommes un navire américain et une propriété américaine. » Cette réparation me parut suffisante. « Je vous remercie, capitaine, lui dis-je, de votre meilleure opinion à mon égard. Je suis prêt, et je vous assure que je remplirai avec soin et circonspection la commission dont vous me chargez. »

A peine étions-nous embarqués dans le canot qu'un second coup de canon tiré à boulet vint nous prouver que nous avions pris le parti le plus sage. Le brick s'approchait toujours; quand il fut très-près, il se mit en panne et attendit notre canot qu'il avait aperçu. Je montai promptement à bord. C'était un fort beau brick de guerre, très-bien installé; les officiers et l'équipage étaient étrangers, presque tous Anglais. On remarquait cependant parmi les matelots quelques figures noires ou basanées qui annonçaient une origine américaine.

Un officier d'une taille moyenne, les cheveux roux, le teint enluminé et le regard féroce, commandait la manœuvre d'un ton bref et sévère. Le commandant se promenait sur l'arrière du

navire, et sa physionomie noble et distinguée faisait ressortir bien plus encore la dureté des manières de l'officier qui paraissait être son second. J'allai droit à lui; il me demanda en anglais d'où nous venions, qui nous étions et où nous allions. Je parlais beaucoup mieux l'espagnol que l'anglais, et je lui répondis en espagnol. « Comment me parlez-vous en espagnol si vous êtes Américain du nord? me dit-il aussitôt. — Je suis Français, commandant, second à bord du *Mentor*; j'ai été embarqué à San-Blas. Mon capitaine a cru que votre navire était commandé par des Américains du sud, et que je leur expliquerais mieux dans leur langue ce qu'ils désiraient savoir. — Tout cela me paraît étrange, dit l'officier rouge en s'approchant de nous. Il faut visiter ce navire et nous en emparer s'il paraît être une propriété espagnole ou porter des marchandises espagnoles. » Le commandant hésitait; mais l'officier lui dit : « Je me charge de cette mission si vous le permettez, commandant; car, dans notre intérêt, dans celui de la cause que nous défendons, nous devons faire le plus de mal qu'il sera possible au commerce espagnol. — Allez donc, M. Robertson, et visitez avec soin les papiers de ce navire. »

On nous garda jusqu'à ce que le canot qui portait le lieutenant Robertson fût parti; mais nous pûmes quitter le brick peu après lui. En montant sur *le Mentor*, Robertson avait déjà l'air d'en être le maître. Notre navire était si beau, si bien tenu, il paraissait si propre à faire une corvette de guerre, qu'il excita à l'instant même sa convoitise. Le capitaine Gardner fut étonné de cette visite; mais Robertson ne lui laissa pas le temps de la réflexion. « Vous venez de San-Blas et de Guatemala, capitaine? — Oui, monsieur. — Vous avez une cargaison espagnole? — Non, elle m'appartient. — Où allez-vous? — A Guayaquil. — Savez-vous que c'est un port espagnol? — Je le sais. — Eh bien!

non, il est indépendant.—Peu m'importe; je vais y chercher des cacaos et non des indépendants ou des Espagnols.— Vos papiers? — Descendez dans la chambre et je vous les montrerai. »

Ils descendirent, et bientôt Robertson, remontant sur le pont, dit à haute voix : « Le navire est de bonne prise. Que la moitié de l'équipage et un officier se préparent à passer à bord du *Galvarino*; » car c'était *le Galvarino*, capitaine Stary, brick de guerre de la république du Chili, qui croisait au large du Callao. Le capitaine Gardner était en proie à la plus vive agitation. Il était certain d'être réclamé par les navires de guerre des États-Unis; mais quelle perte de temps et d'argent n'avait-il pas à redouter! Sa grande opération d'indigos à travers le Guatemala, privée des soins qu'il devait lui donner à l'époque présumée de son retour aux États-Unis, ne pouvait-elle pas manquer par suite de ce retard, et le ruiner lui et ses armateurs?

Il eut cependant assez d'empire sur lui-même pour cacher les craintes qui le tourmentaient, et s'adressant aussi à son équipage, aux hommes armés du brick, il dit en regardant Robertson : « Je proteste ici contre la violation du droit des gens qui est commise à mon égard par monsieur. Je le rends responsable, ainsi que le pays qu'il sert, de tous les dommages qu'il cause et des insultes qu'il prodigue de gaieté de cœur à la propriété et au pavillon des Etats-Unis. Je suis en règle; mon navire et ma cargaison appartiennent à une maison de l'Union, mes papiers sont véridiques, et l'action que l'on commet ici est un acte de piraterie. » Robertson, à ce mot, porta la main à sa ceinture pour y saisir un pistolet; mais le capitaine Gardner le regarda sans crainte et répéta : « Oui, un acte de piraterie, et je ne céderai et n'abandonnerai mon navire qu'à la force et à la violence. »

Pendant toute cette scène, nous n'avions pas remarqué qu'une brume épaisse nous enveloppait et que nous n'apercevions déjà

plus le brick. Je formai aussitôt un plan de défense et je résolus de faire armer les matelots, afin de nous préparer à la résistance si les indépendants voulaient enlever le commandement du navire au capitaine Gardner.

De temps en temps, nous entendions des coups de canon, les uns plus éloignés, les autres plus rapprochés de nous. Nous ne pouvions pas nous expliquer ces distances différentes; il fallait donc qu'il y eût deux navires en vue.

J'ordonnai à quatre matelots de me suivre. Nous glissant sous la chaloupe, nous descendîmes par le grand panneau dans l'entrepont, et de l'entrepont derrière la chambre où les armes étaient suspendues à un râtelier. Nous revînmes prêts à faire main basse sur les quatre matelots qui avaient accompagné Robertson, car les deux autres gardaient le canot le long du bord.

Robertson n'était pas sans inquiétude; il voyait bien que si le temps continuait à être aussi brumeux, nous pourrions nous échapper et l'enlever, et il était devenu aussi aimable qu'il l'était peu quelques instants auparavant.

Le capitaine Gardner voulut cependant laisser le bon droit de son côté; il lui dit : « Je vais attendre une heure en panne; lorsqu'elle sera écoulée, si le temps ne s'éclaircit pas, je laisse arriver et vous emmène à Guayaquil, ou, si vous le préférez, vous descendrez dans votre canot et attendrez le brick; car, vous le voyez, je suis le plus fort maintenant. Si la brume se lève, promettez-moi de retourner à bord du *Galvarino* pour dire à votre commandant que vous avez pris l'engagement de me faire conduire devant le Callao, où doit être mouillée une frégate des États-Unis, afin que mes droits y soient débattus en présence du commandant des forces navales de mon pays. Robertson voulut faire des observations; mais voyant que la détermination du capitaine était irrévocable, il promit tout ce qu'on lui deman-

dait, et dit qu'il aimait mieux être conduit à Guayaquil que d'être laissé dans le canot.

Nous allions faire voile, car l'heure avançait, et le capitaine Gardner, fidèle à sa promesse, faisait toutes ses dispositions pour continuer son voyage, lorsque le soleil, perçant cette brume épaisse, dégagea l'horizon et nous laissa voir assez loin de nous le brick *le Galvarino* toujours en panne. L'œil de Robertson devint étincelant, une joie féroce anima son visage, et il se précipita le pistolet à la main sur M. Gardner, en s'écriant : « Vous êtes maintenant à moi, mes maîtres; c'est moi qui vais vous dicter mes lois. »

Croyant qu'il allait frapper le capitaine ou lui tirer un coup de pistolet, je le couchai en joue avec ma carabine. « Si vous faites un pas, lui dis-je, vous êtes mort; car j'aurai encore le temps de vous envoyer cette balle avant l'arrivée du brick. » Robertson recula; le capitaine Gardner s'élança auprès de moi et s'arma à son tour. Un combat dont nous eussions été ensuite victimes allait s'engager, lorsque nous aperçûmes une corvette de guerre américaine qui s'avançait sous toutes voiles. Elle vint se mettre entre le brick et nous; elle nous envoya aussitôt un grand canot avec dix-huit matelots armés et deux officiers. L'un d'eux nous dit qu'ils nous avaient vus depuis long-temps, qu'ils avaient surveillé le brick, et que le commandant de *la Peacock*, croyant reconnaître à la blancheur de nos voiles un navire américain, il avait manœuvré pour venir nous prêter secours si nous en avions besoin, et faisait tirer des coups de canon de temps en temps, parce qu'il pensait que nous avions aperçu son navire.

La scène changea tout-à-fait de face. Le commandant de *la Peacock* envoya un second canot avec un officier pour prendre connaissance de ce qui s'était passé, et il se rendit à bord du *Galvarino* pour s'entendre avec le capitaine Stary, qui, en

galant homme, convint que *le Mentor* ne pouvait pas être arrêté.

On voit que

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Ce fut donc en mer, avant d'arriver sur les côtes du Pérou, que je fis pour la première fois connaissance avec le lieutenant Robertson, qui a joué plus tard un certain rôle dans la marine chilienne et péruvienne. La profonde scélératesse de cet homme doit attacher à son nom un éternel opprobre; mais comme son histoire n'est pas connue de ceux mêmes qui ont vécu avec lui pendant les guerres de l'indépendance, je crois être agréable au lecteur en la lui racontant ici; elle lui fera attendre patiemment, j'espère, notre arrivée à Guayaquil. Qu'il nous laisse donc voguer sous toutes voiles, après avoir remercié l'aigle américaine du service qu'elle nous avait rendu en nous arrachant aux serres du condor chilien.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

HISTOIRE D'UN PIRATE.

Le commandant Robertson — Martelin. — *La Quintanilla.* — *Le Congreso.* — *La Diligente.* — Le commandant Billard. — Position critique du *Congreso.* — Teresa Mendez. — Enlèvement au Callao de plus de 10,000,000 en espèces.

Robertson, Écossais, débuta dans sa carrière orageuse par être aspirant ou garde marine dans la marine militaire de l'Angleterre. Plus tard, il s'embarqua comme officier à bord du brick *le Galvarino* (1), sous le commandement du capitaine Guïse, qui était accouru au premier signal de la révolution du Chili pour consacrer sa personne et son brick armé en guerre à la cause de l'indépendance. Robertson servit dans la marine chilienne et assista à la prise de Lima; quelques années après, il prit du service dans celle du Pérou. En 1822, commandant un brick de guerre chilien, il aborda à Arauco, sur la côte du Chili, avec une partie de ses matelots, et surprit pendant la nuit Benavidès, chef d'une troupe de bandits qui infestait toute la province de la Conception. Benavidès put s'échapper avec son second, l'Italien Martelin, qui fut blessé et dont nous reparlerons bientôt; mais presque toute leur bande tomba au pouvoir de Robertson.

Robertson était brave jusqu'à l'excès; son caractère fougueux

(1) *Le Galvarino* fut commandé ensuite par le capitaine Stary, et Robertson devint premier lieutenant.

et passionné le rendait souvent farouche et cruel. Il avait la taille moyenne, les cheveux rouges, le regard fauve, et quoique ses traits n'eussent pas précisément de la laideur, son aspect était repoussant; le sourire qui errait presque continuellement sur ses lèvres donnait à sa physionomie quelque chose de la hyène, qui frémit de plaisir en voyant sa proie. Robertson fit pendre, sans autre forme de procès, les soixante à soixante-dix prisonniers de la troupe de Benavidès, en expiation de leurs crimes, et il prenait un singulier plaisir à les voir suspendus aux branches d'arbre où il les avait fait accrocher.

Robertson cessa de servir le Chili pour aller s'établir dans une île déserte, *la Mocha*, à trente lieues au sud de la baie de la Conception. Là, n'ayant avec lui qu'un seul domestique et deux femmes destinées, selon lui, à devenir les sources premières d'une nouvelle population, il sembla vouloir réaliser le rêve de Robinson, dont, pendant quelque temps, il emprunta jusqu'au nom. On prétendit, à cette époque, qu'il voulait faire de la Mocha une espèce de refuge et d'asile pour quelques aventuriers hardis qu'il aurait réunis, et à l'aide desquels il serait allé capturer des navires cinglant vers l'Europe, chargés d'or et d'argent. Sa conduite a trop bien justifié cette supposition.

La troupe de Benavidès ayant été amnistiée par le gouvernement du Chili après la mort de son chef, Martelin revint à Valparaiso. J'étais alors dans la maison Dubern, Rejo et C°, et nous avions à notre adresse une goëlette de Guayaquil, que M. Luzarraga, à qui elle appartenait, fit appeler, comme souvenir de famille, *les Quatre-Sœurs*. Martelin était très-bon marin, il parvint à obtenir du service à bord de cette goëlette, et comme les capitaines espagnols de la côte d'Amérique préféraient alors pour maîtres d'équipages des Génois ou des Vénitiens, cet emploi lui fut accordé.

Martelin avait une souplesse insinuante qui lui gagna les bonnes grâces de l'Espagnol qui commandait *les Quatre-Sœurs*. Arrivée à Guayaquil, la goëlette fut destinée à porter sur les côtes du Mexique une cargaison de cacao. M. Luzarraga, ne pensant pas qu'on pût discipliner jamais un soldat de Benavidès, voulait débarquer Martelin; mais en Amérique, les Espagnols, qui étaient enrôlés sous la bannière de l'indépendance, eurent toujours une intime sympathie pour leurs compatriotes et pour tous ceux qui avaient servi dans le parti contraire. Or, Martelin prétendait qu'il avait été, avec Benavidès, l'âme du parti royaliste dans le sud du Chili, et qu'il ne se reconnaissait d'autre tort que sa persévérance indomptable à soutenir les efforts de l'Espagne. Martelin gagna sa cause, le propriétaire de la goëlette se laissa fléchir; mais le maître d'équipage des *Quatre-Sœurs* ne se contenta pas d'être un homme à gage; il prit pour matelots des hommes sur le dévouement desquels il pouvait compter, et quand il fut arrivé au bas de la rivière de Guayaquil, il conçut et mit à exécution, avec leur aide, le projet de faire subir au capitaine et aux matelots qui lui étaient attachés le traitement auquel son adresse l'avait fait échapper. Surprises au milieu du sommeil, les victimes de Martelin ne purent tenter aucune résistance et furent débarquées impitoyablement. Martelin, maître de la goëlette, se dirigea sur les îles Chiloë, que le lieutenant-colonel Quintanilla conservait encore à l'Espagne. Là, Martelin fut nommé capitaine de frégate de la marine espagnole, et il partit avec ce bâtiment armé en guerre, sous le nom de *la Quintanilla*, pour aller croiser sur les côtes du Chili et du Pérou contre le commerce des indépendants. Martelin ayant appris que Robertson résidait à la Mocha, résolut de faire une descente sur cette île pour assouvir la vengeance qu'il avait juré d'exercer contre le bourreau de ses compagnons. Il surprit donc son

ennemi, qu'il jeta chargé de fers dans la cale de son navire; Robertson dut alors à son tour expier ses forfaits, et s'il échappa à la mort, ce ne fut que pour subir plus de tourments et d'humiliations. Mais son étoile ne devait pas s'éteindre si tôt, et la tempête vint au secours du marin!... La goëlette allait être engloutie sous les vagues furieuses, toute l'expérience de Martelin et de son équipage devenait insuffisante pour la garantir des écueils contre lesquels elle menaçait de se briser; enfin, ne sachant quelle protection invoquer, le danger étant toujours plus imminent, on eut recours à l'homme chargé de chaînes, à Robertson! on le conjura, on le supplia de se sauver lui-même en sauvant les autres. Robertson reprit sa place naturelle; il remonta de la cale en maître, et, grâce à l'habileté de son commandement, le péril dura peu, le calme revint dans les esprits de tous ces misérables si craintifs peu d'heures auparavant. On lui donna alors pour récompense une demi-liberté, il put se promener sur le pont, voir le mouvement des nuages et des vagues, et rêver à loisir aux moyens de regagner la liberté qu'il avait perdue. L'heure de sa délivrance ne devait pas tarder à sonner. Arrivé sur les côtes du Pérou, dont une partie était encore au pouvoir des Espagnols, il parvint à gagner le bord d'un navire anglais qui le mena au Chili; mais, dans son orgueil, il n'oublia pas, avant de partir, d'écrire à Martelin qu'il ne se considérait point obligé à aucune reconnaissance envers lui, puisqu'il devait sa vie à son ignorance, à sa peur, et non pas à sa générosité; il finissait en lui déclarant que, si le hasard les mettait jamais en présence, la mort de l'un d'eux serait la conséquence de cette rencontre.

Robertson se proposant de reprendre du service dans l'armée navale du Pérou, dans laquelle il était capitaine de frégate, prit passage à bord du *Congreso*, brick de guerre péruvien, commandé par le capitaine Young. *Le Congreso* était à Valparaiso lors de la

tempête effroyable pendant laquelle se perdit *l'Aurora*, dont je parlerai plus tard, ainsi que dix-huit autres grands navires; *le Congreso* en fut quitte pour la totalité de sa mâture jetée à la mer, et ce fut ce qui le sauva du naufrage. Aussitôt qu'il put se remettre en route, il parcourut les côtes du Pérou à la recherche de *la Quintanilla* et des autres corsaires espagnols que le capitaine Young savait être sortis de Chiloë. A Arica, *le Congreso* aperçut *la Vigie*, navire français qui, sous le commandement du capitaine Télémaque Guilhem, avait été capturé par *la Quintanilla* et armé en guerre par Martelin. *Le Congreso* s'en empara; mais, presque au même moment, apparut la corvette de guerre française *la Diligente*, commandée par M. Billard. Celui-ci se crut en droit de réclamer *la Vigie* au capitaine Young, qui lui répondit que le navire en sa possession était de bonne prise, et que si d'ailleurs il pensait pouvoir le réclamer, c'était au gouvernement espagnol qu'il devait s'adresser; car c'était aux Espagnols que lui, Young, avait pris ce navire. *Le Congreso* et la corvette française, en longeant la côte, rencontrèrent *la Quintanilla*, suivie de *la Maquena*, dernière prise qu'elle avait faite; *la Maquena* ne pouvant échapper, se jeta à la plage et fut brûlée par son équipage. Mais *la Quintanilla* soutint le feu du *Congreso*, tout en battant en retraite, jusque dans la crique de Guilca; alors *le Congreso* se mit en mesure de bloquer *la Quintanilla*, et le commandant Billard, de son côté, voulut faire rendre gorge à *la Quintanilla*. Dans un moment de calme, *le Congreso* fut entraîné par les courants si près de la côte, qu'il fut contraint de mouiller presque dans les brisants; alors plusieurs chaloupes espagnoles se détachèrent de la crique pour essayer de s'emparer du *Congreso*; mais deux coups de canon chargés à mitraille leur prouvèrent promptement l'inutilité de leur tentative. Cependant la situation du *Congreso* devenait de plus en plus critique; déjà l'équipage et les

officiers s'étaient jetés dans les embarcations pour échapper au double péril des brisants et des Espagnols, qui commençaient à occuper les hauteurs, d'où ils se disposaient à faire feu sur ceux qui tenteraient d'aborder.

Dans cette extrémité, le commandant Young fit demander du secours à *la Diligente*; M. Billard répondit que la France n'étant pas en guerre avec l'Espagne, il ne pouvait secourir le brick péruvien, se débattant sous le feu des Espagnols, sans enfreindre la neutralité garantie entre les deux nations, et que force lui était de se borner à envoyer ses embarcations pour recevoir l'équipage du *Congreso*. Robertson avait juré de ne pas tomber vivant entre les mains de Martelin, son plus mortel ennemi; il resta donc à bord avec le capitaine Young, prêts tous deux à se donner la mort si le navire venait à la côte. Toutefois, ils espéraient encore qu'une petite brise de terre pourrait les sauver, et cet espoir ne fut pas déçu, car bientôt cette brise, si ardemment désirée, vint à la fois retremper leur âme et rafraîchir leur visage. Alors, ils rappelèrent tous les matelots qui étaient dans les embarcations, ils déployèrent en un instant toutes les voiles, coupèrent tous les câbles, et le navire fut sauvé!... Il était temps, car l'ennemi avait lancé une seconde fois ses chaloupes armées pour attaquer les embarcations du brick et celles de la corvette française qui, sous les ordres de MM. Bruat et La Gatinais, avaient recueilli l'équipage du *Congreso*.

Robertson ne respirant en quelque sorte que pour sa vengeance, ne s'en tint pas là et voulut encore, de concert avec le capitaine Young, essayer de s'emparer de *la Quintanilla*, restée dans la crique. Des hommes de bonne volonté se présentèrent pour réaliser ce projet, et ils partirent bien armés avec deux chaloupes; mais le moment était mal choisi, la nuit devint si obscure et la mer si agitée qu'il leur fut impossible de trouver l'entrée de la crique;

enfin ils tombèrent sous le vent, et le jour suivant les courants les avait entraînés en face des plages de Camana, où ils furent recueillis par *le Congreso*. Ce brick continua sa route sans encombre jusqu'à Lima, et Robertson dut encore, pour cette fois, ajourner ses projets de représailles et de vengeance.

Dès que *le Congreso* fut parti, le commandant Billard signifia à Martelin qu'il ne sortirait de la crique qu'après avoir donné toutes les satisfactions voulues pour la prise de *la Vigie*. Martelin, se voyant bloqué, envoya un exprès à Arequipa pour faire connaître sa position au lieutenant général don Juan Martinès, qui commandait la province pour les Espagnols. Le général écrivit au commandant français, qu'au nom du vice-roi du Pérou il se chargeait de terminer l'affaire de *la Vigie*, qu'il le rendrait dès lors responsable de la détention de la goëlette qui, disait-il, avait une mission à remplir. Le commandant Billard ne crut pas légitime de retenir la goëlette plus long-temps. Martelin sortit donc la nuit suivante; mais, entraîné par sa forfanterie, il lâcha quelques coups de canon sur la corvette française, espérant que sa marche supérieure le garantirait des atteintes du navire qui d'ailleurs était encore à l'ancre. Mais il ne savait pas, ou il avait oublié, que *la Diligente* était, comme elle est encore, un des plus fins voiliers de la marine française. Dans ce moment, était de garde un de ces officiers qui savent au besoin prendre une résolution spontanément.

M. Bruat n'eut pas grand'peine à démontrer au commandant Billard, qui était monté au bruit du canon, que l'on pouvait couper les câbles et appareiller de suite. En effet, au premier coup de sifflet, tout l'équipage fut sur le pont, et presque aussitôt la corvette fut à la voile. La brise étant faible, on arma des avirons de galère et l'on poursuivit *la Quintanilla* pendant toute la nuit; on l'atteignit dans la matinée, et, comme son

équipage s'était grisé et manœuvrait fort mal, au premier coup de canon le corsaire se rendit.

M. Tréhouard reçut ordre d'aller prendre possession de *la Quintanilla*; lorsqu'il fut monté à bord de ce navire, Martelin fit un mouvement sur son banc de quart, comme s'il eût voulu faire égorger les Français qui venaient d'y mettre le pied, mais la présence d'esprit et le courage de M. Tréhouard rendirent ce projet impossible. Martelin et l'équipage passèrent à bord de *la Diligente*, qui les ramena à Valparaiso, et déposa les chefs prisonniers à bord de *la Marie-Thérèse*, commandée par l'amiral Rosamel.

La goëlette eut successivement pour commandants : d'abord, M. Jourdan, alors lieutenant, aujourd'hui capitaine de vaisseau; ensuite, M. Cazy, un des aides-de-camp de l'amiral et aujourd'hui contre-amiral lui-même, et enfin elle eut pour propriétaire M. Télémaque Guilhem, à qui elle fut donnée par l'amiral Rosamel, comme partie du dédommagement qui lui était dû pour la perte qu'il avait éprouvée dans l'affaire de *la Vigie*, affaire qui, pour le dire en passant, n'est, je crois, pas encore terminée avec le gouvernement espagnol.

Quant à Robertson, il reprit du service dans la marine du Pérou, et, lorsque le général Rodil commandait les forteresses du Callao pour l'Espagne, il eut de fréquentes occasions de se distinguer dans des descentes ou dans des attaques contre cette place. Mais, après la remise des forts, un ordre du général Bolivar le fit enfermer dans des casemates ou prisons du Callao, pour des motifs politiques. Robertson avait l'esprit trop fécond en ruses de guerre pour languir long-temps dans ces horribles cachots, et l'occasion la plus insignifiante en apparence lui suffit pour réaliser son plan hardi d'évasion. Un guichetier vint apporter la nourriture des prisonniers; il le renversa d'un coup de poing, passa à travers les sentinelles, et sortit de la citadelle en courant. Une

fois hors de la prison, il se dirigea vers la plage, se jeta dans la mer, comme son refuge le plus sûr, et parvint, en nageant, à bord d'un navire de commerce étranger.

Les troupes colombiennes s'étant retirées à Guayaquil, par suite d'une révolution qui venait d'éclater à Lima sous la direction de Bustamente, Robertson fut investi du commandement de la frégate *le Congreso*, à laquelle on avait donné le nom de l'ancien brick qui s'était perdu. Mais il n'était pas dans sa destinée de maintenir sa turbulence dans un cercle légal; des instincts de vengeance, des velléités d'une ambition sans frein, des projets de rapine, fermentaient toujours dans son âme. Ce germe des plus mauvaises passions, ce fut l'amour, l'amour tel qu'il pouvait le ressentir, qui se chargea de le féconder! La puissance de cette nature si vagabonde, si furieuse, si désordonnée dans ses élans, devait venir se soumettre à l'empire de la beauté!

On connaît Lima, la belle et grande ville, la ville voluptueuse et raffinée, où les merveilles de la nature se combinent si harmonieusement avec les jouissances de la civilisation; ville unique en son genre, qui a le séduisant abandon des nations les plus voluptueuses, où la fierté espagnole est tempérée par une gracieuse urbanité, et qui semble faire de la vie une éblouissante partie de plaisir. Au milieu d'une semblable société, on devine le rôle important, essentiel, réservé aux femmes; leur beauté, si près d'être parfaite, n'est pas le seul don que Dieu leur a fait; leur imagination n'est pas moins enivrante, leur esprit moins irrésistible et moins attrayant. C'est avec le tact le plus exquis qu'elles savent s'approprier toutes les fantaisies de la mode, toutes les inventions du goût européen, sans jamais altérer en rien la distinction de leurs manières et les grâces de leurs allures. Les femmes de Lima complètent leur séduction au moyen d'un costume national qu'on appelle la *saya*, propice à toutes les intri-

gues et à tous les expédients de la plus savante coquetterie. L'influence que les femmes exercent dans ce pays développe en elles le sentiment de l'ambition à un degré dont les habitudes plus simples de notre société ne nous permettent pas de nous faire une idée bien exacte. Cette ambition est d'autant plus perfide, d'autant plus sûre d'arriver à ses fins, qu'elle se dissimule sous une apparence de mollesse et de langueur voluptueuse, et l'on ne prévoit pas que, dans cette atmosphère tiède, embaumée, où la volonté de l'homme chancelle et s'éteint, la femme s'empare du pouvoir et se fait souverain absolu!

Teresa Mendez, veuve d'un capitaine Espagnol, était bien la femme que je viens de dépeindre. Impressionnable et passionnée, elle se crut inconsolable aux premiers temps de son veuvage, et, pour se livrer à loisir à sa mélancolie et à son désespoir, elle jugea convenable de se retirer dans le couvent de Jésus-Maria, où, pendant quelques mois, elle pratiqua, sans restriction, toutes les austérités de l'ordre. Mais ces devoirs rigoureux, incessants, lui furent bientôt à charge; son âme ardente ne pouvait se comprimer que par caprice, à condition, toutefois, que ce caprice ne durât qu'un instant. Le calme de la solitude ressemblait au néant pour cette nature active et si pleine de vie; son imagination répugnait à penser que l'horizon de son existence serait éternellement borné par les murs du couvent; elle en fit tomber quelques pierres, et par cette brèche s'envola son extrême tristesse. Enfin, d'invasions en invasions, les pensées mondaines finirent par absorber entièrement la pensée religieuse, et bientôt, en dépit du lieu où elle se trouvait, son esprit fut dévoré d'un insatiable désir de fortune et de gloire. Arrivée à cet état moral, elle attendit à grand'peine le terme de son deuil officiel pour rentrer dans le monde avec une soif plus ardente de luxe et de domination. Agée de vingt-deux ans, son teint pâle et presque olivâtre sem-

blait annoncer que du sang indien circulait dans ses veines; mais ses beaux yeux, sa taille souple et cambrée, toute la délicatesse de ses formes révélaient son origine espagnole; elle sentait en elle les instincts des deux races : fière comme une fille de l'Andalousie, elle avait la finesse et la force de volonté de l'Indienne.

Ce fut à la Merced, dans une église de Lima, que Robertson vit, pour la première fois, Teresa Mendez.

Protestant, ou plutôt d'une indifférence religieuse qui ressemblait fort à l'athéisme, le pirate contemplait, avec une admiration toute matérielle, les splendides cérémonies du culte, les candélabres de vermeil, les autels ornés des métaux les plus précieux; son oreille était enivrée des chants enthousiastes et harmonieux de la maison du Seigneur et du gazouillement des oiseaux qui se balançaient dans des cages d'argent suspendues auprès des lustres; les parfums, l'encens, la vue de cette foule fervente et recueillie, tout contribuait à le plonger dans une indicible extase, et, comme il le disait lui-même, à préparer son âme à quelque grande révolution. C'est dans cette atmosphère de poésie et d'illusions que Mendez apparut à Robertson! Le pirate se crut alors le jouet d'un songe; de nouveaux sentiments s'emparèrent de lui; son incrédulité fléchit; il alla, troublé, éperdu, se prosterner au pied des autels, auprès de celle qu'il commençait à aimer.

Depuis lors, Robertson ne quitta plus les pas de doña Teresa il lui exprima sa passion, et l'Espagnole comprit qu'elle avait dans cet homme un esclave dont le dévouement serait infini. Elle mit en jeu toutes les ressources de sa nature et de son art pour accroître la passion de celui qu'elle considérait déjà comme son plus sûr instrument, et quand elle crut son empire inébranlable, elle se manifesta sans réserve, et lui révéla franchement sa pensée et ses projets. « Robertson, lui dit-elle, vous voulez unir mon sort au vôtre; eh bien, sachez que je suis résolue

à n'accorder cette faveur qu'à l'homme qui, par son courage et sa capacité, saura s'élever au-dessus de ses semblables et créer lui-même son destin. Si la puissance vous échappe, que la fortune vous dédommage, et nous fasse à tous deux une vie large et pleine, à la hauteur de votre amour et de mon ambition. Le temps est propice à vos vœux, temps de révolution qui fait surgir l'audace et triompher l'énergie, qui bouleverse les destinées et ne laisse debout que les plus forts. Marchez donc à ce noble but, où je vous attendrai avec tout l'amour que peut désirer votre cœur!—Oui, s'écria Robertson, tu l'auras, cette fortune, et elle sera vaste comme tes désirs, immense comme mon amour; tu l'auras, dussé-je l'arracher au fond des abîmes ou à la rapacité des hommes, dussé-je l'apporter à tes pieds, brillante d'un rayon de gloire ou tachée de sang!... » Tels furent les adieux de Robertson et de doña Teresa Mendez!

Un soir, au Callao, nous prenions le thé chez le capitaine du port, M. Young, que nous avons vu commandant *le Congreso*.

Robertson et quelques autres officiers étaient autour de la table et discouraient sur les affaires du moment. On plaisantait Robertson sur son amour malheureux, lorsque l'un de ces officiers s'exprima ainsi : « Le commandant n'obtiendra la main de Teresa que lorsqu'il aura ou gagné les épaulettes d'amiral, ou acquis une très-grande fortune. Pour devenir amiral, ce sera fort long, puisque la guerre avec l'Espagne est finie; mais il se présente une occasion favorable. Il y a dans la rade un brick de commerce anglais qui a au moins 2,000,000 de piastres à bord. Son capitaine est parti ce matin pour Lima, où il va chercher ses expéditions; qu'il enlève ce brick, et Teresa Mendez sera à lui. » Robertson ne prit point part à cette plaisanterie, il resta soucieux et se retira avant nous.

Il avait conçu de suite le projet de s'emparer du *Peruvian*, dont

il avait demandé le nom. Pour cela, il se concerta avec quelques Anglais, matelots du *Congreso*, et dans la nuit ils montèrent à bord du navire, menacèrent de mort l'officier et son équipage, et, après avoir attaché ceux qui refusaient de les suivre, ils levèrent l'ancre, sortirent de la baie et gagnèrent le large. Robertson possédait donc, par droit de conquête, un navire et plus de 10,000,000 de francs ; mais il ne les possédait pas seul, et c'était là ce qui troublait sa joie. Une douzaine de complices avaient le droit de revendiquer leur part de cette riche proie, et le douzième de la somme n'eût pas paru suffisant, ou plutôt l'idée seule du partage aurait humilié Robertson. Le pirate se trouvait dès lors engagé dans la voie du crime, il voulut s'affranchir de ceux qui l'embarrassaient. Robertson chercha de nouveaux complices pour se défaire des premiers; mais parmi ceux-là se trouvaient deux hommes dont le caractère lui prouvait clairement qu'il ne pourrait pas, après l'action, s'en défaire avec autant de facilité. C'étaient deux Irlandais qui pouvaient rivaliser de finesse avec lui ; il eut bientôt occasion de se convaincre de la justesse de ses prévisions à cet égard.

Après être resté quelque temps au nord de Lima, ne sachant trop à quel projet s'arrêter, il voulut envoyer l'un de ces deux hommes à la côte pour faire de l'eau, sous prétexte que le brick n'en était pas assez pourvu pour le voyage qu'ils allaient entreprendre; mais la ruse ne prit pas, et les deux Irlandais lui signifièrent catégoriquement leur clairvoyance et leurs prétentions. « En nous envoyant à terre, vous vouliez jouir seul des fruits de l'effort commun; mais qu'il vous souvienne que nous nous considérons liés tous trois d'un lien indissoluble. Nous consentons très-volontiers à nous débarrasser du reste de l'équipage; mais à la condition que nous serons toujours ensemble, à sort égal, à la vie, à la mort ! » Ils convinrent alors de laisser arriver

et d'aller à O'Taïti, où ils trouveraient sans doute le moyen d'exécuter leur dessein; mais cet accord n'était pas sincère chez Robertson, et il jura bien dans son âme de se soustraire, le plus tôt possible, à ce pacte qu'on lui imposait. Arrivés à O'Taïti, il persuada à ses compagnons qu'il fallait prendre quelques femmes pour aller s'établir sur une des îles de l'archipel des Mariannes, au nord de Saypan; il en avait choisi une de prédilection, dans laquelle on pourrait réaliser les plus beaux rêves de bien-être et de bonheur; des esclaves Indiens les exempteraient des fatigues du travail, et l'on jouirait, sans avoir à traverser le désert, de tous les merveilleux bienfaits de la terre promise! L'esprit des marins est très-accessible aux idées les plus romanesques; au milieu des périls sans cesse renaissants ou de la mortelle monotonie de la mer, ils aiment à se distraire par des images riantes, des rêves d'une félicité sans limites. On dirait, à les entendre, qu'ils n'aspirent qu'aux ivresses naïves de la vie pastorale, sauf à regretter leur prison mobile et orageuse et leur vie exceptionnelle, quelque temps après avoir tâté de la terre ferme et de la vie commune.

William et Georges, les deux complices de Robertson, ne se méprirent pas sur ses intentions, et ils secondèrent son projet tout en exerçant, d'eux à lui, la surveillance dans laquelle ils croyaient prudent de persévérer. Robertson commença donc par distribuer de l'argent aux malheureux qu'il s'agissait de perdre, les engageant à se procurer des femmes qui voulussent bien les suivre. Puis, après deux ou trois jours d'ivresse et d'orgie, lorsqu'il les vit hors d'état de se rendre compte de leur position, il les fit embarquer, de gré ou de force, et presque à leur insu, les entassa dans la chaloupe qu'il laissa attachée derrière le navire, et quand ils furent loin de terre, il coupa l'amarre et les abandonna en plein Océan, sans eau, sans vivres, sans voiles, à la grâce de Dieu!...

Robertson avait un si grand empire sur tous ses matelots, qu'il parvint encore à persuader ceux qu'il avait été obligé de conserver pour les besoins de la manœuvre, qu'il n'en avait agi de cette manière que dans l'intérêt commun, parce que les hommes qu'on venait de perdre n'étaient que des ivrognes qui, d'un instant à l'autre, pouvaient compromettre la sûreté du navire, ou révéler le secret d'où dépendaient leur fortune et leur repos. Après cet épisode, le brick continua de cingler à N.-O. pour les îles Mariannes, où ils arrivèrent en assez bonne intelligence; mais là quatre hommes, qui ne connaissaient rien des projets de leurs compagnons, voulurent que l'on choisît une île pour réaliser les beaux plans de Robertson, en gardant toutefois le brick dans une crique pour, au besoin, aller chercher des femmes ou des marchandises dont ils ne seraient pas assez pourvus, sur les côtes des Philippines ou du Japon, ou dans les îles Carolines. Robertson ne pouvait souscrire à une semblable proposition, et cette fois la dissidence amena les plus violents débats; on alla jusqu'au point de s'égorger; mais Georges et William parvinrent à faire triompher la volonté de Robertson. La paix étant rétablie, ils visitèrent plusieurs îles au nord de l'archipel des Mariannes, et enfin, s'arrêtant à l'une d'elles, ils y déposèrent leur trésor, qu'ils enfouirent, et après avoir fait des signes, en coupant des arbres, pour reconnaître l'endroit, ils allèrent aux îles Sandwich s'approvisionner de tous les objets nécessaires aux besoins de cette nouvelle vie. Ils ne gardèrent, dans ce voyage, qu'une vingtaine de mille piastres en or qui avaient été trouvées à bord du brick capturé, dans la chambre du capitaine. Les voilà donc relancés en mer et revenant par le nord, 35 à 40° de latitude.

Est-il besoin de dire l'intention de Robertson et de ses deux complices à l'égard de leurs autres associés? Quand le brick fut en

vue de l'île de Wahou, le pirate provoqua une orgie, et les quatre malheureux qui, cependant, avaient été témoins des procédés mis en usage pour perdre leurs anciens compagnons, se laissèrent prendre au même piége! En peu d'instants, ils furent plongés dans la plus brutale ivresse; alors les trois chefs qui désormais n'auront plus qu'à se disputer entre eux l'objet de leur convoitise, les attachèrent sans difficulté, puis, après les avoir enfermés dans le logement de l'équipage, ils clouèrent le panneau sur eux, et enfin on saborda le navire dans la Sainte-Barbe, on coupa les drisses des huniers, les rides des haubans, puis Robertson s'embarqua dans le canot avec ses deux hommes, et le navire fut abandonné comme un cercueil flottant sur cet immense tombeau!...

Cependant le navire étant très-léger ne coula pas tout de suite, et il fut rencontré à temps par un baleinier qui recueillit une des quatre victimes, les autres étaient mortes de faim. Un seul survécut à cette affreuse agonie; mais ce ne fut qu'un an plus tard, qu'arrivant sur le même navire à Wahou, il raconta ce qui lui était arrivé.

C'est aux îles Sandwich que je recueillis ces détails, qui m'intéressaient d'autant plus que j'avais été, pour ainsi dire, témoin de l'enlèvement du brick au Callao, et que j'avais su à Wahou que Robertson et ses deux compagnons y avaient abordé après avoir abandonné leur brick, en disant qu'ils s'étaient perdus sur un navire de commerce et sauvés dans le canot. Cette explication étant assez vraisemblable, on l'admit, et d'autant plus volontiers que Robertson avait une sorte de distinction extérieure qui commandait la confiance la plus absolue. Ils ne tardèrent pas à repartir à bord d'un baleinier pour retourner en Europe; mais, arrivés à Rio-Janeiro, ils y restèrent, et l'un d'eux, on ne sut comment, disparut pour toujours; ce fut Georges.

Robertson et Williams s'embarquèrent à Rio-Janeiro à bord d'un navire chargé de déportés qui allait à la Nouvelle-Hollande, et qui avait relâché à Rio pour faire des vivres. Ils séjournèrent quelque temps à Sidney et firent diverses tentatives pour enlever des petits navires caboteurs, afin de retourner dans les îles Mariannes chercher leur trésor; mais leurs tentatives n'eurent aucun succès, et ils restèrent dans ce pays jusqu'à ce qu'ils eurent trouvé les moyens de réaliser leur projet. Enfin ils partirent pour Hobartown, capitale de Van-Diémen.

William et Robertson semblaient résolus à vivre en bonne intelligence; mais qui ne sent que ces deux hommes se mentaient mutuellement? Il y a des positions où le crime entraîne avec lui de telles tortures, de telles angoisses, qu'on pourrait en quelque sorte l'offrir en spectacle à la façon des Spartiates, qui, pour dégoûter de l'ivresse, en offraient l'image dégradante à leurs enfants. On se figure à peine ces deux âmes avilies, rêvant la mort l'une de l'autre, et faisant de ce désir criminel leur vœu le plus cher; on eût dit deux bêtes fauves dont la férocité est contenue par la terreur! Ainsi vivaient William et Robertson, marchant toujours armés, interrogeant, avec une anxiété douloureuse, chacun de leurs regards pour y lire leur destinée, les inspirations de leur instinct homicide. On peut dire que ces deux hommes subissaient l'expiation anticipée du crime dont le fruit leur avait échappé jusque-là.

A Hobartown, Robertson fit la connaissance d'un vieux capitaine anglais nommé Tomson, propriétaire d'une petite goëlette qui lui servait à faire la pêche des loups marins dans le détroit de Basse et sur les îlots environnants. Tomson menait une vie assez misérable, ce travail de pêcheur n'était guère lucratif, si bien qu'il prêta l'oreille aux propositions de Robertson. Il s'agissait, bien entendu, de diriger la goëlette vers l'île où le trésor était enfoui.

Comment il était devenu possesseur de ce trésor, pour quelle raison il l'avait déposé dans une île déserte?... Il fallait répondre à tous les doutes, à tous les arguments de Tomson; mais qu'en coûtait-il à Robertson pour forger un roman qui ne laissât aucune incertitude dans l'esprit de celui qu'il se proposait de tromper? ce n'était pour le pirate qu'une occasion d'exercer la puissance de sa parole et de son imagination. Tomson fut pleinement la dupe de tous les mensonges au moyen desquels il plut à Robertson de détruire ses soupçons; il acquiesça donc entièrement aux propositions qui lui étaient faites, croyant en cela s'engager dans une excellente affaire destinée à l'enrichir, ou du moins à améliorer sensiblement sa position. Tomson se décida donc à partir avec Robertson et William; il conclut un affrètement, prit deux matelots du pays, et bientôt ils appareillèrent tous les cinq à bord de cette misérable goëlette pour les îles Mariannes, après, toutefois, avoir pris leurs expéditions pour aller pêcher des perles dans les archipels polynésiens.

Leur traversée fut longue et difficile, ils manquèrent souvent de vivres et d'eau, et ce ne fut qu'avec les plus grandes peines qu'ils purent s'en procurer sur les îles qu'ils trouvèrent dans la route, ces îles étant pour la plupart peuplées d'Indiens inhospitaliers. Ils eurent plusieurs combats à soutenir, furent plusieurs fois pourchassés par les pirogues, et menèrent enfin, pendant tout le voyage, la vie la plus triste, la plus misérable et la plus périlleuse qu'on puisse imaginer. Quand ils rencontraient un navire, ils cherchaient à en obtenir quelques vivres, à titre de pêcheur de perles et d'holoturies. Un jour qu'ils s'étaient procuré de l'eau-de-vie, dont ils manquaient depuis long-temps, ils firent un tel excès de cette perfide boisson, qu'un sommeil semblable à celui de la mort s'empara d'eux, à l'exception de Robertson, qui, espérant tirer parti de cette circonstance, s'était

ménagé de manière à conserver toute sa présence d'esprit et toute l'énergie de son incessante résolution. La goëlette était si petite que dans les climats brûlants où ils se trouvaient, ils restaient jour et nuit sur le pont, afin de ne pas étouffer dans sa misérable cabine. Robertson était donc là en face du seul homme qu'il eût à craindre sur la terre, du seul être qui fût en position de le troubler dans la jouissance de ses rapines et qui pût lui en rappeler la source impure. William mort, le crime triomphait, sans mélange d'inquiétudes, sans l'idée importune de partage et de complicité; il n'en fallait pas tant pour décider le pirate à la plus lâche trahison. Quand le génie du mal inspirait son âme, ce n'était jamais en vain!... William roula dans les flots, et le malheureux, en creusant du poids de son corps l'abîme qui allait l'engloutir, poussa un dernier cri de rage qui réveilla en sursaut le capitaine Tomson! La goëlette n'avait pas de canot, la nuit était sombre et la mer houleuse; le salut de William n'était pas possible, et, bien que Robertson feignît de vouloir le secourir, Tomson ne douta pas qu'il ne périt victime de son infâme compagnon!

Après une navigation des plus périlleuses, ils arrivèrent enfin aux îles Mariannes; ils parcoururent l'archipel plusieurs fois avant de se décider à débarquer sur une d'entre elles, parce que Robertson ayant cru s'apercevoir que Tomson avait pénétré une partie de son secret, il commençait à se défier de lui. En effet William s'était ouvert à Tomson pendant la traversée, dans un de ces moments où il craignait, avec tant de raison, d'être tôt ou tard victime d'une perfidie, et il lui avait promis de partager avec lui la moitié des piastres; mais comme William n'était qu'un marin ignorant, il ne put lui dire ni la latitude, ni la longitude, ni même le nom de l'île où était déposé le précieux trésor; il se souvenait seulement que c'était au nord de Tinian et de Seypan,

indication vague qui ne pouvait être presque d'aucun secours à Tomson. La goëlette se trouvant près de Tinian, où ils avaient été faire de l'eau, ils furent visités par le capitaine d'un navire espagnol, auquel il dirent qu'ils étaient des pêcheurs d'holoturies.

Robertson avait dans le cœur une source intarissable d'iniquités et d'infamies; le soupçon qu'il venait de concevoir contre Tomson lui imposait l'obligation d'un nouveau crime! La voie du sang veut, quand on s'y est une fois engagé, qu'on la parcoure jusqu'au bout, et si la fatalité s'en mêle, comme dans la vie du pirate, elle se prolonge indéfiniment et semble s'agrandir à mesure qu'on s'y enfonce davantage! Le vieux Tomson devait aller rejoindre ses complices, puisqu'il était devenu le confident de l'un d'eux. N'oublions pas que le premier ressort de cette agitation infernale, c'était l'amour! l'amour qui relève un homme ordinaire et lui donne de nobles pensées et des instincts généreux, si c'est une bonne nature qui l'inspire; mais qui peut aussi, comme dans ce cas, conduire un caractère exalté aux plus monstrueuses, aux plus sanguinaires extravagances, si le souffle qu'on lui a jeté au cœur est empoisonné. Une femme aussi pure que tendre aurait pu faire de Robertson un héros; Teresa Mendez en avait fait un brigand!...

Au moment de quitter le mouillage de Tinian, où ils avaient abordé, Robertson, sous le plus frivole prétexte, chercha une querelle au capitaine Tomson, et, dans un accès de fureur plutôt joué que ressenti, il le précipita à la mer!... Mais Tomson ne devait pas périr en cette conjoncture; il parvint, à force de courage ou par hasard, à gagner la plage et ensuite le navire espagnol qui les avait visités; il fit son rapport au capitaine, et celui-ci pensa qu'il devait se mettre immédiatement à la poursuite de la goëlette puisqu'il en devait résulter un bien dans tous les cas:

une fortune considérable, si la révélation de Tomson était vraie, une capture de pirates et de gens dangereux dans l'autre supposition.

Après plusieurs jours de recherches, il découvrit la goëlette cachée dans un petit port de Seypan. A la vue du navire espagnol, Robertson s'était enfui à terre et avait disparu dans les montagnes; mais, traqué comme une bête fauve, il fut bientôt pris par les gens du capitaine Pacheco, qui le guettaient à la plage au moment où il tenterait de remettre le pied dans le canot de la goëlette, saisie au nom du gouverneur des îles Mariannes. Robertson fut enfermé dans une cabane, les fers aux pieds, et le capitaine lui signifia qu'il eût à se préparer à répondre sur l'assassinat et sur toutes les déclarations de Tomson. Le même jour, le pirate fut introduit dans la chambre du conseil, et devant les officiers, le capitaine Pacheco l'interrogea sur ce qu'il était venu faire dans les îles Mariannes et sur les motifs de sa tentative d'assassinat sur la personne du capitaine Tomson. Je reproduirai en substance ce singulier interrogatoire, si propre à compléter le portrait de celui qui en fut l'objet. « Quant à ce que je viens faire dans ces parages, répondit-il, c'est mon secret, et je ne vous dois aucun compte à cet égard. Pour ce qui est de M. Tomson, ce n'est qu'un vieil insensé qui s'est jeté tout exprès à l'eau pour avoir le droit de m'accuser. J'ai affrété son navire, il doit me conduire où bon me semblera. C'est tout ce que je vous dirai, car n'étant point un navire de guerre, il ne vous appartient pas de faire la police de ces mers; votre prétention à me juger est une usurpation de pouvoirs. — Réfléchissez, dit Pacheco, vous êtes en mon pouvoir, votre vie nous est connue, et je saurai bien vous contraindre à tout avouer et à nous indiquer l'endroit où vous avez caché le trésor que vous avez volé au Pérou. — Point de menaces, elles seraient vaines, et je les méprise. Faites de moi

ce que vous voudrez. — Je vous donne deux heures pour y songer. — Mes dispositions ne changent pas en si peu de temps. Je suis toujours préparé à mourir. — Si vous mourez, ce sera d'une mort infâme, je vous ferai périr sous le fouet.—Le fouet! à moi, capitaine de vaisseau, par vous, qui n'êtes qu'un capitaine marchand!... — Oui; mais un capitaine espagnol qui traite les insurgés américains comme des pirates.—La guerre a été régularisée, l'indépendance a été reconnue par l'Angleterre, dont je suis le sujet.— Elle ne l'a pas été par l'Espagne; vous êtes mon prisonnier. Je suis chargé d'une mission par le gouverneur des îles Mariannes, n'hésitez donc pas davantage à me révéler le lieu où votre trésor est déposé. » Robertson ne répondit plus rien. On le reconduisit à sa cabane, toujours les fers aux pieds, et il fut gardé à vue. Bien que Tomson n'eût reçu que des indications insuffisantes de la part de William sur le lieu qui recélait les caisses d'argent, après avoir rassemblé tous ses souvenirs et toutes les conséquences qu'il avait pu tirer des aveux de William et de quelques paroles échappées à Robertson lui-même, il avait désigné plus particulièrement l'île d'Agrigan, qui était bien en effet la dépositaire du trésor. Le navire appareilla donc pour Agrigan et vint mouiller dans la meilleure anse de l'île. Pendant ce voyage, qui dura plus de deux jours, on ne parvint pas à arracher une seule parole à Robertson; le vieux Tomson excitait Pacheco, il insistait sur la grande probabilité de ses indications; Pacheco partageait les idées de Tomson. Quand on fut près d'aborder, il invita encore Robertson à se rendre de bonne grâce; alors celui-ci demanda qu'on fît tomber ses fers, et promit de les guider lui-même vers leur but. Sur cette déclaration, on le mit dans un canot, après toutefois lui avoir lié les mains. Quand il fut à terre, il tergiversa, eut l'air de ne pas s'y reconnaître, et prétendit qu'il fallait lever l'ancre et pousser plus loin; puis, tandis qu'on avi-

sait à l'opportunité de cette évolution, le pirate parvint à s'échapper dans les broussailles; mais Pacheco, enfant de la Biscaye, se mit à sa poursuite et l'atteignit en peu d'instants. Robertson était au comble de l'exaspération, il vomissait les plus terribles blasphèmes, il poussait les hurlements du tigre qu'on enchaîne, il eût voulu pouvoir déchirer à belles dents ses implacables geôliers qui venaient faire avorter son entreprise au moment du triomphe définitif. Et, en effet, il y avait bien là, pour cet homme, le motif du plus violent désespoir; avoir consacré sa vie et sacrifié son âme à une seule pensée, à une pensée de fortune et d'amour, et quand cette fortune lui est acquise par le meurtre de tous ceux qui la lui disputaient, quand la femme qui lui avait fait cette existence de damné allait l'enivrer de toute la puissance de bonheur qu'il lui attribue, venir se briser contre un misérable obstacle, échouer au port, mourir au moment de vivre comme il a toujours rêvé la vie! c'est l'éternité de l'enfer qui se résume en un instant!!!

Aussi, dans cette extrémité, la colère de Robertson passa les limites de sa prudence habituelle, et se déclarant sans réserve l'auteur de tous les crimes dont on l'accusait, il semblait se poser comme un fanfaron d'infamies et comme un objet d'épouvante et de terreur!...

Toutefois Robertson n'avouait rien de relatif au trésor, et les menaces de Pacheco devenaient plus violentes à mesure que les défis du pirate étaient plus insultants. La nuit se passa sans amener aucun nouvel incident, sinon que Robertson tenta, à plusieurs reprises et toujours aussi vainement, d'échapper par la mort aux tortures qui l'attendaient; cependant il voulut encore une fois dans sa vie mettre la cupidité humaine à l'épreuve; il essaya de corrompre quelques matelots dont il s'efforçait d'approcher; mais Pacheco et Tomson avaient prévu cette tentative,

et deux matelots anglais qui avaient paru converser avec lui eurent les fers aux pieds, moins par punition que par prudence. Le capitaine fit aussi connaître la conduite du pirate envers ses complices, et par conséquent le sort qui attendrait les misérables que l'appât du gain pourrait éblouir. A l'aurore, Robertson fut sollicité de nouveau à répondre aux demandes de Pacheco, et comme il persista dans un silence dédaigneux, il fut dépouillé de ses vêtements, attaché sur un canon, et deux hommes vigoureux commencèrent à le schlaguer avec des garcettes. Il souffrit les vingt-cinq premiers coups avec courage et résignation; mais lorsqu'on se prépara à redoubler le supplice, il cria grâce et promit encore une fois un franc et complet aveu. Pacheco fit préparer immédiatement un canot pour partir vers le lieu qu'indiquerait Robertson; mais il lui maintint les fers aux pieds pour se mettre en garde contre toute évasion. Le pirate demanda quelques moments de repos, il avait besoin de prendre un peu de nourriture et de se ranimer avec une boisson énergique; il se sentait défaillir, et, en effet, ses traits contractés accusaient de profondes douleurs morales et physiques, une anxiété pleine d'angoisses bouleversait toute sa physionomie; allait-il donc se rendre enfin et tout avouer? Il prit un verre de rhum, se coucha sur le pont, et, au bout d'une heure, il déclara qu'il était prêt à partir. Le canot était armé, Pacheco et Tomson commençaient à espérer; mais le pirate se roidit contre un si misérable dénouement d'une vie si tragique, son orgueil lui défendit le repentir, et, au moment d'entrer dans l'embarcation, il la repoussa d'un violent coup de pied et se laissa glisser entre le navire et le canot. Un matelot, bon plongeur, se précipita après lui; mais Robertson, dont les forces étaient centuplées par la fureur, faillit l'étrangler, et ce ne fut qu'à grand'peine que le hardi matelot put se dégager des étreintes de sa convulsive agonie. Ainsi périt cet homme

exécrable, en qui les grandes qualités ne manquaient pas absolument, qui semblait même posséder le germe des plus hautes et des plus rares facultés, et dont un insatiable désir de fortune, de domination et de fol amour avait fait l'âme la plus vile et la plus monstrueusement dénaturée! Le pirate emportait son précieux secret; les 2,000,000 de piastres étaient comme englouties avec lui, car Pacheco et Tomson eurent beau battre l'île d'Agrigan dans tous les sens, ils ne découvrirent jamais rien!...

Le gouverneur Médinilla fut très-courroucé contre Pacheco, quand, au retour du navire à Guaham, il apprit l'issue de cette affaire; il lui reprocha sa maladresse et sa brutalité; le gouverneur était d'avis qu'avec de la persévérance, de la douceur et de la ruse on eût pu obtenir de Robertson tout ce qu'on en voulait.

Médinilla conduisit sur l'île d'Agrigan six cents travailleurs qui la parcoururent dans toutes les directions, ils y firent différentes tranchées; mais toutes ces peines restèrent stériles, le pirate avait enfoui son trésor dans la terre comme il renfermait un secret dans son cœur. L'un et l'autre étaient impénétrables à tous les yeux!...

Et maintenant que j'en ai fini de cette dramatique histoire, il me reste à lui donner son caractère authentique en indiquant à quelle source j'en ai puisé tous les détails. J'ai déjà dit que j'étais au Pérou, au Callao, la nuit même où Robertson enleva le brick anglais le *Peruvian*. Je pris le thé la veille avec lui chez le commandant Young, capitaine du port; on y parlait de l'imprudence des négociants anglais d'envoyer des sommes aussi considérables à bord d'un navire de commerce qui avait à peine douze hommes d'équipage. En 1828, étant aux îles Sandwich, je vis le matelot anglais qui s'était seul sauvé du brick que Robertson fit sombrer en vue de Wahou. Plus tard, je connus à Manille le vieux Tomson, qui me répéta à satiété l'histoire de ses infortunes; enfin, en 1831,

je passai aux îles Mariannes six mois, pendant lesquels je voyais tous les jours le gouverneur Médinilla, qui y était encore en activité, et qui me certifia de la véracité de tous ces faits. Le gouverneur regrettait toujours qu'on eût si mal conduit cette affaire, que, selon lui et d'après ses instructions, on aurait pu si facilement mener à bien. Le général don Andrès Garcia, qui était naguère gouverneur et capitaine général des îles Philippines, connaît cet évènement aussi bien que moi. Je ne cite ces différentes preuves de la réalité de cette narration que pour rendre à la vérité le crédit que ses apparences invraisemblables, dans les choses de ce monde, lui font perdre quelquefois.

Que l'imagination de ceux qui rêvent des fortunes incomparables s'exerce donc à loisir! Une crique de l'île d'Agrigan recèle un trésor de 2,000,000 de piastres ou de 10,250,000 francs! C'est une découverte qui vaudrait autant, sinon plus, que celle d'une mine d'or ou d'argent!

L'île d'Agrigan, une des îles Mariannes, est située par la latitude nord de 19° 0′, longitude à l'est du méridien de Paris 143° 0′. (*Dictionnaire de Mac-Carthy.*)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Premier établissement des Espagnols en Amérique. — État de l'Espagne à cette époque. — Influence du clergé catholique. — Effets salutaires de cette influence. — Les généraux Bolivar, San-Martin, Sucré, etc. — Nos amiraux Roussin, Rosamel, etc. — Nos officiers supérieurs Cosmao, Bruat, Turpin, etc. 5

CHAPITRE DEUXIÈME.

Départ de Manille. — Relâche à Salomagué. — Typhon dans les mers de la Chine. — Côte de Californie. — Masatlan. — Arrivée à San-Blas..... 13

CHAPITRE TROISIÈME.

San-Blas. — Le port.—La ville. — Le curé Morellos. — Climat. — Maladies. — Migration périodique de la population. — Commerce. — Débarquement. — Séjour à terre. — Usages. — Tertullas. — Composition de la population. — Richesses que l'arrivée des navires des Philippines mettait en circulation. — Les dames. — Passion du jeu. — Danse. — Guitares. — Fumeurs. — Moustiques..... 23

CHAPITRE QUATRIÈME.

Races diverses. — Basses classes. — Amusements. — Passion de la danse. — Improvisateurs. — Instincts poétiques. — Chants populaires. — Violence des passions. — Jalousies. — Meurtres. — Machete. — Hexènes. — Mer poissonneuse. — Meros. — Vagrès. — Devil fish. — Tortues. — Mulets. — Pélicans. — Frégates..... 37

CHAPITRE CINQUIÈME.

Départ de San-Blas pour Tepic. — Manière de voyager. — Triste aspect de la contrée. — Ranchos.—Bananiers. — Fièvres endémiques. — Fécondité du sol et avenir du pays.—Approche des montagnes et changement d'aspect et de climat.

— Hospitalité créole. — Repas indigène. — Tortillas. — Chant et guitares. — Plateaux mexicains et sites magnifiques..... 43

CHAPITRE SIXIÈME.

Tepic. — Situation. — Campagne des environs de la ville. — Maisons. — Intérieur.—Ameublement.—Marché. — Un dimanche à Tepic. — Église de Sainte-Croix. — Population. — Guachupinos. — Les dames de Tepic. — Modes. — Costumes des deux sexes. — Basquiña, mantille, reboso..... 49

CHAPITRE SEPTIÈME.

Société de Tepic. — Ses plaisirs. — Indiens. — Sourde agitation des esprits à la suite de l'insurrection. — Romeria. — Cérémonies religieuses. — Influence du clergé. — Le pulque..... 57

CHAPITRE HUITIÈME.

Route de Tepic à Guadalaxara..... 63

CHAPITRE NEUVIÈME.

Guadalaxara. — Population. — Édifices. — Églises. — Excursion aux Barrancas del Rio-Grande, ou Rio-de-Santiago..... 73

CHAPITRE DIXIÈME.

Pêche et chasse. — Huile de requin. — Décès de plusieurs officiers et matelots par l'effet de l'insalubrité du climat. — Maladie de l'auteur. — Détails à ce sujet. — L'auteur s'embarque à bord du trois-mâts américain *le Mentor*, en qualité de lieutenant..... 79

CHAPITRE ONZIÈME.

Départ de San-Blas. — Calmes plats. — *Le Mentor* se dirige sur Acapulco.— La rade, le port et la ville. — Sa décadence. — Conjectures sur son avenir. — Insalubrité. — Aspect désolé de la contrée..... 87

CHAPITRE DOUZIÈME.

Opinions sur les antipodes avant la découverte de l'Amérique. — Retour aux anciennes fictions de terres ignorées. — Terres imaginaires inventées par les géographes à l'ouest de l'Europe. — Ile Aurilla et Ile Brasil. — Christophe Colomb. — L'Espagne préparée aux plus grandes entreprises. — Connaissances et génie de Christophe Colomb. — Il croit atteindre le continent de l'Asie de Marco

Polo. — Grandeur de la découverte obscurcie par des actes qui ternissent la gloire du grand homme..... 93

CHAPITRE TREIZIÈME.

Cortez. — Conquête du Mexique. — Ses forces numériques. — Mobiles de cette entreprise gigantesque. — Civilisation mexicaine. — Arts, sciences, organisation sociale. — L'abondance des métaux précieux enflamme l'ardeur des aventuriers. — Première rencontre à Tabasco. — Doña Marina. — Les Indiens regardent les Espagnols comme des êtres surnaturels. — Présages, prophéties. — Quetzalcoalt. — Séjour des troupes à la Vera-Cruz. — Marche sur Tlascala; batailles et alliance avec cette république..... 99

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Marche de Cortez sur Mexico. — Tezcuco, capitale du royaume d'Acolhuacan. — Entrée de Cortez à Mexico. — Son entrevue avec Montezuma. — L'Anahuac. — Mexico ou Tenochtitlan. — Idée sommaire de cette capitale. — Monuments. — Téocalis. — Sacrifices humains. — Anthropophagie. — Plan de Tenochtitlan. — Population de cette capitale. — Cortez s'empare de la personne de Montezuma. — Narvaez débarque sur la côte du Mexique pour déposséder Cortez de son commandement. — Cortez laisse Alvarado à Mexico, marche sur Narvaez et le défait. — Massacre de la noblesse mexicaine par Alvarado. — Insurrection générale. — Mort de Montezuma. — *Noche triste*. — Retraite de Tlascala. — Bataille d'Otumbo..... 103

CHAPITRE QUINZIÈME.

Cortez. —Préparatifs du siége de Mexico.— Alliances avec les Indiens.— Attaque, défense et soumission des villes des bords du lac. — Forces de Cortez. — Il rallie à ses drapeaux la moitié des forces de l'empire. — Siége de Mexico. — Flottille. — Attaques diverses. — Négociations avec Guatimozin. — Attaque et défense acharnées.—Carnage effroyable, prise et destruction de Mexico.—Prise de Guatimozin. — Civilisation des Mexicains, calendrier, pyramides et architecture, hydrostatique, fonte et travail des métaux, horticulture, codes et institutions, impôts et monnaies..... 111

CHAPITRE SEIZIÈME.

Sort des Indiens. — Esclavage personnel et encomiendas. — La couronne s'empare de toutes les terres. —Séquestration des Indiens dans leurs villages.— Tutelle des Indiens considérés comme en état d'enfance. — Le clergé s'érige en défenseur des Indiens. — Conversions. — Analogies entre les superstitions mexicaines et le christianisme. — Capitation des Indiens. — Alcades. — Caractère et physionomie des Indiens..... 123

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Origine des peuples de l'Amérique. — Traces d'une ancienne civilisation éteinte. — Ruines de villes antiques sur les bords du Rio-Gilha et dans le nord de l'Amérique. — Marche du genre humain en Amérique. — Invasions des Toltèques, des Chichiméques, des Astèques dans le Mexique. — Sacrifices humains. — Pyramides. — Monuments. — Antiquités. — Palenque..... 133

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Les Cordillères.— Conformation extraordinaire du sol.— Plateau du Mexique. — Le sommet ou tierras frias; les pentes, tierras templadas; le littoral, tierras calientes. — Fièvre jaune. — Climat. — Température..... 145

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Agriculture. — Activité des premiers conquérants pour la développer. — Déplacement et migration des races et des espèces. — Plantes nutritives au Mexique. — Le blé, le maïs, l'olivier, la vigne. — Le Manguey, Gavé americana..... 153

CHAPITRE VINGTIÈME.

Mines et métaux précieux. — Volcans. — Volcan de Tusca. — Produit des mines. — Masse de métaux qu'elles ont répandus dans le monde. — Fortunes colossales dues à leur exploitation. — Produits actuels. — Principales mines.— Ruine des mines par suite de la guerre de la révolution. — Compagnie anglo-mexicaine..... 159

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Ports du Mexique. — Danger de la navigation. — Commerce. — Droits et douanes. — Produits. — Administration fiscale. — Revenu de l'agriculture. — Produit des mines. — Industrie. — Projet d'un canal ou d'un chemin de fer pour la communication des deux mers..... 167

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Division territoriale. — Répartition de la population sur le territoire. — Division naturelle du sol. — Plateau supérieur ou *tierras frias*. — Littoral ou tierras calientes. — Lacs et bassin supérieur du Mexique. — Inondations et débordements. — Le Desague. — Aspect de la campagne. — Mexico; description de cette capitale. — Edifices. — Cathédrale. — Plaça Mayor. — Théâtre. — Promenades. — Équipages. — Chapoltepec. — Goût des fleurs. — Climat et

maladies. — Température. — Boutiques. — Librairies. — Journaux. — Population 175

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Principales villes du Mexique. — La Puebla. — Vera-Cruz. — Guanexuato. —Queretaro. — Guadalaxara.—Oaxaca. — Zacatecas. — Chihuahua. — Valladolid. — Durango. — Xalapa. — San-Luis-Potosi 191

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

La Californie. — Expédition de Cortez. — Voyage de Cabeça de Vaca. — Merveilles du royaume imaginaire de Cebolla. — La Sinaloa, la Sonora et les deux Californies. — Colonisation religieuse de la Californie. — Organisation des missions. — Indiens convertis. — Garnison et organisation militaire. — Propriété territoriale. — Pêche des perles. — Commerce. — Monterey. — Avenir de la Californie. — Tentatives d'indépendance 197

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Castes diverses de la population. — Guachupinos ou blancs d'Europe. — Créoles, métis, mulâtres, zambos, indiens et nègres. — Le clergé, son influence, ses richesses. — Haut clergé. — Curés 211

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Griefs des Américains. — Cause de la révolution. — L'inquisition. — Exclusion des créoles des hauts emplois publics. — Monopoles. — Prohibition du commerce étranger. — Tribut ou capitation des Indiens. — Privation de tous droits et de toutes franchises municipales.

Motifs en faveur du gouvernement espagnol. — Toutes les colonies modernes sont assujetties à un système uniforme de prohibition. — L'administration était paternelle. — Facilité de se créer un bien-être. — Paix profonde dont ces colonies ont joui pendant trois siècles. — Exemption du service militaire, impôts insignifiants. — Travaux apostoliques des religieux pour étendre parmi les Indiens la civilisation et la foi. — Monuments et travaux exécutés par l'Espagne en Amérique 217

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Première guerre de l'insurrection. — Prédilection de l'Espagne pour le Mexique. — Vénalité de la cour de Madrid. — Administration du vice-roi Branciforte. — Administration d'Iturigaray. — Invasion de l'Espagne par Napoléon.— Impression qu'elle produit au Mexique. — Iturigaray est déposé et emprisonné; il meurt en prison.— Administration de Pedro Garribay, de Lizana.—Les Cortès

suppriment les vice-rois et créent une audience de gouvernement. — Venegas nommé vice-roi. — La conspiration éclate. — Hidalgo. — Prise de Guanaxuato, de Valladolid, marche sur Mexico. — Son inaction pendant un mois. — Caractère d'Hidalgo. — Revers. — Bataille sanglante de las Cruces. — Reprise de Guanaxuato. — Défaite de Calderon. — Prise de Guadalaxara. — Retraite d'Hidalgo..... 225

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Rivalité entre les chefs de l'insurrection. — Anarchie. — Rayon est nommé commandant en chef. — Ressources des insurgés. — Dénuement des Espagnols. — Morellos. — Il s'empare d'Oaxaca, marche sur Mexico. — Défaite de cent mille Indiens à Puente-de-Castillon par sept mille Européens. — Belle défense de Quantla-de-Amilpan. — Prise d'Acapulco par les troupes de Morellos. — Morellos est nommé généralissime. — Enthousiasme des insurgés.— Des femmes prennent les armes et deviennent chefs de guérilleros. — Le congrès de Chilpango proclame l'indépendance du Mexique. — Le général Calleja remplace Venegas comme vice-roi. — Cruautés et horribles représailles des deux partis. — Le général Humbert, Français, arrive au Mexique. — Morellos est pris à Tepicuilo. — Son caractère. — Sa mort..... 237

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Anarchie parmi les insurgés. — Coup d'état du chef Mier y Terran; il dissout le congrès de Tehuacan. — Les troupes royales profitent de ces divisions et obtiennent de rapides avantages. — Reprise d'Acapulco. — De Tehuacan, siége du congrès. — Exécution du chef insurgé Moralès. — Capitulation de Rayon et de Ferrand. — Guadaloupe Vitoria et Bravo sont refoulés dans les montagnes. — Le vice-roi Calleja est remplacé par Apodaca. — Il proclame une amnistie générale..... 247

CHAPITRE TRENTIÈME.

Mina. — Son départ de Liverpool. — Arrivée à Baltimore. — Il y forme une nouvelle expédition. — Relâche au Port-au-Prince. — Retour au Texas et à la Louisiane. — Départ et débarquement à Soto-la-Marina. — Il y élève un fort. — Situation des partis au Mexique. — Marche de Mina. — Combat de Peotillo et prise du fort de Pinos. — Mina arrive au fort de Sombrero, où il se joint aux indépendants. — Prise du fort de Soto-la-Marina par les Espagnols et destruction des navires qui avaient conduit Mina au Mexique. — Mina attaque et défait le corps royaliste sous les ordres du colonel Castagnon. — Canons chargés avec des piastres. — Attaque infructueuse de la ville de Léon. — Le général Linan marche contre Mina. — Il prend d'assaut le fort de Sombrero. — Prisonniers et malades massacrés. — Les autres forts des indépendants sont pris. — Mina errant dans les montagnes rallie quatorze cents hommes et marche

sur Guanaxuato. — Il est obligé de licencier sa troupe indisciplinée. — Réfugié au Venadito, il est pris et fusillé..... 251

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

La cour de Madrid projette de transférer le roi Ferdinand au Mexique. — Conspiration contre la constitution au Mexique. — Les mécontents chargent Iturbide d'opérer un soulèvement contre le nouvel ordre de choses.— Iturbide proclame à Iguala l'indépendance du Mexique. — *Plan d'Iguala.* — Cet évènement rend les forces à l'insurrection abattue. — Apodaca est déposé par l'oligarchie de Mexico ; le général Novella est nommé pour le remplacer. —Un nouveau vice-roi O'Donoju arrive à la Vera-Cruz. — Il reconnaît l'indépendance mexicaine. — Il se réunit à Iturbide, et marche avec lui sur Mexico après avoir signé le traité de Cordova. — Convocation du congrès. — Partis dans son sein. — Violences d'Iturbide. — Il se fait proclamer empereur. — Mécontentement qu'excite cette soudaine élévation. — Excès, pillages, prodigalités d'Iturbide. Il dissout le congrès. — Santana, Guerrero Vitoria, Negrette, prennent les armes et proclament la république. — Convention de Casamata. — Chute et déposition d'Iturbide..... 265

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Le congrès confie le pouvoir exécutif aux généraux Vitoria, Bravo et Negrette. — Nouvelles divisions. — Le congrès qui devait être renouvelé en vertu de la convention de Casamata veut se perpétuer. — Cette prétention est l'origine du gouvernement fédératif. — Iturbide quitte Livourne et arrive à Londres. — Le congrès le met hors la loi dans le cas où il remettrait les pieds sur le sol mexicain. — Iturbide s'embarque à Southampton. — Son arrivée à Soto-la-Marina. — Il est arrêté, conduit à Padillo, et condamné à mort par le congrès de la province de Tamaulipas. — Son caractère et sa mort..... 279

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Caractère des guerres de la seconde période. — Présidence de Guadaloupe Vitoria. — Reddition de *l'Asia.* — Création d'une marine mexicaine. — Capitulation de Saint-Jean d'Ulloa. — Congrès de Panama. — Tentatives de l'Espagne. — Complots. — Faction des *yorckinos.* — Ses projets. — Son pouvoir. — Parti *Écossais.* — Conspiration. — Lutte entre les deux factions..... 285

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

Insurrection du 30 novembre. — Pillage de la ville. — Gomez Pedrazza. — Guerrero. — Sa mort. — Bustamenté, président. — Santana, président. — Insurrection en faveur de la dictature. — Les ravages du choléra suspendent ceux de la guerre. — Le général Bravo. — Le Texas ; sa déclaration d'indépendance. — Santana marche contre les insurgés. — Il est battu et fait prison-

nier au combat de San-Jacinto. — Retour de Santana à la Vera-Cruz. — Présidence de Bustamente. — Détresse du trésor; exactions contre les Français. — Blocus de la Vera-Cruz. — Expédition de l'amiral Baudin. — Capitulation du fort d'Ulloa et prise de la Vera-Cruz. — Les fédéralistes prennent les armes. — Combats dans Mexico.—Les provinces du Nord se gouvernent elles-mêmes.—Le Yucatan se déclare indépendant. — Santana s'empare violemment du pouvoir.— Considérations générales..... 295

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

Départ d'Acapulco. — Relâche à Conchagua. — Voyage à San-Miguel. — Route et aspect du pays. — Indiens. — Climat. — Productions. — Retour à Conchagua. — Départ pour Realejo. — Leon. — Lac de ce nom. — Managua... 315

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Épisode. — Don Juan Matralla. — Sa mort. — Sa fille doña Luisa. — Rencontre inattendue du père Anselme. — Le curé. — Le convoi. — Arrivée à Nicaragua..... 331

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Des divers projets pour ouvrir une communication entre les mers Atlantique et Pacifique, — par l'isthme de Tehuantepec, — par Panama et le Rio-Chagres, — par le Darien,— par le lac de Nicaragua. — Projets de l'Angleterre sur l'isthme de Nicaragua..... 351

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Guatemala.—Établissement de la république. — Lutte des partis. — Le président Morazan. — Carrera. — Population. — Commerce..... 367

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME.

Projet d'envahissement de l'Angleterre. — Origine du gouvernement anglais de Honduras. — Balize. — Esclavage déguisé. — Commerce. — Contrebande.. 373

CHAPITRE QUARANTIÈME.

Départ pour Guayaquil.— *Le Mentor* est visité par *le Galvarino*. — Conseils aux capitaines et subrécargues des navires de commerce. — Robertson..... 379

CHAPITRE QUARANTE-UNIÈME.

Histoire d'un pirate.—Le commandant Robertson. — Martelin. — *La Quintanélla*. — *Le Congreso*. — *La Diligente*. — Le commandant Billard. — Position critique du *Congreso*. — Teresa Mendez. — Enlèvement au Callao de plus de 10,000,000 en espèces.....

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.